

La Route des épices



Jean-Pierre Depétris

Mai 2018

Abstract

A travel diary in Citangol island, which capital is Citagol, a series of Târâgâlâ, here is what the Spice Route is. There are some incidental questions raised:

Do gods exist?

What is speech?

Is the Roman Empire a myth?

What is semiogeography, and what are its relations with psychogeography and semiophysics?

What place has the Spice Route in History?

Is Reason a deceptive power?

What role does speed play in the actual functioning of thought; and the chemical and mechanical properties of the materials on it?

Why, when we communicate with animals, do we paraphrase spontaneously our nonverbal utterances with useless words?

Do the lights of reason fire up with the flames of passion, or even with those of madness?

Which Linux distribution to choose?

La Route des épices

Note de versions

L'autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d'en faire l'usage qu'on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l'auteur et adresse de l'ouvrage),
- n'attribuer aucun changement à l'auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.*

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la [licence](#), et rendrait ipso facto applicable le strict droit d'auteur.

** Dit plus simplement, il suffit d'indiquer le nom de l'auteur de la réédition et la date, et de ne pas omettre bien sûr l'adresse de l'original*

La version 1.1 de La Route des épices du 2 mai 2018 est constituée :

- d'une version HTML composée de
16 fichiers HTML : 11 fichiers contenant les 43 carnets du récit, une page d'accueil, une table des matières, un « mode d'emploi », un résumé anglais, un fichier de photos de voyage, et celui-ci
1 fichier JPG
1 fichier CSS
1 dossier « images » contenant 45 fichiers JPG
- d'une version PDF au format A4 de 182 pages (2,8 Mo)
- d'une version ODT (840 ko)

La version 1.0 de La Route des épices du 8 avril 2018 est constituée :

- d'une version HTML composée de
16 fichiers HTML : 11 fichiers contenant les 43 carnets du récit, une page d'accueil, une table des matières, un « mode d'emploi », un résumé anglais, un fichier de photos de voyage, et celui-ci
1 fichier JPG
1 fichier CSS
1 dossier « images » contenant 43 fichiers JPG
- d'une version PDF au format A4 de 182 pages
- d'une version ODT

© Jean-Pierre Depétris, avril 2017

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : http://jdepetris.free.fr/Livres/journal_17/

Mode d'emploi

Si, alors

Tout ce que j'avance dans cet ouvrage est livré sans garantie. Je n'ai pas vérifié tout ce que j'ai dit, je n'ai probablement pas tout compris de ce dont je parle, je me suis certainement trompé en répétant ou en recopiant, j'ai dû parfois mal interpréter ce que je voyais ou entendais, et j'ai laissé libre cours à mon imagination. En cela, mon travail n'a rien de si différent de celui des autres, et il mérite à peine un tel avertissement.

Il m'importe cependant qu'on ne me croie pas, et j'ai tenté de m'en donner les moyens en écrivant. Je souhaite qu'on prenne ses distances envers ces questions fallacieuses du « vrai » et du « faux » au profit de celles bien plus intéressantes et plus dynamiques du « si » et du « alors ».

Un livre numérique

Ce livre est écrit sur le clavier d'un ordinateur, et il est conçu pour être lu sur l'écran d'un ordinateur, que ce soit une machine de bureau, un portable, une tablette ou un ordinateur de poche. Je suppose donc que le lecteur connaît sa machine et ses programmes, et qu'il sait s'en servir sans que je doive construire une interface trop explicite et trop lourde pour naviguer, grossir ou rétrécir l'affichage, afficher une image, etc.

Ce livre a été écrit sur le clavier d'un ordinateur en cherchant à tirer tout le parti des outils numériques et de l'internet, et il est destiné à être lu dans ces mêmes conditions.

L'ouvrage est accompagné d'un dossier d'images utilisable comme une table illustrée, des photos étant plus intuitives que des titres. Il suffit de suivre les liens qui renvoient au corps du texte.

Le livre doublement ouvert

L'un des avantages d'un livre numérique est qu'il ne s'ouvre pas seulement du côté du lecteur, mais aussi de l'autre, du côté du web, sur le monde environnant. Plutôt que de réécrire, voire de recopier de la documentation extérieure, ou de se lancer dans des descriptions inutiles, ou encore d'accorder une trop grande confiance à la culture générale d'un lecteur, le livre numérique propose des liens qui l'invitent à aller y voir de lui-même sur des sites externes, dans le cours de la lecture. Ceci est à l'évidence une dimension nouvelle, une nature différente du texte, indéfiniment ouverte, où, sur la même fenêtre, il est possible de glisser d'un ouvrage à l'autre sans rupture, et dont les contenus font et ne font pas partie du livre, mais participent du moins de la lecture.

Naturellement, rien n'interdit de chercher ces compléments de sa propre initiative partout où l'on en éprouve le besoin. Il est même vivement conseillé de le faire : cartes géographiques, illustrations sonores, etc.

Le livre en procès

Ce livre est édité en ligne en même temps qu'il est écrit. Pas tout à fait « en même temps » cependant ; trop de réécriture sont nécessaires, surtout au début. Il serait peu avisé d'offrir à la lecture un texte destiné à être profondément remanié. C'est tout le défi d'un tel travail : éviter des réécritures trop substantielles de passages déjà publiés, mais ne pas se les interdire non plus.

Le parti-pris de laisser lire un texte avant qu'il ne soit achevé offre d'abord l'avantage de pouvoir se relire comme avec un regard neuf. On se donne aussi l'opportunité d'avoir des retours en cours d'écriture ; critiques, corrections, suggestions. On y trouve enfin un moyen de contrebalancer

la trop grande facilité que donne le numérique aux corrections perpétuelles, et de retrouver en partie les contraintes de la plume.

L'édition finale

L'édition originale d'un livre numérique est forcément la dernière. L'édition complète et finale sera composée de trois versions : l'une en HTML pour être lue sur un navigateur ; une en PDF pour faciliter la recherche, les annotations, ou l'impression ; et une dernière au format ODT, pour des corrections ou des annotations à l'usage de ceux qui voudraient bien participer à la finalisation, pour le rééditer ou encore l'imprimer selon ses goûts et ses besoins, ou pour tout autre usage à imaginer.

Dans sa version HTML, le livre est composé d'une page d'entrée, d'une note de version, d'une table des matières, d'une série de pages de plusieurs cahiers chacune, d'une ou plusieurs pages consacrées à des illustrations, et de ce Mode d'emploi.

LA ROUTE DES ÉPICES

Résumé

Un récit philosophique en ligne, un journal de voyage dans une île du Sud-Est Asiatique, Citangol, dont la capitale est Citagol ; la suite de *Târâgâlâ* : voilà succinctement ce qu'est *la Route des épices*. Y sont soulevées quelques questions incidentes :

Les dieux existent-ils ?

Qu'est-ce que la parole ?

L'Empire Romain est-il un mythe ?

Qu'est-ce que la sémiogéographie, et quels sont ses rapports avec la [psychogéographie](#) et la [sémiophysique](#) ?

Quelle place a tenu dans l'histoire la Route des Épices ?

La raison est-elle une [puissance trompeuse](#) ?

Quel rôle joue la vitesse dans le fonctionnement réel de la pensée ; et les propriétés chimiques et mécaniques des matériaux sur celle-ci ?

Pourquoi, quand nous communiquons avec les animaux, paraphrasons-nous spontanément nos énoncés non verbaux avec de bien inutiles paroles ?

Les lumières de la raison s'allument-elles aux brasiers de la passion, ou encore de la folie ?

Quelle distribution Linux choisir ?

...

Premier carnet

Escale

Le 2 avril, franges

Derrière les vitres, la pluie tombe sur la chaussée dans la lumière des phares. Ce temps donne envie de dormir. J'ai fermé les yeux en m'enfonçant dans la moelleuse banquette du bar.

Les yeux toujours fermés, je voyais encore les gouttes dans la lumière des phares. Je les voyais mieux encore que si je les avais gardés ouverts.

Je ne me suis pas endormi, je suis resté à la frange entre l'éveil et le sommeil ; je me suis arrêté dans le demi-sommeil où toutes les sensations prennent davantage de force, là où les données de tous les sens peuvent se composer sans que d'autres sollicitations viennent les estomper.

Le printemps est la saison humide dans toute l'Asie du Sud, c'est le régime de la mousson. Après l'équinoxe, les terres commencent à se réchauffer plus vite que l'océan : l'air chaud s'élève, et cède la place à celui plus frais de la mer. Un vent continu apporte alors la pluie pendant des semaines et des mois.

La banquette est moelleuse et confortable, surtout dans l'angle où je me suis calé, mais j'imagine que si la pluie ne rafraîchissait pas agréablement l'atmosphère, son simili cuir me ferait transpirer. Je suis dans un bar perdu à la périphérie de la ville, mais pas trop éloigné du port cependant, dans une rue où passent beaucoup de camions.

Le 3 avril, l'énigme

Je suis parfois saisi de doute quand je songe à ce que me cachent tous les visages aux yeux bridés que je croise sur les trottoirs. Je ne dis pas cela parce que leurs yeux sont bridés ; ils seraient ronds comme ceux des carpes que ça n'y changerait rien. Les yeux bridés renouvellent seulement ici mon impression, la même que je ressentirais aussi bien en Europe.

Parfois mon seul visage dans la glace m'inspire les mêmes doutes. Que se cache-t-il derrière ces regards ? Non, l'homme n'est pas un loup pour l'homme, seulement une énigme.

Quelle idée se font les gens ici de ce qu'ils sont ? Quels rapports entretiennent-ils avec leur culture, leur ancienne civilisation, et avec le monde moderne, la modernité occidentale ? Ils n'en savent probablement pas plus que moi quand je me regarde dans la glace. Se posent-ils une telle question, qui n'est peut-être que la mienne, et encore... ?

Il n'y a certainement rien de bien important derrière un visage ; tout est devant : je vois dans mon miroir une image qui peut me faire penser à la peinture italienne, à des portraits de Rubens ou de Rembrandt éventuellement, à des photos de meneurs syndicalistes de la Belle Époque, à des pionniers de l'Ouest américain...

Oui, ma gueule évoque bien quelque chose, mais quel rapport avec moi ? Quel rapport entretiennent aussi bien ceux qui portent les gueules que je croise avec ce qu'elles évoquent ? Nul ne le saura jamais.

Les principes de la magie

Si l'on traduit *web* par « toile », cette toile tend à se faire celle d'une araignée, dans laquelle on se prend les pattes ; ou encore, quand on programme, dans laquelle on tend à vouloir piéger l'attention des autres. Si on le traduit par « tissu », tissage », par « trame », on pense aux réseaux qui s'entrecroisent, et l'on y circule alors avec bien plus de fluidité.

Ce n'est pas de la magie, c'est le pouvoir des mots. Bien sûr, on peut dire de la magie qu'elle est précisément le pouvoir des mots, quoi que l'on pense d'un tel pouvoir ; mais pourquoi n'en dirait-on pas autant de la science ? La science définit des paradigmes, et les précise par des unités et des mesures. [René Thom](#) disait, je crois, que la science était de la magie assistée par les mathématiques.

Les mots, et les nombres sont aussi des mots, de même que les connecteurs logiques (*si, alors, quelque, et, ou...*), les mots constituent de puissants outils pour nous saisir des choses. On ne doit donc pas s'en étonner.

« Magie » vient du persan, où l'on appelait « mages » les doctes clercs du dieu de Lumière Mazda. Les Latins en ont fait *magisterium*, « magistère », « maîtrise », d'où vient le très universitaire « master ».

La sagesse perse semble avoir eu une intelligence du langage qui faisait défaut à la philosophie grecque. Par la force des choses, la civilisation perse unifiait des peuples nombreux qui parlaient des langues diverses. Il n'est pas étonnant que la philologie y prit naissance. Les Grecs, eux, étaient trop portés à identifier la sagesse avec la syntaxe et le lexique de leur propre dialecte, peu réductible à celui des [barbares](#).

D'ailleurs, les sages perses surent devenir des philosophes grecs avec les [Séleucides](#), puis arabes avec les Abbassides.

Sigmund Freud a sans doute loupé sa cible en ne faisant pas de la psychanalyse une thérapie du mal dire, si tant est qu'il puisse y avoir une telle thérapie. De « mal dire » on a fait « malédiction ». C'est ainsi qu'on devrait appeler cette « crise » dont chacun parle aujourd'hui sans savoir préciser bien davantage de quoi elle serait la crise. Ce ne serait plutôt qu'une malédiction, comme le dénote déjà sa mauvaise dénomination.

Le 7 avril, le chant des grenouilles et l'espace réel

Me voilà de retour en Asie. Qu'importe où exactement.

Depuis quelques jours où j'ai commencé un nouveau journal de voyage, j'ai une certaine difficulté à me situer précisément. Bien sûr, il me serait facile de le savoir avec une simple localisation par satellite. Même sans cela, il me suffirait d'une latitude et d'une longitude. Or, je connais parfaitement ces deux nombres, mais j'ai du mal à trouver un sens précis à de telles données ces jours-ci, même à celles de l'heure et du jour.

Ce sont pourtant ces mêmes chiffres que j'entre dans un programme qui me dessine une carte du ciel où que je me trouve. Lorsque ces données ne dessinent plus rien, elles me trompent, voilà l'impression que j'ai ces jours-ci ; elles me donnent une image de l'espace-temps bien trop réduite, qui masque une trame plus dense des relations de la vie dans le monde réel.

J'entends très bien d'ici le chant des grenouilles. La rue où passent des camions cache des quantités de jardins et de petits plans d'eau que leur vacarme trahit.

Le chant des grenouilles me rappelle l'année dernière à [Kalantan](#). Curieusement, je n'en avais pas fait mention alors dans mon journal de voyage. Je n'y avais pas prêté attention. Aujourd'hui pourtant leur souvenir entraîne avec lui tous les autres. Leur chant était bruyant le jour ; la nuit, comme ici, il devenait assourdissant.

Des peuples et des civilisations

Plus les années passent, plus j'apprends, et plus je suis éberlué par la façon dont les grandes civilisations ont disparu, ne laissant rien derrière elles, en apparence. L'antiquité de certaines nous rassure bien quelque peu. On ignore à peu près tout de celle qui s'épanouit entre le Taklamakan et la Transoxiane ; ces noms-là eux-mêmes ne doivent pas parler beaucoup à la plupart de nos

contemporains. L'empire khmer, lui, n'était pas très vieux quand il s'évanouit corps et bien dans la nature aux alentours du dix-septième siècle.

Il s'évanouit littéralement dans la nature luxuriante, comme en témoignent les ruines d'[Angkor Vat](#) depuis qu'on a entrepris de les dégager des lianes et des troncs. Il y eut une immense capitale qui s'étendait dans toute la plaine autour de ce sanctuaire, entre le lac et haut dans la montagne, avec des allées larges d'une soixantaine de mètres. Il n'y reste plus aujourd'hui que de petits villages de bambou, sans électricité ni routes carrossables. Et l'empire était immense lui aussi, des contreforts himalayens à la Malaisie.

Des stèles en sanskrit, des figures de Shiva, ou de Gautama couché, si loin de la vallée de l'Indus, bien plus loin que ne l'est l'Europe occidentale de sa Terre Sainte. Je ne peux m'empêcher de me demander quelles anciennes cultures avaient été balayées par celle des Aryens ; et je me demande plus encore comment ce nouvel empire a pu si vite disparaître. Car enfin, sa capitale était probablement plus peuplée que les plus grandes capitales européennes de la même époque, dénotant des capacités techniques et administratives développées. Ravitailler, entretenir, administrer et débarrasser de ses déchets une telle concentration humaine, exigeaient des moyens dont ne paraissait pas disposer l'Europe à la même époque, entre Moyen-Âge et Renaissance.

Il est probable que le haut développement d'une civilisation la fragilise : le moindre dysfonctionnement dans ses activités vitales, telles que le réseau hydraulique, provoquant à la chaîne des effets catastrophiques.

Il est possible que seul le centre se soit effondré, et que la civilisation ait continué à se développer dans des réseaux de communautés autonomes. Il semblerait qu'on en connaisse des traces. Ces communautés se sont cependant effondrées elles aussi, sans qu'on sache bien dire sous l'effet de quelle force. Probablement sous l'effet de l'impérialisme moghol, puis de l'Occident Moderne, mais un effet indirect, à travers la colonisation des nations environnantes, avec lesquelles elles ne pouvaient plus créer des synergies.

Le 8 avril, Zomia

J'ai reçu ce courriel de l'oncle H ces jours-ci, de nature à éclairer quelque peu les questions que je me pose :

Le 27/03/2017 à 10:14, h a écrit :

> *As-tu eu l'occasion de lire James C. Scott, Zomia, ou l'art de ne pas être gouverné, Paris, Seuil ? Moi, non...*

> <http://www.laviedesidees.fr/Zomia-la-ou-l-Etat-n-est-pas.html>

> <<http://www.laviedesidees.fr/IMG/jpg/zomia22.jpg>> JPEG - 111.9 ko

> *Une contrée de fugitifs*

> *Pour Scott, tous les États qui se sont succédé dans la région depuis deux mille ans, qu'il s'agisse des premières dynasties chinoises jusqu'à celles des Ming et des Qing, des Birmans et des Thaïs, des colons britanniques, français ou néerlandais, des États-nations issus de la décolonisation, ont eu pour obsession de fixer les populations dans les plaines pour les mettre au travail.*

> *D. Graeber voit le même phénomène à Madagascar. [...]*

> *h.*

Ne pas confondre [l'oncle H](#) avec [l'oncle Hô](#), même si les lieux évoqués peuvent y faire penser.

Le 9 avril, Remarques sur les notions de progrès et de productivité

Un préjugé voudrait que des sociétés plus étendues et plus centralisées progressent plus vite que des ensembles de communautés autonomes dépourvues de liens contraignants. Le même préjugé est

plus souvent encore appliqué aux individus eux-mêmes, qui, parfaitement disciplinés, seraient plus efficaces. Je reconnais qu'un tel principe paraît quelquefois valide au premier regard, mais il en cache alors de plus essentiels, et qui sont d'autant plus actifs qu'ils sont moins évidents.

Il vaudrait mieux s'interroger d'abord sur ce que nous entendons par efficacité et par progression. De quels progrès parlons-nous ? Se donner les moyens d'assurer à une forte concentration humaine l'eau courante et potable, de la nourriture saine, un gîte agréable, et tout cela sans détruire rapidement son environnement, peut bien être considéré comme un progrès, mais on devrait questionner aussi l'utilité de réaliser de toujours plus grandes concentrations humaines.

Le problème est que l'acte est premier, et que la réflexion ne vient qu'ensuite. L'espèce humaine s'est donc engagée sur la voie d'une lente et ambitieuse évolution technique. Ensuite la réflexion est venue. Et que dit-elle ? Elle se demande évidemment ce qu'est un progrès technique et ce qui n'en est pas un.

Qu'est-ce que le progrès ? Succinctement, deux choses distinctes et complémentaires : ce qui augmente la force de travail, et donc diminue le temps passé à travailler ; et ce qui accroît la connaissance des propriétés mécaniques des matériaux. (Accroître la force de travail aboutit nécessairement à accomplir le même travail en moins de temps, ou à en accomplir davantage dans le même temps.)

Stocker chaque semaine de la nourriture surgelée dans un congélateur, et y puiser pour la placer quelques secondes dans un four micro-onde, cela supprime beaucoup de temps de travail, et fait que même celui qui en a les moyens n'a plus besoin aujourd'hui d'un personnel domestique. Cela supprime-t-il autant de travail qu'il en est nécessaire pour fabriquer cette nourriture, ces congélateurs et ces fours, les distribuer, les promouvoir, entretenir routes et voies ferrées, construire trains et cargos, assurer les investissements et la comptabilité à toutes les étapes, retenir les charges, gérer les fonds de pension, contrôler les chômeurs, anticiper les forages pétroliers, que sais-je ?

Il semble difficile d'en faire la comptabilité. En fait, ce n'est pas vrai : il suffit de se demander si l'homme du congélateur passe moins de temps à subvenir à ses besoins, à produire les conditions de sa survie, que celui de la pierre polie. Si ce n'est pas le cas, c'est qu'il n'y aura pas eu de gain de productivité.

On se demandera aussi si l'homme du congélateur comprend mieux les propriétés mécaniques des matériaux. On se demandera utilement encore si sa vie est plus digne d'être vécue que celle du néolithique inférieur. Là encore, les réponses paraissent difficiles à donner. Elles ne le sont pas : tout dépend pour qui.

Des gains de productivité pour produire quoi ? Il est remarquable qu'au cours de l'histoire, ils semblent avoir surtout accru l'inégalité, la misère, l'ignorance, les épidémies et les famines.

Ce qui rend parfois ces questions difficiles est que le mot travail désigne principalement la suppression du travail. Encore une malédiction.

Deuxième carnet

À Citangol

Du 11 au 13 avril, psychogéographie

J'ai rencontré une équipe du Ministère de la [Psychogéographie](#). Ce sont de jeunes chercheurs qui s'évertuent à cartographier les champs de force magiques qui traversent la ville de Citangol, et aussi bien, toute l'île de Citangol et les îlots alentour.

C'est moi-même qui les dis magiques, mais ce n'est pas de la magie bien sûr. Pour dire le fond de ma pensée, la racine « psycho » dans les langues européennes me paraît des plus douteuses : une façon de ne pas trancher si l'on parle d'âme ou d'esprit, et surtout de n'oser parler ni de l'un ni de l'autre.

Quand les inventeurs de la mécanique moderne ont défini tous leurs paradigmes, ils n'ont pas jugé nécessaire de forger des mots nouveaux. Ils ont simplement employé les plus simples et les plus courants pour en renouveler radicalement le sens : force, travail, accélération, résistance, densité, puissance... Renouveler ainsi, indistinctement, le sens des mots « âme », et « esprit », effrayait davantage au vingtième siècle, laissant craindre peut-être quelque concurrence avec une vieille métaphysique qui ne faisait plus sens.

Oui, je suis revenu à Citangol. Dois-je avouer que Kalinda me manquait ? Je suis revenu pour elle, même si je dispose d'une quantité de prétextes pour le nier. Son âme farouche et son esprit affûté me manquaient. Je note que pour dire cela, la notion de psychisme ne m'est pas d'un grand secours, à plus forte raison si elle me fait tenir les deux mots que j'ai employés pour des synonymes.

J'imagine que le polythéisme local a fortement contribué à Citangol à la prise au sérieux de la psychogéographie empruntée aux premiers travaux de l'Internationale Situationniste, de même que celle des principes de [l'urbanisme unitaire](#). Oui, j'ai parfaitement compris que la psychogéographie n'avait rien à voir avec ces divinités, ces esprits, ces *kamis* qui sont le plus souvent ceux de lieux déterminés. Un tel rapprochement, qui aurait pu séduire André Breton, était totalement étranger à l'esprit de Guy Debord.

Le polythéisme citangolais n'est cependant pas sans effet sur l'organisation et l'entretien de l'espace tant urbain que sauvage, sur son arrangement tant pratique que symbolique, et même carrément sur les façons de le vivre et de s'y déplacer. Loin donc d'entraîner la psychogéographie dans de fumeuses spiritualités, leur rencontre tire au contraire les croyances et les coutumes locales dans le champ de l'observation et de l'analyse objective, sans les remettre en cause ni les dénigrer par ailleurs.

La sémiogéographie

« La sémiogéographie », m'a corrigé Kalinda. Oui, elle a raison, si quelques idées et quelques travaux ont été repris des situationnistes, c'est un autre nom qu'on a donné ici à une approche qui doit donc bien avoir aussi quelques différences. Il est vrai que j'imagine mal comment les pratiques situationnistes pussent dépendre d'un ministère

« Ne te méprends pas », me reprend Kalinda. « Il ne s'agit pas d'une sorte de ministère de l'urbanisme qui interviendrait par-dessus la tête des gens. » Tous les pouvoirs ont toujours assis leur domination en modelant l'espace, m'a-t-elle expliqué. Citangol n'a pas manqué de s'engager dans

cette voie après la Guerre de Libération Patriotique. Des gens ont alors commencé à se demander si l'on ne s'égaraient pas.

– Et pourquoi plus à Citangol qu'ailleurs, me suis-je enquis ? – Peut-être parce que la culture ici, et notamment les avant-gardes culturelles, sont sauvages. Elles sont sauvages dans le sens exactement opposé où en Europe, et notamment en France, elles sont urbaines.

Par cette réponse simple et somme toute évidente, j'ai saisi immédiatement la signification du changement de terme. Ce n'est pas d'une seule relation que les hommes entretiendraient les uns avec les autres dont témoignerait l'espace géographique, mais d'une relation que ces hommes entretiennent avec les forces de la nature. Or cette relation est avant tout la technique. Elle repose sur la connaissance des propriétés mécaniques des matériaux, et elle est guidée par l'efficacité, étayée par ce qui est possible ou non selon les lois de cette nature. Cependant, elle ne s'y réduit pas. Toute la question est là. Elle ne s'y réduit pas et se prolonge non pas dans une improbable psychologie qui concernerait alors ces forces naturelles, à moins que ce ne soit celle des dieux et des esprits, mais bien plutôt dans une sémiologie, une sémiophysique.

On ne se croirait plus dans une île du Pacifique, une île de l'Asie du Sud-Est. Nous avons longé pendant des heures le large torrent qui circule dans une profonde gorge, et se transforme par endroits en cascades, mêlant ses embruns glacés aux bancs de brouillard qui remontent de l'épaisse forêt bien plus bas dans la vallée. De part et d'autre du gouffre, de hauts éboulis s'élèvent jusqu'aux lointaines et vertigineuses roches que coiffent les fumées volcaniques auxquelles se mêlent les nuages et la brume.

Kalinda m'a entraîné dans une dérive sémiogéographique avec ces jeunes chercheurs du ministère. De prime abord cela ressemble à de la randonnée, en vérité, nous en sommes aussi loin qu'une dérive situationniste pouvait l'être d'une tournée des bistrots. Nous prenons beaucoup de photos, dessinons des cartes, et sommes attentifs aux multiples aspects des lieux que nous traversons.

Le 14 avril, l'en-dehors

L'Asie a connu bien avant l'Europe de grandes métropoles, mais elles n'y jouèrent pas exactement le même rôle. Bien sûr s'y développèrent des arts florissants et des centres de savoir, mais il s'en installa aussi dans les lieux les plus sauvages et les plus reculés. Si l'on peut en trouver quelques équivalents en Occident dans des monastères et quelques ermitages, ce qui y fut l'exception a plutôt été la règle en Asie. On ne trouve pas en Europe des équivalents de Li Thaï Po ou de Chomeï, si ce n'est à les chercher dans des époques plus récentes à l'extrême-occident américain.

Oui, en Asie aussi la vie de l'esprit fut attirée dans les villes, mais en dédoublant cette force centripète par une autre, centrifuge, qui la faisait fuir dans des lieux sauvages où, curieusement, elle ne se dissipait pas, mais rayonnait au contraire d'une plus grande intensité.

À première vue, il semblerait que la différence tiendrait à une plus grande tolérance en Asie pour ces rayonnements hors des murs ; à moins qu'elle ne tienne à une plus grande tolérance en Europe pour ce qui se passait à l'intérieur, dans les élites courtisanes. Il est en tout cas fort possible que ce caractère de l'Asie y ait favorisé l'alphabétisation, puis la xylographie et l'imprimerie.

Au bivouac du Mont Captos

Nous avons bivouaqué près du mont Captos. Il y fait frais à cette altitude, et le ciel y est dégagé au-dessus des nuages, nous privant de leur tiédeur océanique. Il est toujours étonnant de voir quand nous circulons dans l'espace, qu'il soit sauvage ou urbain, combien nous pouvons passer sans

transition d'un monde à un autre très différent. Quelques mètres parfois suffisent pour passer d'un paysage lunaire, ou martien si l'on veut, à un paisible lac entouré de prairie et de quelques bosquets.

Il importe à notre petite équipe de déterminer les limites à partir desquelles nous passons d'un monde à l'autre, de dessiner en quelque sorte leurs frontières. Ces limites sont étonnamment nettes et faciles à tracer dès qu'on s'avise de s'y rendre attentif. Une telle tâche nous impose évidemment beaucoup de marches et de fatigue.

Le 16 avril, espace et sérendipité

Nous avons été coupés du monde pendant tous ces jours. Nous avons bien sûr des ordinateurs, pour nos relevés, nos photographies, nos prises de notes, des machines spécialement adaptées à des conditions extrêmes, comme celles que fabriquent les collaborateurs de Kalinda, mais nous ne pouvions nous connecter qu'entre nous. Nous sommes restés sans courrier ni possibilité de consulter des sites en ligne. Cet exil nous confrontait plus intensément à l'espace sémiophysique. (Pour autant, la noosphère, si j'ose reprendre ce concept teilhardien, ne constitue pas un espace moins réel, ni distinct en fait.)

On peut faire d'heureuses découvertes en ligne. Il est vrai qu'on pouvait déjà en faire avant l'internet dans des librairies ou chez des bouquinistes. Il m'est arrivé d'acheter un livre dont je ne savais rien, sur la foi d'un titre ou de quelques lignes parcourues au hasard. Des ouvrages qui ont tenu une place importante dans la constitution de mes façons de penser, je les ai bien souvent découverts par hasard. Je n'avais, par exemple, jamais entendu parler d'Ibn Arabi, et je ne connaissais à peu près rien de l'Islam, avant d'avoir trouvé dans la rue, bien rangés près d'une porte, de vieux numéros des [*Cahiers du Sud*](#). L'un contenait la critique d'une traduction que venait d'en faire Titus Burckhardt.

En général, nous faisons plutôt nos trouvailles en suivant la piste de précédents livres. Tous les livres renvoient à d'autres livres, parfois très explicitement dans leur index et leur bibliographie, parfois simplement en les évoquant dans le cours d'un récit. Je suis convaincu qu'à partir de nos premières lectures, par quoi que nous ayons commencé nous aurions abouti aux mêmes ouvrages au terme de nos cheminements. Nos premières lectures nous en proposent d'autres, et nous choisissons parmi celles-ci. En suivant notre piste d'un ouvrage à l'autre, je suis convaincu que nous en serions arrivés au même point, d'où que nous fussions partis.

À tout moment, le hasard intervient pourtant, nous offrant d'improbables surprises. Le hasard est essentiel dans bien de nos trouvailles, mais il n'en est pas moins accessoire à termes. Tôt ou tard, nous aurions parcouru le même chemin par quelque autre détour ; tôt ou tard, j'aurais découvert Ibn Arabi, et je m'y serais arrêté, et cela n'est plus du hasard. Et je sais également que je ne me baisse pas pour ramasser n'importe quels livres laissés au coin d'un trottoir.

L'internet se prête aussi à de telles découvertes, aussi hasardeuses que surdéterminées. Il s'y prête malgré des dispositifs informatiques qui semblent faire l'impossible pour qu'il ne s'y prête pas.

On trouve tout ce qu'on veut en ligne. Il suffit d'avoir des critères de recherche assez fins. On en viendrait à craindre alors que cette efficacité ne rende impossible l'inattendu : pas autant qu'on pourrait le croire cependant.

De la sérendipité encore

On pourrait dire que le monde réel nous offre toujours une double perception contrastée, et même contradictoire ; comme si la réalité elle-même était double. D'un côté, nous avons une impression exhaustive : le monde nous paraît si ce n'est rangé, du moins virtuellement susceptible de l'être dans une immense base de données. Une cartographie de cette réalité nous paraît

concevable, même si cette carte devait demeurer infinie à la manière d'une image fractale. Comme dans cette dernière, son infinité serait toujours réductible à quelques algorithmes simples. D'un autre côté, nous avons profusion et mouvance, définitivement réfractaires à tout ordonnancement.

D'un côté, nous avons l'impression que même ce que nous ne connaissons pas encore, et même ce que nous ne connaissons jamais, possède déjà sa case où il est virtuellement classable ; d'un autre nous avons celle qu'un tel ordonnancement, parmi tant d'autres possibles, ne serait lui-même qu'un élément parmi une profusion sans ordre.

Cette double impression est contredite d'un côté par la plus simple expérience, celle de la trouvaille inattendue, et de l'autre, par le minimum de réflexion qui nous permette de comprendre que la représentation du monde réel n'est pas le monde réel lui-même. Tout peut se prêter à des représentations simplifiées et réductrices pour mieux comprendre et mieux nous orienter ; mais ce sont nos représentations que nous simplifions, non la réalité du monde elle-même ; et nous pouvons toujours substituer une représentation à une autre sans que la réalité du monde cesse d'être aussi insaisissable qu'unique.

L'expérience la plus simple que nous faisons à cet égard est celle de la trouvaille inattendue. Dans le cyberspace, il me semble que de nombreux programmes sur l'internet ne favorisent pas de telles découvertes. Leur raison d'être n'est probablement pas de les empêcher, mais plutôt de cataloguer les utilisateurs, de percevoir ce qui dans leurs comportements serait prévisibles, voire de provoquer ainsi chez eux, même sans en avoir nécessairement une intention délibérée, des comportements prédictibles. Il est donc difficile de faire en ligne des découvertes comparables à une trouvaille improbable chez un bouquiniste par exemple, du moins sans résister quelque peu aux suggestions de ces programmes. Cependant, sans ces programmes parasites, le cyberspace n'est qu'un espace comme un autre, une approche comme une autre, quoi qu'ingénieusement outillée, de l'espace-temps réel.

Je n'ai toujours pas demandé à Kalinda comment elle s'était laissé entraîner dans cette dérive sémiogéographique, plutôt que de se consacrer à [son navire](#) à la fois artisanal et pas moins assisté par ordinateur. Il est assez dans l'art de vivre, ici à Citangol, de se détourner de loin en loin de son activité principale, au profit d'une autre qui semble n'avoir aucun rapport. J'imagine qu'il en résulte un puissant moyen de croiser des compétences.

Troisième carnet

De retour à Kalantan

Le Xarax

Nous sommes rentrés hier par la Palamocat, la plus grande des rivières qui rejoignent la ville de Citagol et qui traverse ses quartiers-sud. Elle est déjà très large alors qu'elle sinue encore entre les massifs. La faible déclivité du terrain, malgré son lit bordé de hautes pentes couvertes d'une épaisse végétation tropicale, lui donne un cours lent et propice à la rêverie.

Elle traverse ce relief accidenté sans pourtant s'étirer en de nombreux méandres. Nous l'avons descendue dans de rudimentaires sampans de bambou, nous laissant entraîner par le courant et accélérant seulement sa poussée par de paresseux coups de pagaie.

Quand elle rejoint la mer, les eaux de la Palamocat ne sont plus très claires, mais rien n'en interdit l'accès. Des quantités d'enfants s'y baignent entre les sampans amarrés. Il est vrai qu'au sud de Citagol l'on ne trouve pas de quartiers très peuplés ni beaucoup d'industrie, et que le tout-à-l'égout y est correct.

Nous sommes là à deux pas de la maison de bambou sur la plage, que Ziad avait mise à ma disposition l'an dernier. Kalinda et moi y avons débarqué, laissant le reste de l'équipe ramener la flottille de sampans à bon port.

Ziad nous attendait, apparemment heureux de nous revoir. Les nouveaux ordinateurs, les Târâgâlâs qu'il fabrique avec son équipe, ont enfin une coque en fibre de bambou. Ils sont magnifiques : on croirait du bois laqué. La coque est solide et légère. Il m'en a offert un, embarquant la toute dernière version de son système, Xarax.4.1. Il a cependant installé Ubuntu 16.4 sur une seconde partition pour que je ne me sente pas dépaycé.

Le portage en français de Xarax n'est pas encore bien finalisé. J'imagine que Ziad ne serait pas mécontent s'il me voyait y travailler, notamment à traduire le centre d'aide. Je sais qu'il a déjà un très bon francophone dans son équipe en la personne de [Djonzo](#) (ou [Djanzo](#)), mais celui-ci a déjà bien d'autres fonctions où exercer ses talents.

La conversation sur les améliorations du système et de son interface ne me laisse aucun doute sur ses attentes et sur le caractère quelque peu intéressé de son cadeau. Celui-ci n'en est pas moins beau, et traduire est pour moi une activité dont je me fais volontiers un jeu, qui à la fois repose et stimule mon esprit.

À la poursuite de mon idée

Enfin installé confortablement chez Kalinda, j'ai relu mon journal. Je ne suis pas très satisfait de mes réflexions sur cette impression dont nous sommes souvent saisis, qu'aurait été placé exprès pour nous sur notre route ce que nous y trouvons par hasard.

Je ne le suis pas non plus de ce que j'ai écrit sur ces programmes en ligne qui tentent de nous convaincre qu'ils pourraient faire ces découvertes à notre place, ou à la place du hasard, ou d'une surdétermination.

Cela m'a rappelé un vieux souvenir. Le jeune enfant d'un couple d'amis auxquels je contaï ma découverte de vieux exemplaires des *Cahiers du Sud* il y a bien longtemps, avait soupçonné que [Jean Malrieu](#), dont ses parents étaient eux-mêmes des amis, les aurait placés là exprès pour moi, ou pour quelqu'un de ma sorte. C'était un bien jeune enfant, et nous lui avons répondu, amusés, que la

chose était très improbable, mais que l'idée pouvait en effet, quoi qu'irrationnelle, en venir aisément à l'esprit.

C'est l'exact contraire pour les applets qui nous encouragent à cliquer sur des liens : en un sens ils ont bien été placés exprès pour nous, déduisant de nos précédentes navigations ce qui devrait nous intéresser, à défaut de nous paraître des découvertes étonnantes. Il n'est pas alors irrationnel de croire qu'ils nous sont personnellement destinés, seule le serait la croyance qu'ils pourraient nous intéresser vraiment plutôt que nous faire perdre notre temps en nous distrayant de notre recherche ; qu'ils nous conduiraient par quelque raccourci vers quoi nous nous dirigeons déjà sans le savoir.

Toutefois, les fonctionnements que ces applets automatisent ne sont pas fondamentalement nouveaux. Ils étaient déjà apparus dans le précédent commerce de la librairie.

De l'écriture

J'ai commencé à traduire en français le centre d'aide du Xarax, ce qui est une excellente façon de l'explorer ; de l'explorer et de prolonger comme autant de tangentes les réflexions qu'il m'inspire.

Nous nous piégeons avec nos technologies, nous nous piégeons en connaissance de cause, principalement pour céder à la paresse.

Les nouveaux outils informatiques ont offert à l'esprit des possibilités inattendues, des moyens d'accroître sa puissance. Il ne faudrait pas croire qu'ils aient été délibérément produits dans ce but. Même les inventeurs n'avaient rien imaginé de la sorte, quant aux promoteurs, ils n'imaginent jamais rien que des progressions quantitatives.

Non, rien n'avait été imaginé par avance : on n'a pas produit des ordinateurs pour renforcer l'esprit, mais pour continuer à exécuter à moindre effort ce qu'on faisait déjà avant eux : gestion de bases de données, longs calculs mécaniques et fastidieux... Ces nouveaux moyens, nous nous les sommes donnés sans nous en douter. Non, les ordinateurs n'étaient pas des machines intelligentes, ils étaient d'abord des moyens d'écrire ; d'écrire, de lire et de compter.

Les ordinateurs sont des machines à écrire, à écrire des pensées, des calculs, des inductions, des déductions et des abductions, des programmes, des équations et des algorithmes, de la prose et des vers, de la musique, des fantaisies, des chants et des récits : des machines à écrire, et qui renouvellent l'écriture, le langage et la pensée.

On sait combien la tâtonnante histoire de l'écriture a renforcé dans ses étapes successives les aptitudes de l'esprit, les capacités de l'homme à induire, déduire, imaginer, compter et conter, chanter, concevoir, percevoir... Cette vigueur que donne l'écriture à l'esprit, nous ne pouvons en prendre possession qu'en écrivant. Nous savons tous que depuis l'invention de l'écriture, tous les hommes ou presque ont dû se résoudre à apprendre à écrire, ont dû comprendre qu'ils ne pouvaient en tirer profit autrement. Nombreux aujourd'hui-même sont ceux qui semblent ne pas encore avoir saisi la nature de ce profit ; ne pas avoir compris que la raison d'être de l'écriture n'est pas de conserver, de garder trace ni d'archiver, ni davantage de calculer et de déduire à notre place.

Au temps de Leonardo Fibonacci et de son [Liber abaci](#), on fit des remarques éclairées concernant la supériorité de l'écriture sur l'abaque. On utilisait alors des plateaux de sable en guise d'ardoise. On écrivait déjà dans de la silice ce qu'on effaçait à mesure.

Nous savons très bien tout cela, et si nous ne le savons pas, il nous est facile de l'apprendre ; pourtant nous préférons regarder des vidéos.

À propos de Cupidon

J'ai avoué à Kalinda être revenu pour elle. Ça l'a amusée. « Tu parles d'âme et d'esprit, m'a-t-elle répondu, comme si tu ne voyais pas que notre attirance n'est que physique. » Nous sommes alors partis ensemble d'un grand éclat de rire. C'est aussi pour cela qu'elle me manquait.

Elle a raison dans le fond. Ses rites étranges et ses légendes animistes la font vivre dans un monde où les prêtres et les docteurs n'avaient pas encore fait de Cupidon un démon pervers. Bien des aspects dans sa culture me rappellent celle des anciens ; ce que j'aime chez les anciens, chez les Grecs et les Latins. Ma propre culture me renvoie plutôt à un monde où il ne l'est plus, celui de Brassens ou de Cohen par exemple, un monde où le désir n'est plus cochon ; maladroit et aveugle tout au plus.

Ce n'est pas la même chose cependant, même si nos deux cultures sont peut-être plus proches l'une de l'autre que de ce sexe procédurier dont on ne saurait dire s'il est occidental ou global. Ce n'est pas la même chose, et rien n'y suffirait à nous attirer l'un vers l'autre.

De l'agilité des doigts et de la tranquillité de l'âme

Nous avons recommencé à cuisiner à tour de rôle depuis que je suis retourné chez Kalinda, et continué à nous faire connaître nos cuisines. Sa maison est à moins d'un quart d'heure à pied de la mer, dans les hauteurs de cette petite banlieue de Kalantan, ce village rattaché à Citagol par un mince ruban urbanisé sur le front de mer. Cuisiner est une façon de communiquer, ou d'échanger... je n'aime pas trop ces mots qui traduisent mal ma pensée : je veux dire qu'il y a là quelque chose qui n'est pas étranger au langage.

Chez elle, il n'y a pas de surgelés à mettre dans un four à micro-ondes, ni de couverts à prendre dans le lave-vaisselle. C'est bien parfois un peu contraignant quand on a autre chose à faire.

Quoi qu'on fasse, on aura toujours des corvées à accomplir : passer une serpillière, changer une prise, repeindre les volets... On peut toujours faire de ces corvées des moments de plaisir, en les accomplissant avec goût notamment, des moments de détente nous distrayant agréablement de tâches qui nous tiennent plus à cœur et qui finiraient par nous épuiser si nous ne trouvions pas des occasions de nous en détacher ; mais nous n'en finirons probablement jamais avec les menues corvées.

Les anciens avaient trouvé un moyen ingénieux pour s'en libérer : l'esclavage. Si l'on abolit l'esclavage, on a encore le recours au servage, mais si on l'abolit aussi, il ne reste plus que le salariat. Le salariat a un inconvénient : il tend à devenir contagieux.

Le rapport de maître à esclave tend à terme à faire de l'esclave un homme libre, à l'affranchir, lui ou au moins sa descendance. Le rapport de seigneur à serf est plus stable. Celui d'employeur à salarié tend au contraire à entraîner l'employeur irrésistiblement à devenir lui aussi un salarié, lui ou sa descendance. Quand on fait un pas vers le salariat, il se généralise.

Une bien meilleure solution consisterait à se partager le plus équitablement possible les corvées. Elle n'offrirait que des avantages, et apporterait même des solutions aux problèmes qu'on n'aurait pas cherché à lui faire résoudre. Elle nous encouragerait par exemple à réduire avec plus d'efficacité la part de temps et d'efforts qu'on leur consacre, et stimulerait la technique.

Les petites corvées peuvent devenir des exercices profitables, et même agréables, nous conduisant à nous livrer à des activités sans lesquelles nous perdriions notre habileté. Il est toujours bon de conserver l'aptitude à manier un marteau, une pince, un tournevis ou un pinceau. On en conservera aussi bien l'agilité des doigts que la tranquillité de l'âme. Accomplir ainsi de menues tâches peut être une bénédiction, mais à la condition qu'on n'y passe pas un temps trop considérable. Une vie humaine doit pouvoir trouver bien d'autres objets auxquels se consacrer. Toutefois, si quelqu'un ne songeait qu'à paresser le plus clair de sa vie, ce serait bien aussi légitime.

Je parlais de Malrieu l'autre jour. Qui était-il ? Un poète du Sud qui disait « si ta vie s'endort, risque la » ; un poète surréaliste. Il a participé aux *Cahiers du Sud* et à la fondation de la revue *Sud*. Il est resté peu connu mais mérite de l'être. Voilà ce que je pourrais dire de Jean Malrieu ; mais je pourrais préciser encore qu'il était instituteur à Marseille. Je n'énoncerais pas un mensonge ni ne trahirais un secret, mais je donnerais une information peu pertinente. À moins peut-être que je veuille parler des ateliers d'écriture qu'il mena avec ses élèves, incontestablement précurseurs, mais qu'il ne chercha pas à faire connaître de son vivant, et qui demeurent inédits.

Qu'est-ce qu'il nous importe de savoir afin de pouvoir dire que nous connaissons quelqu'un, que nous savons qui il est ? Les mœurs bourgeoises nous ont accoutumés à identifier chacun à la façon dont il gagne sa vie. Ce n'est pas si simple dans une société où l'activité salariée s'est généralisée, et où elle ne crée plus de réelles relations sociales entre quiconque.

La fonction de directeur finirait même par se voir ramenée à un statut similaire. Il y a quelques années, la réception en Chine de Bill Gates par les plus hautes autorités comme s'il avait été un chef d'état, avait suscité des critiques. La justification qui fut donnée était que Gates n'était pas seulement un chef d'entreprise, mais d'abord un ingénieur pionnier qui avait produit le premier système d'exploitation utilisable sur tous les ordinateurs personnels. Dans le même ordre d'idée, Steve Jobs était aussi un ingénieur pionnier, mais il n'en fut pas moins viré de l'entreprise qu'il avait fondée, par celui-là même qu'il avait recruté pour ses capacités commerciales. Certes il fut rappelé quelques années plus tard pour sauver la société des impasses technologiques dans lesquelles elle s'était engagée.

Nous pouvons tous nous consacrer à de menues corvées, et même en retirer plaisir, passer des serpillières ou gérer des sociétés commerciales. Nous pouvons nous y consacrer avec art, nous pouvons en faire une ascèse ; mais ce que nous ne pouvons pas, c'est nous identifier à elles, nous y aliéner au point d'en faire notre ultime identité. Voilà au fond ce que nous aura enseigné le salariat : nos affaires ne sont pas nos affaires. Nos affaires nous ont été définitivement dérobées, ramenées à une simple activité subordonnée. Nos amitiés, nos amours, nos parentés n'y trouveront aucune substance à laquelle s'accrocher. Ce que nous ferions pour les nôtres dans le cadre de nos activités salariées nous serait d'ailleurs reproché.

Voilà donc le résumé de l'histoire récente des hommes : à vouloir se débarrasser de leurs corvées, ils ont inventé l'esclavage, puis le salariat et sa généralisation ; ils sont devenus salariés et se sont identifiés à ces mêmes corvées, en ont fait leur raison d'être. Il serait plus avantageux de se les partager le plus équitablement possible et de ne pas leur donner plus d'importance qu'une accessoire activité privée, dans le meilleur des cas un plaisir, comme cultiver son jardin par exemple.

Quatrième carnet

Chez Kalinda

Vu de loin

Après avoir été privé pendant tous ces jours de nouvelles du monde, je me suis informé, notamment sur les élections en France. J'ai été un peu surpris que l'on s'attende à beaucoup d'abstentions. Le choix ne manque pas pourtant, me semble-t-il. L'enjeu est d'autant plus intéressant que quatre candidats sont toujours favoris, plafonnant chacun autour des vingt-pour-cent. Le principe du « vote utile » en est désamorcé, qui prétend éliminer sans attendre un second tour, ruinant quelque peu l'intérêt de la consultation. Quatre candidats susceptibles d'être qualifiés, et peut-être un cinquième, voilà qui est plus intéressant que les deux habituels (et peut-être un troisième pour créer la surprise).

Il y a cependant, et cela m'a sauté aux yeux dans ce que j'ai lu et entendu en ligne ces deux derniers jours, quelque chose de décevant dans la campagne. Il ne s'agit pas d'une faiblesse qui toucherait chaque candidat séparément, mais d'une lacune partagée dans laquelle ils s'entraînent mutuellement. Il leur manque un concept.

Ils possèdent le mot – travail – et ils en abusent, mais ils n'en ont pas le concept. Ils veulent tous « donner du travail ». Rien n'est plus idiot que se donner du travail, car travailler, ce serait plutôt le contraire ; chacun le sait intuitivement.

Trouver de nouvelles ressources énergétiques serait supposé donner du travail. Mais l'énergie ne sert pas à donner du travail, elle sert à en produire. Si l'on tient vraiment à se donner du travail, autant revenir à la brouette.

Redistribuer de la richesse pour relancer la croissance, c'est ce qu'on appelle une politique Keynésienne, oui, un gouvernement peut le faire, mais ce n'est pas la panacée. Un peuple doit produire et reproduire les biens qu'il consomme, et en produire quelques-uns en surnombre pour les échanger contre ceux qu'il ne produit pas. C'est aussi simple que ça. Si nous produisons ce dont nous avons besoin, nous finirons bien tous par nous le redistribuer.

C'est à cela qu'on travaille en principe, à produire ce dont on a besoin, ou envie ; pas pour des valeurs morales, magiques ou symboliques qui n'ont jamais nourri leur homme. Ce dont on a besoin, et envie surtout, car il est important de produire et de consommer ce que l'on désire, et de contrôler aussi bien la production que le produit.

Au lieu de cela, les candidats préfèrent nous parler de vieilles lunes, de fantaisies et d'insaisissables confusions. Je reconnais que ce n'est sans doute pas à un gouvernement, à un État, d'organiser le travail. Selon moi, l'organisation du travail devrait plutôt revenir aux travailleurs.

Il y a bien quelques candidats qui songent au pouvoir des travailleurs, et même un parmi les mieux placés pour le second tour, ce qui est encourageant. Je trouve cependant leurs propos un peu courts, et les travailleurs bien trop désorganisés de toute façon.

Le travail lui-même est trop désorganisé et hiérarchisé. Le développement technique atteint par l'humanité ne permet plus de travailler ainsi.

Chez Kalinda

Pas d'étage, beaucoup de bois et de bambou, dont la toiture est entièrement faite. Peu de tables ; des tatamis plutôt, sur lesquels Kalinda préfère s'asseoir en tailleurs pour écrire. Une large terrasse

partiellement recouverte face à la mer à dix minutes en contrebas, et de l'autre côté, une sorte de garage qui tient lieu d'atelier. Une courte allée y conduit à une rue bordée de jardins plus que de murs et de façades. Les fenêtres sont larges, et des parois extérieures s'ouvrent par panneaux.

Sous ce climat, l'isolation n'a pas grande importance. Kalinda aime les rideaux et les tentures, qui rendent plus intimes les intérieurs, et elle s'en sert habilement à provoquer les courants d'air.

Des objets et des hommes

Il y a toujours quelque chose d'émouvant dans les vieilles affaires, les ustensiles, les vêtements et les objets qui durent longtemps. Il semble que la vie aujourd'hui ne s'inscrive plus dans la durée à travers ses objets, comme elle le faisait encore dans mon enfance.

Les affaires prenaient le temps de se patiner. Elles se chargeaient d'une histoire, d'une histoire toute personnelle. Elles passaient aisément d'une génération à l'autre. Sans doute étaient-elles plus chères qu'aujourd'hui, mais en quoi la solidité et le prix seraient-ils liés ? Il n'est pas dit qu'on ne gaspille pas davantage de travail pour une obsolescence programmée, alors que jamais nulle chimie n'avait offert tant de matériaux aux propriétés les plus diverses.

Pourquoi construire solide après tout si l'on doit suivre des modes qui changent tous les ans, ou si l'on change perpétuellement des programmes et du code, de sorte qu'ils nécessitent plus de ressources sur de nouvelles machines ? Je parle peut-être comme un vieux nostalgique, mais ce qui me chagrine dans ces temps nouveaux, c'est que les objets n'aient plus d'histoire, ou plutôt, que notre histoire n'ait plus d'objets.

Je ne me suis pas immédiatement rendu compte qu'il y avait chez Kalinda autant de vieilles affaires, et qui avaient très bien survécu au passage du temps. Je le sentais pourtant confusément, dans ses meubles, ses tissus, sa vaisselle... On y sent du temps et de l'humain, et c'est très émouvant. J'avais déjà noté lors de mon précédent voyage, qu'on aimait ici les affaires qui résistent aux attaques des ans.

Pour les outils, les techniques et les matériaux surtout, l'obsolescence rapide est irritante. On ne parvient jamais à les prendre complètement en main. Quand vous commencez à bien savoir vous servir d'une colle, ou d'une peinture, vous ne la retrouvez plus dans le commerce, et les nouvelles n'ont plus les mêmes propriétés. Bien sûr, cela se justifierait si les nouveaux produits avaient de réelles qualités innovantes, comme la fibre de bambou par exemple. C'est rarement le cas.

L'époque résiste pourtant aux changements, aux changements définitifs et non pas perpétuels, et cela sans raisons valables. Observons l'ordre des lettres sur un clavier, différent pour chaque langue. Cet ordre n'est pas le plus pratique, il n'a pas été pensé pour accorder aux doigts les lettres les plus ou les moins utilisées. Il fut d'abord conçu pour que les tiges qui frappaient les caractères ne se chevauchent pas. Aujourd'hui que les claviers ne sont plus mécaniques, cet arrangement qui ralentit le mouvement des doigts n'a plus de raison d'être. Il serait alors judicieux de le modifier une fois pour toutes. Personne d'ailleurs ne serait contraint de changer ses habitudes ; il est facile de configurer un clavier numérique, clavier qu'il est devenu possible d'afficher sur un écran tactile. Il est sinon plus simple encore de brancher un autre clavier sur un ordinateur de bureau ; et pour les portables, on trouve sans peine des étiquettes auto-collantes, en attendant des solutions plus commodes encore. Dans de tels cas, nous voyons bien que notre époque a peut-être plus peur du changement que toute autre.

Les affaires de Kalinda m'émeuvent. Elles ne sont pas précieuses, ce ne sont pas des objets de luxe. Elles ne sont pas davantage sans valeur, sans esthétique ni cachet. En les achetant, nul ne leur a certainement donné une grande importance, n'a fait de recherches passionnées dans les magasins, ni, bien après leur production, chez des antiquaires. Non, elles seraient plutôt insignifiantes, et même intemporelles, si elles ne se chargeaient de leur histoire.

Lu sur le site de la Belle Inutile

« Au contraire de la plupart des gens qui utilisent le mot technocratique, il me semble avoir consacré une part notable de ma vie à la technique, de sorte que j'avoue ne pas très bien comprendre en quoi le “technocratique” pourrait bien être de nature technique. En revanche ayant pour l'essentiel pratiqué à d'assez bas niveaux hiérarchiques, je comprends fort bien en quoi il est en effet “cratique”. De sorte que, dans l'espoir de rendre la langue française un peu plus raisonnablement propre à l'exercice de l'intelligence, je propose que le mot “technocratique” désigne désormais le pouvoir exercé sur la technique et non pas le pouvoir exercé par la technique. » (*Pensée et Pensée Rationnelle...* – Pierre Petiot – Mars 2017, note 9)

Cette note illustre bien le sens de ma pensée, et surtout l'enjeu d'un pouvoir ouvrier. Il paraît quelque peu évident que le pouvoir exercé par la technique doit d'abord être contrôlé par celui qui connaît et emploie cette technique. Pour le dire simplement, le boulanger est le mieux placé pour savoir comment on fait le pain. Bien sûr, celui qui le mange a son mot à dire, mais c'est au boulanger encore qu'il doit s'adresser pour que ses critiques aient un sens.

Des objets techniques

J'ai un appareil photo numérique, un petit bridge japonais d'entrée de gamme qui possède bien des limites, mais dont pourtant les performances, entre autres le zoom puissant, excèdent celles des meilleurs et des plus chers appareils argentiques du siècle dernier. J'en ai lu le manuel et quelques conseils donnés sur le site du fabricant, mais j'en ai découvert les secrets à l'usage.

En apprenant à m'en servir, il me semble que j'entrais dans une intimité avec ceux qui l'avaient conçu, et qui avaient conjugué des quantités de compétences : optique, électronique, numérique..., et bien d'autres, incluant l'esthétique. Tout ce que j'avais lu sur le site du vendeur, du fabricant, et même sur des sites d'évaluations et de comparaisons, étaient bien en deça de ce que me « disait » l'outil lui-même.

L'impression qui pourrait en résulter au premier abord, est celle de vivre dans un monde où les objets seraient plus intelligents que les hommes. La seconde impression que donnerait ensuite l'apprentissage, est que ces objets seraient les seuls liens entre les hommes qui les conçoivent et ceux qui les utilisent, un passage dérobé. Tout ce qui fait fonction d'assurer cette relation entre les marchandises et les clients, et qu'on appelle la distribution, ou la communication, me semble plutôt faire barrage entre ceux qui les conçoivent et les fabriquent, et les utilisateurs.

On ne trouve sans doute que dans le monde des logiciels, une relation qui fasse l'économie de tout intermédiaire, brouillant les lignes entre producteur et utilisateur. Il m'est arrivé d'avoir des échanges fructueux avec les programmeurs de logiciels, pas nécessairement libres, pour en démasquer et corriger des bogues, ou pour en améliorer les fonctionnalités.

Il est clair que je sous-emploie mon appareil photo, dont je suis loin de savoir utiliser toutes les fonctions, même celles dont j'aurais l'usage, et je pense qu'un nombre significatif de ses utilisateurs n'est probablement jamais parvenu à s'en servir autrement qu'en mode automatique, voire semi-automatique.

Les épices

« Une épice est un produit agricole, issu de cultures, ou de cueillettes dans la nature. Les épices peuvent être issues d'écorces (cannelle), de fleurs (safran, clou de girofle), de feuilles (thé), de fruits (poivre, aneth, moutarde), de bulbes (ail, oignon, gingembre) ou de graines (fenouil, coriandre). » Voilà ce que [Wikipédia](#) nous apprend des épices.

« Elles contiennent des substances organiques ou minérales, volatiles, souvent appelées arômes. Ces substances organiques appartiennent à des groupes chimiques tels que les alcools ou les

aldéhydes et stimulent les perceptions olfactives et gustatives. Elles sont donc responsables des odeurs, des arômes et des saveurs et sont utilisées en petite quantité en cuisine, comme conservateur, assaisonnement ou colorant. Les épices sont à différencier d'autres produits utilisés pour parfumer les plats, comme les herbes aromatiques ou les fruits. »

Ceci ne m'explique pas comment les épices s'en distinguent. Voilà ce que l'on trouve à l'entrée « [Plantes aromatiques](#) » :

« Les plantes aromatiques comprennent les plantes utilisées comme épices, aromates ou condiments, parfois combinées en mélanges aromatiques. La distinction entre ces trois groupes est confuse et dépend surtout de l'utilisation que l'on va faire de la plante. »

Le Grand Jeu

« Ce sont pour la plupart des produits exotiques, » précise encore Wikipédia, « ce qui explique que les épices étaient parmi les produits commerciaux les plus coûteux, durant l'Antiquité et le Moyen-Âge. Un grand nombre d'épices étaient employées autrefois en médecine. »

Tout cela me semble bien confus en effet. Je retiens surtout que les épices furent à la source d'un commerce mondial dès la plus haute antiquité, c'est-à-dire antérieur à la civilisation gréco-latine. Ce commerce reliait les rives de la Méditerranée à celles de la Chine, et s'étendait probablement jusqu'aux principaux pays producteurs, de la péninsule malaise à la région des Moluques (de l'arabe *Al Jazirat al Molouk*, « l'Île des rois »).

Je retiens aussi que ce commerce engendrait des fortunes, et qu'il semble s'être donné largement pour pharmaceutique, et donc avoir probablement utilisé mages et savants pour justifier ses prix. Très vite, semble-t-il, des ports, des puissances régionales, en ont contrôlé les routes, donnant naissance à un système impérialiste qui semble s'être poursuivi jusqu'à ce que nous appelons de nos jours pudiquement : « Globalisation ».

Ceci me renvoie encore à des questions que je me suis souvent posées : Pourquoi la Chine, qui fut, dans le plus clair des temps historiques, la première puissance mondiale, s'est-elle brutalement retirée de ce « Grand Jeu » au quinzième siècle, après les explorations de l'amiral Zheng He ? Comment, moins d'un siècle plus tard, à la suite de Magellan, les Espagnols et les Portugais du Saint Empire, puis plus tard encore les Hollandais et les Britanniques, sont-ils parvenus à s'y insérer, et finalement à le dominer ?

Je sais bien que ce qu'on appelle « Le Grand Jeu » est plutôt la rivalité qui opposa les empires Russe et Britannique aux dépens de la Turquie en Asie Centrale. Je sais aussi qu'on accorde plus de cas ces temps-ci à la route de la soie qu'à celle des épices. Qu'importe, j'ai le sentiment que cette dernière fut l'objet du véritable Grand Jeu.

Cinquième carnet

Avec Kalinda

Encore à propos de Zomia

« Plus fondamentalement, Scott considère que l'absence d'écriture, traditionnellement associée à une incapacité à entrer dans l'histoire, est en fait un choix volontaire des tribus, qui privilégient la culture orale par opposition aux logiques scripturales de l'État. Il rappelle que les populations des montagnes ne diffèrent guère, en cela, de la majorité des habitants des plaines, massivement illettrés jusqu'au vingtième siècle. Dans plusieurs tribus, par exemple chez les Akha ou les Wa, des légendes racontent comment l'écriture, autrefois connue, fut perdue ou volée à l'occasion d'une fuite ou d'une désagrégation du groupe. Sans écriture, les montagnards sont aussi sans histoire, ce qui les préserverait du fléau de l'identité et de la fixité. Les histoires qu'ils se racontent et les généalogies qu'ils bricolent leur permettraient en revanche d'entretenir un rapport souple et flexible à la culture, et d'ajuster sans peine leurs récits aux nouvelles circonstances et alliances politiques. »

Voici ce qu'a écrit Nicolas Delalande sur le site [La vie des idées](#) à propos de l'ouvrage de James C. Scott, *Zomia, ou l'art de ne pas être gouverné*, que j'avais déjà évoqué dans mon [premier carnet](#).

Écrits volent

Il m'est plus d'une fois arrivé d'entendre justifier le principe contraire : que les traditions orales se maintiendraient plus fidèlement que celles qui sont écrites. Un tel paradoxe appelle au moins une critique : si la transmission n'est pas inscrite d'une façon ou d'une autre, rien ne nous permet de vérifier qu'elle aurait été fidèlement transmise. Il est difficile de le nier.

Ce n'est cependant pas si simple. Si rien ne nous permet d'établir que les traditions orales seraient plus pérennes, un simple retour au texte nous assure que les traditions écrites, elles, ne le sont pas. Les écrits volent, comme je l'ai souvent dit, alors que les paroles restent, du seul fait qu'elles ont généralement été prononcées en situation, et qu'elles ont eu des effets irréversibles.

Les écrits changent, ils changent de sens. Ils peuvent changer très vite, et il est possible de le vérifier sans attendre d'avoir un âge proprement canonique, en relisant des livres auxquels on n'aura plus touché pendant longtemps. Les connotations se déplacent, les mots eux-mêmes changent de signification, et des événements nouveaux les éclairent d'un autre jour.

Les textes changent et changent tout, principalement parce que l'écriture met la parole à distance. La prégnance d'un texte est bien moindre que celle de la parole, mais l'écriture en fait une saillance.

Bien sûr j'accorde plus d'importance au texte qu'on efface et triture, celui de l'ardoise ou du tableau, du papier que l'on rature, ou celui que l'on édite dans la fenêtre d'un programme. Je prise moins celui que l'on tient pour immuable, et qui ne conserve même pas son sens, tant du moins que la traduction ne le ressuscite pas.

La pesanteur de la grâce

Il y a quelque chose dans la spiritualité qui ne s'élève pas ici, mais descend plutôt, s'abaisse avec une souplesse inouïe, et qui en fait davantage une sensualité.

Les mots qui me viennent à l'esprit sont ceux de « pesanteur de la grâce ». Ils me rappellent un titre de Simone Weil que je n'ai jamais lu et qui n'a probablement rien à voir. Une pesanteur aérienne, mais puissante et chargée.

Il y a ici une pesanteur qui évoque les branches lourdes de feuilles et de fruits ; et pourtant douce et légère, dont on ne paraît pas avoir l'intuition en Occident. Au mieux, la pesanteur y rencontre l'abandon, mais pas l'élan généreux, celui par exemple d'un parfum qui se répand, ou de la marche d'une chatte dans un sous-bois, aux aguets, attentive à tout ce qui vit, et aussi vorace qu'émervillée. Ni abandon, ni contrôle : un élan, un élan généreux.

Kalinda m'apprend beaucoup de cette sensualité qui n'est pas sans angélisme, ni sans la limpidité d'un rire innocent.

Les Citagolais et la mer

Sur les plages aménagées près du centre-ville, il n'est pas rare de voir des gens se baigner tout habillés. Être habillé se réduit souvent à ceindre sa taille d'un paréo, et à porter une chemise, une chemise bien boutonnée, du col aux manches longues. Des hommes aiment se coiffer d'un petit turban, ou d'une toque. Quelques femmes voilent leur tête d'un foulard. On se baigne ainsi.

Les hommes portent sinon des pantalons et des chemises de toile, et quelques femmes peuvent les imiter. Ils aiment les couleurs sombres, se vêtent souvent de noir. On se baigne ainsi sur les plages du centre, bien que les maillots ne soient pas rares non plus.

On ne reste pas au soleil. On n'a pas besoin de bronzer. Les plages sont bordées d'étroites palmeraies, de buvettes, de pergolas, de treilles de bambou couvertes de verdure. Les gens s'y reposent à l'ombre entre deux bains, ou pendant que leurs vêtements sèchent. Quoiqu'à la mer, on demeure en ville.

Ailleurs, le long du littoral, on est moins civil, et l'on ne craint pas de se baigner nu. Le bord de mer s'émancipe alors de l'espace urbain. Même nombreux, on est au désert. Plonger son corps dans l'eau, surtout de bon matin, prend alors un goût d'ascèse, un goût d'expérience spirituelle et sensuelle à la fois.

Du sens des mots

Pierre Robert [Olivétan](#) avait traduit par « désert » dans sa version de la Thora, ce que John [Wyclif](#) avait rendu par *wilderness*.

Wyclif avait raison à mon sens, de ne pas choisir ce mot de « désert », qui existe aussi en anglais, dans la mesure où il véhicule inévitablement la connotation d'un lieu aride plutôt que sauvage. Mais comment dire en français ? Comment rendre ce côté sauvage ?

La sauvagerie ? Non. La sauvagerie ? La salvagesse ? Pourquoi pas ? La salvitude, ou la [naturalité](#) ?

Olivétan n'avait pas tort lui non plus, dans la mesure où les mots ne possèdent que le sens qu'on leur donne, et qu'il n'est pas nécessaire d'en forger toujours de nouveaux. On rencontre souvent en français le mot « désert » lourd de toute sa charge.

Kalinda critique

« Il me semble que la pratique esthétique, les arts, la littérature, consistent à faire sonner les notes sourdes du désert sous les formes plus raffinées de la culture », m'explique Kalinda, critiquant ce qu'écrivait Madame de Staël de la littérature romanesque, pourtant non sans pertinence.

Pour Madame de Staël, les histoires que racontent les romans ne sont que des prétextes sans bien grand intérêt, seuls valent les méandres de l'âme humaine et de l'esprit dans les rapports que les personnages entretiennent entre eux. Elle y voyait un champ d'exploration infini.

Certes, mais dire que cette exploration soit sans fin revient à sous-entendre qu'elle serait stérile, du moins qu'elle serait condamnée à le devenir tôt ou tard. Il est vrai que l'écriture romanesque a bien été au début un champ de découverte, et qui a vite ouvert la porte à ce qui est devenu les

sciences humaines, mais elle a évolué par la force des choses vers le convenu et le lieu commun, là où les préjugés se mettent en scène, et où la critique se fait simulacre.

Le roman a besoin d'isoler ses personnages, d'en faire des « particuliers », d'isoler l'histoire de chacun de l'histoire commune, sous peine d'en faire des romans historiques, et de retourner l'intérêt sur ce qui, d'après de Staël – et je pense sur ce point qu'elle a raison – ne doit être, littéralement, qu'un prétexte. Sinon il ne reste au roman que la science-fiction, stigmatisée comme un genre mineur et commercial, ce qu'il est la plupart du temps, mais pas toujours, notamment lorsque la science-fiction ne se donne pas pour telle, comme avec Pierre Boulle, Jorge Luis Borges, et quelques autres.

Voilà de quoi nous bavardons, Kalinda et moi sur nos tatamis, devant nos bols de thé : elle, parfaitement assise sur ses talons, et moi allongé sur le côté, comme un romain.

« Faire sonner les notes sourdes du désert sous les formes plus raffinées de la culture. » Je ne sais si les énoncés de Kalinda doivent d'abord à ce que l'anglais ne soit pas sa langue maternelle, et qu'elle ne sache l'utiliser qu'à la diable, ou à ce qu'elle en ait la plus parfaite maîtrise. Parfois le résultat est le même ; sans doute parce que maîtriser une langue consiste à s'en servir comme celui qui vient de l'apprendre, et demeure sensible à la charge de chaque mot.

La littérature hypothético-déductive

« Science-fiction est une dénomination inappropriée, » pense Kalinda, « une dénomination commerciale. » Je trouve Kalinda aussi belle qu'une Dame des Eaux Profondes, dont elle n'est pourtant que la prêtresse, assise sur ses talons dans la lumière tamisée de la pièce, dans sa pose qui m'aurait depuis longtemps donné des courbatures, mais qui semble pour elle des plus confortables.

L'art de l'ameublement est chez elle d'abord celui d'un aménagement des ombres et des courants d'air. Les meubles et les tentures n'ont probablement pas été recherchés pour d'autres usages que fonctionnels.

La plupart des maisons individuelles sont ici légèrement surélevées au-dessus du sol, plantées sur des poutres ou sur d'épais bambous. La hauteur en est variable selon le dénivelé du terrain. Les maisons reposent sur un entablement qui leur ménage une plus ou moins large avancée du plancher vers l'extérieur, et forme comme un balcon sans rampe ni balustre, un chemin de ronde protégé de la pluie par l'avancée du toit, qui parcourt tous les côtés dégagés. Chez Kalinda, il prend sur la façade sud-est, la forme d'une large terrasse, face au soleil levant et à la mer, à moins de mille mètres en descendant tout droit à travers les vergers.

Lorsqu'on lave le plancher à grande eau, celle-ci s'écoule facilement entre les lattes. Elle entretient ainsi une faible humidité de la terre qui, dessous, ne reçoit jamais la pluie ; une petite végétation s'en contente pour plonger ses racines, favorisant la résistance du terrain à l'érosion, et y maintenant une légère fraîcheur. Les maisons sont ainsi comme bâties au-dessus de leur ombre, qui diffuse une douceur très appréciable à l'intérieur sous cette latitude.

Kalinda aime associer le vert et le noir dans ses tissus, vêtements, rideaux, couvertures de tatamis : un vert un peu turquoise, très différent de celui des plantes qui agrémentent les pièces, et un noir mat, qui, en se décolorant, vire un peu au bleu indigo. Ces couleurs s'harmonisent parfaitement avec le bois et le bambou, comme avec les tons de sa peau.

« Le principal rapport que la science-fiction entretiendrait avec la science passerait pas les mathématiques », pense Kalinda. La science-fiction serait pour Kalinda une forme de littérature hypothético-déductive : « une littérature », dit-elle, « qui fonctionne selon le principe du “si..., alors...” ».

« Toutefois », précise-t-elle après avoir rapporté une théière dont elle verse dans nos bols le contenu fumant d'une hauteur considérable, bien qu'elle se soit d'abord agenouillée, « tout ce qu'on

étiquette comme science-fiction n'est pas forcément hypothético-déductif, et toute littérature hypothético-déductive ne porte pas toujours l'étiquette de science-fiction. »

Où il est enfin question du Târâgâlâ

Le projet du [Târâgâlâ](#) a bien progressé pendant mon absence. Celui d'un navire énergétiquement autonome d'abord, mais celui aussi des [ordinateurs](#) fabriqués par Ziad et son équipe. Leur collaboration avec Kalinda leur a permis de monter directement les machines à Citagol, à proximité du port d'où ils reçoivent les composants, et de les livrer plus facilement à travers tout le pays et au-delà. Il est plus simple aussi de s'approvisionner en bambou à Citagol, et d'en tirer la fibre qui sert aux deux projets.

Ziad et son équipe restent cependant sur leur montagne dont leurs ordinateurs portent le nom, le Mont Târâgâlâ, aux environs de Catalga, travaillant à la recherche et à la conception, et surtout au système d'exploitation. À tour de rôle, ils n'hésitent pas cependant à en descendre, profitant du pied-à-terre de Ziad. Je l'ai donc déjà rencontré à plusieurs reprises, et Djanzo aussi, avec qui j'apprécie toujours de parler en français.

« Les Occidentaux en sont encore à chercher comment faire rouler des voitures sans chauffeur », a-t-il ironisé. « J'ai même entendu dire qu'ils envisagent maintenant de se passer aussi de passagers », a-t-il ajouté en riant. Il plaisante bien sûr, mais on doit reconnaître que la plupart des usages qui sont faits de l'informatique sont pour le moins sidérants en regard des possibilités qu'elle offre.

Le prototype du Târâgâlâ sur lequel j'avais navigué l'an dernier a trouvé un acheteur, et il a été rebaptisé, ce qui a permis à mes amis d'en construire un nouveau, puis un autre, portant le même nom avant qu'on ne le rebaptise. J'aime ce principe.

Dans le fond, il s'agit bien toujours du même Târâgâlâ. C'est le principe du Phénix ; il renaît perpétuellement, mieux conçu, mieux pensé, mais toujours le même, le même navire en devenir. C'est une quatrième version qu'ils sont maintenant en train de construire.

Kalinda sait qu'elle est toujours la capitaine de l'authentique Târâgâlâ, de l'original, c'est-à-dire du dernier.

Sixième carnet

Tagar

Une collection d'armes blanches

Une collection d'armes blanches anciennes tout à fait étonnante. Le galbe des lames donne une idée de comment on se bat ici, d'une façon plutôt acrobatique. Tirer le sabre conduit toujours à une forme de chorégraphie. Je ne suis pas convaincu que ces manières soient très efficaces. C'est à mes yeux l'une des caractéristiques majeures d'une culture, la façon dont on se bat.

Certaines lames sont damassées, c'est-à-dire que leur acier est moiré, constitué de couches claires et sombres selon qu'il contienne plus ou moins de carbone, ou qu'il soit mêlé à du fer doux, riche en nickel et donc plus clair. On ne doit pas confondre l'acier damassé avec le damasquinage, qui consiste à décorer le métal en y fondant des fils d'or ou d'autres matériaux, pour y dessiner des motifs. Le damasquinage est pratiqué depuis l'antiquité, l'acier damassé est plus récent. Je crois qu'on le produit depuis le haut Moyen-Âge, entre l'Inde, l'Iran et le Turkestan. La technique en a été introduite en Europe autour du dix-huitième siècle.

Parmi les lames galbées, courbées, aux pointes effilées, renflées ou biseautées, on en trouve de droites et même de sinueuses comme celles des kriss malais. Les lames sinueuses ne sont apparues en Europe qu'avec les espadons, ces longues épées qui se maniaient à deux mains, prisées par les lansquenets des Guerres de Religion. Je ne suis jamais parvenu à comprendre ce qu'apportait cette forme particulière. Peut-être n'était-ce qu'un autre aspect de l'excentricité de ces mercenaires, qui se manifestait déjà dans leurs costumes.

Ce petit trésor d'armes anciennes appartient à l'un des compagnons de Kalanda. Il les tient de l'un de ses arrière-grands-pères qui était un pirate. Je n'avais jamais beaucoup parlé avec lui, faute d'une langue dans laquelle nous entendre. Il a un peu appris d'anglais à l'école, mais il n'était apparemment pas un très bon élève, et sa prononciation rend difficilement compréhensibles les quelques mots qu'il connaît.

Manipuler ces armes produit en moi un certain effet. J'en ressens d'abord une jouissance en les soupesant et en testant leur maniabilité, mais aussi une forme de dégoût en les imaginant trancher la chair. Comment peut-on vivre en tuant des gens pour les dépouiller ? Qu'est-ce que le besoin de rester en vie ne nous pousserait-il pas à faire ? L'homme est un animal étrange quand on songe à combien il peut épuiser de génie à des fins purement destructrices.

Réflexions sur l'État

« Se fier à une estimation de la “distance à vol d'oiseau” entre deux points est donc une erreur si l'on veut apprécier la capacité de projection de la force étatique : une zone de collines située à quelques kilomètres d'un centre de pouvoir peut jouir d'une autonomie bien plus grande qu'une vaste plaine distante de plusieurs centaines de kilomètres mais reliée au centre par un fleuve. En d'autres termes, le pouvoir de l'État ne se propage pas de manière linéaire et continue ; il épouse les accidents du terrain, contourne les massifs, s'engouffre dans les vallées, s'épanouit dans les plaines. Seule une représentation en trois dimensions permet de rendre visible l'étagement des formes d'organisation sociale en Asie du Sud-Est : entre 0 et 300 mètres, le monde de l'État-rizière, de l'impôt, de la souveraineté et de la sédentarité ; au-dessus de 300 mètres, et parfois jusqu'à 4 000

mètres, celui des tribus, de l'ethnicité, de l'autonomie et du nomadisme. » Voilà ce qu'écrit encore Nicolas Delalande sur le site [La Vie des idées](#) à propos du livre de James Scott.

Contrairement à la plupart des idées reçues, il me semble que la constitution des États a bien moins joué dans l'histoire un rôle d'unification et de cohésion entre les hommes, que celui d'une dissolution des rapports humains. En d'autres termes, pendant que les États produisent des formes plus ou moins serviles d'ordre et de cohésion, ils génèrent autant de zones de désordre et de dissension sur leurs périphéries, ou même dans des zones proches qu'ils ne contrôlent pas.

Ils génèrent ce désordre précisément en faisant un obstacle aux tendances à la coopération que ces zones auraient naturellement. Une telle observation est plutôt contraire à ce dont un enseignement de l'histoire, même universitaire, tendrait à nous convaincre. Il suffit pourtant d'en considérer le factuel et de le remettre en ordre pour que ma conclusion s'y dessine comme une évidence. Il suffit même peut-être de soupeser quelques armes, pour en pressentir immédiatement l'évidence à travers sa peau.

Réflexion sur l'impérialisme

Il ne reste aujourd'hui quasiment aucune zone inaccessible au terrorisme des États, dont le stade suprême, l'impérialisme que l'on appelle maintenant pudiquement la mondialisation, place la planète entière peu ou prou sous la même coupe. Pourtant, autour des zones subordonnées s'en développent toujours autant qui laissent le champ libre aux pires chaos.

Cette « mondialisation » a une réalité somme toute bien différente de l'image qu'elle se donne : celle d'accords et de constitutions de règles communes entre les nations. Sa réalité est bien plutôt celle d'alliances bilatérales avec les plus grandes puissances, et tout particulièrement avec les USA. Ces derniers ont forgé des pactes bilatéraux avec la plupart des nations de la planète, coupant l'herbe sous les pieds à ceux que ces nations pourraient passer entre elles. Les USA se permettent ainsi d'exercer pressions, menaces, provocations ou agressions sur toutes les nations, forts de leurs nombreux alliés, mais qui ne sont en rien alliés entre eux, se servant en quelque sorte de tous contre chacun.

Malgré la quantité de fonctionnaires, de mandarins et autres satrapes qui président à cette lente évolution du monde, malgré la quantité de penseurs, de chercheurs, d'institutions, de fondations, de partis politiques, de parlements, de groupes de pressions..., aucune intelligence ne paraît réellement la contrôler, ni même être en mesure d'énoncer un jugement recevable concernant sa possible maîtrise. Tout semble s'y dérouler indépendamment de l'intelligence des hommes, qui s'exerce, au mieux, dans la stratégie.

Il est remarquable que les révolutions les plus radicales, et qui étaient bien souvent parvenu à concilier plus ou moins les aspirations des peuples soumis, et celles des zones demeurées rebelles, n'ont pas su échapper à une phase [terroriste](#). Le contraste est saisissant chez Staline, par exemple, entre l'auteur d'essais, de discours et d'articles qui ne manquent pas de profondeur, ni d'un certain humanisme, et le chef d'un État qui avait fait de la terreur un mode de gouvernement.

J'ai davantage fraternisé avec Tagar, c'est ainsi que s'appelle le possesseur des armes anciennes, arrière-petit-fils de pirate. Il les conserve dans son garage, chez lui où il m'a invité à dîner, pas très loin du chantier : un lieu relativement sec, bâti en dur, en ciment, sur un affleurement rocheux.

La piraterie elle aussi fut une forme maritime de cette résistance de zones autonomes. Tagar m'a assuré qu'il restait des pirates entre la Mer de Chine et le Détroit de Malacca ; qu'on relate encore bien quelques dizaines d'actes de piraterie tous les ans. En réalité, ce n'est plus qu'une petite délinquance maritime. Tagar ne se livrerait pas à des actes de ce genre. C'est un quinquagénaire un peu trapu, portant une fine moustache, et qui fait principalement fonction de soudeur et de

chaudronnier dans le chantier. Il entretient une intimité particulière avec les métaux. Nous nous sommes sans doute habitués à nos formes d'élocution, car nous nous entendons mieux.

Les lansquenets

Les lansquenets étaient des mercenaires de Maximilien de Habsbourg qui régnait sur le Saint Empire Romain Germanique au seizième siècle. « Repoussés du paradis, ils ne peuvent entrer en enfer car ils font peur aux diables », disait-on d'eux. Tagar m'a écouté avec intérêt quand je lui en ai parlé, et m'a longuement interrogé. La conversation aurait pris des heures sans le recours au web.

Enfant, j'avais été impressionné en découvrant dans le dictionnaire familial, dont feuilleter les pages était une de mes occupations favorites, la planche des tenues militaires à travers les âges. L'une d'elles détonnait parmi toutes les autres : un lansquenet armé d'une immense épée à la lame sinueuse comme celle d'un kriss.

Rien ne mérite moins le terme d'uniforme que la tenue d'un lansquenet. D'abord aucun n'était habillé comme les autres, tous faisaient concours d'excentricité et de couleurs chamarrées, la plupart du temps différentes d'un côté et de l'autre du corps. Ils portaient des culottes moulant les jambes et les fesses, ils soulignaient leur sexe par des coquilles protectrices, et se coiffaient d'in vraisemblables chapeaux à larges bords ornés d'un ample plumet. Chacun possédait ses propres effets et ses armes personnelles, payés de sa propre bourse et avec lesquels il se louait.

Ils justifiaient leurs costumes devant le clergé qui y trouvait à redire, en affirmant que sur un champ de bataille, le corps doit être à l'aise et non entravé, pour bien combattre. « Soit », relève Tagar, « mais en Asie les corps n'étaient pas plus entravés malgré des tenues amples, dont les larges plis tendaient à dérober les mouvements du corps au regard de l'adversaire. »

La tactique des lansquenets, comme des piquiers suisses dont ils furent souvent les adversaires, évoque celle des antiques hoplites. Ils se formaient en carrés sur plusieurs rangs serrés, armés de longues piques sur lesquelles s'embrochaient les fantassins et les chevaux. Parmi eux, dans les premiers rangs, certains étaient armés d'espérons, ces grandes épées de plus d'un mètre cinquante qui se manient à deux mains. Ceux-ci recevaient une double solde pour se jeter entre les lignes retenues par la longueur des piques, et frapper leurs adversaires. Quelques autres étaient armés de mousquets, en toujours plus grand nombre au fil du siècle.

« Les lames sinueuses ne répondent pas à un souci décoratif », m'a assuré Tagar, « elles tranchent mieux en taille, comme si leurs courbures formaient des dents. »

Les lansquenets étaient bien payés, mais leur vie était généralement brève. La plupart des blessures s'infectaient et entraînaient la mort. « Voilà encore ce que je ne peux comprendre », relève Tagar. « Même les peuplades primitives ont toujours possédé des pharmacopées pour prévenir les infections, et à plus forte raison les grandes civilisations. Comment se fait-il que l'Europe les avait oubliées, et dut attendre le dix-neuvième siècle pour en redécouvrir les secrets, même si ce fut à travers des méthodes plus rationnelles que la signature des choses et les transmissions ancestrales ? »

Des travaux et du temps

Jardiner est agréable. Je jardine beaucoup depuis que je suis revenu. Entre les fruits et les légumes du jardin, les œufs du poulailler, la chasse sous-marine que nous pratiquons autour des rochers de la digue près du chantier, et les coquillages que nous y décrochons, nous n'avons presque jamais rien d'autre que du riz à acheter pour les repas.

Jardiner est une occupation très agréable car au lieu de nous prendre du temps, elle nous place plutôt dans son écoulement, et, d'une certaine façon, elle nous en donne. Jardiner est une

occupation fortement temporelle. Mieux, elle associe les deux acceptions de ce même mot, le temps, celui qui passe et celui qu'il fait, dont on ne percevrait plus autrement les rapports.

Si l'on ne travaillait pas la terre, on ne percevrait pas cette relation entre ce que l'on appelle le temps qu'il fait, et ce que l'on appelle le temps qui passe, et qui, ensemble, créent un tempo bien balancé, le mouvement des soirs et des matins, le mouvement des lunes et des saisons. Inutile de regarder l'heure, d'organiser toi-même ton temps, ou de répondre à ses impératifs. Tu vois bien dans le ciel venir l'heure d'arroser, tu vois bien que la lune est bonne pour planter, tu vois que les fruits mûrissent, et que les légumes viennent à terme. La terre et le ciel eux-mêmes t'accompagnent comme des voisins familiers.

Je l'ai connu bien plus tard, mais j'ai préféré Hésiode au violent Homère, *[les Travaux et les Jours](#)* à *[l'Illiade](#)*. C'est une relation vivante avec de l'être vivant, et qui te replace dans une mouvance cosmique. Aussi, plutôt que de te prendre du temps, il te replace dans son écoulement. Travailler la terre te donne un temps, un tempo. Oui, il me semble que j'ai plus de temps à moi en m'occupant des jardins.

De l'internationalisme

« Je n'avais pas immédiatement compris, quand je l'ai lu très jeune, pourquoi André Breton préférait le mot "internationalisme" à celui de "mondialisme" » expliqué-je à Kalinda et à Tagar.

Ces deux-là se connaissent depuis l'adolescence. Tagar était déjà le meilleur ami de son mari, disparu lors d'un séisme. Ils partagent une réelle camaraderie, je l'avais déjà noté l'an dernier.

« L'idée de mondialisme fait l'impasse sur celle de nations, et ça ne me paraissait pas un mal », dis-je. – Tout dépend de ce que l'on entend par nation », relève Kalinda.

Nous prenons le thé sur sa terrasse autour d'une table de rotin. C'est un des rares lieux où Kalinda préfère la chaise au tatami, sans doute parce qu'elle donne une meilleure vue sur la rade. « Une langue, des us et des coutumes, une architecture, une histoire, une littérature, voilà ce que des hommes peuvent partager », continue-t-elle. « L'impérialisme tend à mettre tout cela à l'encan, à n'en faire au mieux que matière à tourisme, au contraire de l'internationalisme qui y voit une richesse infinie pour l'humanité toute entière, diverse et toujours particulière, plutôt qu'uniforme et sans couleur. »

« Chaque homme, d'autre part, peut se trouver à la croisée de telles adhésions », reprend Tagar en posant son bol sur le plateau de bambou humide, car on ne peut pas toujours verser le thé de haut sans en mettre à côté, « chacun peut pratiquer plusieurs langues, faire siennes plusieurs histoires, être influencé par plusieurs traditions littéraires, etc. Le nationalisme le nie, voyant dans le partage une menace, alors que c'est tout le contraire. À cette aune, le mondialisme, lui, sonne un peu comme un nationalisme de l'empire, un nationalisme à prétention universelle. »

Septième carnet

Des mythes

Chez Tagar

On voit d'abord en entrant chez Tagar, en face de la porte d'entrée, une magnifique calligraphie en lettres arabes d'argent dans un grand cercle de bois laqué noir cerné d'arabesques : « Au nom de Dieu, le Clément et le Miséricordieux ». La traduction est convenue, mais pas excellente ; je préférerais « au nom de Dieu, le Généreux, le Générateur », qui serait peut-être un peu moins exacte encore, mais rendrait mieux les jeux sur l'étymologie et le ton général du Livre. Il est difficile de traduire le Coran, car il creuse le sens de chaque mot jusqu'à sa racine, et les projette à la suite les uns des autres, les entrechoque avec la plus puissante des spontanéités. On ne peut plus demeurer fidèle à la lettre, si l'on veut l'être au mouvement qu'il insuffle à la pensée.

En se retournant, on voit cependant au-dessus de la porte le signe de Tagarouf, le dieu des métaux et des forgerons. Pour Tagar, il est la figure exotérique du prophète Hénoc.

On penserait que Tagar bricole sa propre religion, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Il vient de ces peuple de navigateurs arrivés récemment dans l'île, qui étaient pour la plupart musulmans, et il est d'un vieux corps de métier profondément attaché aux coutumes locales.

Ces synchrétismes ne sont pas le produit de son originalité ; ils sont profondément implantés dans toute l'île. Leurs sources mêmes sont anciennes et pas nécessairement locales, si ce n'est dans leurs aspects les plus extérieurs ; dans l'esthétique, les mythes, les modes de représentation.

Tagar m'a révélé quelques enseignements secrets de sa corporation. Enfin, secret n'est pas le mot exact. Ce sont des secrets qui, en quelque sorte, savent se garder eux-mêmes, car il est quasiment impossible de les saisir sans pratiquer.

Le retour des dieux

Courriel reçu d'un ami resté au pays :

[...] Je ne sais pas toi, mais le résultat des élections m'a plutôt rassuré. Macron a fait le double de Le Pen, mais en comptant les abstentions, les blancs et les nuls, il fait moins de la moitié des inscrits. Finalement je ne suis pas allé voter. Le débat télévisé dont j'ai regardé des extraits (pas la peine d'en regarder beaucoup), m'avait convaincu que je n'avais pas à me déranger pour départager deux candidats dont aucun n'était le mien.

Je pense pourtant que ce n'était pas joué d'avance : sans sa bêtise, le FN aurait pu faire bien plus. Il paraissait avoir gagné un minimum de crédit dans son rôle de défense de l'indépendance nationale ; Le Pen aurait pu même se faire passer pour la candidate de la paix et de l'anti-impérialisme, mais ce n'est pas le genre de la maison.

Les premiers commentaires, m'ont parus idiots ou de mauvaise foi (je ne saurais départager). Les commentateurs étaient bien conscients que les voix de Macron étaient loin de lui être acquises pour les législatives, mais ils feignaient de ne pas voir l'équivalent pour Le Pen. Voilà quand même une façon d'accréditer l'extrême-droite dans sa prétention à être la première force d'opposition. On en est loin. Bref, le candidat anti-russe a fait le double de la candidate anti-arabe, et c'est tant mieux, car il est plus rusé, et plus aimé des dieux.

Il y a derrière tout cela un aspect fascinant – dis-moi si tu en as eu l'impression : tout paraît s'être noué au-delà des plans que trament les hommes, au-delà des projets et des programmes

proposés aux yeux de tous, des stratégies secrètes aussi bien que des sombres complots ; comme aux temps antiques où les dieux se jouaient du destin des mortels.

Trop d'événements imprévus ont déterminé ces consultations depuis des mois, plutôt que des choix politiques. C'est cela : un retour des dieux. Comme si les dieux avaient élu Macron, pas les électeurs, ni même les médias, pas même la finance. Oui, c'est exactement mon impression : l'implacable enchaînement d'une tragédie, brodé sur le jeu des hasards et l'aveuglement des hommes.

C'est comme si d'avoir trop joué le retour au sacré, l'Église, le Peuple, la Nation, le Travail, la Famille..., on n'avait fait que provoquer celui des dieux.

J'ai traduit ce courriel à Kalinda. « Les dieux ? » M'a-t-elle répondu. « Les dieux, c'est un autre nom pour le principe de réalité. »

C'est quand même drôle que ce soit elle qui dise ça, dont la fonction consiste à couvrir de tant de pittoresque ce qui demeurerait le réel lui-même.

La représentation des dieux

On trouve un peu partout des représentations des divinités, des esprits. Je ne sais si convient le terme de représentation ; oui, c'est probablement le meilleur. Ces représentations ont les formes les plus inattendues : une épaisse corde enroulée autour d'un tronc d'où pendent des cordelettes et des motifs dans un papier épais et savamment plié ; une sorte de chaudron de métal accroché à un grossier portique de bois et de bambou, dans lequel poussent quelques plantes rases ; une grosse pierre placée sur un rocher affleurant d'une pelouse, percée de face d'un large trou.

On pourrait passer et repasser devant certains sans jamais rien remarquer ; sans comprendre qu'ils désignent la présence toute proche d'un dieu.

J'aime beaucoup la représentation du Grand Dieu Karatouma : la chaise à vingt-quatre pieds. Imaginez un cube de rotin ajouré, dont chacune des bases est prolongée de quatre pieds, avec leurs barreaux transversaux. Sur n'importe lesquels vous la posez, la chaise conserve la même forme. Quatre pieds pour le bas sur lesquels elle repose, quatre fois quatre pieds pour les points cardinaux, quatre pieds pour le haut.

On l'appelle parfois « Le Grand Dieu » tout court, car il est celui de l'espace, de l'espace immense et de son assise. Oui, c'est à peu près ce que j'ai cru comprendre : il est le dieu de l'assise de l'espace.

En écoutant des vidéos

Depuis quelques jours, j'ai écouté beaucoup de vidéos d'intellectuels français, que l'on trouve aisément en ligne. Je dis bien écouter, car il n'y a pas grand intérêt à regarder parler un intellectuel. On se contenterait de fichiers audios, beaucoup moins coûteux en bande passante, mais les temps sont au multimédia, même quand il n'y a rien à voir.

Il est des activités qui laissent l'esprit libre pour l'écoute ; mieux, elles permettent une plus grande concentration pour elles-mêmes autant que pour suivre des paroles. Nous connaissons tous des travaux auxquels on n'imaginerait même pas s'adonner sans rien à écouter. Il en est d'autres, au contraire, qui nous rendent totalement sourds au monde qui nous entoure.

Travailler des nombres et des fonctions, des formules logiques, ou du code de programmation, m'interdit d'entendre quoi que ce soit. Je deviens sourd, mais je ne deviens pas aveugle cependant. Il me semble au contraire, lorsque je lève les yeux, que les visions s'impriment mieux dans mon esprit, d'une façon peut-être subliminale, mais d'autant plus puissante. Il m'est cependant impossible alors d'écouter des paroles, ou même une musique : je n'entends rien.

Une musique ou des paroles, dans de tels cas, ne me gênent pas, et pour cause puisque je ne les entends pas. J'ai pourtant l'impression qu'elles forment un imperceptible fond sonore qui décontracte mes organes, et me place à meilleure distance avec le travail de mon esprit.

Pour ce qui est de travaux plus manuels, qui s'exécutent aux franges du subliminal : peindre une rampe, retourner de la terre..., c'est le contraire : ils rendent l'esprit plus attentif au sens des mots comme aux harmonies des sons.

Écrire occupe une place médiane. Des suites de sons ou de sens parviennent à franchir le barrage de mon attention quand j'écris ; et je suis même capable de comprendre ce qu'on me dit sans cesser de lire. Utiliser une langue naturelle met en œuvre tant d'automatisme.

J'ai donc écouté des intellectuels français ces jours-ci : Michel Serres, Jacques Rancière, Régis Debray, Alain Badiou... Je sais qu'il est plus profitable de lire, mais je ne m'y serais pas mis. Pas moyen de lire en retournant la terre, en peignant une rambarde...

Les veilleurs

Ces cérémonies me laissent une curieuse impression – car il s'agit bien de cérémonies dans le fond, que ce soit des conférences, des tables rondes, des émissions radiophoniques ou télévisées. Disant cela, je ne mets pas en cause ceux que j'ai écoutés, et pour lesquels j'entretiens la plus haute estime, ou plutôt une estime certes haute, mais sensiblement différente pour chacun.

Ils ne sont d'ailleurs pas dupes, et le laissent entendre à l'occasion, avec assez d'humour et d'élégance pour ne pas paraître cracher dans la soupe, et moins encore dénigrer ceux qui les écoutent. Ils ont évidemment raison de se livrer à ces cérémonies, et tous ceux et celles qui ont à jardiner, à repasser, à coudre ou à repeindre doivent leur en être reconnaissants.

Ce n'est pas seulement le côté surfait et cérémoniel qui me laisse une étrange impression, c'est plutôt le rôle qu'ils y occupent. Que font-ils là ? Pourquoi eux ? Oui, ils m'inspirent estime et respect, ils sont intelligents et partagent à la cantonade les fruits de leurs travaux et de leurs réflexions, souvent remarquables. Oui, je suis content de pouvoir les entendre, mais enfin, d'une part, je connais bien d'autres personnes qui ne sont pas moins intelligentes, et ne seraient pas moins capables de tenir des propos qui n'auraient rien à leur envier, et d'autre part, ils occupent une place qui est souvent tenue par des intervenants moins subtils et intéressants qu'eux.

Alors pourquoi eux ? Les raisons ne sont pas mystérieuses : ils ont fait récemment paraître en librairie un ouvrage passablement remarqué, ils sont couverts de diplômes, ils parviennent à se faire entendre à l'étranger, ils occupent des postes prestigieux, des fonctions honorifiques, etc. Je n'ai pas l'intention de leur en faire reproche non plus, mais ces raisons ne sont pas bonnes. C'est cela qui me laisse une curieuse impression : les raisons pour lesquelles je les écoute ne sont pas celles pour lesquelles je peux si facilement les entendre ; et ils n'en sont même pas responsables, du moins si je les entends bien.

Ils commencent aussi tous à se faire bien vieux. Il ne s'agit pas là encore de le leur reprocher, mais on s'étonne de ne pas entendre des intellectuels français de la même envergure, plus jeunes, peut-être pas tout jeunes, car il est reconnu que la sagesse vient avec l'âge, mais un peu plus jeunes. S'ils ont certes tous ce que l'on appelle « une actualité littéraire », le meilleur de leur œuvre et de leur notoriété s'inscrit quand même dans des époques révolues, dont ils font parfois figures de simples héritiers.

Ce sont les veilleurs d'une vieille histoire de la vie intellectuelle, et ils s'acquittent avec honneur de cette tâche. Je sais bien que c'est la raison pour laquelle on fait preuve d'indulgence envers certains de leurs propos qui ne sont pas dans la bien-pensance, et que l'on ne laisserait pas aussi facilement passer chez d'autres.

Ils sont devenus des notabilités, mais on trouverait difficilement une telle rigueur logique et rhétorique chez des auteurs plus immergés dans le présent. Ils sont bien sûr rompus à la communication orale par des années d'enseignement.

La différence est certes perceptible entre la conférence préparée et l'entretien improvisé, notamment chez Michel Serres, mais elle est à peine sensible chez Régis Debray, dont la parole a presque la précision de l'écriture, et les textes qu'il lit, la souplesse de la parole. Chaque mot est à sa place, pesé, choisi, et pourrait être mis en italique, employé toujours avec une précision et une pointe d'esprit qui interdisent l'interprétation trop hâtive. C'est impressionnant en une époque où le français paraît s'effondrer sur lui-même.

Kalinda trouve de la méchanceté dans mes réflexions que j'ai partagées avec elle. Elle me comprend mal. Elle n'en verrait aucune, tout au contraire, si elle m'entendait bien. Je lui explique donc mieux.

Le regard de Kalinda

De tous ceux dont j'ai parlé, Kalinda ne connaît que Jacques Rancière. Il n'est pas étonnant qu'il soit si célèbre. Cet homme prononce une quantité incroyable de conférences dans le monde entier, et il les fait la plupart du temps en anglais. Il le parle bien, quoique avec un accent épouvantable de la rue d'Ulm, mais du bon anglais, clair et compréhensible.

« Tu l'as rencontré ? » Me demande-t-elle. « Tu as mangé avec lui ? » Les organisateurs d'un colloque s'étaient arrangés pour nous mettre à la même table, jugeant que nous nous entendrions bien. Je n'en garde pas un souvenir désagréable. Nous avons conversé librement, même de jardinage. Je n'ai pas osé parler avec lui de son travail ; je n'étais pas vraiment à l'aise, mais il n'y était pour rien. « Je me suis toujours senti un homme des bois dans ces cérémonies. »

« Toi, intimidé ? » Dit-elle, « ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée en arrivant ici. – Oui, car je sais qu'en me jetant à l'eau je finirai toujours par flotter, mais en vérité, je suis farouche et émotif comme un animal sauvage. »

Elle rit avec moi, et me regarde un instant comme si j'étais bel et bien une bête sauvage. Il est vrai que d'où je viens, nous sommes plus velus que les gens d'ici. « Mais ce n'est pas exactement de cela qu'il s'agit », précisé-je. « Ces événements produisent comme des effets d'iridescence et de flou qui troublent la perception. »

Huitième carnet

En mer

Essais en mer

Le département de sémiogéographie s'intéresse au Târâgâlâ. Un tel navire serait très utile pour explorer les côtes, les îles, et même les paysages sous-marins, avec son assez faible tirant d'eau, et sa conception économe. Sa taille le rend suffisamment confortable malgré tout pour embarquer une petite équipe, ses vivres et son matériel. Les sémiogéographes ne sont jamais très nombreux, ni n'ont besoin d'équipements volumineux.

On envisage la possibilité d'insérer quelques hublots sous la coque, qui ne la fragiliseraient pas. La fibre de bambou se révèle pour cela un matériau précieux.

Il arrive quelquefois, même dans des régions où l'air est toujours chargé d'une forte nébulosité, que le ciel se dégage la nuit, devienne limpide après une forte pluie qui l'aurait comme lavé. Le ciel sur la mer ressemble alors à celui qu'on ne voit qu'en haute montagne. Bien sûr, des kilomètres supplémentaires d'atmosphère le voilent davantage, estompant encore un peu les étoiles. Parfois pourtant, rarement, quand la lune est couchée, après qu'un orage ait essoré en grosses gouttes toute l'humidité de l'air, et que des brumes commencent à peine à se reconstituer à la surface des eaux, il arrive que la nuit paraisse complètement pure, et se cloute de toutes les constellations.

L'océan paraît dormir, agité seulement d'une faible houle sous l'immobilité des astres. Cette tranquille respiration donne alors au ciel étoilé un surcroît de présence et de réalité.

Djanzo est à bord

Je suis reparti avec Kalinda et Djanzo pour des essais en mer. Il est important de tester le plus possible et en toute situation les capacités et les éventuelles faiblesses du navire, si l'on veut toujours l'améliorer.

Djanzo nous accompagne, principalement pour étudier très minutieusement les points de pression sur la coque, dans la perspective de lui insérer des hublots. Il a pour cela bricolé un petit appareillage simple et ingénieux. Cette tâche ne l'occupe pas vraiment, si ce n'est pour déplacer des capteurs à l'intérieur et à l'extérieur de la coque, ce que Kalinda, meilleure plongeuse, fait mieux que nous. Il consacre principalement ses journées à fouiller dans le [fond Grothendick](#).

On dit que le grand mathématicien Alexandre Grothendick avait vingt ans d'avance quand il renonça à ses postes pour enseigner dans un lycée de Montpellier. Quelque cinquante ans plus tard, l'Université de Montpellier tente de rattraper cette avance en publiant en ligne tous ses manuscrits inédits. Cette publication des fonds est récente ; Djanzo n'y avait pas accès l'an dernier.

J'ai un peu regardé par-dessus son épaule ; il me demande parfois ce que je parviens à lire. Avant même de pouvoir juger de la complexité de ces écrits, il faudrait au moins les déchiffrer. Djanzo est plongé dans le décryptage des recherches de Grothendick sur la théorie de Galois : des centaines de pages manuscrites.

Nous parlons en français quand je suis seul avec Djanzo, et en anglais avec Kalinda ; eux se parlent en citangolais. Seul Djanzo est donc capable de comprendre tout ce qui se dit à bord, et c'est un peu agaçant. Nous n'entretiens pas de secrets, mais nous nous sentons tous obligés de parler en anglais quand nous sommes tous les trois ensemble, pour ne pas paraître exclure l'un d'entre nous,

même quand ce que je dis à Djanzo n'intéresse pas Kalinda, et quand ce qu'elle lui dit ne m'intéresse pas.

Dynamique et esthétique

Il faudra probablement modifier les lignes de la coque. « L'important, » m'explique Djanzo, « ce n'est pas seulement de trouver les points où la moindre pression s'exerce sur les hublots, c'est d'abord de déterminer ceux où ils s'inscrivent le mieux dans la dynamique des forces qui parcourent la coque. »

Il m'apparaît évident quand je regarde les croquis, que les hublots sous-marins se trouvent sur des axes où ils donnent la plus belle ligne au navire. « Il n'y a rien de magique à cela, puisqu'ils soulignent ces axes de forces, » me répond-il. « L'étymologie du mot esthétique signifie à peu près rendre visible, perceptible par les sens. Il faudrait cependant être bien doué pour déterminer ces axes sans tests ni calculs, en se fiant à son seul sens plastique. »

De l'espace sémiogéographique

Drôle de discipline que la sémiogéographie. Elle aurait les airs d'une science humaine, mais elle n'est pas si humaine que ça. Elle n'ignore pourtant pas l'homme.

Djanzo pense qu'il y aurait une sémiogéographie à faire du cyberspace. Mais que pourrait-elle être ? Cette idée me laisse songeur, et Kalinda aussi. En quoi un cyberspace dessinerait-il un autre espace que celui de la géographie ? En quoi ne s'y inscrirait-il pas lui-même ?

En ce qu'il ne serait pas un espace euclidien ? En ce qu'il ne se résumerait pas en trois dimensions ? Mais l'espace de la géographie, l'espace réel disons, n'est pas si euclidien non plus ; et il ne se résume pas si facilement à trois ou quatre dimensions. Ramener l'espace à trois ou quatre dimensions, ou mêmes aux deux seules d'une carte, est le produit d'un travail de schématisation, pas une donnée.

Le dessin de la coque du Târâgâlâ est évidemment réductible à trois dimensions, qu'il est facile de modéliser sur la surface plane du papier. Djanzo a déjà produit des plans à l'aide des mesures qu'il a prises, mais cette sorte de condensations matérielle qu'est la coque, met en jeu une dynamique des fluides aux dimensions bien plus topologique que celles rendues dans une géométrie euclidienne, malgré le nombre fini de formes que peuvent épouser les mouvements d'un fluide. On ne voit pas en quoi cet espace serait plus dur, moins souple, moins *soft* disons, que celui de l'internet, et inversement.

D'ailleurs, la relative souplesse ou duretés des objets spatiaux est largement fonction de la puissance des mouvements, à la manière dont la vitesse qu'on imprime à un galet donne à la surface de l'eau une dureté suffisante pour en supporter le poids. Il apparaîtrait alors que la question se ferait moins celle du souple et du dur, que celle des interactions, des réfléchissements ; quelque chose qui ressemblerait plus à une optique qu'à une dynamique. Ce serait moins la question du mécanique que du spéculaire.

Il n'est pas facile de suivre les raisonnements de Djanzo. Il va chercher l'aide d'Aristote jusqu'à Thom, mais ses arguments me semblent traversés de quelques sophismes.

Sur la morphogenèse et la linguistique

« La refonte thomienne du concept classique de modèle a réactivé de nombreux débats classiques de philosophie des sciences et la plupart des interrogations qu'elle a pu susciter étaient dues à l'écart toujours grandissant qui, depuis ce que l'on a appelé la "coupure épistémologique" galiléenne, s'est creusé, telle une dérive des continents, entre des mathématiques de la nature centrées sur le concept mécanique primitif de force et des philosophies de la nature centrées sur les

concepts dynamiques primitifs de forme, de structure et d'organisation. » Voilà ce qu'écrivait Jean Petitot dans une publication sur le travail de René Thom, que m'a fait suivre Djanzo.

« D'Aristote au vitalisme du dix-neuvième siècle, la morphogenèse biologique est demeurée du côté d'une dynamique des formes et a donc pâti du rejet des diverses philosophies spéculatives de la Nature. Mais le nœud gordien scientifique de cette histoire est que, comme l'ont noté des générations successives de savants, une mathématique idoine pour une dynamique des formes était "introuvable" et, comme le déplorait Buffon, "manquait absolument". Faute de mathématiques appropriées, ces domaines des sciences naturelles restaient à la marge de la scientificité et les données expérimentales massives à leur sujet n'arrivaient pas à être modélisées. Ces disciplines butaient clairement sur un "obstacle épistémologique" majeur. »

Jean Petitot. *Les premiers textes de René Thom sur la morphogenèse et la linguistique : 1966-1970*. 2015. <[hal-01265180](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01265180)>

Apouta

Nous avons accosté dans l'île d'Apouta. Nous nous y sommes arrêtés sans raison précise. Apouta était là, tout près, et nous avons eu envie de poser nos pieds sur la terre ferme, ou encore de nager dans de l'eau douce. Apouta fait partie de ce chapelet de petites îles, de minuscules îlots, qui prolongent celle de Citangol vers le nord.

Elle abrite une petite population répartie en deux villages de pêcheurs. Nous avons fait une courte halte dans chacun pour des raisons de civilité. Nous ne voulions pas être cause de méfiance pour les habitants qui auraient pu légitimement se demander ce que venait faire cet étrange bateau mouillant tout près de chez eux.

L'île est relativement abritée de la mousson par sa situation très occidentale, si tant est qu'en Asie du Sud-Est, on puisse se protéger de la mousson où que ce soit. Nous avons finalement encalminé le Târâgâlâ dans une profonde crique, en face d'une cascade.

L'eau tombe des rochers et ruisselle sur quelques mètres jusqu'à la mer. Il est probable que cette chute s'assèche dans des périodes moins humides, comme en témoignent quelques plantes jaunies.

L'inversion de l'exode urbain

Toutes ces îles avaient commencé à se dépeupler au vingtième siècle, puis le mouvement s'est lentement inversé. Des gens se sont mis à quitter la ville et à revenir s'installer dans les lieux qui avaient été désertés. Ils s'étaient dépris du monde urbain. Mes amis m'ont appris cela, car ce n'est pas notre court passage qui m'aurait renseigné. J'avais bien remarqué cependant que les gens que je croisais ne ressemblaient pas à une population traditionnelle, ni davantage à des adeptes d'un retour à la nature, ou encore à des retraités qui auraient choisi de finir leur vie loin de l'agitation des villes.

C'est plus facile aujourd'hui. Il est plus facile d'aller se faire soigner dans un hôpital de Citagol, ou d'y faire suivre des études à ses enfants, m'explique Djanzo. Les distances ont rétréci pour les hommes et pour les connaissances.

Dans la crique d'Apouta

Le lieu où nous nous sommes arrêtés a quelque chose de magique. Les bruits surtout : des chants d'oiseaux, ou peut-être d'autres animaux que l'on ne distingue pas, et qui dénotent autour de nous la forte présence de la vie. On entend le chant des crapauds, dont l'intensité semble monter quand la nuit est venue, mais qui demeure assourdi par la distance de la côte ; et celui des insectes.

On peut croire entendre quelquefois du Târâgâlâ le bruit de la cascade, selon d'où vient le vent. On entend la mer. Son bruit y est agréable, devenu léger au fond de la crique, et comme un berceement.

Non, ce n'est pas le mot. Son bruit ne berce pas, il est comme une musique d'Erik Satie. Une musique de Satie ne berce pas, sinon elle est mal exécutée. La musique de Satie est comme une eau vive. Il y a un mot ici pour désigner cela, mais qui n'existe pas en français ; Djanzo me l'a appris mais je l'ai encore oublié. Il signifie à peu près « semblable au mouvement d'un cours d'eau tranquille et rafraîchissant ». Je ne vois pas comment je pourrais le traduire à l'aide d'un seul mot.

On entend des bruits magnifiques, qui viennent nous chercher à l'aube jusque dans notre sommeil, et qui nous tirent par les cheveux encore trempés de nos rêves, jusqu'aux lumières du jour à travers le rideau des hublots.

Au-dessus de la cascade

Au-dessus des rochers qui surplombent la crique, la déclivité du terrain devient faible, et le petit cours d'eau qui y coule paisiblement avant de se diviser en plusieurs chutes, y forme quelques mares, dont l'une est assez profonde pour qu'on y ait à peine pied. De là-haut la vue est belle sur la crique et sur l'intérieur de l'île. Nous aimons nous dégourdir nos jambes en y grimpant, laissant toujours l'un d'entre nous à bord.

« Le sophisme repose plus ou moins directement sur le fait qu'une proposition applique son contenu à elle-même », m'explique Djanzo, qui revient sur le soupçon de sophisme que j'avais porté sur ses réflexions topologiques, pendant que nous nous faisons sécher sous les branchages près de la plus grosse marre. Nous en avons fait plusieurs fois la longueur au grand dam des grenouilles et d'un serpent qui rêvassait, peut-être pendant qu'il en digérait une, laissant seulement effleurer sa tête hors de l'eau.

« Par exemple, » continue-t-il, « l'assertion “tout ce que je dis est faux”, conduit à deux possibilités dont chacune se contredit. Si “tout ce que je dis est faux” est vrai, alors tout ce que je dis n'est pas faux, donc l'assertion n'est pas vraie. Si “tout ce que je dis est faux” est faux, alors tout ce que je dis n'est pas faux, donc l'assertion n'est pas vraie non plus. »

« J'en conviens, » dis-je, « dans la mesure où ce que tu appelles ici “sophisme” est une figure de la logique analysée par Aristote, et non pas cette école de pensée contemporaine de Socrate, bien qu'on ait coutume de la dire présocratique. Il nous reste si peu de fragments des sophistes, que nous en savons l'essentiel par les dialogues de Platon : Gorgias, Protagoras, etc... »

« C'est fort possible, » répond Djanzo, « c'est fort possible. Je veux seulement dire que lorsque nous appliquons le contenu d'une proposition à elle-même, c'est comme si nous branchions une arrivée électrique à une autre : il y a court-circuit. Aristote enseignait à ses élèves simplement comment ne pas court-circuiter les mouvements de la pensée, comment ne pas aboutir à ce que la langue française appelle joliment une “mise en abyme”. Mais peut-on dérober derrière une règle formelle ce qui est en réalité un problème épistémologique ? J'imagine que tu as déjà remarqué que les mathématiques sont des disciplines de l'esprit qui fraient perpétuellement et nécessairement avec le sophisme. »

Neuvième carnet

À bord du Târâgâlâ

De l'importance du désert

Je ne sais plus dans quel livre Jean Paulhan évoque l'histoire d'un garçon boucher qui, à la fin du dix-neuvième siècle, avait redécouvert la circulation sanguine. L'homme avait des qualités de chercheur exceptionnelles, cela ne fait aucun doute, mais elles étaient rendues stériles du seul fait qu'il n'était pas au courant de l'état de la recherche. Quand Alexandre Grothendick se retira au désert, il courrait le risque de se couper lui aussi de toute information sur les recherches des autres, et l'on est étonné qu'il le prît.

On comprend ainsi l'importance d'une situation stratégique d'où l'on puisse être renseigné de l'état de la recherche, et dont on deviendrait ignorant si l'on en était éloigné. On comprend ce qui fait la différence entre un grand découvreur et le commun des mortels, aussi génial qu'il pût être : un grand découvreur n'a pas besoin d'être doté de connaissances ni de qualités exceptionnelles, il doit seulement se trouver assez proche d'une place d'où il est immédiatement informé de toutes les découvertes des autres ; à partir de là, le seul hasard des manipulations et des bidouillages pourrait faire le reste.

Cette place a une importance considérable dans l'histoire des civilisations, et sur certains aspects, elle la détermine. Cette importance a été cependant chaque fois pondérée par de successives inventions : celle de l'écriture, du papier, de l'imprimerie et du numérique. Ces inventions accompagnèrent les déplacements d'une centralité vers une autre, et elles participèrent à la remise en cause de ce principe de centralité lui-même.

Toutes ces inventions ont contribué à réduire l'importance de la concentration géographique, mais pas celle de la domination d'une langue de communication. Si la langue dans laquelle circulent les connaissances change, si elle passe, par exemple, du grec à l'arabe, de l'arabe au latin, du latin à l'allemand, l'anglais et le français, et si l'anglais seul finit par dominer, ce sont des renversements de civilisations qui en résultent, des chutes de vieux empires et la naissance de nouveaux.

Pour autant une telle histoire est aussi bien celle des obstacles à la progression des connaissances, car celles-ci ne sont acquises et ne progressent vraiment que lorsqu'elles sont largement partagées, qu'elles sont pratiquées et interrogées par des parts significatives d'une population. Héron avait inventé la machine à vapeur douze siècles avant [Papin](#), dans ce centre mondial de la recherche et de l'invention qu'était alors Alexandrie. Sa découverte demeura pourtant stérile.

En quelque sorte, personne ne découvrit sa découverte. C'était peu avant que le flambeau ne passât à Damas, que l'arabe ne remplaçât le grec sous l'effet des bédouins du désert, que les combattants de l'Islam n'allassent voler le secret du papier aux Chinois dans l'Hindou Kouch, fort utile pour une religion du livre, et qu'ils ne s'en servissent pour créer partout des bibliothèques grâce à leur langue qui s'écrit aussi vite que la sténo et remplit moins de pages qu'aucune autre.

Critique de la technocratie

« Il est à noter que les formes de la production contemporaine, » me faisait remarquer Djanzo lorsque je partageais avec lui mes dernières réflexions au bord du lac d'Apouta, peu avant que nous ne levions l'ancre. « Il est à noter que les formes de la production contemporaine, qui distribuent

largement à quiconque les produits des découvertes technologiques, mais tout construits et ne permettant pas à leurs utilisateurs de les connaître ni de les comprendre, et moins encore de les modifier ou de les réparer, représentent de ce point de vue davantage un obstacle qu'un moyen de la diffusion des connaissances. Ces formes de production s'en font même d'autant plus un obstacle, que l'usage de leurs produits, qui n'est ni simple ni intuitif, occupe les esprits avec des apprentissages toujours recommencés et coûteux, mais n'enseigne pas leur technologie, ni comment les construire, ni comment les modifier. »

J'ai mieux saisi alors ce que l'entreprise de production des Târâgâlâs pouvait avoir, disons, de militant ; du moins comment leur projet n'était pas politiquement neutre. Avant que je ne trouve quoi lui répondre, nous avons entendu les notes graves du [Kambo](#) électronique de Kalinda, qui s'était mise à en jouer sur le pont, peut-être pour nous appeler à rentrer.

La fonction de flamme

Je préfère employer pour dénoter la fonction de Kalinda, le terme romain de flamme, *flamen* en latin, féminin *flamina*, plutôt que celui de prêtresse, ou encore de chamane. Il me paraît à la fois plus précis et plus juste, pour autant que j'aie compris quelque chose à l'étrange religion des Romains, mais qu'importe celle-ci.

Comme les antiques flammes, Kalinda est attachée à une divinité, la Dame des Eaux profonde, avec laquelle elle entretient un lien direct, comme les chamanes. Elle n'a de compte à rendre qu'à la fraternité des fidèles, qui la désignent pour cette fonction, ou plutôt reconnaissent l'authenticité de sa relation avec la divinité. Celle-ci a besoin d'un ou d'une flamme qui, en quelque sorte, l'incarne, lui donnant ce surcroît de réalité qui sinon lui manquerait.

Naturellement, une divinité, un esprit, un nagarath comme on l'appelle ici, n'est jamais embarrassé pour trouver une incarnation. Il peut bien s'incarner en n'importe qui, et même en n'importe quoi, en moi-même, par exemple, si le désir lui en venait. Il ne dépend donc pas de son ou sa flamme. Il établit plutôt une symbiose plus permanente avec une personne qui conserve une plus forte intimité avec lui.

« Dans mon enfance », m'avait raconté Kalinda, « mes parents m'avaient conduit chez un psychiatre parce que je passais des heures immobile et coupée du monde, et que je racontais des choses étranges que j'avais vues ou entendues au cours de ces états. Comme il semblait n'en résulter rien de fâcheux pour moi, que j'étais en bonne santé et que j'avais de bonnes notes à l'école, le médecin a jugé que, plutôt que se lancer dans des soins psychiatriques aux effets aussi peu prévisibles qu'aux buts mal décidables, il y aurait plus d'intérêts à me présenter à des flammes. »

« Pour plus de sûreté, mes parents m'ont également fait connaître des poètes et des artistes dès mon adolescence », m'a-t-elle aussi appris. Kalinda s'est ainsi initiée à la versification, à la musique et même à la danse, ce qui n'est pas complètement inutile pour son sacerdoce.

Celui-ci lui commande de s'occuper des adeptes en difficulté : ceux qui sont frappés par le deuil, la maladie, la vieillesse, la pauvreté, toutes les épreuves que réserve finalement la vie à chacun d'entre nous. Ce n'est pas une fonction qui enthousiasme Kalinda, et elle n'a aucun scrupule à la déléguer. Dès qu'elle a vent d'un malheur qui aurait touché un membre de sa fraternité, elle n'hésite pas à mettre à contribution celui qui le lui apprend. Elle lui dit avec qui il devrait commencer par en parler et chercher des solutions. Elle ne s'en occupe généralement pas davantage, mais avec des succès évidents dont on ne manque jamais de la remercier.

J'ai surpris sans le vouloir une conversation téléphonique avant-hier. Je n'y ai presque rien compris puisqu'elle parlait en citangolais, le ton seul m'a suffi. Elle est passée maître dans l'art de

responsabiliser chacun à la solidarité que tous se doivent, mais je suis à peu près sûr qu'elle n'y a jamais réfléchi.

Le bout de la langue

La musique de Kalinda, celle qu'elle compose et qu'elle interprète sur son kambo électronique, est liquide elle aussi, comme celle de Satie, bien qu'elle ne lui ressemble pas autrement. Cette musique s'écoule tranquille, mais elle peut rebondir aussi en quelques trilles comme un frisson, comme sur des roches blanches quand la déclivité d'un terrain rend un cours d'eau plus vif, éclaboussant légèrement, et même les tons graves résonnent avec clarté, comme des reflets qui joueraient avec la profondeur des lames.

Oui, il y a un mot qui dit bien cela en citangolais, et que j'ai toujours sur le bout de la langue. C'est fou comme ce bout de la langue peut parfois paraître lointain.

La musique de Kalinda a un fond de douceur. Il y a toujours de la douceur dans sa musique, comme dans son regard ; une douceur qui n'ôte rien à sa vivacité ni à sa fraîcheur ; une douceur dont l'abandon ne l'empêche en rien de vous pénétrer jusqu'à l'âme.

Il y a toujours de la douceur dans les regards en Asie, bien plus qu'en Europe. Même Tagar, avec ses manières bourruées, sa moustache inquiétante et son air patibulaire de pirate malais, a un regard doux. Malgré les yeux bridés, comme par contraste, il y a une rondeur dans les regards qu'on ne trouve pas ailleurs.

Kalinda fait chanter les oiseaux. Souvent, quand elle joue du kambo, les oiseaux lui répondent. Je l'avais déjà noté lors de mon premier séjour. Les oiseaux ne savent pas grand-chose de l'eau. Elle le leur apprend. Elle apprend aux oiseaux à chanter comme le feraient peut-être des poissons s'ils n'étaient pas muets. Mais qui sait ? Peut-être les poissons chantent-ils eux aussi. On ne les entend pas, c'est tout.

Perspective du sens et élongation du temps

C'est fou, quand on s'y met, le temps qu'on peut passer à parler. On n'a plus alors la moindre idée des heures qui se sont réellement écoulées. On est toujours surpris qu'il soit si tard.

Prendre un café après le repas et entamer une conversation, on ne penserait jamais que ça puisse nous amener à une heure si avancée. C'est le contraire de quand on regarde un film, où l'on est toujours surpris alors que ne se soient pas même passées deux heures, pendant lesquelles on a pourtant parcouru des lieux divers et de nombreuses tranches de temps, parfois très éloignées les unes des autres.

Là non, en bavardant, c'est le contraire, le temps s'est étiré sur place ; il s'est rempli, il s'est étendu démesurément, comme les nuages sur la mer, que l'on distingue nettement sur toute l'immensité de l'horizon, et qui semblent si étirés que ce n'est même pas pensable, que ça bouleverse les sens si l'on y prête vraiment attention.

Tu vois, c'est au fond ce que je n'aime pas dans le cinéma, il se donne pour de la durée, mais en réalité, il en manque, son temps est sans épaisseur : de la durée qui passe vite sans en donner l'impression, et ça vaut mieux, car si le film nous donnait l'impression de durer, on se ferait chier. C'est pourquoi on est toujours plus saisi par des paroles que par des images, car elles nous offrent du temps réel, dense et étendu. L'image animée, c'est le contraire des nuages qui passent au loin sur la mer, et dont on pourrait croire la succession inépuisable, terriblement étirés par la perspective.

Je pense que c'est la perspective de la pensée qui étire ainsi le temps dans la parole...

Kalinda baille longuement. « Quand je t'écoute bien », commente Djanzo, « je ne m'étonne pas que le temps paraisse autant s'étendre. »

Kalinda rit. « Jean-Pierre n'a pas tort cependant, c'est vrai que la pensée trace des perspectives dans lesquelles le temps s'étire autant que les nuages à l'horizon. L'image est juste, et elle est belle. Tu as vu ces merveilleux nuages, hier soir ? »

« Qu'est-ce que vous entendez par là tous les deux ? » s'étonne enfin Djanzo. « Comment la pensée dessinerait-elle des perspectives qui étirent le temps ? Vous voulez dire que plus les inférences seraient lointaines et justes, et moins on verrait passer le temps qu'elles étireraient pourtant ? »

« Tu vois bien que tu comprends ce que nous voulons dire. »

Parfois un passager

Il nous est déjà arrivé par deux fois de prendre un passager qui souhaitait se rendre d'une île à l'autre. Nous leur avons proposé de les transporter contre un sachet de riz. J'ai d'abord trouvé mesquin de faire payer ainsi un trajet qui ne nous coûtait rien, surtout à des voyageurs qui ne semblaient pas très riches.

Kalinda m'a opposé deux excellentes raisons. La première est que nous avions réellement besoin de riz. La seconde est que ne rien leur demander aurait pu les froisser. Ils auraient voulu de toute façon nous donner un présent en retour, et se seraient probablement sentis obligés de nous offrir davantage.

Bien que ces voyageurs aient été de piètres anglophones, ils ont apporté des touches agréables à nos conversations du soir, évoquant des recherches lointaines de bancs de poissons, des tempêtes mémorables, des nappes de brouillard si épais qu'on ne voyait plus ses mains en étendant les bras, des requins gigantesques menaçant le modeste sampan, des nuits étoilées, des eaux turquoise et transparentes, des vagues que la nuit rendait plus hautes encore, des nuages incroyablement étirés par la perspective quand les horizons sont limpides...

Dixième carnet

En naviguant

Mer forte

La mer est grosse ce soir. Dans la lumière du soleil couchant, les masses d'eau qui se creusaient puis se dressaient étaient impressionnantes. On ne peut qu'être émerveillé de la manière dont le Târâgâlâ parvient toujours à trouver son assiette ; émerveillé, sans doute, mais bien un peu effrayé quand même. Non, pas exactement effrayé ; on a confiance, mais quelque chose doit bien nous comprimer les tripes pour que la magie fonctionne. Les vagues sont peut-être plus impressionnantes encore maintenant, dans la nuit noire qui les fait paraître immenses.

Notre mission est terminée, et nous ne faisons plus que du tourisme, rentrant lentement à travers ce chapelet d'îles qui prolonge celle de Citangol. Citangol, je dois peut-être le rappeler, est le nom de l'île ; et Citagol, celui de sa principale ville qui est aussi sa capitale.

« La notion de laïcité est ambiguë ; sa signification est sensiblement différente selon les pays », nous explique Djanzo. « La question n'est pas celle de la langue. Le mot est le même en français et en anglais. Il est apparu dans les mêmes textes fondateurs, écrits à la même époque, dans la même période historique. »

Nous sommes montés tous sur la passerelle. Elle n'est pas bien grande, mais suffisamment confortable pour nous trois. Nous tenons compagnie à Kalinda qui pilote le Târâgâlâ d'une main sûre.

Il n'est en rien nécessaire que nous rentrions rapidement, Djanzo à Catalga, Kalinda et moi à Citagol ; nous n'avons rien de particulier à y faire que nous ne ferions aussi bien à bord. Ce n'est toutefois vrai qu'à un certain point, car une paire de bras sur place est souvent précieuse, pour des besoins aussi divers que souvent imprévus.

« Bien sûr le mot recèle quelques pièges pour le traduire en arabe ou en chinois », continue Djanzo, « mais son étymologie et sa dénotation sont exactement les mêmes dans les principales langues européennes. La différence dépend seulement du pays et de son histoire : en France les principes laïques ont visé à protéger l'État national de l'influence d'une Église déjà organisée et administrée comme un super-état, et mettre au contraire cette dernière sous contrôle ; aux États-Unis où il n'existe aucune église de cette sorte, les mêmes principes ont symétriquement servi à protéger les pratiques et les expériences religieuses d'une mainmise de l'État. Le même concept se charge donc, à travers les méandres de l'histoire, de connotations quasiment opposées selon où il est employé, bien qu'il n'y ait aucune opposition sur les principes. »

Nous avons tout notre temps pour nous lancer dans de grandes conversations qui nous mènent souvent tard dans la nuit. Nous y vidons des bols de thé, car il est connu que l'alcool n'apporte rien de bon à la cohérence des propos, ni à la navigation.

« Il me semble pourtant, à la lumière de l'histoire », relève Kalinda, « que les États sont mieux armés pour mettre au pas les religions et en imposer une orthodoxie, que ne le sont les écoles, les églises et les fraternités pour se soumettre les États. »

« Je ne dirais pas le contraire », approuvé-je. « Le rôle même de l'empereur Constantin dans la constitution de l'Église Romaine en est caractéristique, et les martyrs qu'elle persécuta demeurèrent principalement des Chrétiens. Cependant Djanzo cherchait surtout à nous expliquer la notion de connotation. »

La piraterie en Asie

Des centaines de milliers d'ordinateurs ont été attaqués ces jours-ci à partir de cent cinquante pays. Un programme bloque toutes les données, et l'utilisateur, particulier, entreprise ou institution, doit payer une rançon pour obtenir un code qui les libère. Peut-on croire une telle chose ; je veux dire croire que les pirates aient réellement diffusé leur virus pour rançonner des centaines de milliers d'utilisateurs dans le monde entier avec si peu de discrétion, et espéré passer inaperçus ? Mais la presse dans le monde paraît grosso modo trouver une telle chose possible.

Ce serait l'ouvrage de pirates nord-coréens, travaillant avec le gouvernement. La presse n'affirme rien. Elle se contente de faire part de soupçons basés sur quelques lignes de code copiées-collées, comme on les retrouve dans quantité d'autres programmes, dont ceux qui ont attaqué l'an dernier des sites de presse états-uniens, et déjà soupçonnés pour cela d'être l'ouvrage de corsaires nord-coréens. Quelle histoire !

Ce dont on est sûr, c'est que ces pirates coréens, monégasques ou groenlandais entrent et sortent comme ils veulent dans les serveurs de la [NSA](#). En effet, la faille qu'ils ont utilisée n'était notoirement connue que de cette institution, selon les documents en lignes sur WikiLeaks, et celle-ci s'était bien gardée de la révéler, pour l'utiliser à [ses propres fins](#). Bref, la piste ne conduit qu'à la NSA, et il n'en faut pas plus pour que, de par le monde, la presse se fasse plus ou moins prudemment l'écho de soupçons visant des pirates nord-coréens.

Les gouvernements utilisent déjà l'événement pour justifier le développement de leurs agences respectives, vérolées les unes par les autres, et craquées par des pirates coréens ou caribéens, malais ou des mers du sud.

Trois jeunes musiciens

Nous avons embarqué cette fois un trio de jeunes musiciens, deux garçons et une fille qui ne doivent pas avoir dépassé les dix-huit ans. Ils sont vêtus pauvrement de pantalons et de débardeurs reprisés, et attachent leurs cheveux longs sous des foulards à la manière des pirates. J'ai enfin convaincu Kalinda de ne leur faire payer le voyage qu'en leur demandant de jouer pour nous.

Ils circulent d'île en île pour donner des récitals dans des villages de pêcheurs. Ils y sont bien accueillis, mais ne reçoivent pas grand-chose d'une maigre population qui n'est déjà pas bien riche. Ils obtiennent un peu plus lorsqu'ils ont la chance d'être appelés pour un mariage, un enterrement, ou quelque autre cérémonie. Cette vie paraît les satisfaire, et même les combler d'un bonheur qu'ils irradient.

L'un joue du kambo et l'autre de la flûte, la *suling*, une flûte droite de bambou d'une soixantaine de centimètres, que l'on trouve de Java aux Philippines. Une bande en palme entoure son extrémité plate, provoquant la vibration de l'air. C'est un bel instrument très simple qui produit de nombreuses harmoniques ; je l'avais déjà découvert à Citangol l'an dernier, et je ne suis jamais parvenu à en tirer un son.

La fille, Rana, écrit les paroles et les chante. Quelquefois, ils intervertissent les rôles, se servant d'un autre kambo, d'un petit tambour de bambou, et de quelques instruments supplémentaires qu'ils transportent dans leurs bagages. Leur musique ressemble un peu au *tembang* de la Sonde.

Ils chantent des poèmes classiques en persan, de Hafiz ou de Khayyam, sur des musiques de la Sonde, ou des chansons en Citangolais du répertoire local. Ils en composent aussi, sur des tons plus modernes, mais qui conservent ces multiples détentes et la longue portée des auteurs classiques, si je me fie aux quelques traductions que m'en ont faites mes amis.

Comment écrire une chanson

J'ai du mal à évaluer ces jeunes gens. Ils ont quelque chose de brut et de rustique, qui en fait les authentiques représentants de ces populations des îles du nord, et quelque chose aussi de profondément juvénile, mais ils n'en possèdent pas moins tous les caractères de parfaits intellectuels. Plus on bavarde avec eux tout en découvrant les paroles de leurs chansons, plus on a la sensation d'une solide et pénétrante érudition. Ils sont bien jeunes cependant pour avoir accumulé beaucoup de connaissances, et surtout pour avoir eu le temps de les tremper à leurs expériences. Mais peut-être ces îles sauvages sont-elles propices aux expériences de l'esprit.

« Je ne saurais jamais écrire une chanson », dis-je à Rana. « J'y ai songé, mais je crois en être incapable. Bien sûr, je n'exclus pas que quelqu'un sache mettre en musique des textes que j'aurais produits, mais ce n'est pas ce que j'appelle écrire une chanson. » Elle m'écoute détendue, polie et souriante, silencieusement accoudée au bastingage en regardant le ciel de ses grands yeux amandes, alors je continue.

« Un bon poème ne fait pas toujours une bonne chanson. Un bon poème est conçu pour contenir sa propre musique. Il n'a pas besoin de cultiver d'autres effets que la seule sonorité de la langue. Bien sûr, cela peut suffire à faire une bonne chanson, mais pas toujours. Si la musique et le chant n'ont plus rien à lui apporter, à quoi bon l'accompagner ? Un poème peut être bien plus beau à n'être porté que par la voix humaine, et tout effet sonore inutile tendra seulement à voiler cette beauté. Inversement, un arrangement pourra faire d'un passable poème une très belle chanson. »

Rana commence à peine à faire mine de m'écouter, alors je précise ma pensée : « Je ne saurais pas écrire une belle chanson, car celles que j'aime le plus ne me plaisent pas beaucoup quand je les lis seulement. Il leur manque quelque chose, et je crois que c'est tout l'art du compositeur que de laisser un tel manque, une place vacante pour le chant et la musique. Et cela, je ne conçois pas comment je pourrais le faire. »

« Oui », me répond finalement Rana, « mes compagnons tirent souvent une musique à partir de quelques paroles qui me tournent dans l'oreille, et je tire souvent ma chanson de leurs premières notes, mais nous ne nous prenons pas la tête avec ça. »

Rana est polie, mais à travers sa réponse je me sens un peu comme cette logeuse qui disait à Balzac qu'elle n'aurait jamais eu la patience d'écrire comme lui.

Des métaphores de la navigation

Au vingtième siècle, je n'ose dire dans ma jeunesse, un nombre relativement réduit d'intellectuels tenait une place considérable en France. Ils rayonnaient de là dans le monde entier, comme leurs successeurs continuent à le faire ; j'en parlais récemment encore dans mes carnets. Personne ne se souciait alors de leur parcours universitaire ; pas plus des diplômes qu'ils avaient obtenus, que des établissements dans lesquels ils enseignaient. On n'en savait rien et l'on s'en foutait, et si Wikipédia n'existait pas, on ne le saurait sans doute pas davantage.

On les jugeait sur leurs ouvrages, et seulement sur eux. La plupart de leurs livres se vendaient à quelques dizaines de milliers d'exemplaires, ce qui est bien plus qu'aujourd'hui des ouvrages comparables ; bien plus même qu'il ne s'en vendait encore dans les dernières années du vingtième siècle. Jean-Pierre Cometti, lorsqu'il dirigeait la collection *tiré à part* aux Éditions de l'Éclat, qui me semblait pourtant alors concurrencer en intérêt et en qualité les Éditions de Minuit, m'avait confié que les ventes atteignaient au mieux quelques centaines, ce qui est très peu en regard seulement du nombre d'étudiants en philosophie.

On admirait ces gens. On imaginait qu'ils étaient les meilleurs d'entre tous, et cela probablement parce qu'ils avaient su s'organiser en réseau de manière à s'éviter de devoir réinventer la roue, l'eau chaude ou [la circulation sanguine](#).

Oui, on sentait que ces gens avaient su tramer les réseaux d'une vie intellectuelle, créer les revues, les groupes, les séminaires, et au besoin les éditions nécessaires, dont ils se nourrissaient autant qu'ils les nourrissaient. On n'imaginait pas, évidemment, qu'ils eussent été choisis par des jurys, des comités de lecture ou d'évaluation.

Les conditions d'une telle organisation en réseau ont beaucoup changé depuis, et en très peu de temps. Elles ont changé très brutalement au cours des cinq dernières années du vingtième siècle.

Pendant le plus clair de ma vie, j'avais cherché en vain à mettre la main sur certains ouvrages, malgré l'aide de quelques amis qui m'avaient favorisé l'accès à des bibliothèques. J'ai finalement trouvé tout ce que je recherchais en même pas dix ans, tout seul, et grâce à l'internet bien sûr.

C'est une autre histoire que de trouver ce que l'on doit chercher de nouveau maintenant. Je dirais que le problème ne serait plus seulement de trouver les connaissances, la circulation des idées, les travaux de première main, le travail au moment où il est encore en train de se faire. Le problème est de filtrer, de ne garder que l'essentiel.

Cet essentiel, avant, il était comme déjà filtré pour nous ; du moins, rien ne nous interdisait de le croire, et rien de nouveau n'est d'ailleurs venu nous convaincre du contraire. C'est bien plus compliqué aujourd'hui. Où pourra-t-on bien le trouver maintenant ?

Le monde paraît s'être ouvert à nouveau comme une graine, riche de nouvelles terres inconnues. Ces nouvelles navigations seront toujours pour moi associées à l'image de la fenêtre de lancement de [Netscape Navigator](#).

L'élu

Le nouveau président de la République Française tout juste élu par les dieux, m'étonne. On avait à peu près compris que sa fonction consisterait à poursuivre une politique largement réprouvée par le corps électoral, mais apparemment imposée par les dieux.

Ses premières initiatives sont encore difficilement interprétables, mais elles déconcertent déjà les observateurs. Elles ne paraissent pas obéir à une simple rationalité comptable. Pire, le nouveau président élu des dieux semble peu soucieux du jugement des mortels, mais plutôt des rapports de force. Voilà qui ne s'inscrit plus tout à fait dans la continuité.

Poursuivre dans la même voie aurait été gérer plutôt que gouverner, et continuer à œuvrer à la contre-réforme en cours pour rétablir le féodalisme et le servage. Aux temps lointains de la rente foncière, le féodalisme ne pouvait qu'être terrien ; aujourd'hui, il doit être cognitif. Est-ce bien ce que voudraient les dieux ?

Je ne sais rien hélas des dieux de la Gaule romaine. Il faudrait que j'interroge Kalinda.

« Que veux-tu que j'en sache moi-même ? » M'a-t-elle déjà répondu. « Comment pourrais-je connaître mieux que toi les dieux de ton pays ? »

Onzième carnet

Escale sur le retour

Les maîtres de musique

Nous avons débarqué nos jeunes amis dans une de ces îles du nord. Nous sommes restés le soir pour les entendre en situation. La musique, comme d'ailleurs toute forme d'art, doit beaucoup à la façon dont elle est partagée. Nous connaissons les formes contemporaines du spectacle, avec son public captivé, pour ne pas dire captif, tenu à l'écart de la scène, mais appelé à se manifester, si ce n'est à participer, à frapper dans ses mains, reprendre en refrains, se lever et danser...

Ce n'est pas ainsi que les choses se passent ici. Ce n'est pas non plus le café-concert ; ce n'est pas le karaoké. Ce ne sont pas davantage les grands-messes de Bayreuth ou du Royal Philharmonic Orchestra. C'est autre chose.

Les présents peuvent participer. Dans ce cas, on le fait sérieusement. On a amené ses instruments ; on s'accorde, on fait quelques essais. Puis tous ensemble, on essaie de donner plus de nuances à la musique et au chant. Chaque village a bien ses musiciens qui se montreraient capables d'animer une soirée. Ne seraient-ils pas assez bons ? C'est une autre histoire. Tout le monde peut devenir très bon en approchant certains états.

Il me semble plutôt que les villages invitent des musiciens pour qu'ils leur apprennent à faire mieux ; à mieux jouer ; à mieux comprendre ce qu'est jouer de la musique.

Je comprends moi-même, en les voyant ainsi, dans leur élément, pourquoi ces jeunes gens que nous avons convoyés sont si fiers. Ils sont des maîtres de musique. Ils peuvent bien être jeunes, pauvres, vivre précairement : ils imposent le respect.

Je ne comprends rien à leur langue, mais je vois qu'ils savent parfaitement ce qu'ils disent, et que l'auditoire s'en rend parfaitement compte.

Je vois bien aussi que s'ils y tenaient vraiment, ils se feraient bien mieux payer. La population de ces villages y serait toute disposée, mais ils n'y tiennent pas, ils s'en foutent, dans ces îles où la monnaie est rare.

Peut-être craignent-ils qu'on ne finisse alors par les respecter pour cette raison seule qu'ils parviendraient à se faire mieux payer. Les hommes sont ainsi : on voit bien déjà qu'ils ont tendance à respecter leurs dieux en proportion des sacrifices qu'ils leur consacrent. Kalinda souvent s'en désole, bien qu'elle en profite me semble-t-il ; mais c'est finalement plus le problème des dieux que le sien.

Nos jeunes gens ne sont pas des dieux, et je ne crois pas me tromper en disant qu'ils pensent être plus que des dieux. Je les comprends, et je remarque qu'ils ne nourrissent pourtant aucune condescendance avec les gens qu'ils rencontrent. J'en déduis qu'ils doivent penser qu'eux aussi valent plus que des dieux. Je comprends qu'on puisse préférer être maître de musique dans ces petites îles, qu'enseigner dans les meilleurs conservatoires, ou encore faire les meilleures ventes sur les sites de diffusion.

Grammaire de la métaphysique

« Connais-tu la métaphysique arabe ? » me demande Zahir, le joueur de Kambo, et le principal arrangeur. « Sais-tu que la métaphysique arabe n'est pas une ontologie ? Il n'y a pas d'ontologie arabe. Tu dis "je suis français", "je suis châtain", "je suis un homme", "je suis heureux"... , et de là,

tu crois pouvoir faire abstraction de tout attribut pour ne conserver que “je suis” ; tu en fais “l’être”, mais l’être, sans attribut, n’a aucun sens. » Nos jeunes amis sont musulmans, j’avais omis de le dire. Je ne l’ai d’ailleurs pas su immédiatement, mais tous ceux qui pratiquent une musique savante le sont un peu.

Oui, je dis un peu, car ici l’on est souvent de plusieurs traditions à la fois. D’ailleurs, si vous vous intéressez à la philosophie citangolaise, vous n’aurez pas beaucoup de choix. Même si vous n’êtes pas musulman, vous ne trouverez d’autre philosophie que musulmane à Citangol. Même Kalinda ou Djanzo, quand ils se font philosophes, se font un peu musulmans.

N’y aurait-il pas une philosophie bouddhiste ? La question peut se discuter, mais celle-ci serait comme une philosophie en pointillés ; une philosophie faite de jeux mettant la langue en péril à la manière des sophistes, une philosophie du langage, rappelant celles de Wittengstein ou d’Austin. Alors pourquoi ne pas aller directement à ces philosophies ?

Non, il n’y a pas d’être dans la philosophie islamique. Pas plus qu’il n’est de verbe être dans la langue arabe ; seulement un verbe « n’être pas ».

« Il n’est pas commode de traduire *cogito ergo sum* dans la langue arabe », me dit Zahir. « Cela donnerait quelque chose comme *cogito ergo ego* ; mais le pronom *ego*, ce n’est pas non plus un substantif, c’est une déclinaison. *Ego* est déjà dans *cogito* ; comme dans *amato*, *video*... *Cogito ergo ego* est une tautologie qui ne dit rien de plus que *cogito*, “je pense”. La bonne traduction serait “la pensée est dans le je pense”. »

« Il est ceci, il est cela, celui-ci ou celui-là. Il est ici, ou là-bas, il est ce qu’on veut, mais “il est” ne veut rien dire seul ; et l’on ne peut le dire en arabe. Sous prétexte qu’on puisse le dire dans les langues gréco-latines, on en a fait une ontologie. Elle consiste à se donner des vertiges en mettant des tautologies en abyme. Oublie la copule, considère-la comme un simple auxiliaire, oublie les pronoms, suffixe-les ou préfixe-les comme des déclinaisons, et plutôt que prononcer des tautologies, infère des énoncés fertiles. »

Voilà le cours de grammaire philosophique que m’a donné Zahir, le bien nommé. Comment a-t-il pu apprendre tout cela dans ces îles ?

« Ana (je), Ouwa (il), ne les substantifie pas. Suffixe-les. Leur signification est dans le verbe », dit-il. « Rana pense-t-elle à cela quand elle écrit ? » Demandé-je.

Les arômes du matin

Ah, l’odeur des matins humides, toujours aussi renouvelée, je ne cesserai jamais de vouloir en parler. La chaleur dans l’île exhale très tôt ses parfums où se mêle l’odeur lointaine de la mer.

Il y a comme un arôme de framboisier, de frêne et d’ardoise humide, bien qu’il ne doive rien se trouver de tel dans les environs, mais il n’y a pour moi ici que des senteurs nouvelles que je ne peux décrire autrement que par celles que je connais. Je crois identifier aussi un goût de girofle, et il est plus probable que les granges alentour en abritent.

J’ai peu dormi. Nous nous sommes couchés tard. Je ne me suis même pas couché. Je me suis endormi où j’étais, et Kalinda a dû penser qu’il était inutile de me réveiller. On ne prend pas froid ces jours-ci à coucher à la belle étoile.

Quelqu’un a quand même songé à jeter sur moi une légère couverture dont la chaleur m’aura réveillé avec le jour montant. Il fait plus chaud en cette saison quand on monte vers le nord que dans les régions proches de l’équateur, car les journées s’y allongent davantage.

Il a dû pleuvoir dans la nuit après la fête, ou en début de matinée. Le sol et les toits de bambou sont trop humides pour que ce soit sous le seul effet de la rosée. Qu’importe, j’étais à l’abri d’une tonnelle. On trouve toujours beaucoup de tonnelles, aux toits faits de tuiles de bambou, dans ces îles où le climat pluvieux ne peut manquer de rendre utile des lieux où mettre des affaires au sec.

Un homme est passé près de moi l'air rêveur, fredonnant encore les chansons de la nuit, et nous avons échangé un sourire amusé quand il m'a aperçu. Je reste encore un moment, appuyé sur le coude, goûtant chaque odeur comme on déguste un vin.

Mindanao si proche

On dit que la presse ment. La presse elle-même le dit. Certains disent que seule la presse d'autres pays mentirait, ou la presse militante qui serait de ce fait complotiste, c'est ce qu'affirme notamment la presse des groupes financiers du monde atlantique. Chaque presse, d'autres pays, militante, ou servant d'autres intérêts, accuse les autres. Toutes se trompent sur l'essentiel, même si elles ont toutes en partie raison, et si leurs proclamations sont comme une preuve logique que toutes mentent. Voir à ce sujet les *Réfutations sophistiques* d'Aristote.

Oui, la presse, toutes les presses, donnent souvent des informations factuellement fausses, mais ce n'est pas important. Même fausse factuellement, une information en reste une, elle nous informe déjà des mensonges factuels qu'un groupe ou un autre juge pertinent de diffuser. Si la presse nous égare, ce n'est pas ainsi.

La presse ne nous donne pas des informations factuelles brutes ; elle les insère dans des récits. Les spécialistes francophones préfèrent employer alors le mot anglais *narrative*, comme ils préfèrent se nommer eux-mêmes *experts* plutôt que spécialistes. Naturellement, la presse est la première victime de ses propres récits, qu'elle ne peut pas reconstruire à sa guise pour répondre aux besoins du moment. Ils forment des ensembles dotés d'une certaine consistance.

Ce sont précisément de tels récits qui sont trompeurs, bien plus que les mensonges factuels qu'ils contiendraient ou non. Aussi, que je lise la presse mondiale, ou seulement celle de l'Asie du Sud, je suis incapable de comprendre ce qui se passe en ce moment-même sur l'île de [Mindanao](#) pourtant toute proche.

Questions d'ergonomie cognitive

Je viens de lire un curieux article mettant en garde sur les effets nocifs des écrans pour le développement cognitif des enfants. Pourquoi le dis-je curieux ? Parce qu'évoquer l'écran ne dit rien de l'interface réelle entre l'homme et sa machine. Le problème n'est pas l'écran.

Déjà, l'interaction sur l'écran passe généralement par l'intermédiaire d'un clavier, d'une souris, d'un pavé tactile ou autre procédé. Même l'usage d'un écran tactile doit passer par l'intermédiaire d'un clavier virtuel, de boutons, d'icônes cliquables, etc. Ensuite, je ne suis pas convaincu de la pertinence qu'il y aurait à questionner les effets des écrans sur le développement des enfants, sans s'interroger d'abord sur ceux qu'ils ont sur le fonctionnement cognitif des adultes.

Ce qui me semble cependant le plus paradoxal dans cet article, c'est le raisonnement à rebours. En effet, il existe des quantités très diverses d'interfaces qui font appel à l'écran, et non pas une seule, donnée, on ne sait par qui, et qui s'imposerait d'elle-même sur toutes les machines et sur tous les programmes. Ces multiples formes d'interfaces vont de la fenêtre d'un terminal sur lequel on saisit des lignes de commandes, à celle qui met en jeu des images texturées imitant le comportement des objets physiques.

Les programmeurs ont donc déjà choisi entre ces diverses formes possibles d'interfaces, et ils se sont évidemment posé des quantités de questions quant à leurs effets sur l'esprit de l'utilisateur, adulte ou non. Les Târagonautes se montrent tout particulièrement attentifs à ces questions. L'interface pour diriger le navire doit-elle simuler des outils physiques qu'on manipulerait à l'aide de la souris ; voire des doigts, sur des écrans tactiles ? Doit-elle, en quelque sorte, se laisser oublier comme interface, et se donner pour réalité, fût-elle virtuelle, ou doit-elle au contraire nous faire

percevoir que nous agissons à travers elle par des lignes de code sur des objets physiques, et sur les éléments de l'environnement ?

On comprend bien quels sont les enjeux des développeurs : le meilleur contrôle du programme par l'utilisateur, et la plus grande simplicité de prise en main. Ces deux enjeux sont quelque peu contradictoires cependant.

Si l'on envisage de réaliser une interface pour des enfants, on recherchera sans doute la plus grande simplicité de prise en main. Dans ce cas, il est probable qu'elle imitera les automatismes manuels, et que son usage risque à terme de les bouleverser. Si un enfant, à l'esprit non encore bien formé, utilise trop sur l'écran des interfaces graphiques simulant des objets réels, plutôt qu'il ne manipule réellement de tels objets, il existe une forte probabilité pour que son développement finisse par en être perturbé ; pour qu'il accumule davantage de retards cognitifs que s'il jouait dans la nature avec des objets matériels. Si l'on programme au contraire des outils pour ses pairs, un environnement de développement intégré (EDI ou IDE) par exemple, on privilégiera les raccourcis claviers sur l'interface visuelle.

Il y a dans tout cela des enjeux que Kalinda, Ziad ou Djanzo, n'hésiteraient pas à qualifier de politiques. Pour eux, on est même là au cœur de tous les enjeux politiques.

Représentation et intuition

Ce qui est numérique, comme ce qui est mathématique, linguistique, sémiotique, repose sur des représentations qui font écran – c'est bien le cas de le dire – à l'intuition directe. La question est donc de savoir s'il est préférable que ces représentations simulent ce qu'elles représentent, ou si elles ne devraient pas plutôt s'en distancier pour en favoriser l'intuition.

Par exemple, on sait qu'une scène décrite dans un récit peut devenir bien plus saisissante que celle produite par le cinéma, même avec débauche d'effets spéciaux. Pourquoi ? Parce que l'image décrite avec des mots est reproduite dans notre esprit à l'aide des traces mnésiques de nos propres percepts, et qu'elle est donc une intuition du monde réel.

Douzième carnet

La pointe nord de Citangol

La zone rouge

Pluie, tonnerres, vagues gigantesques. La mousson remonte avec une formidable puissance le long de la Fosse des Mariannes jusqu'au Bassin des Philippines.

Les abysses par-là, à l'est, dépassent les dix mille mètres, donnant des pressions de plus de mille atmosphères. Mille atmosphères, ce sont des choses qu'on ne peut pas imaginer. On peut seulement tenter de les entrevoir en passant furtivement entre le rêve et l'éveil.

Ce que nous connaissons vraiment, ce que nous parvenons à voir avec les yeux de la certitude, nous le saisissons presque toujours en traversant furtivement cette orée, dans les instants vacillants de cette aurore. Je l'appelle la zone rouge, par référence à Shihab od-Din Yahya as-Sohrawardi, notamment à son conte *[l'Archange Empourpré](#)*. Le rouge est la couleur de l'orée, de la limite entre la lumière et les ténèbres, de cet équilibre furtif où les deux se maintiennent pour peu de temps unies.

C'est là seulement, qu'on parvient à concevoir ce que sont mille atmosphères. Cependant, il se pourrait que certaines drogues y aident, cela je n'en sais rien, je n'ai pas essayé. Ce n'est jamais rien d'autre qu'un équilibre instable et qui ne dure pas. Il n'est pas utile qu'il dure et qu'on puisse s'y arrêter, si ce qu'il nous offre, nous le possédons à jamais.

Variations climatiques et carbone

Après les quelques jours de répit du mois dernier, les éléments se déchaînent à nouveau. Djanzo y voit un effet direct de l'accroissement dans l'atmosphère du carbone extrait de la terre. Kalinda et moi sommes plus réservés. Qu'une quantité critique et toujours croissante de carbone soit extraite des sous-sols, nous le savons bien ; et nous ne doutons pas qu'elle ait des effets désastreux des plus divers. Prétendre que les phénomènes météorologiques de ces temps-ci en seraient une conséquence directe, voire la conséquence quasi exclusive, nous paraît quand même un peu présomptueux.

D'abord, ni Kalinda ni moi ne sommes convaincus que le climat de ces jours-ci serait si différent de ce qu'il est chaque année. Le climat varie de toute façon d'une année sur l'autre, et des faisceaux de causes diverses y concourent. Non seulement il varie d'un an sur l'autre, mais il varie aussi sur de longues durées. Tout varie ; parfois l'orbe de la terre se rapproche du soleil, parfois elle s'en éloigne ; le soleil lui-même ne projette pas une énergie toujours égale... Le climat n'a jamais cessé de changer au fil des siècles, de se réchauffer ou de refroidir pendant d'assez longues périodes, sans que l'extraction de carbone n'y soit pour rien.

La mesure de tels changements est elle-même très hasardeuse. En effet, un réchauffement ici peut être la cause d'un refroidissement ailleurs ; là, une sécheresse correspond à des inondations plus loin. Je m'étonne donc que les institutions internationales en charge de l'environnement prétendent nous donner des mesures d'une improbable précision.

Oui, je comprends que proposer des prédictions précises à dix ans et à dix centimètres, frappe mieux les esprits que si l'on disait que la mer allait gagner sur les terres d'on ne sait quelle hauteur, ni sur combien de temps ; ou encore que l'excès de carbone dans l'atmosphère aura bien d'autres conséquences, probablement plus graves, mais difficilement prévisibles. Ce serait assurément moins mobilisateur.

Oui, il est psychologiquement plus efficace de mesurer en années et en centimètres les effets des décisions que nous prendrions ou non. Certes, mais à quel prix ? En cachant sous d'obscurs calculs de spécialistes que personne ne saurait comprendre ni vérifier, ni moins encore contester, ce qui est largement à la portée de l'observation et du raisonnement de l'honnête-homme, on place ce dernier devant la fausse alternative de contester ce rôle factice donné à la science, ou bien le réchauffement climatique lui-même.

C'est cher payé, car ne suffirait-il pas alors d'accréditer d'autres experts pour justifier le contraire ? Ce serait tout à fait dans l'esprit d'un néo-féodalisme cognitif. D'ailleurs, pendant qu'on nous égare avec ces calculs abscons et les inévitables mises en causes qu'ils suscitent, ne continue-t-on pas, comme si de rien n'était, d'accroître les extractions de charbon, de pétrole et de gaz ?

Les chutes

L'île de Citangol s'achève au nord par quelques hauts volcans qui plongent en pente raide jusqu'à la mer, et au-delà vers la Fosse des Mariannes. La région est connue pour ses chutes vertigineuses, noyant des végétations luxuriantes d'embruns et de buées.

Djanzo a paru ravi que nous lui laissions l'entière disposition du Târagâlâ pendant plus de vingt-quatre heures. Kalinda et moi ne l'étions pas moins de pouvoir nous échapper ensemble. Elle tient à me faire découvrir les chutes.

Nous craignons de le froisser à lui demander de nous attendre à bord. Bien sûr il nous a fait remarquer qu'il y avait de l'insouciance à nous aventurer par un temps pareil dans une région sauvage et accidentée. Il est si facile d'être emporté par un glissement de terrain ou un torrent en crue. On voyait bien cependant qu'il était plus soucieux d'être en règle avec sa conscience, que de nous retenir vraiment.

Oui, nous sommes bien insouciantes, et je me demande où nous allons dormir avec ces orages et la terre trempée. « Il y a des grottes », m'a dit Kalinda rassurante. Vivre à bord d'un bateau n'est pas désagréable, mais on doit bien quand on en a l'occasion se dégourdir les jambes.

La roche est noire et volcanique dans la région. Cela donne une certaine austérité au lieu. L'endroit est peu peuplé, et d'ailleurs guère habitable. Bien peu de temps serait nécessaire dans ces forêts à flanc de côte, pour que vous retourniez à l'état sauvage.

Je crois qu'on peut revenir très vite à l'état sauvage ; le désert s'insinue en vous, vous habitez aussi vite que vous l'habitez.

Dans la forêt

La forêt et la roche sont moins agressives qu'elles le paraissent de loin. Pas d'épines qui grifferaient la peau ou déchireraient les vêtements, pas de rochers coupants, mais aux formes plutôt arrondies et, la plupart du temps, recouvertes de mousse, pas d'épais buissons entre les troncs, seulement des lianes qui s'écartent comme des rideaux, laissant tomber les gouttes dont elles sont trempées.

Nous avons remonté la rivière à l'embouchure de laquelle nous avons jeté l'ancre. Nous avons marché à la lisière de la forêt et des profondes lames qui en cette saison ont noyé les vastes berges de cailloux, emportant quelques arbres et les abandonnant sur les rives ou au milieu du cours.

L'air est tiède et lourd, mais si l'on ne force pas sa marche, on ne transpire pas. On est déjà bien assez trempé par les feuilles humides de la pluie qui a cessé dans la matinée.

J'ai mis mes lunettes à l'abri ; le monde me paraît plus flou, et peut-être plus accessible encore à tous mes sens qui en sont mieux coordonnés. Le ciel bas ôte leur saturation aux couleurs.

Je prends mes notes pendant nos pauses sur l'ordinateur que m'a offert Ziad. Je teste ainsi sa remarquable protection à l'humidité. Même des gouttes qui tomberaient sur le clavier, glisseraient

vers un orifice central et couleraient sur mes genoux sans menacer les précieux composants internes.

Ces appareils possèdent aussi un ingénieux dispositif d'économie d'énergie. Une combinaison de touches permet de désactiver au démarrage certaines fonctions qui ne sont pas indispensables, comme la recherche de réseau, les effets de textures, les millions de couleurs, et quelques processus en tâche de fond. Le système s'ouvre en nuances de gris, ne manquant pas de rappeler les premiers Macintosh. J'espère bien faire tenir ainsi sa batterie vingt-quatre heures.

Au lac

Un lac s'est formé au pied de la chute. Son eau reflète à la fois le gris du ciel, le vert des côtes boisées et la couleur sombre des roches. Elle est agréablement fraîche. Elle n'est en réalité pas fraîche du tout quand on y nage quelques minutes, mais elle paraît froide quand on y plonge en arrivant.

Plusieurs chutes convergent du haut de la falaise dans le lac à une dizaine de mètres plus bas. L'une d'elle paraît surgir d'une grotte. Le lieu est réellement impressionnant ; il pourrait même paraître effrayant sous ce ciel couvert.

Le lac semble profond près de la falaise, mais l'eau devient rapidement trop opaque quand on tente de s'y enfoncer, chargée qu'elle est de particules végétales entraînées par les pluies. Il en faudrait davantage pour dissuader Kalinda d'y plonger jusqu'à disparaître à ma vue.

Flamine de la Dame des Eaux Profondes, elle ne se sent évidemment courir aucun risque. Je suis moins rassuré pour ma part, bien que je ne voie aucun danger qui pourrait surgir de ces eaux. Ne rien voir, justement, laisse libre cours à l'imagination. C'est un réflexe cognitif partagé par tous les êtres vivants : se trouver dans l'impossibilité de percevoir l'apparition d'un improbable danger, distille une peur diffuse, surtout si le lieu possède déjà une inquiétante étrangeté. Il n'est qu'à voir la face des poissons des abysses.

Je sais aussi qu'une terreur diffuse est bien souvent comme l'autre face d'un émerveillement. Elle est comme une sensation de merveilleux qui nous demeurerait cachée, ou déformée pour des raisons diverses.

Alors je m'abandonne à cette sensation. Je plonge dans l'austère beauté du lieu comme dans cette eau qui me semble maintenant agréablement douce. Je me laisse porter par sa densité jusqu'à ressentir la présence bienveillante des esprits de la forêt.

Les bêtes de la forêt

Il n'y a aucun animal dangereux ici ; pas de boas, ni de crocodiles, pas même des vipères. Quelques serpents et quelques insectes qui vivent dans ces forêts possèdent un venin peu actif, et nous avons de quoi en calmer les effets dans notre trousse de secours. Il n'est rien ici qui ne mettrait nos vies en danger. Et puis, ils devraient nous mordre ou nous piquer pour nous inoculer leur venin. Pourquoi le feraient-ils ?

Il y a bien quelques onces, ces petites panthères du Sud-Est Asiatique, qui circulent dans la forêt. Elles descendent rarement à une si faible altitude, et elles n'agresseraient probablement pas un humain, à plus forte raison deux.

Kalinda m'a d'ailleurs assuré qu'elle savait leur parler, et qu'elles ne représentent pour nous aucun danger, vivant elles aussi sous la protection de la Très Noble et Profonde Dame.

Les dieux ne sont pas des anges

« Tes intuitions m'inquiètent », me dit Kalinda. « Si elles sont justes, et que le nouveau président de ton pays est bien élu par les dieux qui lui ouvrent la voie sans qu'il y soit pour rien, ce

n'est pas une bonne nouvelle. Il serait tragique que les hommes restituent aux dieux ce qu'ils leur avaient repris depuis bien longtemps. »

Voilà une remarque qui me surprend venant d'elle, et je le lui fais remarquer. « Tu peux me croire, les dieux ne sont pas des anges », me répond-elle. « Il peut se créer une confiance entre eux et les hommes, un respect et une harmonie. Il dépend alors surtout des hommes qu'il en soit ainsi. »

L'orage gronde au-dessus des chutes, dont le vacarme sourd se mêle à celui de la pluie qui bat la roche et les branches. Nous nous sommes réfugiés dans une grotte en aplomb du lac dont nous voyons la surface troublée par les trombes de grosses gouttes serrées.

« Les dieux sont moins capables encore que les hommes de s'entendre », continue-t-elle. « Quand les mortels leur abandonnent leur destin, les dieux les conduisent assurément à leur perte. Il ne m'étonnerait pas que les plus obscurs d'entre eux ne songent à ruiner l'humanité, à répandre le sang et le deuil, et à commencer par restaurer le féodalisme et le servage. »

Je m'étonne qu'une flamme puisse tenir un tel propos, et surtout traiter les dieux d'une telle façon. « Tous les dieux ne sont pas identiques », m'explique-t-elle. « Notre Dame, quoique des Eaux Profondes, n'est pas une déesse obscure. Imaginerais-tu que celle qui règne sur les abîmes n'ait pas d'autre ambition que se soumettre les hommes. Elle n'est pas malveillante et souhaite plutôt ouvrir leur esprit à l'illimité et aux métamorphoses. Elle n'a que mépris pour ceux qui lui vendraient leur âme pour qu'elle les place au-dessus de leurs semblables. Pour rien au monde elle ne les voudrait pour ses serviteurs, dont elle n'a par ailleurs nul besoin. »

Pendant qu'elle parle, je me lève et avance à l'entrée de la grotte pour me laisser tremper par la pluie. Elle me rejoint pendant que grondent des tonnerres et que des éclairs jettent des lueurs bleues profondes dans tant de ruissellement.

« Nous n'aimons pas les dieux qui se mêlent aux affaires des hommes, qui établissent avec eux des collusions, se détournant des puissances de la nature », dit-elle avec un étrange regard, haussant le ton, j'imagine, pour couvrir le bruit de la chute et celui de l'orage, au point que j'en ai la furtive impression que la déesse elle-même me parle.

L'eau ruisselle sur nos corps. Nous restons un instant silencieux parmi les éclairs et les roulements de tonnerres. « Où en étais-je ? » demande-t-elle enfin sur un autre ton, comme si ses réflexions muettes avaient ressurgi de l'autre côté de sa pensée. « Je ne sais plus. Ce que tu disais me rappelait [*le Livre d'Hénoch*](#), tu sais, le grand-père de Noé. »

Bien sûr, elle ne sait rien d'Hénoch ni de Noé, alors je lui raconte l'histoire des anges déchus qui jaloussaient les hommes, et des hommes déchus qui rêvaient d'être comme des dieux. Et je lui parle aussi du déluge, auquel ce temps ne peut manquer de me faire penser.

Treizième carnet

Les senteurs de Citangol

Éloge de la profusion

Finalement, un papillon passe le plus clair de sa vie sous la forme d'une chenille. Tu es bien d'accord ? Plus : la grande majorité des chenilles ne deviendra jamais papillon. Dans ce cas, on ne devrait pas dire que le papillon passe le plus clair de sa vie sous la forme d'une chenille, mais plutôt que la chenille prolonge parfois sa vie sous la forme d'un papillon. Quand la chenille atteint par chance le terme naturel de sa vie, devrait-on plutôt dire, elle se momifie elle-même avant de renaître brièvement sous la forme d'un papillon. Ce serait plus juste, ne trouves-tu pas ? Mais on ne le dit pas, et je comprends pourquoi. Dire ainsi serait déduire la normalité à partir du plus grand nombre. Le papillon serait une sorte d'anomalie. De même, le têtard qui deviendrait une grenouille, la graine qui deviendrait un arbre, seraient autant d'anomalies, presque des monstruosités. Pourtant, sans de telles anomalies, l'espèce elle-même n'existerait pas, non ? On ne peut donc pas considérer le papillon comme une anomalie de la chenille. Mais si l'on en fait au contraire la finalité, si l'on fait du papillon l'essence-même de la chenille, alors, n'est-ce pas une façon de déprécier les chenilles ; de déprécier du moins toutes les chenilles qui ne deviendraient pas des papillons ? Ce serait alors, au contraire, faire une anomalie du plus grand nombre. Ce serait comme si l'on considérait que la vie d'une chenille qui ne deviendrait pas un papillon serait une vie en vain. Pourtant, toute chenille est un animal complet, achevé, et qui possède la capacité de devenir un papillon au terme de sa vie. Elle est virtuellement un papillon, un papillon en puissance, et il ne change rien à son essence qu'au terme de sa vie elle le devienne ou pas.

Voilà ce que nous dit Djanzo songeur, imaginant peut-être ce qu'il en est du Nirvana pour l'homme, en finissant le plat de chenilles grillées que nous lui avons ramenées de notre excursion. Elles changent notre ordinaire de ces jours-ci fait de poissons, de coquillages, de crustacés et de méduses.

Souper à Kalantan

De mon côté, je suis plus troublé par le poisson que je viens de terminer. Il était unique. Il n'y avait jamais eu, et il n'y aura jamais plus un poisson semblable. Il paraissait pourtant identique à tous ceux de son espèce, mais il ne l'était pas. Je l'aurais élevé dans un grand aquarium parmi d'autres semblables, et je les aurais eus tous les jours sous les yeux, j'aurais sans doute appris à les reconnaître les uns des autres. Je n'aurais pourtant pas su dire à quoi je les aurais reconnus malgré leurs mêmes yeux tout ronds et leurs bouches entrouvertes. Je les aurais probablement reconnus à d'infimes expressions, à une façon particulière de déplacer leur corps, ou à des coups de nageoires parfaitement uniques.

« Plus troublant encore est que ce poisson unique que tu as mangé avait une façon de voir le monde qui était elle-même unique », remarque Kalinda, songeuse elle aussi, « et qu'en le mangeant, tu as fait disparaître le monde tel qu'il était pour ce poisson seul. »

Nous sommes rentrés à Citangol en fin de journée, et nous avons gardé Djanzo à souper. Demain, je le conduirai avec le Târâgâlâ jusqu'à la gare, à l'autre bout de la ville, au sud de la Palamocat. Nous en profiterons pour tester sa vitesse à vide, et observer les effets de nos dernières modifications sur les turbines.

Les sémiogéographes

Les sémiogéographes sont ravis des modifications que nous allons apporter à la coque. Elle sera équipée de larges hublots qui leur offriront une vue à trois cents soixante degrés. Leur activité suppose une vision subjective – bien sûr, toute vision est subjective. Le sémiogéographe ne peut se contenter d'une cartographie tracée au sonar ; et ces hublots lui éviteront l'utilisation peu commode d'un périscope sous-marin. Il verra le paysage aquatique comme s'il y était.

Le sémiogéographe n'a pas besoin de voir très en deçà de la surface, pas plus qu'il n'aurait besoin de drones pour voir du ciel. La sémiogéographie ne concerne que la vision à taille d'homme, celle du promeneur, éventuellement du nageur ou du navigateur.

« Quand même, vous exagérez », me reproche Ziad. « Vous auriez pu au moins m'en parler. » Il vient à peine d'apprendre les modifications que nous envisageons d'apporter la coque du Târâgâlâ. Ziad n'est pas content du tout. « Je sais bien qu'on ne travaille pas ici comme dans les feuilletons télévisuels états-unis, où chacun tremble devant son chef, qui peut le foutre à la rue, ôter la nourriture de la bouche de ses enfants ; le griller. Je ne conteste pas que vous n'avez aucune permission à demander, ni de comptes à rendre, mais le Târâgâlâ, c'est mon projet aussi, et vous pourriez me tenir au courant. »

Nous nous sommes retrouvés près du vieux port pour prendre un café, après que j'ai conduit Djanzo à la gare. J'ai vite compris pourquoi il paraissait si pressé de me revoir, et combien j'avais surestimé les raisons amicales.

Ziad n'est pas content

Ziad n'est pas content, mais pourquoi s'en prend-il à moi ? « Essaierais-tu de me dire que je serais ton agent de liaison ; que j'aurais dû moi-même t'en parler ? Mais comment aurais-je pu savoir que tu n'étais pas au courant ? »

Le Târâgâlâ, c'est d'abord l'affaire de Kalinda, et c'est elle qui négocie avec les sémiogéographes. Quant à Djanzo, il travaille plutôt sur le système à Catalga, en collaboration directe avec Ziad.

« Chacun devait penser, comme moi-même, que l'autre t'avait tenu au courant. » Mes explications sont loin de satisfaire Ziad. « Je ne te demande pas de m'en toucher deux mots au hasard d'un courriel, ou en prenant le café », gronde-t-il avec les sourcils froncés comme seul les acteurs asiatiques savent le surjouer. « Je parle de rapports détaillés sur le wiki, avec des plans et des schémas accessibles à tous les collaborateurs. »

Ziad n'est pas content du tout. « Je ne suis pas idiot », continue-t-il, « je suis capable de consulter tout seul un [wiki](#) et de parcourir un forum. Comment veux-tu sinon que nous puissions travailler ensemble ? À moins que vous ayez besoin de chefs pour vous coordonner ? Si vous cherchez des chefs, méfiez-vous, vous finirez par en trouver. Vous finirez par les produire. »

Cet épisode m'a contrarié, et m'a gêné pour goûter toutes les fragrances que stimule la chaleur par cette latitude. Les saveurs du monde vous envahissent ici charnellement, tellement plus que dans les pays que l'on dit tempérés. Je ne suis pas si sûr cependant de préférer la chaleur au froid. L'air vif des pays glacés, continentaux et de hautes montagnes, sait nous abreuver aussi aux saveurs de l'existence. Il me manque ici quelquefois.

J'aimerais entraîner Kalinda avec le Târâgâlâ vers l'Océan Antarctique, ou encore vers le Kamtchatka, ou plus haut encore. Le Grand Sud serait le meilleur choix, je pense, car il est épargné par les tensions géostratégiques. Au-delà du Quarantième, le monde est plus pacifié. Je me demande sous quel prétexte le suggérer à Kalinda, et aussi le justifier sur le wiki, pour répondre aux vives suggestions de Ziad, dont je suis pour l'instant surtout préoccupé par les reproches.

« J'ai bien dû avouer à Ziad qu'il avait raison », reproché-je à Kalinda quand je la rejoins pour le déjeuner, « et j'ai dû m'excuser pour vous ».

Je ne suis pas content du tout, et je ne lui cache pas le fond de ma pensée. « Ziad a bien fini par reconnaître que j'avais pour ma part une excuse : je ne collabore avec vous que depuis peu de temps, et je demeure probablement influencé par la façon dont on travaille chez moi. Est-ce ce que tu aimerais t'entendre dire ? »

La malédiction de l'énergie

L'électricité est une malédiction. Pas l'électricité par elle-même, mais telle qu'elle est produite, distribuée et utilisée depuis la révolution industrielle. Il n'y a aucune fatalité à ce que nous soyons toujours et partout contraints de nous brancher par de multiples câbles à la même société de distribution pour laquelle nous payons sel et gabelle comme de pauvres serfs. C'est une dépendance lourde, étouffante.

Il existe des façons plus naturelles de produire de l'électricité. Qu'on songe à la dynamo entraînée par la roue d'un vélo. Elle n'en produit pas beaucoup, mais bien assez pour éclairer la route. Il dépasse mon entendement qu'avec tous les vélos d'appartements, sans compter les nombreux dispositifs de musculation, personne ne songe jamais à leur fixer de telles dynamos, avec lesquelles on pourrait au moins recharger un portable, tout en ayant l'air moins sot pendant qu'on musclerait son corps.

Je ne me soucie pas ici de sordides économies de factures, ni même d'écologie. Je me préoccupe bien plutôt de ce besoin dans lequel nous sommes à tout instant de nous trouver à proximité d'une source électrique ; de cette dépendance absolue envers une connexion dont nous ne maîtrisons rien. Car nous en avons réellement besoin, nous ne pouvons plus vivre sans. Je m'inquiète bien plutôt de ce besoin d'être relié, lié, et qui se fait la matrice de nouveaux rapports féodaux, ces rapports que l'impérialisme cherche précisément à restaurer sur toute la planète.

Pendant qu'on se mobilise mollement et maladroitement sur des questions politiques, économiques et sociales qui n'en sont que des épiphénomènes, on oublie celle, centrale, qui est technologique. On oublie que les chaînes de l'esclavage se forment dans les rapports les plus concrets de production, plus concrets même qu'était parvenu à l'entrevoir Karl Marx. L'électricité, notamment nucléaire, est au cœur de la restauration féodale.

Presque personne de par le monde ne paraît se poser de telles questions, et j'en suis troublé. Sauf ici, où elle est un enjeu important pour les târêgonauts.

Comment rendre le simple complexe

Descartes dans ses *Règles pour la direction de l'esprit* proposait une méthode, somme toute simple et efficace, pour résoudre tout problème trop difficile à cerner. On le divise en plusieurs questions plus simples. On peut ensuite, inversement, synthétiser ces multiples questions en une construction plus intuitive. Il me semble que mes contemporains suivent plutôt un chemin contraire : diviser ce qui se conçoit clairement en plusieurs problèmes distincts, dans la multitude desquels tout se complique.

On voit ainsi tout dissocié dans des collections de problèmes qui n'ont apparemment aucun rapport les uns avec les autres : le réchauffement climatique, la baisse de la productivité, la concentration des pouvoirs financiers, les brevets industriels, les organismes génétiquement modifiés, le financement des retraites, l'indépendance de la culture, les souverainetés nationales, le recyclage des déchets, la réforme des universités, la confidentialité des données, la destruction des espèces, les logiciels libres, les rejets en haute mer, etc. Chacune de ces questions tenues séparées les unes des autres, et séparées surtout de la vie réelle où elles prendraient des aspects pratiques et

suggéreraient des solutions techniques, devient si complexe que seuls des spécialistes peuvent prétendre y comprendre quelque chose. Elles produisent ainsi par la même occasion une nouvelle question insoluble : celle de la confiscation des décisions politiques par des spécialistes, ou plus exactement par ceux qui rémunèrent les spécialistes.

Il est souvent étonnant, en résolvant un problème technique, de constater qu'on clarifie des questions qu'on n'aurait pas songé à leur associer, et qu'on n'aurait probablement pas conçues autrement. Il est remarquable de voir comment sont nés le projet GNU, Linux, le copyleft, les Creative Commons ou Wikipédia, en cherchant à modifier un simple pilote d'imprimante.

Il n'est pas moins fascinant de voir comment ces mêmes questions qu'un enfant comprendrait, peuvent devenir d'une complexité inextricable dès qu'elles tombent entre les mains de juristes, de politiques et d'activistes, même animés des meilleures intentions. La vérité est que, séparées les unes des autres, elles bloquent les possibilités de trouver des solutions pratiques pour chacune, aussi bien que l'intuition de principe plus généraux.

Des chants et des senteurs

Y aurait-il un rapport entre le chant des oiseaux et des insectes, et les senteurs du matin ? Oui, on peut l'imaginer, puisque les êtres qui hantent ces lieux se nourrissent de cette même terre qui génère ces fragrances. Soit, mais comment cette musique qui nous accueille au réveil pourrait-elle avoir quelque chose à nous dire de ces senteurs, car chez notre espèce, l'ouïe est un sens plus développé que l'odorat ?

Dans la pénombre de la chambre, me reviennent en mémoire les senteurs et les chants d'oiseaux d'autres lieux. Un léger courant-d'air agite mollement les rideaux tirés. Allongé et encore imprégné de sommeil, avant mon premier verre d'eau, je suis tout entier présent à travers ces deux sens, je suis pleinement dans les senteurs et les chants.

Hier soir aussi, en sortant sur le seuil après le dîner, je m'en souviens, j'ai été saisi par cette harmonie entre ce que je sentais et entendais. La nuit était déjà tombée.

La nuit tombe tôt ici. C'est surprenant quand on est habitué aux longues journées chaudes de chez moi. On ressent cette impression des longues soirées qu'on associait à l'arrivée de la fraîcheur. Ici, ces longues soirées sont chaudes, chargées de senteurs et du chant des insectes, des crapauds et des oiseaux de nuit.

Quatorzième carnet

L'ambiguïté des impressions

Textes et prétextes

J'ai enfin revu Cintia, la femme de Djanzo, qui a une si belle voix, et dont j'ai déjà parlé dans mon journal. Profitant des congés universitaires, elle est descendue quelques temps de Catalga où elle enseigne le français. Elle s'étonne un peu de quoi je parle dans mes carnets.

Non, je ne cherche pas vraiment à défendre des idées, ni davantage à décrire les lieux où je passe, comme en des temps où les récits de voyageurs étaient la seule source de connaissance sur des pays lointains. Je suis conscient de ce que la plupart des conceptions que je professe ont de singulier. Je ne les énonce pas cependant dans le but d'en convaincre qui que ce soit. Non, je n'ai pas entendu des voix m'enjoignant de les prêcher.

Je ne donne pas à ce que je pense autant d'importance qu'on pourrait le croire par inattention. Quant aux pays que je décris, il y a aujourd'hui tant de sources de connaissance en ligne (quoique). Non, ce ne sont que des prétextes.

« Des prétextes ? » s'étonne Cintia, « Tes relations et tes réflexions sont pourtant élaborées. » Évidemment, j'ai besoin de bons prétextes.

Cintia

Cintia est jeune et jolie. En cette saison, quand elle est en congés, elle se vêt légèrement : un short et un débardeur, ce qui est particulièrement léger pour la mode vestimentaire de la région. Malgré cela, on ne la remarquerait pas vraiment. Rien de singulier ne retiendrait notre attention : quand elle me fut présentée, c'est à peine si je l'avais remarquée, du moins avant qu'elle n'ouvre la bouche.

Sa tenue légère aurait plutôt quelque chose de chaste, d'adolescent, de jeune fille sage. Elle n'est pas maquillée, ne porte pas de bijoux, et ses cheveux sont négligemment attachés en une queue de cheval. Tout semble insoucieux en elle des effets que les parties de son corps qu'elle ne cache pas pourrait avoir sur un homme ; et ils sont faibles justement. On la trouve seulement jolie et sympathique. Ce n'est qu'au moment où elle parle qu'on la voit vraiment, et qu'elle commence à exercer une réelle fascination. Son regard, son port de tête, les gestes de ses mains en sont alors chargés d'une singulière prégnance.

J'imagine que cet effet qu'elle produit n'est pas sans rapport avec sa fonction d'enseignante de langue étrangère. C'est en donnant des cours à ses étudiants à peine plus jeunes qu'elle, qu'elle a dû apprendre à cultiver cette prestance, qui n'est pas sans affectation peut-être, mais dans laquelle on la sent à son aise. C'est encore ainsi assurément qu'elle a appris l'exactitude de sa langue, et cette précision dans la prononciation, qui lui donne un ton plus affecté encore peut-être, mais tellement bien maîtrisé. Cintia atteint à un naturel de l'affectation qui m'impressionne fortement.

Qu'on ne se méprenne pas. Il n'y a aucune ambiguïté dans notre relation, aucun jeu de séduction : elle est la femme d'un ami, et je pourrais être son père – que dis-je ? son grand-père. Bien sûr, si j'étais tombé réellement amoureux d'elle, de tels préjugés bourgeois ne sauraient me retenir et je la courtoiserais, même sans espoir, mais il n'y a rien de tel entre nous.

Cintia et la chanson française

Nous avons redécouvert ensemble, Cintia et moi, quelques chansons de Georges Brassens. Comme son mari Djanzo, et comme tous ceux qui sont attachés à la langue française, elle aime cet auteur, ses paroles autant que sa musique. On ne prête souvent que peu d'attention aux musiques de Brassens, qui paraissent se réduire à l'accompagnement minimaliste d'une guitare et d'une contrebasse.

Je n'avais jamais écouté attentivement [*La Religieuse*](#), qui décrit les rêveries suggérées par l'austère robe de bure d'une jeune sœur : « Tous les cœurs se rallient à sa blanche cornette, si le chrétien succombe à son charme insidieux, le païen le plus sûr, l'athée le plus honnête se laisseraient aller parfois à croire en Dieu. Et les enfants de chœur font tinter leur sonnette... Il paraît que, dessous sa cornette fatale, etc. »

Cintia et moi n'avions pas encore remarqué que la musique était de celles qui accompagnent un strip-tease, rendue à peine méconnaissable par les sonorités de la guitare et de la contrebasse, inhabituelles en la circonstance, et un léger déplacement du tempo qui la fait ressembler à une plainte au premier abord. Il y a là une figure de rhétorique proprement musicale qui provoque, dès les premières notes, un effet d'humour qui fonctionne d'autant mieux qu'il le fait du seuil de la conscience.

Ambiguïté du voile et du dévoilement

La redécouverte de cette chanson m'a probablement inspiré mes réflexions d'hier sur la tenue de Cintia, à la fois chaste et dénudée. Bien sûr, ce qu'on nous cache excite notre imagination. C'est toute l'ambiguïté du voile et du dévoilement, telle que l'ont largement commenté les poètes mystiques arabes et persans.

Il y a de quoi alimenter un autre regard sur la guerre du voile telle qu'elle se livre en France. Les austères bourgeois laïques ne trouveraient-ils pas trop suggestif le voile coquin, qualifié pour l'occasion d'islamique, dont aiment se coiffer les espiègles lectrices de ces poètes ? Contrairement à la religieuse de Brassens, nous savons qu'elles n'ont pas fait vœu de chasteté, et elles nous laissent imaginer tout ce que nous voulons.

Les musulmanes prennent goût à cette stratégie, qui paraît déstabiliser le comportement trop souvent cavalier que bien des hommes s'autorisent envers les femmes. Elles sont donc doublement gagnantes : elles affirment leur féminité tout en inspirant le respect.

Celles de la région ne sont pas en reste, et elles en inspirent aussi qui ne sont pas musulmanes. Elles ont remis à la mode ce qu'on appelait dans mes jeunes années un fichu. Ce n'est pas le cas de Cintia, qui, elle, se voile coquettement de mots.

Le buffle et la mâcre bicorné

Pas de bœufs ici, ni de vaches ; seulement des buffles, tout noirs, avec de belles et fortes cornes. Les buffles n'ont rien à voir cependant avec les nerveux taureaux camarguais, ou ceux d'Espagne aux larges cous ; les buffles sont doux, ils se déplacent avec lenteur.

On les élève peu pour la viande. Ils se sont rendus irremplaçables pour travailler dans les rizières. Ce sont des animaux de trait, voire de simples moyens de transport. Il n'est pas rare de croiser quelqu'un qui se déplace à dos de buffle, même en ville.

On les élève aussi pour le lait. Chaque matin, en me levant, je vais chercher le bidon laissé par une voisine à la porte du jardin. Peut-être les élève-t-on aussi pour le style particulier qu'ils savent donner à un paysage.

Les buffles aiment les prairies marécageuses, qui ne manquent pas autour de Citagol, là précisément où l'on trouve la mâcre bicorné. La mâcre bicorné est une plante aquatique qui pousse

dans les eaux douces, calmes et peu profondes. Son fruit est une sorte de noix, dont le goût rappelle un peu celui de la châtaigne, et comme celle-ci, elle est blanche à l'intérieur sous une peau rigide et sombre. On les appelle d'ailleurs parfois « châtaignes d'eau ». J'en mange tous les matins dans le muesli que je prends avec du lait de buffle.

Buffles et mâcres se côtoient donc, et c'est peut-être pourquoi ils se ressemblent. Les fruits de la mâcre bicornes ont la forme et la couleur d'une tête de buffle de la taille d'une noix. En séchant, ils deviennent tout noirs. Les cornes sont formées par deux gousses qui s'élancent en deux longues pointes recourbées, d'où leur nom.

Il semblerait que la nature imite la nature, que le buffle imite la mâcre bicornes qu'il côtoie, ou que la macre imite la tête du buffle ; que les deux se donnent du moins des formes communes comme pour signifier une affinité particulière. Comment cela est-il possible ? Roger Caillois avait noté quelques intuitions à ce propos dans un écrit de jeunesse qu'il ne publia jamais, *Nécessité d'esprit*, et qui, la plupart du temps, n'est même pas signalé dans ses bibliographies. Il ne l'acheva jamais, y puisant pourtant des éléments développés dans ses livres postérieurs.

Le propos de l'ouvrage était ambitieux bien qu'inabouti. On peut y lire une volonté de refondation du Surréalisme lui-même, proposant de rompre définitivement les amarres avec la littérature pour une phénoménologie de l'imagination, dépassant les barrières entre la méthode scientifique et le fonctionnement réel de l'esprit. Le Ministère de la Sémiogéographie vient de traduire cet ouvrage en citangolais.

Le gouvernement citangolais

D'après ce que j'ai compris, on ne doit pas prendre le terme de ministère dans le sens gouvernemental qu'il a chez nous. C'est ce que s'évertue à m'expliquer Kalinda pendant que nous prenons le thé sur la terrasse. D'ailleurs, au sens qu'il a chez nous, il n'y a pas proprement de gouvernement à Citangol ; il n'y a pas de gouvernement unifié et coordonné. Il y a un ministère des affaires étrangères, il y a aussi un ministère de la défense, qui, par la force des choses, sont en relation l'un avec l'autre ; voilà à peu près tout ce qui pourrait ressembler à un gouvernement. Pour autant, il ne gouverne personne.

« Le ministère des affaires étrangères a un pouvoir considérable », m'explique Kalinda, « puisqu'il assure la liaison entre les nations constitutives de la République Démocratique de Citangol, et les gouvernements étrangers ainsi que les institutions internationales. »

À cette heure-ci, le soleil est passé suffisamment à l'ouest pour que la terrasse en face de la rade soit tout-entière à l'ombre du toit. Il est dommage qu'il y fasse trop chaud pour le déjeuner de midi, mais c'est alors le bon moment pour y cuisiner avec le four solaire, en courant dès que possible se mettre à l'abri des stores tirés.

« La diplomatie est un art difficile », commente Cintia qui a déjeuné avec nous, « car il suppose qu'on masque souvent ses intentions, qu'on ne dise pas toujours ce qu'on fait, et qu'on ne fasse pas toujours ce qu'on dit. Comment dans ces conditions s'assurer que l'on agisse selon la volonté du peuple ? Comment communiquer avec ce peuple, s'assurer de son jugement et lui rendre des comptes ? C'est positivement impossible. Le peuple peut bien sûr se manifester par des démonstrations diverses, comme il l'a fait ces derniers temps face aux provocations états-uniennes en Mer de Chine et en Corée. Il n'appartient pourtant qu'à la seule subtilité des ministres de savoir quelles décisions en tirer, au risque d'être lourdement sanctionnés si, à terme, ils se révèlent s'être trompés. »

Il m'avait déjà semblé que les ministres des affaires étrangères – ils sont trois – étaient très attentifs aux moindres manifestations populaires – pas à des sondages ni à la presse professionnelle – aux moindres tracts, bombages, meetings, jets de pierres ou d'objets divers sur des ambassades, et

qu'à travers cette attention qu'ils leur accordaient, ils les encourageaient, probablement en toute connaissance de cause. Voilà sans doute une façon habile de communiquer sans y paraître.

Grammaire des sensations

Je me demande si les parfums ne sont pas aux plantes ce que le chant est aux oiseaux ; si les senteurs ne sont pas les chants des arbres et des fleurs.

Les uns utilisent des moyens mécaniques – l'ébranlement acoustique de l'air – les autres des procédés chimiques – l'exhalaison de molécules odorantes. Je ne peux croire que la symphonie qu'ensemble ils composent serait sans harmonie, ni non plus sans confluences.

La vision est le sens que l'espèce humaine a le mieux développée, non pas l'ouïe, et moins encore l'odorat. Nous sommes probablement parmi les espèces qui perçoivent le mieux les teintes chatoyantes des fleurs, celles des plumages des oiseaux tropicaux, des ailes des papillons. On peut s'étonner que des espèces animales et végétales se soient donné d'aussi vives et d'aussi riches couleurs dont elles ne se seraient même pas souciées de se donner les organes pour les percevoir.

J'imagine que, ces couleurs, les plantes et les insectes ne se les sont en réalité pas donné ; elles ne se sont donné que des senteurs, dont les teintes ne sont peut-être que des résultantes chimiques. Par exemple, la fleur rose que je vois à quelques mètres de moi dans les feuillages, n'est que m'a façon de voir sa senteur, que je ne pourrais percevoir d'aussi loin. Elle ne serait que ma façon de la voir comme une abeille ou un papillon la sentiraient – ou devrais-je dire aussi : la verraient ?

Dois-je dire qu'ils la verraient, ou qu'ils la sentiraient ? J'imagine que l'insecte doit construire une image olfactive de cette fleur, fort semblable à notre image visuelle. L'optique sait parfaitement bien décrire ce qu'est une image par les croisements de rayons lumineux sur une surface optique, et la distinguer de l'objet, mais on ne saurait dire où se ferait exactement la vision de cette image.

Pourrait-on parler pour une abeille de la vision d'une image olfactive ? Pourquoi pas ? Mais nous devrions alors oublier la définition de l'image que nous propose l'optique.

Qui saurait nous dire où se trouve l'image que nous voyons ? Elle n'est pas dans les rayons lumineux, elle n'est pas dans leur source, elle n'est pas sur la surface optique ; elle n'est ni dans l'humeur aqueuse, ni dans le cristallin, ni dans l'humeur vitrée, ni sur la rétine, ni dans le nerf optique, ni non plus dans le cerveau. On ne trouve là nulle image telle qu'on la verrait sur l'écran de visée de notre appareil photo, ou plus simplement dans le reflet d'une vitre : mais ces images-là, savons-nous mieux dire où en serait la vision ?

Quinzième carnet

De la ville

La forteresse La Dong

On trouve peu à Citangol de vestiges et de monuments de pierres, anciens et solides, comme en Europe, et tout particulièrement autour de la Méditerranée. Il en est ainsi dans toute l'Asie, du moins si l'on ignore des vestiges abandonnés, comme ceux d'Angkor, qui ne sont même pas si anciens, ou encore les ruines perdues dans le désert du Taklamakan de l'antique cité de Jumbulak Kum, disparue dans les sables avec le cours de la Keriya, bien avant que ne naissent Paris ou Berlin. On trouve peu de telles constructions en Asie dans le cœur de l'espace urbain actuel.

On a peu construit en dur en Asie, surtout sur la façade pacifique. C'est différent déjà entre l'Océan Indien et l'Himalaya, qui divise le continent en deux mondes bien différents. Dans l'Asie du Sud-Est, les vestiges sont surtout ceux de la colonisation.

On trouve cependant les ruines d'une vieille citadelle de pierre dans un quartier du nord de Citangol. Quoi que très vieille, on y a utilisé du béton ; les Romains en employaient déjà. La construction se mêle à la roche, tirant parti d'un affleurement minéral dans l'étroite plaine côtière. La citadelle est dans la ville ; les deux s'interpénètrent maintenant. Elle est passablement entretenue. Les services de la voirie se donnent visiblement la peine de ne pas la laisser dévorer par la végétation, mais ne font rien de plus. J'y suis passé hier sans prendre le temps de la visiter.

Rêves de pierres

La Dong m'a laissé une curieuse impression qui a inspiré mes rêves de la nuit. Non, j'ai plutôt rêvé de Paris. J'ai plus exactement rêvé d'une curieuse synthèse de Paris et de Marseille ; d'une Marseille qui aurait englobé Arles, Salon et Aix, les Baux et les environs de l'Étang de Berre. Une Marseille qui serait devenue au cours des siècles une immense métropole, une grande capitale du Sud.

Paris est une ville dont le passé est demeuré singulièrement présent dans la pierre. La capitale cultive son patrimoine, étrangement pétrifié. Bien que Marseille soit une plus ancienne métropole, son passé y est moins présent, contrairement à Arles. Aussi, la ville dont j'ai rêvé pourrait être Rome aussi bien, ou Florence. Oui, une synthèse de Paris, Rome, Florence et Marseille.

Vu d'ici, ces capitales sont singulièrement – comment dire ? – minéralisées. On l'oublie en y vivant, on ne voit plus ces monuments de pierres qui nous regardent de haut. C'est dur, c'est sec ; c'est le cœur de pierre d'une civilisation.

Un ami des États-Unis de passage à Marseille s'était exclamé en passant devant les créneaux de Saint Victor : « Ça a l'air vieux, ça a au moins trois siècles. » Il est curieux que plus on est au centre d'un empire mondial, moins on a le sens d'une profondeur historique. C'est moins un sens de l'histoire que nous offrent ces minéralisations, qu'une impression de permanence. C'est une impression fallacieuse de permanence, car l'histoire est plutôt son contraire.

Évidemment, cette impression fallacieuse vient de ce qu'on ne voit pas vraiment ces constructions de pierres. En définitive, on les cache à force de les montrer, de les illuminer la nuit, de faire de leur réalité une fiction. Cette nuit, je les voyais parfaitement en rêve, muettes et énigmatiques. Je les voyais dans leur réalité la plus nue, comme seul le sommeil sait la dévoiler.

En ville

Je me suis réfugié dans le centre de Citagol. Kalinda reçoit ses enfants, ses enfants et ses petits-enfants. Je ne les fuis pas, ni eux non plus, d'ailleurs nous nous sommes rencontrés, mais si la maison de Kalinda est confortable pour deux personnes, elle commence à devenir étroite si l'on y ajoute un autre couple accompagné de deux adolescents. Un ami de Kalinda en déplacement vers le sud m'a laissé son appartement pour quelques jours.

Il m'est difficile de me convaincre que je n'aie pas changé de ville, et même de pays, tant le climat y est différent de celui de Kalantan. L'appartement est au rez-de-chaussée d'une rue passante largement utilisée par les transports en commun. Aussi vaut-il mieux éviter d'ouvrir les fenêtres qui donnent sur la rue pour faire du courant d'air ; ni les volets non plus, car la façade est ensoleillée du matin au soir. Malgré des ventilateurs associés aux plafonniers dans toutes les pièces, la chaleur y est accablante.

Je me suis résolu à tout laisser fermé durant la journée, et à aller travailler à la terrasse ombragée d'un bar avec mon portable, celui que Ziad m'a donné. Heureusement elles sont nombreuses à proximité. On trouve une place pas loin, plantée de nombreux arbres, et particulièrement tranquille en cours d'après-midi.

Le soleil se couche tôt ici. Quand la circulation se calme, on peut ouvrir les fenêtres, et même les volets. Il ne me dérange pas qu'on me voie de dehors. Il fait cependant bien plus chaud encore que chez Kalinda, où l'air est rafraîchi par la végétation plus dense et la proximité de la mer. En ville, les murs et les chaussées se gorgent de soleil pendant le jour, et chauffent l'air encore longtemps après qu'il s'est caché.

Moustiques et éclairage urbain

Les moustiques, sous ces latitudes, pourraient devenir un fléau si l'on ne s'en protégeait efficacement grâce à une plante fort commune, que l'on trouve en abondance en Europe aussi, mais dont le nom m'échappe en ce moment. Mêlées à de l'huile corporelle, on s'en répand sur la peau. Son odeur est agréable, évoquant la fraîcheur de ruisseaux et d'ombrages, mais pas pour les moustiques à l'évidence. Il est interdit ici de les exterminer, mais on n'est pas obligé de les nourrir.

Cette odeur n'est d'ailleurs pas répulsive pour tous les arthropodes, et ne paraît pas déplaire aux abeilles ni aux papillons ; à ceux qu'attirent les senteurs végétales, mais qu'on ne trouve pas en abondance en ville. Nous répandons tous ici des senteurs végétales.

L'éclairage urbain est avare la nuit à Citagol. Les lampes à vapeur de sodium répandent une lumière au ton de rouille qui est économe en électricité. C'est une lumière chaude et reposante, mais qui semble rendre la température plus accablante encore.

Tout ceci me fait parfois penser que je vis ici à la limite du supportable, et ce n'est pourtant pas sans jouissance. Il suffit de s'abandonner. La chaleur épaisse et lourde, la pénombre des appartements clos, ou de la nuit quand on les ouvre en grand, les moindres bruits, les pleurs d'enfants et les paroles que répandent et mêlent les fenêtres ouvertes, les odeurs que portent l'air humide et chaud, tout cela n'est pas sans saveur, ni sans sensualité.

Depuis le premier jour où je suis arrivé, j'ai pris goût à la place ombragée dans la chaleur de l'après-midi, et j'ai pris goût aux nuits longues et moites, à la facilité avec laquelle je peux me lever de ma table et sortir pour flâner dans la nuit, aux présences que l'on sent toutes proches de corps endormis, ou occupés. Le premier jour, en rentrant de la terrasse sur la place, je me suis allongé et me suis endormi jusqu'à la nuit tombante. Depuis, je pratique ces siestes tardives, entre la fin d'après-midi et la nuit où la faim me réveille.

Chez moi

Ce climat et ce mode de vie n'incitent pas à l'action ; ils cultivent plutôt les penchants à la paresse et à la sensualité. Ce n'est pas désagréable. On s'y noie dans le présent, un présent immobile qui se creuse sur place plutôt que se prolonger dans la durée.

Les habitudes se prennent vite. En trois jours, il me semble être là depuis toujours et à jamais. La toile cirée de la table m'est devenue familière et rassurante. Quand je tourne la clé dans la serrure, je ressens déjà l'impression rassurante de rentrer chez moi, alors que je n'envisage pas d'y rester la semaine entière.

Il n'y a rien dans une telle situation qui nous incite à mûrir des projets, à regarder un peu loin, mais seulement à répéter une journée toujours identique à elle-même, d'autant plus qu'en ces contrées rien ne varie beaucoup selon les saisons, ni les températures, ni le temps d'ensoleillement. Et je m'attache déjà aux gens que je ne comprends même pas quand ils me parlent, mais avec lesquels nous échangeons déjà des saluts amicaux.

Déjà je retrouve ici des impressions de mon enfance. Des impressions que je ne revivrai plus chez moi tant la vie y a changé. On vit encore beaucoup dehors ici. Les bars et les épiceries ferment tard, toujours deux ou trois voisins discutent avec l'épicier d'en face, devant l'étalage. Le soir, des femmes sortent leurs chaises devant le seuil et bavardent. Des enfants jouent au ballon sur le trottoir devenu vide de passants. Comment ne s'attacherait-on pas les uns aux autres ?

Comment puis-je continuer à travailler dans ces conditions ? J'y parviens malgré tout. Ma pensée est cependant comme déplacée, lentement emportée comme par un léger courant. Par exemple, j'ai ouvert mon clavier ce soir en songeant à ce que j'écrivais au début de mon voyage, que nous nous piégeons avec nos techniques en cédant à la paresse.

Ce que je suis en train de vivre ici me paraissait jeter un éclairage nouveau et intéressant sur mes remarques d'alors, mais en écrivant, je me suis laissé déporter. Je me suis laissé emporter pour d'autres réflexions... À moins que celles-ci n'éclairent en effets mes premières remarques.

La pluie tombe encore ce soir et fraîchit l'atmosphère. Je regarde tomber les gouttes dans le faisceau de la lampe devant la fenêtre ouverte. L'épicier doit converser avec ses amis sous la bâche. Ils presseront le pas sous la pluie en rentrant chez eux.

Remarques sur la marchandise et le réel

Je crains que l'époque se fasse une idée fausse du confort. Il s'agirait de ne ressentir ni la chaleur ni le froid. Il serait souhaitable de ne percevoir aucune odeur. On n'utilisera pas des parfums, mais des désodorisants. Pas d'odeur, mais seulement une « sensation de fraîcheur ». On souhaiterait ne pas être dérangé par le chant du coq au matin, le vacarme des grenouilles le soir, les pleurs d'enfants dans le voisinage, la circulation dans la rue... Je ne sais pas si c'est ce que cherche l'homme contemporain, mais c'est ce qui lui est vendu. Je ne sais pas si nous ne préférierions pas les aubes glacées où l'on se frotte les mains pour se réchauffer, les chaleurs torrides qui nous trempent de sueur, les odeurs de foin coupé, les fortes senteurs des algues qui se décomposent après la tempête, les mouches qui tourbillonnent et courent sur notre peau..., toutes ces sensations qui nous rappellent que nous vivons et sommes au monde.

De toute façon, les publicités ne tiennent pas leurs promesses. Nous n'obtenons pas plus de réel confort aseptisé, que les simples moyens de rendre moins agressives les sensations du monde : chemins ombragés, ou ensoleillés à la saison où tombent les feuilles, volets de bois épais ou stores de bambou qui absorbent le bruit et la chaleur, orientation bien conçues des constructions... Des pays que l'on dit tempérés ne le sont alors plus tant que ça, sans qu'on puisse invoquer un réchauffement climatique dont les effets sensibles sont supposés n'être encore qu'à venir.

Ce que la publicité vante n'est peut-être pas souhaitable, mais n'est surtout pas réel. On peut se demander si elle cherche seulement à être crédible. Si l'on y est attentif, les publicités se proposent seulement de nous faire rêver à des impressions qu'elles associent au produit. Ce fut certes toujours un peu le cas, et les objets n'ont souvent de prix à nos yeux que pour les impressions qu'ils nous suggèrent. Mais enfin, celles-ci doivent quand même leur être incorporé de façon plus tangible, et aussi à l'environnement physique avec lequel ils interagissent.

La nuit

Le ventilateur au-dessus de ma tête m'hypnotise dans la pénombre de la pièce où je me suis étendu. J'entends dans le soir qui tombe hurler les oiseaux de mer. L'appartement est grand pour moi tout seul, que Galatar a quitté pour quelques-temps avec sa femme et ses deux enfants. J'y ressens un agréable malaise, qui tient peut-être à l'empreinte confuse qu'ils y ont laissée.

Le ventilateur m'hypnotise avec un très léger bruit qui me berce et me laisse flotter entre l'éveil et le sommeil.

On trouve dans Citagol des quantités de petits restaurants où l'on mange bien pour un prix dérisoire, comparable à ce que l'on dépenserait pour cuisiner chez soi. Je préfère souvent cette deuxième solution, mais il est agréable aussi, à la nuit tombée, de sortir de chez soi, marcher quelques pas pour s'asseoir à une table garnie et se laisser servir. Il y a dans ces sorties tardives quelque chose d'une petite fête.

Il peut être un peu triste de manger seul. On mange seul aussi dans un restaurant, mais pas totalement dans ces établissements de quartiers. Ils ont leurs habitués, des clients qui ont leur serviette personnelle rangée dans un petit casier, et qui donnent au lieu une convivialité particulière. Les habitués la partagent avec générosité, ils en font profiter le client de passage. On a ici une façon très délicate de vous montrer qu'on vous voit sans vous affliger de regards pesants. Dès la deuxième fois qu'on y retourne, on commence à se sentir un habitué.

J'ai parfois l'impression d'être comme un voleur de la vie quotidienne des autres. Je comprends qu'on n'aime pas ici les touristes. J'imagine qu'on doit me prendre pour un marin en escale.

Seizième carnet

Deux nuits à Kalantan

Des réseaux proprement sociaux

« Je n'utilise pas les réseaux que l'on nomme sociaux », dis-je. « Je ne fréquente que ceux qui mériteraient mieux une telle appellation : listes de diffusion, wikis ou forums. »

Les listes de diffusion et les forums n'ont pas pour vocation de rassembler des amis, et moins encore des suiveurs. Cela, Ziad avec lequel je discute le sait aussi bien que moi. Ils ont seulement pour fonction ce que leur nom indique : permettre à des gens d'échanger sur des sujets précis. Ils peuvent être largement ouverts au premier venu qui s'intéresse à ce sujet, par exemple l'usage d'un programme ou même d'un système, la pratique d'une discipline, la typographie par exemple, ou la pêche à la mouche. Ils peuvent être au contraire très fermés sur un groupe de travail, qui publie une revue par exemple, ou partage un projet précis, voire confidentiel.

« Sur ces sites et ces forums, on prise peu que des intervenants s'éloignent du sujet, et notamment de ses aspects les plus pratiques », continue Ziad. « On peut être cependant surpris de voir combien l'approche technique et concrète d'un sujet précis parvient à soulever des questions plus larges : questions éthiques, politiques, philosophiques, philologiques, voire métaphysiques. Un bon modérateur ne refusera pas de tels élargissements, s'ils répondent du moins à des problèmes effectivement soulevés par le centre d'intérêt commun. De tels élargissements sont, au contraire, très intéressants quand ils ont lieu. Ils nous aident à mieux cerner et à mieux comprendre d'abord le projet qui nous rassemble. Accessoirement, ils sont intéressants aussi d'un point de vue plus personnel, permettant de mieux saisir pourquoi les choix éthiques, philosophiques, politiques..., sont moins essentiels le plus souvent que les questions pratiques qui nous poussent à les faire. Ceci cultive généralement une ouverture d'esprit, et une écoute aussi attentive que généreuse pour les jugements de chacun. Pour autant, elles ne suffisent pas toujours à éviter tout dérapage. On s'emporte, on s'agresse parfois, et le plus souvent parce qu'on se comprend mal. »

« Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles on se comprend mal sur un forum ou une liste », dis-je. « Les premières sont évidemment celles qui sont propres à l'écrit. Il n'est pas facile de faire passer dans le texte ce qui est en jeu dans la parole : le ton, la voix, les gestes, les regards... »

J'ai quitté le centre-ville et j'ai repris ma cohabitation avec Kalinda. Elle n'est pas là ce soir, et j'ai invité Ziad à dîner. Il restera pour la nuit, ce qui lui évitera de traverser deux fois la ville pour revenir demain au chantier.

« Il y a aussi toute la dimension phatique de la parole », continué-je, « que l'écriture tend à filtrer pour des questions de concision. Bien sûr, il existe tout un art de la plume qui consiste, sans l'alourdir, à faire passer dans le signe écrit toutes les nuances de l'oral. Cependant, même à supposer qu'on possède cet art, on doit encore rencontrer en face de soi l'art complémentaire de la lecture, qui consiste à reconstituer dans le texte les couleurs de la parole. C'est beaucoup demander. Et puis, et c'est la principale cause de malentendus, on se connaît généralement trop mal les uns les autres sur une liste ou un forum. On a des interlocuteurs lointains que l'on n'a bien souvent jamais vus. »

Sites personnels

« Voilà le problème auquel il serait le plus facile de porter remède », me répond Ziad. « Le web nous donne depuis son apparition de bons et rapides moyens de nous présenter à nos interlocuteurs. Il nous donne surtout ceux de nous faire connaître tel que nous le souhaitons, de choisir notre costume plutôt que de nous le laisser tailler par des esprits pas toujours bienveillant. La plupart de ceux que je croise sur des listes et des forums possèdent un site ou au moins un blogue, sur lesquels ils peuvent se présenter tel qu'il leur semble bon, et ils ne s'en privent pas. Pourquoi donc ne signons-nous pas toujours nos messages avec leur adresse ? »

C'est la première fois que Kalinda me confie sa maison et son jardin. Elle est en mer avec des sémiogéographes, et ma présence inutile aurait seulement limité l'espace de chacun. Entretenir seul son appartement n'est pas très difficile ni coûteux en temps. Kalinda ne se préoccupe d'ailleurs pas beaucoup de le nettoyer. Qu'est-ce qui le salirait d'ailleurs ? Nous nous déchaussons à l'intérieur, nous sommes relativement loin de la route, et peu de poussières volent de la terre humide des jardins.

« Je comprends que certains ne souhaitent pas avoir un site ou un blogue », continue Ziad, « et je ne soutiendrais pas qu'on en fasse une obligation pour participer à une liste ou un forum – on en fait pourtant bien une de se présenter en s'inscrivant. Mais puisque la plupart en ont déjà, pourquoi ne pas l'indiquer en signature de ses messages pour en donner l'accès le plus direct ? Nous avons toujours besoin de nous faire une idée, autant que possible juste, de celui qui s'adresse à nous. Nous nous en faisons une de toute façon, alors autant qu'elle nous soit donnée avec le message, puisque c'est si facile, et qu'elle nous aide à l'interpréter. »

Après le dîner, nous nous sommes installés dans la nuit sur la terrasse, faiblement éclairée par les lumières de l'intérieur. La nébulosité nous laisse à peine distinguer des étoiles, mais nous voyons bien la lune qui se couche déjà à l'ouest, dans son premier quartier.

La façon dont les uns et les autres se présentent sur leur site est toujours des plus singulières. Certains ne parlent pas d'eux et montrent seulement ce qu'ils font, réalisent, étudient... D'autres jugent bon de nous renseigner d'abord sur leur civilité : fonctions officielles, diplômes, parcours professionnels ; d'autres encore veulent nous faire partager leur vie de famille, étalent les photos, et même les vidéos de leurs jeunes enfants... Pourquoi pas ?

De toute façon les sites personnels ont des départements distincts, plus ou moins nettement séparés les uns des autres, affichant différents profils. On a toujours plusieurs activités, plusieurs centres d'action, plusieurs profils, ce qui ne veut rien dire de plus dans ma bouche, qu'on peut toujours nous regarder sous divers angles. Jamais avant l'invention du web, on n'avait eu autant de liberté dans la façon dont on se présente, et dont on articule ses différents profils. Chacun peut bien le faire à sa façon ; il ne pourrait d'ailleurs le faire autrement car il n'en existe aucune de conventionnelle, et je peux comprendre que certains y trouvent difficulté et y renoncent.

« Un bref passage sur le site d'un interlocuteur qu'on ne connaîtrait pas, nous aiderait bien souvent à mieux comprendre certains de ses propos qui nous heurtent, et nous aiderait au moins à trouver des réponses plus justes », m'approuve Ziad. « De toute façon, les occasions de querelles sont bien moindres sur les sites et les forums que sur les réseaux que l'on dit sociaux. On peut certes s'y fâcher, ou s'y faire des amis, mais pour des raisons souvent plus sérieuses que de simples malentendus. »

Des mots qu'on emprunte

Nous nous sommes séparés tard dans la nuit, mais j'ai quand même pris une heure à retranscrire dans mon journal notre conversation du soir. Je m'y suis remis ce matin pour la compléter. Bien sûr, nous avons parlé en anglais.

Je suis à peu près sûr que si je n'avais pas traduit de l'anglais, j'aurais glissé quelques anglicismes dans mon journal. Je n'aurais peut-être pas traduit *followers* par « suiveurs », ou *post* par « message ». En traduisant, le mot français vient automatiquement. Comment se fait-il qu'en ne traduisant pas, ce soit souvent le mot anglais ?

Je sais bien que parfois le mot dans une langue fait écran à son équivalent dans une autre. Oui, j'ai parfois dans la tête le mot d'une langue étrangère qui est si bien conçu et qui correspond si bien à ce que je veux dire que je ne trouve plus l'équivalent français. Ce ne sont pourtant presque jamais des mots de cette sorte qui viennent toujours plus souvent remplacer ceux de notre langue dans les conversations les plus courantes, et pour ne rien dire de plus. Qui ne retrouverait plus des mots aussi courants et évidents que « message », « boîte », « dièse »... ?

Je ne suis pas contre adopter les mots d'une langue étrangère plutôt que d'en inventer de nouveaux. La langue française n'est pas bien vieille, et tout son vocabulaire a été puisé dans d'autres. Mais quel besoin aurions-nous dans les cas que j'évoque d'emprunter des mots ?

Les jeux de passe-passe entre l'anglais et le français sont parfois amusants. Locke avait utilisé le mot *understanding* pour rendre le latin *cognitio*. Le mot latin avait été depuis le treizième siècle emprunté par la langue française sous la forme de « cognition », mais le traducteur de Locke préféra forger « entendement ». Bien plus tard, après que le français eut définitivement abandonné « cognition », les anglophones le reprirent au vingtième siècle comme terme scientifique, avant que des Français ne les suivent, pensant adopter un mot nouveau.

Le temps qu'il fait

Le temps est couvert mais il ne pleut pas. Des rafales du large secouent bruyamment les feuillages. Le vent fait avancer les nuages très vite, mais il ne les dissipe pas. Il en entraîne toujours de nouveaux. Il les déchire, les étire et les déforme sans les dissiper. Il les tord et les essore sans en laisser tomber la moindre goutte.

La véritable immensité, telle qu'on peut la contempler de la terre, elle n'est ni celle de la mer, ni de l'horizon terrestre, ni celle des plus hautes cimes ; l'immensité, ce sont les nuages. Au-dessus de nos têtes, ils ressemblent à un reflet déformé de continents immenses et convulsifs, ils sont comme un double vapoureux de la croûte terrestre qui s'émanciperait, se revêtant de la profondeur du ciel qu'il cache, et se chargeant de la démesure de l'espace sidéral.

Même d'ici, vues de loin, les vagues paraissent immenses. Le vent est puissant, mais il n'est pas très rapide, et si les vagues sont si grandes, c'est surtout d'arriver de si loin sans avoir rencontré d'obstacles.

Les oiseaux de mers, haut dans le ciel, se laissent porter. Ils planent en battant l'air de leurs ailes largement ouvertes pour ne pas se laisser entraîner dans les terres. Ils n'avancent ni ne reculent et c'est comme s'ils tombaient horizontalement, quasiment immobiles, à peine secoués et doucement déstabilisés d'un côté ou de l'autre, et ils poussent des cris chargés d'une joie sauvage.

Le vent emporterait le fauteuil en rotin de la terrasse si je ne m'y étais assis. Je m'y abandonne comme le font les oiseaux dans le ciel, et je les laisse crier pour moi.

Un instant l'immensité des vagues est démultiplié par une somnolence où je plonge. Les vagues deviennent aussi vastes que des îles pendant un furtif instant. J'en ressors hanté par le désir des lèvres de Kalinda.

Le leurre du signifié ultime

Je ne sais si l'on se rend bien compte que je suis un mystique : un mystique sans dieu, bien sûr, un mystique de la beauté des choses. Je soupçonne toujours plus souvent la diversité des religions

du monde – que leurs adeptes me pardonnent – de n’être que des formes corrompues d’une telle mystique originelle.

Je crois me souvenir que Hegel disait que la religion correspondait à un moment de l’histoire où la poésie et la philosophie n’était pas encore séparées. Wittgenstein, lui, avait écrit que la philosophie devrait être écrite dans une langue poétique, montrant par là qu’il était un grand mystique du monde contemporain. Je retiens surtout que les livres que l’on dit « sacrés » sont d’abord des textes poétiques, de même que ceux des grands auteurs mystiques. Les hymnes védiques, les tantras, le *Tao Te King*, la *Bible* et le *Coran*, sont de la poésie, comme le sont aussi le *Mahâbhârata*, la *Théogonie* d’Hésiode ou les *Métamorphoses* d’Ovide, le *Livre Divin* de Farid ud-Din Attar ou le *Dialogue dans le rêve* de Musô Soseki.

Oui, le Coran est un poème. Dicté par Dieu lui-même ? C’est ce que dit le poème ; soit, entendons-le ainsi, mais entendons-le comme un poème. Il me semble que les adeptes des diverses religions – qu’ils pardonnent ma franchise, je ne veux pas les insulter et je sais que rien n’est aussi simple qu’il y paraît – se refusent à lire les textes qu’ils vénèrent pour ce qu’ils disent littéralement, comme on doit lire la poésie où jusqu’à la métrique donne sens. Ils les interprètent comme s’ils étaient des récits ou des dogmes prosaïques, et y cherchent des allégories approximatives.

Même dans les écrits des poètes mystiques, ils cherchent des allégories. L’attraction entre l’amant et l’aimé qui commande jusqu’aux formes insoupçonnables du vivant, ils la voient comme une allégorie, celle entre l’âme et le divin par exemple. Les religieux tendent à voir dans le divin un signifié ultime. Le bon docteur Freud, à l’inverse, voulait voir ce signifié ultime dans le sexe lui-même. Mais il n’y a pas de signifié ultime, le sens circule et respire sans fin.

Le clergé et les citoyens bien-pensants de toutes les époques ont toujours été scandalisés par ces écrits que les générations suivantes rendirent canoniques ; et il est amusant de voir les ruses que les uns et les autres emploient pour feindre de ne pas les comprendre.

Le lendemain chez Ziad

« Je te reçois clair et fort », me répond Ziad quand je lui livre mes réflexions de la nuit. « Mais je t’approuve seulement parce que je me souviens t’avoir entendu dire que les enseignements et les coutumes sont différents, et irréductibles les uns aux autres. – Certes », approuvé-je, « Attar et Musô ne disent rien de commun, ni ne conduisent par les mêmes voies. »

Ziad m’a invité chez lui cette fois, si loin à l’autre bout de la ville, mais où l’océan s’étend devant sa porte. Il est si agréable de se jeter dans les vagues à peine sorti du sommeil qu’il vaut la peine de perdre une heure à traverser la ville.

« Je ne connais pas Musô », me répond-il « et j’ignore tout de la langue nipponne. Connais-tu Al Kabir, le poète Sikh ? » Il nageait déjà dans les rouleaux de l’océan quand je l’ai rejoint, et nous avons commencé à parler en rentrant sur le sable que dorait le soleil du matin. « Oui, je l’ai lu, mais pas dans le texte. Je suis bien incapable de déchiffrer le hindi. »

Carnet dix-sept

Quelque chose d'obscur

À propos d'épingles et d'étoiles

Oui, j'exagère peut-être avec Ovide. Ses *Métamorphoses* sont certes un hymne sacré au culte de l'empire, et même à celui de l'empereur, qu'il déifie. Une telle posture ne m'est pas très sympathique, je l'avoue, cependant elle est à double tranchant, un peu comme la politique de Machiavel. D'un autre côté, Ovide divinise tout le monde, et toute chose, et l'empereur-dieu devient l'égal de n'importe quel citoyen, de n'importe quel homme, et même de n'importe quel être vivant. En divinisant, paradoxalement, il humanise et rend plus proche. C'est comme les conseils au prince de Machiavel : Rousseau avait très bien vu qu'ils étaient autant de conseils au peuple pour se débarrasser du Prince.

Dans tous les cas, on ne peut me contester que son livre soit de la poésie. Pour moi, il résonne avec la phrase d'André Breton : « Cette épingle dont chacun cherche à tirer la sienne du jeu, il me plaît d'en chercher la tête dans les étoiles. »

« Tête d'épingle », « tirer son épingle du jeu », ce sont des expressions françaises que Djanzo ignorait. C'est lui qui traduit ma phrase à nos compagnons avec qui nous discutons sous le grand hangar du chantier. Nous ne sommes pas très occupés ces temps-ci depuis que Kalinda est rentrée. Elle est là elle aussi, avec Djanzo, Ziad et Tagar.

Ziad a cherché sur le web des informations sur Ovide dont il n'avait jamais entendu parler, et il avait été choqué rétrospectivement de la place que je lui avais accordée dans notre dernière conversation. Il aurait été en effet plus conforme à mes goûts que je cite Lucrèce.

Les Italiens sont ainsi, c'est pourquoi ils demeurent si superficiellement et si indécrottablement des catholiques, ne concevant Dieu qu'à travers une Église adorée à sa place. Quand je dis « les Italiens », je pense évidemment aux lettres italiennes, sans préjuger de la façon dont elles hantent tel ou tel ressortissant en particulier.

La citation exacte du *Manifeste*, nous avons fini par la trouver en ligne elle aussi : « L'épingle la fameuse épingle qu'il n'arrive quand même pas à tirer du jeu, ce n'est pas l'homme d'aujourd'hui qui consentirait à en chercher la tête parmi les étoiles. »

Œnologie et culture

Non, il ne faut pas acheter du vin cher. On ne peut jamais être sûr qu'un vin bon marché sera bon, mais on peut être certain qu'un vin cher sera insatisfaisant. Le vin, c'est la terre. Il vaut donc toujours mieux choisir un vin de pays. Le vin, c'est ensuite comment on l'élève, et l'on gagnera à ignorer les crus trop connus dont les producteurs sont toujours tentés d'employer des méthodes peu avouables. Un vin, c'est enfin la façon dont il parvient sur notre table.

Un vin est une denrée qui supporte mal le voyage, et le meilleur choix est là encore le vin de pays. Évidemment, du vin de pays à Citangol, on ne risque pas d'en trouver. L'île est bien trop humide, et pas assez ensoleillée. La terre de toute façon ici ne convient pas.

Il ne faudrait pas croire que les tropiques donneraient l'ensoleillement nécessaire. La vigne n'a pas besoin d'un soleil vertical toute l'année, mais seulement des longues et chaudes journées d'été de l'Europe méridionale. Ici, l'ensoleillement varie peu selon les saisons, et le ciel est souvent

couvert, ou au mieux voilé. À supposer qu'une vigne survive dans ce climat humide, elle n'aurait pas à plonger ses racines profondément dans la terre, elle en perdrait l'aptitude, et le raisin son goût.

Cependant, on cultive la vigne en Angleterre depuis la conquête par Rome, et les Romains s'en contentaient. La région de Bordeaux, pourtant si célèbre pour ses crus, n'est pas non plus une bonne terre à vin, auquel le climat atlantique convient mal. J'imagine donc que si l'on y tenait, on pourrait faire un vin acceptable dans les environs de Citagol. Il manquerait surtout des gens pour le boire, et encore de bons viticulteurs. Même alors, il serait impossible de convaincre des exportateurs d'en acheter. On ne verra donc jamais ici d'autres vins que ceux venus à grand frais des régions de l'ouest de la Chine, s'évertuant d'imiter des vins français, et rendus plus chers encore pour cela, alors que Marco Polo, dans ses journaux de voyage, les trouvait déjà fameux quand ils n'en imitaient aucun.

Si un Saint-Émilion vient d'une terre qui n'est pas des plus favorables à la vigne, pourquoi est-il si cher et si célèbre ? Parce que les vins de la région rappellent ceux d'Angleterre. Le palais anglais a un goût pour les touches subtiles, pour ne pas dire la fadeur, pour les demi-teintes, les paysages de brume et de bosquets... Ma remarque n'est pas ironique : l'insipide a aussi son charme, auquel certaines cultures sont plus sensibles que d'autres. Comme la région de Bordeaux était aussi la mieux placée pour exporter du vin en direction de l'Angleterre, ses viticulteurs devinrent riches, et ses crus renommés. La seule valeur marchande a souvent la main sur les autres, et l'on cherche volontiers des vertus à ce que l'on paie cher.

Les vins de Bordeaux s'accordent bien aux peintures de Turner. Je ne dis pas que les premiers soient insipides, ni les secondes, fades, mais ils servent bien des goûts et des tonalités qui se dérobent comme sous des brumes matinales. Ils sont dépourvus de cette pénombre de l'Espagne, du Languedoc, de la Provence et de l'Italie dont j'ai déjà parlé pendant mon [premier séjour](#).

Je ne suis pas sûr que ce soit ce caractère qui fasse leur renommée mondiale. J'ai même l'impression que les producteurs tentent aujourd'hui de le corriger. Nous savons que de nos jours, on remastérise même les peintures ; dans tous les musées, des restaurateurs leur rajoutent de la netteté et des couleurs, à l'évidence pour favoriser le tourisme culturel. On remixe aussi les vins. On se demande pourtant quel sens il y a à rajouter de la netteté et de la couleur à un Bordeaux, de même qu'à une toile de Turner, ou de la clarté à un Monticelli ou à un Chabaud.

Quand je parle de telles choses à Kalinda, j'ai l'impression qu'elle me voit comme si je redescendais de la lune. Heureusement, le web est là, qui permet d'illustrer de quoi je parle. Les peintures que je lui montre semblent hélas avoir déjà été remastérisées. J'en ressens l'impression équivoque de lui parler d'un monde aujourd'hui disparu.

« Vois le bon côté », me répond-elle, « ça veut dire que tu lui as survécu. » Elle a raison, je survis très bien à ce monde, je me sens bien vivant à côté d'elle, marchant d'un pas assuré vers le futur et sensible à de nouvelles beautés, mais j'en ressens l'exil.

De l'empire romain

Je n'ai jamais rien lu de simple ni de clair sur la nature de l'Empire Romain. Après que Lucius Junius Brutus eut renversé la première monarchie, Rome a été une république, une cité dirigée par un sénat. Seul l'empire était sous le commandement d'un empereur. L'empire était à l'origine une alliance militaire passée entre des cités politiquement indépendantes, un pacte comparable à ce qu'est de nos jours l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord. Le titre d'*imperator* désigna d'abord une fonction militaire, celle de commandant en chef d'une vaste région. Jules César était empereur des Gaules quand il marcha sur Rome.

Il n'est jamais rien de simple ni de clair qui explique comment Rome, et derrière elle toutes les autres cités, finirent sous le commandement d'un général, dictateur unique de celle alliance, sous

une dictature militaire donc ; comment, d'une part, cet empire a prévalu sur la république qui subsistait, et comment d'autre part, cet empire tout entier est devenu romain ; comment l'empire tout entier fut soumis à sa capitale Rome, et comment la République de Rome elle-même lui fut soumise.

Il n'y eut jamais d'invasion barbare, si ce n'est à la marge, car l'empire était déjà constitué de cités barbares, au sens qu'avait ce terme à l'époque. La cité de Rome les avait dominées en distribuant à n'importe qui au sein de l'empire le titre de citoyen. Il y eut bientôt de par l'empire plus de citoyens romains que la cité de Rome n'aurait jamais pu en héberger. Rome domina l'empire en disséminant partout des citoyens romains qui n'avaient évidemment aucun rapport avec son sénat, mais constituaient la caste mondiale qui dirigeait l'empire, et qui exerçait de fait un pouvoir sur les institutions de Rome comme sur celles des autres cités.

Parmi les soi-disant « envahisseurs barbares », il y eut des citoyens romains qui décidèrent du jour au lendemain de ne plus l'être, et se rappelèrent avoir été des Celtes, des Hébreux ou des Germains. Les prémices de ce tournant sont au cœur de ce qui provoqua la guerre entre Jules César et Pompée, puis entre Marc Antoine et Marcus Junius Brutus, le descendant du Brutus fondateur de la république.

Le plus étonnant est comment ces « romains » se persuadèrent d'être le parangon de la civilisation, de l'humanisme et même de la liberté, ce qui, vu du temps présent, ne nous frappe pas par son évidence. Le sénat produisit ainsi sans le dire, en contradiction même avec ce qu'il disait, et certainement sans le penser non plus, une caste aristocratique qui préfigura la civilisation moyenâgeuse de l'Europe occidentale.

Enfin, tout cela je le déduis en croisant des lectures éparses parmi les auteurs antiques, sans doute insuffisantes pour en tirer mes affirmations. Je suis aussi influencé par l'époque dans laquelle je vis, comme le fut, par exemple, [Edward Gibbon](#). Je n'ai de toute façon jamais rien trouvé de simple ni de clair sur ce sujet.

Des cultes citangolais

Je fais sans doute des rapprochements forcés entre le polythéisme gréco-latin et celui de Citangol ? Non, en vérité je ne force rien ; j'interprète seulement l'inconnu avec ce que je connais, et je ne vois sincèrement pas comment on pourrait s'y prendre autrement : j'interprète l'inconnu à l'aide du connu, mais je ne force rien. Autant me reprocher d'utiliser les paradigmes de la langue française.

Si je préfère utiliser à propos de Kalinda le terme latin de « flamine » plutôt que celui plus exotique de « chamane », je ne force rien de plus que si je faisais l'inverse. Au contraire, je me donne des moyens de percevoir mieux les différences. La principale différence, mes amis l'ont vite perçue à travers les fragments d'Ovide que Ziad leur a montrés, est que les dieux ici, contrairement à Rome, sont ceux de l'orbi et certainement pas de l'urbi ; ceux du désert et non de la cité.

La cité est bâtie dans le monde des dieux, mais ceux-ci ne seraient en aucun cas ceux de la cité. Sur ce détail qui est loin d'en être un, mes amis, ici, ne se trompent pas. Ziad est musulman et Djanzo bouddhiste, mais leurs religions partagent bien plus avec celle de Kalinda que ces trois n'ont en commun avec l'Église Romaine ou le polythéisme gréco-latin.

C'est certainement la raison pour laquelle les lieux de culte sont ici d'un aspect plutôt modeste. Qu'ils soient dans les murs ou hors des murs, ils n'ont nul besoin d'être impressionnant, seul le site l'est éventuellement. On construit ici les lieux de culte dans des sites qui ont toujours un caractère sauvage et singulier, et naturellement la construction épouse ce caractère, s'y fond, et même s'y cache.

On se rend compte alors qu'en Europe aussi les points communs sont forts entre l'athéisme, le Catholicisme, la Réforme, l'Islam, notamment sous l'influence du Califat ottoman, l'Orthodoxie, le Judaïsme même, et avec tout ce qu'ils conservent de l'ancienne religion des Romains.

Sans doute le concept de Nature tel qu'il fut utilisé pendant la Révolution Française, largement inspiré de Spinoza et de Newton, est la tentative la plus radicale de rompre avec cette tradition. On a du mal à comprendre aujourd'hui ce qui opposa les tenants d'un culte de la Nature à ceux d'un culte de la Raison qui triompha jusqu'à effacer l'autre des mémoires. Encore une fois, on ne peut que croiser des lectures éparses.

La Pagode du Seigneur des Idées Confuses

Le Seigneur des Idées Confuses est une déité plus sympathique qu'on pourrait le croire. On ne déteste pas ici nécessairement les idées confuses. Celles-ci sont souvent fort intéressantes de par leur confusion-même.

Le Seigneur des Idées Confuses est symbolisé la plupart du temps par un cornet de dés ; parfois par un kaléidoscope. Il y a dans la confusion qu'il incarne l'idée de brasser, de battre, comme on bat des cartes à jouer avant une nouvelle donne.

Il n'est pas toujours mauvais de tout mélanger pour faire surgir du neuf et de l'inattendu. Le Seigneur des Idées Confuses est un dieu joueur. Il est aimé des enfants. Il est aussi celui des devins. On va consulter dans son temple des diseurs de bonne aventure. On y tire les baguettes. Les baguettes, ce sont de fines tiges taillées en pointe et colorées de motifs, celles-là mêmes avec lesquelles on joue au Mikado, un jeu très pratiqué dans mon enfance, mais aujourd'hui un peu passé de mode.

Le Mikado est un jeu très ancien qui s'est répandu dans le monde entier. Il semblerait que la plus ancienne mention en ait été faite dans un texte bouddhique du cinquième siècle avant notre ère. On le pratique aussi à Citangol, mais on se sert surtout de ses baguettes pour prédire l'avenir. On les range dans des boîtes cylindriques, qui évoquent encore la forme d'un cornet de dés ou d'un kaléidoscope.

Pour être exact, on cherche moins à lire l'avenir qu'à l'écrire. On lit plutôt le présent. On interprète ce que disent les baguettes au fur et à mesure qu'on les tire. Un bon tireur de baguette ne cherche ni à prédire, ni même à conseiller, mais plutôt à provoquer des libres associations, et faire surgir des idées inattendues dans l'esprit de ceux qui font appel à lui. Les baguettes sont comme un langage automatique mis à leur disposition.

La Pagode du Seigneur des Idées Confuses se trouve dans un parc de Citangol, près d'un bassin dans lequel nagent mollement des carpes, et sur lequel s'ébattent quelques canards. C'est un lieu merveilleusement ombragé et reposant. Même les enfants, que beaucoup de mères y conduisent au sortir de l'école, y jouent silencieusement.

Carnet dix-huit

Des images

Courriel sur les images qui accompagnent mon récit

[...] Je crains que placer des images dans le corps du texte, comme tu m'y encourages, ne perturbe la lecture. Il y a un certain effort à faire pour se jeter dans des dizaines de pages. Je ne t'apprends rien. Puis quand on y est, tout devient plus facile. C'est comme la marche : le plus dur est de commencer. Au bout d'un moment, il suffit de mettre un pas devant l'autre.

Les images s'offrent comme des aires de repos, et elles ponctuent aussi les pages, comme je le disais. Elles sont comme des aires où l'on s'arrêterait pour regarder ; mais en lisant, on marche comme un chasseur sans cesser de regarder. On marche longtemps, et faire trop d'arrêts coupe les jambes.

Ce n'est pas grave dans une revue faite de textes relativement courts, mais pour un gros ouvrage, je juge meilleure l'idée de proposer des images dans un document annexe. C'est le choix que j'ai fait pour mes derniers écrits, mais je ne sais toujours pas si j'ai trouvé la bonne formule. Peut-être y aurait-il une meilleure façon de les présenter.

[...]

Le 02/07/2017 à 11:28, C L a écrit :

> *Jean-Pierre,*

> [...] *Je ne peux que te donner la pensée qui m'est venue en voyant tes photos de la Route des épices : « Tiens, voici les bambous, la méthode de combat des lansquenets... » J'ai vu les images et je me suis rappelé le texte, en cela, c'est un bon moyen de le fixer. Mais comme j'ai vu l'ensemble des photos après ma lecture, je ne sais si mon cerveau aurait donné l'avantage à l'image ou au texte s'ils avaient été juxtaposés :)*

C'est une bonne remarque. Les images peuvent fonctionner comme un résumé du texte, et je pourrais faire des liens avec le corps de l'ouvrage.

Qui l'emporte de l'image et du texte est une autre question ; celle d'abord de l'écart que l'on décide d'introduire ou pas entre le deux. Mon souci est plutôt que des images ne perturbent pas l'attention presque hypnotique que la lecture demande. (On a le plus souvent l'intuition inverse, et c'est pourquoi l'on abreuve d'illustrations les ouvrages pour la jeunesse.)

Dernier message

Finalement, j'ai suivi mon idée pour [les photos de la Route des épices](#).

J'ai créé des liens dans le texte accompagnant les photos, qui renvoient au corps de l'ouvrage. C'est toi qui m'en as donné l'idée. Ce fichier devient alors une sorte de table en images. Comme tu le disais, on se rappelle ce qu'on a lu, et l'on peut plus facilement naviguer dans le livre.

Je les ai seulement signalés par des numéros, ce qui me semble assez explicite. Une bulle s'affiche si l'on y passe la souris. Il me semble qu'ainsi, contre toute attente, je restitue aux photos l'intérêt qu'elles auraient cependant pour elles-mêmes.

Cornes de brume

De Kalantan, on entend bien les cornes de brume des cargos et des tankers qui entrent dans le port ou en sortent. Ces sons assourdis par la distance s'harmonisent la nuit avec le chant tout proche des crapauds, et avec les cris plus lointains des oiseaux de mer.

On entend les cornes de brume aussi pendant le jour parfois, même quand le ciel est clair. À vrai dire, on ne peut pas savoir de Kalantan s'il y a de la brume devant le port. Parfois des nappes de brouillards se lèvent quelque part sur la rade, et laissent le ciel complètement dégagé un ou deux kilomètres plus loin.

Parfois encore, les cargos et les tankers utilisent leurs cornes sans raison apparente. Je l'ai également observé.

Ils projettent leurs sons graves dans l'espace, qui résonnent sourdement et le creusent d'une profondeur singulière. Je ne suis pas sûr que ces cornes de brume aient encore une utilité de nos jours où le moindre petit voilier est équipé d'un radar précis. Oui, peut-être prévenir quelque vétuste sampan du passage imminent d'un gros navire, et l'inviter à dégager prestement les chemins qu'il a coutume d'emprunter. Qu'importe, je soupçonne les capitaines d'utiliser leurs cornes à des fins plus sublimes, comme un appel à rêver aux horizons lointains, aux vastes pénombres, au définitivement indistinct...

Les surfers de Batougal

À Batougal, des gens ne se trouvent rien de mieux à faire que surfer du matin au soir. Batougal est un port après la rade de Citagol, à une cinquantaine de kilomètres au sud.

La côte de Batougal est orientée face au grand courant du Pacifique et aux vents de mousson qui remontent de l'équateur avec leurs vagues énormes. Là, le relief sous-marin plonge très brusquement dans les abysses, mais pas immédiatement ; la pente est précédée d'une corniche sous-marine qui devait être encore émergée il y a quelques dizaines de milliers d'années, juste avant l'Holocène. Cette constitution produit des vagues exceptionnelles, qui font de Batougal un haut-lieu du surf.

À Batougal, des gens surfent du matin au soir. Ils habitent près de la mer, ne s'en éloignent jamais, partant dès le lever, leur planche sous le bras. Nul ne sait de quoi ils vivent.

La vie n'est certes pas difficile à Citagol. C'est à peine si l'on a besoin d'un toit sur sa tête. L'eau est poissonneuse, des fruits et des racines sauvages poussent un peu partout. On ne mourra ni de faim, ni de froid. Des gens habitent des cabanes ou des roulottes près de la mer, et ne se préoccupent que de chevaucher les vagues monstrueuses.

Des gens de Batougal, mais aussi des environs, et parfois d'un peu plus loin, viennent les voir surfer. C'est ce que nous avons fait, Kalinda et moi. Nous sommes venus voir les surfeurs de Batougal.

Nul ne paraît avoir jamais songé à organiser un peu et à rentabiliser tout cela. Pourtant les commerçants y trouvent leur compte. Les petits restaurants près de la mer sont toujours pleins, et beaucoup sont renommés.

Les surfeurs de Batougal se lancent parfois des défis. Ils concourent pour identifier les meilleurs, et les paris alors vont bon train. Ces tournois se pratiquent quand on attend une mer exceptionnelle. La rumeur court alors, et très loin, mais toujours sans une organisation particulière, sans affiche ni campagne publicitaire.

Il est coutume, quand on gagne un pari, de partager avec le champion. C'est une pratique à laquelle les parieurs se tiennent, mais sans obligation formelle. Les surfeurs ne demandent rien, ne s'en occupent pas, et paraissent même ne pas s'en soucier. Ils empochent en riant, avec une claque sur l'épaule en guise de remerciement.

Beaucoup de surfeurs donnent des cours à des gens qui viennent de toute l'île, et quelquefois de plus loin. Certains, évidemment, ont d'autres activités à Batougal, ne se sentant peut-être pas assez doués pour consacrer leur vie entière au surf, à moins que ce ne soit le contraire, qu'ils ne soient pas

assez doués faute de s'y consacrer sans partage. Toutes ces activités fonctionnent très bien, sans organisateurs ni intermédiaires, ni beaucoup de cérémonies.

Les paris de Kalinda

Nous avons gagné une coquette somme hier en pariant lors de la compétition de surf à Batougal. Je soupçonne Kalinda d'avoir été tuyautée par la Déesse des Eaux Profondes elle-même ; et son champion, peut-être favorisé. Je ne suis pas sûr qu'une personne comme elle devrait être autorisée à parier.

Kalinda me trouve ridicule et superstitieux. Ça lui va bien de dire ça, elle qui vend la protection de la déesse à tous ceux qui sont prêts à la payer. J'ai bien vu le sourire complice de son champion quand elle lui a donné la part qui lui revenait sur nos gains.

Kalinda prétend que je n'ai rien compris aux relations que les siens entretiennent avec les nagarath. Je sais pourtant qu'elle est habitée plusieurs fois par semaine par la déesse, et je ne pense pas qu'il en faille davantage pour discerner immédiatement et à coup sûr l'intimité qu'un homme entretient avec les vagues profondes. Je ne doute pas davantage qu'elle soit capable de lui transmettre en quelques instants une relation plus secrète et plus organique avec celles-ci. Elle peut bien me répondre qu'elle me croyait plus rigoureux et plus pragmatique, je ne suis pas dupe. Elle qui ne vient presque jamais à Batougal, comment pourrait-elle gagner tous ses paris sans coup faillir ?

D'accord, j'ai accepté de parier avec elle, mais je ne me doutais pas que les jeux étaient déjà faits à ce point. Elle me rend honteux de m'être fait son complice, et d'autant plus honteux qu'elle a fait de moi un complice candide.

Elle ne sait que rire de mes scrupules et de mes reproches. « Tu es tellement candide », me dit-elle, « que tu ne sais que passer d'une candeur à une autre quand tu as un soupçon. » Je ne cesse alors de me demander dans quelle nouvelle candeur j'ai pu encore tomber.

Perspectives fausses

Nous avons eu un temps merveilleux à Batougal, un temps merveilleux pour le surf, mais sinon épouvantable : vents, pluie, tornades, et des vagues monstrueuses, des masses d'eau convulsives qui se fracassaient sur la côte, faisant craindre le pire pour les fous qui les affrontaient. J'en ai fait des cauchemars toute la nuit.

Je me voyais dans des mangas d'Hokusai. Hokusai est le premier Japonais à avoir utilisé la perspective, mais sa perspective est fautive ; ses images en sont toujours empreintes d'une discrète et inquiétante étrangeté. On ne s'en aperçoit pas toujours immédiatement, car l'art d'Extrême-Orient est peu spectaculaire. Il ne s'offre pas en spectacle, mais plutôt à la lecture. Il demande d'y entrer comme dans un texte et de laisser les visions se dessiner dans l'esprit plus que proprement sous les yeux. C'est un art qui est d'abord décevant pour un regard occidental, sans effet saisissant, mais qui demande plutôt à être saisi à travers un minutieux parcours. Quand on lit ainsi une estampe d'Hokusai, beaucoup peuvent devenir effrayantes. Je ne pense pas ici à son célèbre [*Rêve de la femme du pêcheur*](#), qui est plutôt dans une veine humoristique quand on y regarde mieux, mais à des images bien plus tranquilles au premier abord.

C'est un semblable effroi qui peuplait mes rêves de cette nuit, avec des masses liquides qui traçaient des perspectives fausses, perversément trompeuses, et froides comme des vagues.

L'art déictique

L'art d'Extrême-Orient est déictique, c'est à dire qu'il montre. Il nous montre ce que nous pouvons voir en levant les yeux de la page et en regardant autour de nous, ou encore dans les traces

de percepts qui habitent notre mémoire. Il ne recherche pas un effet de réalité. C'est pourquoi l'image y fonctionne un peu comme le fait un texte.

Pour l'énoncer simplement à travers un proverbe asiatique, l'art déictique nous dit « le sage regarde la lune, le fou regarde le doigt ». Justement, « déictique » désigne l'action de montrer. Dans une phrase, sont des termes déictiques les mots comme « ceci », « là », « ici », « moi », « eux », « celui-ci », etc.

Ce n'est certainement pas ainsi que fonctionne l'image depuis l'antiquité gréco-latine jusqu'aux effets spéciaux du cinéma hollywoodien. C'est sans doute pourquoi, en Asie, l'Islam ne s'est jamais privé d'images, ni même de représentations du Prophète.

L'art déictique n'a donc pas besoin d'une perspective qui range les objets dans un schème spatial réaliste. Hokusai l'a introduit dans l'estampe japonaise au dix-neuvième siècle influencé par les premières peintures occidentales apparues dans l'archipel, certainement impressionné par leurs effets de réalité, mais il n'en avait pas compris exactement le principe. Ses points de fuite ne convergent pas vers un même horizon.

Curieusement, il ne s'en dégage pas une impression de maladresse ni de naïveté. Ses estampes continuent à fonctionner sur le modèle japonais. Il en émane plutôt une sensation de déséquilibre de la perception, d'étrangeté familière et inquiétante, une sensation proprement onirique.

Hokusai dessine des rêves, qui ressemblent à la réalité comme le font les rêves, qui nous trompent sans jamais totalement nous tromper, sans jamais une certaine complicité de notre part. Hokusai nous enseigne même ce qu'est le rêve : proprement une relecture de notre bibliothèque de traces mnésiques de percepts ; une relecture, et une recomposition.

C'est pourquoi nous sommes toujours dédoublés quand nous rêvons. Nous sommes celui qui vit le rêve, s'hallucine dans la lecture, et y croit comme la première fois qu'il a éprouvé les perceptions qu'il ressuscite ; et celui qui écrit le rêve. Le rêveur et le rêvant, pourrait-on dire. Les deux souvent s'ignorent, mais ils ne sont jamais très loin l'un de l'autre.

Carnet dix-neuf

Sur la parole et l'histoire

Sur la route de Citagol

- Tu parles toujours d'Hokusai, comme s'il était le seul artiste d'Asie que tu connaisses.
- Mais il est le seul artiste d'Asie que je connais.

Kalinda, qui conduit la vieille camionnette du chantier pendant que nous rentrons, ne discerne pas bien si je plaisante ou si je suis sérieux. Je ne plaisante pas : Hokusai est le seul artiste d'Asie dont j'ai réussi à mémoriser le nom, dont je connais quelques éléments biographiques et dont j'ai regardé de fort près de nombreux ouvrages. J'ai même pendant un certain temps conservé sa *Grande Vague* comme fond d'écran sur mon portable.

Je serais pourtant bien capable, devant une peinture ou une estampe d'Asie, de situer son origine et son époque. Je saurais bien identifier les techniques, les types de papier, les méthodes de reproduction, les façons de conserver dessins, peintures ou estampes en rouleaux ou en livrets selon les temps. Je saurais bien imaginer la posture d'un artiste envers son monde. Je suis pourtant incapable d'en nommer un autre qu'Hokusai, contrairement aux poètes et aux philosophes.

– J'imagine que l'on pourrait faire une histoire de l'art sans citer le nom d'aucun artiste, me répond Kalinda en faisant souffrir la boîte de vitesse à l'abord d'une côte sur l'étroite route qui nous ramène à Citagol. Une telle histoire pourrait être fort intéressante ; bien davantage que celles qui se perdent dans des détails biographiques insignifiants.

Kalinda a un problème avec la boîte de vitesse et l'embrayage de cette vieille mécanique qui marche cependant toujours fort bien. Je tente de ne pas trop lui laisser le volant dans l'espoir que le moteur dure encore le plus longtemps possible, car les plus récents véhicules ne donnent pas autant de plaisirs à les conduire. Les femmes manquent souvent de sensualité envers la mécanique ; je suppose que c'est une question d'éducation. Il est vrai que Google travaille à des voitures qui bientôt nous conduiront seules... on se demande où. Cependant sa remarque me semble fort juste, et elle me rappelle une réflexion de Paul Valéry, dans ses *Carnets*, où il imaginait qu'on devrait faire une histoire de la poésie qui ne parlerait d'aucun poète, seulement des textes.

Un esprit attentif pourrait voir là une certaine contradiction avec ce que j'ai écrit par ailleurs ; à savoir qu'on ne comprend pas un ouvrage si l'on n'en identifie pas l'auteur. Oui mais qu'est-ce que cela signifie ?

– Il y a quelques années, était paru en France un roman qui se prétendait le récit autobiographique d'une enfant juive abandonnée en pleine nature sous l'occupation allemande, et élevée par des loups, dis-je en préférant ne pas faire à Kalinda de remarques sur sa façon de conduire. Figure-toi qu'il y eut des gens pour se scandaliser en apprenant que ce roman était une fiction. On peut se demander ce que voit et lit quelqu'un, quand il atteint à une telle naïveté envers l'œuvre et l'auteur.

Objets historiques imaginaires

La cité de Rome n'était pas la seule dans l'antiquité à donner des titres de citoyens à des gens qui ni ne résidaient, ni n'étaient nés dans ses murs, ni dans aucune de ses colonies. Oui, les cités avaient aussi des colonies, de nouvelles cités fondées par des populations parties de la métropole, mais qui en restaient les citoyens.

En Provence, Arles, Nîmes ou Vaison étaient des colonies romaines, mais pas Nice, Cannes, ni Bandol qui étaient des colonies phocéennes dont la métropole était Massalia, Marseille. Des nations différentes étaient complètement imbriquées dans l'Empire comme une marqueterie, liées par des accords de défense, de commerce et de libre circulation.

Massalia donnaient également des titres de citoyens à des étrangers qui avaient rendu des services à la république, mais elle demeurait avare d'un tel privilège. Jules César était un citoyen massaliote, et son adversaire Pompée aussi. Ce n'était qu'un titre honorifique, et naturellement, ceux qui en bénéficiaient devaient parfaitement connaître le grec, qui était la langue commune des sciences et des humanités dans tout l'empire.

– Était-ce grâce à ces institutions que l'Empire Romain parvint à s'étendre jusqu'à l'Indus et à l'Oxus ? m'interroge Kalinda.

– Cet immense empire ne dura pas plus de quelques décennies au cours du premier siècle. Il éclata à peine unifié. À vrai dire, il n'exista jamais, si ce n'est dans les rêves de César et de Marc Antoine, et dans les projets des sénats de Rome et de Massalia. On trouve beaucoup d'objets imaginaires de cette sorte dans les livres d'histoire. Et quoiqu'imaginaires, ils peuvent avoir encore des effets bien longtemps après l'époque où on les a cru réels.

Parler comme on rêve

« Tirer son épingle du jeu » ; cette image fait naître en moi celle du jeu de Mikado.

On peut se servir d'une baguette de Mikado comme épingle à cheveu. Dans ce cas, l'épingle n'a pas de tête, sauf celle dont elle maintient le chignon.

La tête d'épingle... « La tête dans les étoiles » est une image nécessairement parasitée par les conventions de la bande dessinée qui font représenter un personnage assommé, ou sur le point de tomber dans les pommes, par une ronde d'étoiles lui tournant autour de la tête.

Ce sont parfois des chandelles qui dansent autour de lui, ou un mélange des deux. On dit d'ailleurs « voir trente-six chandelles ».

« Tomber dans les pommes » est encore une expression curieuse. Pourquoi les pommes ? Devrait-on chercher un rapport avec « se pâmer », « tomber en pâmoison » ? Nul ne saurait l'affirmer. Pourquoi les bandes dessinées ne font-elles pas danser des pommes plutôt que des étoiles ?

Pourquoi verrait-on trente-six chandelles ? Pourquoi pas vingt-quatre ou trente-sept ? « Trente-six » est un nombre souvent employé en français pour dire tout simplement « beaucoup ». Mais pourquoi trente-six précisément, deux fois trois au carré ?

Tout ça pour dire qu'il peut paraître surprenant qu'on parvienne à tenir des propos cohérents dans une langue naturelle. On serait tenté de forger des langages plus formels et plus rigoureux, comme ceux de la logique et des mathématiques, et encore des langages de plus bas niveaux, comme ceux de la programmation, pour servir de socle aux précédents. C'est pourtant avec ces langages débiles et incohérents, qui constituent ce que l'on appelle proprement la parole, que nous savons le mieux penser. Ces langages apparemment inconsistants permettent pourtant de produire des énoncés d'une précision et d'une finesse dont on ne se serait pas cru capable.

On ne verra pas de sitôt une intelligence artificielle qui sache en faire autant. Et cela non pas parce que nous aurions besoin de processeurs plus rapides, ou de davantage d'espace de mémoire, ni même parce que nous aurions à repenser entièrement les techniques numériques, mais à cause de ce que nous entendons par « intelligence artificielle » ; par définition, disons.

Je n'ai pas traduit « parole » pour expliquer mon idée à Ziad. Il connaît l'usage que fait l'anglais de ce mot français en linguistique : *language as manifested in the individual speech acts of*

particular speakers. Il a quand même vérifié sur son ordinateur de poche la définition qu'en donne le Collins. (*From late latin parabola*).

La lutte de classes à la manière tao

L'Asie me paraît avoir acquis ces derniers temps un sens particulier de la durée. Je ne sais si c'est ici une idée récente ou fort ancienne, elle est du moins bien ancrée dans les esprits. Citangol n'est certes pas au cœur de l'Asie moderne. L'archipel est excentré, et ne marche pas d'un même pas que le continent, ni que ses voisins.

Existe-t-il bien cependant une Asie moderne, je veux surtout dire une seule ? Il n'y a probablement pas d'Asie qui marche d'un seul pas. Le Japon est très différent de la Chine, qui l'est plus encore de l'Indonésie. Le produit industriel du Japon stagne un peu depuis de longues années, alors que l'Indonésie, en forte expansion, est devenue la sixième économie mondiale ; cependant le prix du travail y est faible, alors qu'il est cher au Japon. En Chine, le prix du travail ne cesse de grimper, et le produit industriel aussi, quoique plus tranquillement ces derniers temps.

À mes yeux, le prix du travail est l'indicateur le plus important de la bonne santé d'une société. Le produit industriel est souvent artificiellement gonflé par de bas salaires qui font fonction de variables d'ajustement. Bien des géants industriels reposent sur les pieds d'argile du travail mal payé, et c'est la pente fatale sur laquelle semble s'avancer le monde atlantique.

On ne peut pas gonfler artificiellement le prix du travail ; on ne peut pas le payer longtemps plus cher que les biens et l'énergie qu'il produit. On ne peut donc accroître son prix sans produire une quantité équivalente de marchandises et d'énergie avec un moindre travail ; ou supérieure avec un travail équivalent.

Augmenter le prix du travail n'est pas à mes yeux une question de justice sociale, qui récompenserait le travailleur en lui permettant de consommer davantage dans une course sans fin à la productivité. Un travail plus cher, c'est d'abord un travail qui paye la formation, l'acquisition de nouvelles aptitudes, et qui donne au plus grand nombre de meilleurs moyens d'accomplir et de contrôler ses tâches. Augmenter le prix du travail est nécessaire à une transformation des rapports de production, des rapports réels et non pas seulement des rapports formels de propriété et de statuts.

Celui qui produit des tongs en plastique à la chaîne a bien peu de possibilité d'intervenir sur le procès de production pour le modifier, voire seulement pour le saboter. Personne n'en a beaucoup plus tout au long de la chaîne hiérarchique. Si le travailleur en bout de chaîne devient un esclave enchaîné à des robots, tout le monde est contraint de le devenir avec lui.

Les gains de productivité et l'accroissement du prix du travail sont destinés à être les moyens plus encore que les effets de cette modification des procès de production ; à être bien plus que ses buts. Nul ne peut penser que cette modification des procès de production se fasse rapidement, ni sans contradictions. Nul ne peut imaginer qu'elle ne soit pas un processus lent et tâtonnant.

Il me semble que tout ceci est fortement en jeu en Asie, peut-être pas saisi avec une conscience analytique achevée, mais avec une forte intuition, et surtout un sens de la longue durée. Il me semble qu'il y a plutôt ici dans les esprits l'idée d'une lente et patiente révolution – je dis bien révolution et pas seulement évolution, mais lente : un retournement patient et profond, qui demande de mettre le temps à son service, et qui ne permet pas de croire à la longévité de ce qui se réalise brusquement, même à l'issue de lentes maturations.

Moi-même je ne suis pas porté à donner beaucoup de crédit aux renversements violents. Quand bien même adviendraient-ils à l'issue d'une lente maturation, ils devraient alors atteindre leurs objectifs très vite ; bien trop vite pour qu'on puisse croire que ce soit possible.

Une insurrection qui traîne perd rapidement ses moyens et se corrompt dans des compromis ; toutes les révolutions l'ont montré. Une insurrection qui traîne, et ce sera la contre-révolution qui ne traînera pas. Nous sentons tous qu'une révolution est un processus lent, confus et trompeur, dans lequel les camps, les enjeux, les mouvements et les intentions se cachent. C'est une guerre de positions et de camouflage, qui tient du jeu d'échecs, ou de go.

Il s'agit là d'une rupture complète avec les deux siècles précédents, et la culture révolutionnaire de l'Europe. Depuis le catastrophique effondrement de l'Union Soviétique jusqu'au chaos syrien, l'insurrection, le soulèvement, le renversement de régime semblent de moins en moins venir du même camp. On y soupçonne davantage les dollars de la CIA que l'esprit de Guevara, de Mao, de Lénine ou de Saint-Just.

On ne reniera pas les précédents, mais l'esprit a changé. On en est à une conception plus zen de la révolution ; d'une [lutte de classes à la manière plus tao](#).

Humour et savoir vivre

Ce que j'écrivais hier dans mon journal éclaire ce que je voulais dire dans ses premières pages, quand j'affirmais que [l'homme est une énigme](#), et à commencer pour lui-même.

Bien sûr je n'entends pas que cette énigme doive nous rendre méfiants les uns envers les autres, au contraire. Nous devons plutôt nous reconnaître les uns envers les autres un voile d'inconnaissance, et en faire un élément important du savoir vivre. On pratique ici ce savoir vivre avec des sourires bienveillants, et assurément sincères.

Ces signes de bienveillance qui pourraient d'abord paraître hypocrites quand on vient de pays qui pratiquent le sourire commercial, nous confirment qu'on nous fait confiance ici sans nous demander de nous justifier. C'est un sourire qui vient de plus loin qu'on ne le croirait d'abord. On vous fait ici des sourires entendus.

Ce sont des sourires qui s'accommodent d'un humour particulier, plus difficile à percevoir sous la barrière des langues. Oui, l'énigme est volontiers une source de méfiance, mais elle est aussi un ressort de l'humour, quand on a trouvé quoi en faire.

L'humour repose toujours sur une forme d'éclaircissement soudain. Une telle idée n'est pas très éloignée de ce que le Bouddhisme appelle *satori*. C'est assurément par l'humour que le Bouddhisme a étendu sa prégnance sur toute l'Asie, quoique les vrais Bouddhistes en manquent quelquefois.

Aussi l'humour est-il sans doute ici plus sérieux qu'ailleurs, et d'autant plus drôle.

Carnet vingt

Choses qui affinent la perception

Perdre le contrôle

Il semblerait que l'empire Khmer ait perdu le contrôle ; notamment le contrôle de son complexe système d'irrigation. Les empires n'envisagent jamais qu'ils pourraient perdre le contrôle. Tôt ou tard, les situations finissent pourtant par leur échapper. C'est ainsi que finissent toutes les grandes civilisations, après qu'elles ont atteint ce stade où plus aucune autre ne les menace ; elles perdent le contrôle, elles sont emportées par les situations qu'elles ont elles-mêmes produites.

Cette idée m'est d'abord venue dans ma jeunesse, quand j'ai pris la mesure des projets nucléaires de mon pays ; de la France en particulier, et aussi de toute la civilisation contemporaine mondiale. Les centrales nucléaires qu'on éparpillait dans le pays étaient le modèle de ce qui finit par faire perdre le contrôle à une civilisation.

Je n'avais pas particulièrement peur de l'atome, contrairement à beaucoup de ceux qui partageaient mon souci. Je craignais surtout la concentration et l'organisation qu'impliquait cette source d'énergie. Les grandes organisations centralisées qui veulent tout contrôler me rendent anxieux. Elles finissent par conduire à la perte de contrôle, à devenir elles-mêmes incontrôlables.

Je sais bien ce qu'on m'objecte toujours quand j'énonce de telles idées : sans une solide administration centralisée, on multiplie les risques d'accidents. Bien sûr, c'est vrai. C'est vrai en tous domaines, mais jamais il ne se produira ainsi des catastrophes qui menaceront une civilisation entière.

Il y a toujours des catastrophes, qu'elles soient naturelles ou qu'elles soient provoquées par l'imprudence, ou par l'ignorance, mais on peut les circonscrire. Seule une parfaite administration peut provoquer une catastrophe universelle. Plus une société est parfaitement administrée, plus elle devient vulnérable. Elle est rendue vulnérable précisément parce que cette parfaite organisation finit par échapper à tout contrôle. Toutes les grandes civilisations ont produit ainsi leur propre vulnérabilité.

Je ne pense pas que nous devrions renoncer à domestiquer l'atome. Autant refuser l'invention du feu. Il a provoqué lui aussi des catastrophes. D'ailleurs si l'on y songe, le feu est bien le responsable de l'empreinte carbone de l'anthropocène.

Je ne suis pas sûr qu'on doive renoncer à jouer avec le feu, mais on doit alors savoir que l'on n'évitera pas tout incendie. C'est un risque qui doit peut-être être couru, et qui doit alors être accepté et mesuré. Les civilisations meurent de prendre des risques tout en ne les acceptant pas ; en cherchant à tout garder sous un contrôle parfaitement organisé, et en finissant par faire en sorte que cette organisation elle-même échappe à tout contrôle.

Choses émouvantes

Même ouverte aux quatre vents la maison bénéficie d'une appréciable fraîcheur qui remonte entre les interstices du plancher. Comme la plupart de ses voisines, elle est pour ainsi dire construite sur son ombre. Elle repose sur des pilotis au-dessus du sol et de la végétation rase qui le recouvre, sauf à l'aplomb d'une petite cave à laquelle on accède de l'intérieur par une trappe de bois.

Je suis souvent saisi, quand il m'arrive de rester à l'intérieur dans la journée, par la chaleur qui m'accable si je sors sur le seuil ou sur la terrasse. C'est très différent de l'appartement en ville où

j'ai passé une semaine il y a un mois. Ici, nous n'avons pas besoin de ventilateurs ; le courant d'air suffit à donner une impression de relative fraîcheur. Il y a toujours du courant d'air dans la maison ; et au moins un léger vent dehors, qu'il vienne de la mer ou qu'il descende des collines.

Il m'arrive pourtant de regretter cet appartement où j'ai passé les premiers jours de l'été, le bruit de la circulation le jour ; la nuit, ceux des chasses d'eau, des pleurs de nourrissons...

Il n'est sans doute pas utile d'aller de l'autre côté du monde pour entendre cela, c'est vrai. Ici, je ne les entends plus, mais de tels bruits sont émouvants, comme celui d'une vespa la nuit sur la chaussée humide.

Ici, ce sont les crapauds et les insectes qui emplissent la nuit, et le bruit du vent quand il remonte du sud en rafales comme ce soir. Hier, c'était celui de la pluie qui frappait fort sur les bambous de la toiture et les branches des arbres. Une pluie forte mais brève, sans éclairs ni tonnerres.

Ce sont aussi des choses émouvantes.

Des lentilles

On prend quelques poignées de lentilles blondes selon le nombre des convives et leur appétit. On les rince à l'eau fraîche et on les laisse tremper quelques heures. Cette dernière étape abrège leur temps de cuisson. On épluche quelques oignons que l'on garde entiers. On défait une ou deux têtes d'ail et l'on en épluche les gousses que l'en jette dans l'eau sans les éminces. On laisse mijoter le tout pendant une demi-heure dans une marmite couverte avec trois fois son volume d'eau froide. On ne sale surtout pas ; cela ferait éclater les lentilles. On ne salera pas non plus après, les légumes sont naturellement assez salés.

On surveille la cuisson pour ajouter de l'eau si nécessaire, puis on passe les lentilles et leurs condiments. On conserve le liquide qui fait une délicieuse soupe à l'oignon.

On peut consommer chaud ou froid. On peut aussi assaisonner de quelques gouttes d'huile d'olive. Les lentilles sont riches en fibres et en glucides lents. Elles contiennent des protéines végétales, des sels minéraux, notamment du fer, et de la vitamine B.

Ce n'est pas une recette de Citangol, où les composants ne sont pas faciles à trouver, c'est une recette que j'ai fait goûter à Kalinda et à nos amis, et elle l'a particulièrement séduite.

Depuis, Kalinda s'est entichée des lentilles, et elle recherche des variantes, notamment avec des algues, de la coriandre, du gingembre...

J'ai fait pousser des tomates

Je suis enfin parvenu à faire pousser des tomates dans le jardin. Quand on détache le fruit de sa grappe, il répand un délicieux arôme, légèrement acide. Je me croirais dans le Vaucluse. (On peut certes se demander s'il est utile de faire le tour de la planète pour se croire dans le Vaucluse.) Kalinda est intéressée par mon approche culinaire, qu'on ne saurait toutefois pas dire française, mais personnelle assurément.

Elle non plus n'aime pas les compositions complexes qui mêlent des ingrédients trop nombreux au point qu'on ne saurait plus les reconnaître. On doit apprendre le goût de la tomate, entière et crue, sans rien y ajouter, pas même du poivre ou du sel. On doit apprendre le goût des fruits comme celui des légumes. Je fais découvrir à Kalinda le goût profond de la tomate.

Des tomates coupées en fine tranches s'accordent parfaitement aux lentilles. Quelques olives, peut-être un peu d'ail, les accompagnent bien aussi.

Il fait si chaud à Citangol qu'on en viendrait à ne pas aimer cuisiner. Heureusement, le four solaire est dehors, sur la terrasse.

« Manger, c'est communier avec la terre ; c'est donner un sens nouveau et bien plus large au nom Terre. Je serais tenté de dire que c'est lui donner une majuscule, c'est du moins créer une

relation plus intime avec le monde. C'est en extraire les goûts, construire avec eux une syntaxe. Qui a jamais aimé manger ce qu'il sort d'une boîte venue d'on ne sait où ? Nous connaissons tous des bigots qui remercient le ciel avant de se mettre à table pour la nourriture qu'il leur envoie par wagons frigos. Le ciel nous nourrirait-il par wagons frigos ? Mais cueillir une tomate, c'est se tenir par la main avec la terre et le ciel. »

Kalinda a parfois de ces élans lyriques.

Je vérifie le chauffage du Târâgâlâ

Je vérifie le chauffage du Târâgâlâ ; le chauffage des cabines et le chauffe-eau. Jusqu'à maintenant, personne ne s'en est beaucoup soucié. Le soleil suffit bien à chauffer les pièces et l'eau de la douche.

Nous irons finalement faire un tour dans l'Océan Antarctique. Personne n'a encore testé le Târâgâlâ dans des conditions de froid extrême. C'est le cœur de l'hiver en ce moment dans l'hémisphère sud. Je n'ai pas eu à déployer des prodiges de persuasion ; les tests doivent être faits dans un océan glacial. Nul ne sait ce qu'il peut advenir si l'on ne va pas y voir.

Il serait cependant imprudent de confier le navire à un couple de sexagénaires, et qui n'ont aucune connaissance de la navigation dans ces régions. Mais qui pourrait nous accompagner qui serait mieux qualifié ?

Tagar s'y refuse catégoriquement. D'abord, il n'est pas plus qualifié que nous, il n'est guère plus jeune, et surtout il ne tient pas à « se les geler » dans l'Antarctique. Djanzo est bien trop utile à Catalga, et Ziad plus encore. Toute l'équipe est plus ou moins dans l'un ou l'autre de ces cas. Nous avons pensé à Katankir qui, lui, est jeune et vigoureux tout en sachant garder sa tête froide. Il n'est indispensable en rien ici, mais il doit n'avoir jamais connu une température inférieure à vingt degrés, et ne sait de la navigation que celle des pirogues.

Pour l'heure c'est notre problème.

Nuit étoilée

– Le ciel est étoilé ce soir, me dit Kalinda.

J'ai parfois l'impression que si nous nous sentons si bien ensemble, c'est à se noyer dans de même contemplations plus qu'à se contempler l'un l'autre.

– Oui, dis-je, je crois bien ne l'avoir jamais vu si pur d'ici.

– Honnêtement, y vois-tu autre chose qu'un chaos ?

– Certes non. C'est un chaos, un désordre sans fin et déchaîné.

– Et pourtant tu sais y reconnaître les constellations et les mouvements des astres sans avoir besoin d'un programme qui le fasse à ta place.

– C'est exact, et je n'y vois que mieux un chaos déchaîné, un merveilleux désordre.

Le cri d'une hulotte me répond. Il y en a quelques-unes dans les environs qui sont un danger pour les poulaillers. Une hulotte n'est pas un bien gros oiseau, mais sa vision nocturne et ses serres puissantes en font un prédateur pour des animaux de sa taille qui sont aveugles la nuit. Je sais pourtant qu'il n'y a pas de hulottes en Extrême-Orient, mais les cris que j'entends ressemblent aux leurs. Ce doit être ceux de rapaces nocturnes plus gros ; une hulotte ne s'attaquerait quand même pas à un oiseau de la taille d'une poule, tout au plus de celle d'un pigeon.

– N'est-il pas étrange que des gens pourtant sensibles et intelligents, comme Ziad, verraient dans ce ciel une harmonie conçue par un esprit tout puissant et parfait ? continue Kalinda après un instant, comme si elle avait laissé tout son temps au rapace pour achever son cri. Car l'oiseau a bien prolongé sa suite de hullements par un dernier plus bref quelques secondes plus tard, comme le font les hulottes mâles eurasiennes.

– Rien n'est peut-être si simple. Dire que la nature a été créée selon les plans d'un Être Suprême, c'est une façon pittoresque d'énoncer qu'elle obéit aux lois des mathématiques. Cette affirmation correspond bien à des observations évidentes, mais elle n'est pas si simple elle non plus, et se heurte à l'intuition non moins évidente que rien n'obéit à rien dans la nature. Nous induisons bien plutôt la mathématique des comportements physiques des matériaux.

– Et alors ? Demande Kalinda, qui comprend les mots que j'énonce, mais ne perçois pas bien où je veux en venir.

– Personne n'est jamais arrivé à prouver l'axiome d'Euclide depuis l'antiquité. Il correspond à une certaine évidence, mais il est indémontrable. Il était donc inévitable que des esprits ingénieux creussent d'autres hypothèses et se demandassent, si l'on supposait plusieurs parallèles passant par un point pris hors d'une droite, ou aucune, quelles conséquences il en résulterait.

– On le conçoit très bien.

– Oui, mais on comprend moins pourquoi il fallut des dizaines de siècles pour que des mathématiciens s'y missent sérieusement. Il fallut au moins attendre que l'on vît quelques applications pratiques et expérimentales à de telles hypothèses, ou, si tu préfères, que l'esprit pût prendre appui sur quelques expériences et intuitions directes. Quelques mathématiciens arabes s'étaient du moins déjà saisis de la question, comme Omar Khayyam, aux temps où il fut question de tracer des cartes planes d'une terre ronde. Sans cela, personne ne se serait engagé longtemps sur une voie qui demeurerait stérile et ne laissait aucune prise à la raison.

Le rapace fait encore entendre son long cri. Ce sont ceux des mâles quand ils appellent leur femelle.

– Pour moi, la question serait d'abord de savoir quel système rend le ciel le plus beau.

– C'est une approche expérimentale intéressante, fais-je. Moi, je me demanderais plutôt pourquoi nous avons besoin d'un système ou d'un autre pour nous en servir comme d'une charpente à nos perceptions.

Nous avons peut-être trouvé deux recrues

Nous avons approché deux personnes pour accompagner notre expédition dans l'Antarctique : Aliona Galief, un ancien médecin de bord russe qui a une longue expérience de la navigation dans l'Arctique entre le Détroit de Bering et la Mer de Barents, et Aki Ito, un officier de baleinier japonais. Nous pensons les inviter quelques jours à Citagol pour discuter avec eux du projet. Ils ne viendront pas de si loin : l'un habite à Sapporo dans l'île d'Hokkaido, l'autre à Tymovskoye dans l'oblast de Sakhaline.

Il paraît que des côtes de Sakhaline, on aperçoit par temps clair celles d'Hokkaido.

Cahier vingt-et-un

Aliona et Aki

Aliona Galief et Aki Ito

Nous recevons Aliona Galief et Aki Ito chez Kalinda. Le vent de mer est fort ce soir, et nous avons préféré dîner à l'intérieur. Si nous devons passer un certain temps ensemble confinés à bord du Târâgâlâ, il vaut mieux que nous sachions au plus vite si nous nous entendons bien.

Malgré ses un mètre soixante-dix et sa virile salopette blanche, Aliona Galief est une femme. Nul ne s'y tromperait, même si elle ne maquillait pas à l'excès ses yeux d'un gris métallique, ni ne nouait ses cheveux en une large tresse gainée dans une curieuse voilette émaillée de points d'argent. Nous ne nous y attendions pas. Personne ne s'était avisé qu'Aliona est un prénom féminin somme-toute courant en Russie. La langue anglaise, dans laquelle nous avons communiqué, laisse souvent planer le doute sur le genre, et la fonction de médecin de bord est rarement dévolue à une femme, du moins ailleurs qu'en Russie, si l'on en croit Aliona.

Elle est relativement jeune, la trentaine bien passée, et Aki Ito ne doit guère être plus âgé, même si un début de calvitie le vieillit sans doute un peu. Ils ont fait le voyage de Sapporo ensemble en voilier, et paraissent déjà partager une certaine intimité. Aliona est aussi expansive et directe qu'Aki est retenu et discret, mais ce sont sans doute des caractères plus culturels que personnels.

Du point de vue physique, l'île d'Hokkaido et celle de Sakhaline partagent de nombreux points communs. Elles sont d'abord dans le prolongement géologique de l'archipel nippon, elles étaient originellement habitées par les mêmes peuples aïnous, elles possèdent encore aujourd'hui une faible densité de population, très faible pour Sakhaline, et la mer y gèle tous les hivers. Les similitudes s'arrêtent là. Du point de vue humain, Hokkaido a depuis des temps immémoriaux dépendu du Japon, alors que l'île de Sakhaline fit très tôt partie de l'empire chinois, avant de devenir un territoire disputé par le Japon et la Russie à partir du dix-neuvième siècle, puis être finalement conquis par l'Armée Rouge en quarante-cinq.

Aliona

Aliona a de discrets traits eurasiens si l'on y regarde bien ; peut-être a-t-elle des parents aïnous, ou peut-être tatares, car on trouve dans son île une part de la populations venue plus récemment d'Asie Centrale. Son nom pourrait faire pencher pour cette seconde éventualité.

Aliona a une singulière façon de se déplacer. Elle paraît glisser, comme aérienne, légère du moins, comme si son corps ne pesait pas. Elle parle de la même façon, paraissant ne jamais réfléchir, même pour tenir des propos qui ne manquent pas de réflexion ni de profondeur, ni même de conviction. Elle marche et elle parle, volubile, comme on danse, avec son agréable accent russe.

Aliona a compris qu'une salopette n'est pas une tenue appropriée pour la région, même si l'on ne porte rien dessous. Kalinda lui a prêté un paréo en lui promettant de l'amener au marché le lendemain pour qu'elles en choisissent ensemble de mieux accordés à son teint, clair malgré ses cheveux de jais. Aliona et Kalinda s'entendent très bien.

Elles s'entendent si bien qu'après le repas, il nous est devenu impossible, Aki et moi, de placer un seul mot. Je lui propose donc d'aller boire un verre du délicieux saké qu'il nous a amené, et parler plus sérieusement entre hommes sur la terrasse, plutôt que de les écouter discourir tissus.

Aki Ito

Aki Ito est un homme discret. Quand nous nous retrouvons seuls face aux feux de la rade, il trouve encore le moyen de me parler d'Aliona.

– Moi aussi, je m'attendais à rencontrer un homme, me confie-t-il, un homme plus âgé, selon l'idée qu'on se fait d'un médecin, et à plus forte raison, de bord. Je n'ai jamais rencontré que des médecins de bord qui étaient de vieux messieurs.

Aki porte une courte barbe noire légèrement clairsemée, et des épis donnent à ses cheveux un air un peu hirsute. Ses épaules larges et sa façon de toujours incliner la tête en signe de politesse, le font paraître trapu dans son ample et légère chemise de lin écru, mais on remarque vite que son ventre est plat.

– Aliona, m'apprend-il, pratique un peu le japonais. Elle connaît bien la littérature japonaise. Ce fut aussi une surprise.

– Ce n'est pas tellement surprenant d'apprendre la langue d'un pays si voisin.

– Bien sûr, elle se complaît surtout dans la littérature russe, et elle écrit de la poésie. Elle connaît aussi les poètes mystiques persans et ouïgours

– Tiens donc ?

– Oui, une part de sa famille est originaire du Tatarstan.

– Serait-elle musulmane ?

– Sa famille tatare l'était probablement, mais elle, ce n'est pas du tout son genre. Elle voyage avec un portrait de Lénine.

– Un portrait de Lénine ?

– Oui, elle l'accroche dans sa cabine. Elle dit qu'elle aime l'avoir sous les yeux. Elle dit qu'elle s'entend bien avec lui,

Un chat passe silencieusement sur la terrasse. Aki lui adresse quelques mots en japonais et l'animal vient se faire caresser. Les chats du voisinage rodent souvent autour de la maison la nuit, mais ils ne s'approchent jamais de nous, même si nous les appelons.

– Il faut le faire en japonais, me dit Aki. Tous les chats entendent naturellement le japonais.

Understand natively, dit-il. Aki a donc le sens de l'humour, et je songe que j'en ai peut-être loupé quelques touches dans tout ce qu'il m'a déjà dit. Lui aurais-je fait craindre que j'en sois dépourvu ? Mais mon sourire spontané le rassure.

Danse orientale

Aliona pratique aussi la danse orientale. Elle en explique les mouvements à Kalinda quand nous rentrons.

« Le buste doit être dégagé et les épaules en extension pour donner aux bras la plus grande amplitude de mouvements », explique-t-elle. « On ne penche pas la tête, on ne l'incline pas. On la déplace latéralement et furtivement autour de l'axe du cou. »

Kalinda qui expérimente la leçon ne se débrouille pas mal du tout. Elle a sorti son kambo électronique. Nous l'entendions depuis un moment sur la terrasse. Il permet d'enregistrer un morceau en même temps qu'on le joue, et de le refaire exécuter par l'instrument.

« Les yeux », dit Aliona, « pense au mouvement du regard et prends appui sur lui. » Elle lui montre comment le déplacement des yeux dirige ceux du corps tout entier, et articule la danse. Kalinda est douée, mais elle n'a pas la technique d'Aliona. Elle ne sait pas, comme elle, faire danser ses hanches. Aliona est passionnée et didactique, et l'on sent qu'elle aime transmettre et expliquer. Je comprends l'effet qu'elle a eu sur Aki s'il l'a déjà vue danser.

Aliona et la Russie

Le vent soufflait encore ce matin, et les vagues secouaient le Târâgâlâ pourtant abrité par la digue. J'ai aidé Aliona à embarquer tout ce qu'elle a jugé nécessaire pour prendre soin de nous tous pendant notre voyage.

Aliona trouve que l'idée de disloquer l'Union Soviétique était morbide. Elle est sûre que tôt ou tard, sous ce nom ou un autre, elle se reconstituera par la volonté des peuples qui la composent.

« Imagine que les Français plutôt que les Russes aient accompli une révolution communiste en 1917, » m'explique-t-elle pendant que je lui fais passer des flacons qu'elle range sur une étagère haut-perchée. « Ils auraient instauré des conseils ouvrier. Naturellement, tout l'empire colonial, de l'Afrique Occidentale Française à l'Indochine, se serait insurgé aussi, et aurait constitué autant de républiques populaires. Ces républiques auraient eu toutes les raisons de s'unir, autant pour résister aux autres puissances coloniales, qu'aux territoires et aux armées qui continuaient à lutter pour rétablir l'ordre ancien. Elles se seraient alors probablement donné un nom comme "Union des Conseils". »

« On peut imaginer le même scénario pour l'Empire Britannique, ou encore le monde austro-prussien qui aurait fédéré l'Europe Centrale. Pour autant qu'une révolution communiste fût possible en France, et moins probablement encore en Grande-Bretagne, elle ne passa pas loin en Allemagne et en Autriche. Si l'on imagine de telles révolutions, le même raisonnement tient. Mais pourrait-on imaginer que cette union prît un nom tel que "Fédération Française", ou Britannique, ou Germanique ? »

« À l'évidence, la constitution de telles unions ne se serait pas accomplie plus paisiblement que celle de l'Union Soviétique, dans les affres de la Guerre Civile Mondiale qui était de toute façon engagée. La résistance de ces empires contre les pouvoirs populaires et l'internationalisme s'accompagna d'ailleurs de bien pires horreurs. »

« Quatre-vingts ans plus tard, profitant du renversement d'une bureaucratie devenue sénile, on a disloqué l'Union Soviétique, donnant naissance à de nouveaux états indépendants qui n'ont jusqu'alors rien gagné à la nouvelle situation, c'est le moins que l'on puisse dire, et l'on a fait une Fédération de Russie de ce qui restait, alors qu'une part encore considérable de la population n'y est pas russe. On n'aurait rien trouvé de mieux si l'on souhaitait provoquer des guerres civiles, comme en Yougoslavie par exemple. »

« On peut, à la rigueur, effacer les mémoires », dit Aliona, « mais il n'existe pas de gomme à effacer l'histoire, celle des événements accomplis. »

Sur le fond, je partage ses analyses. On ne se débarrasse pas de l'histoire avec son souvenir. Le monde a d'ailleurs bien changé depuis le début du siècle. Ce sont devant des chars de l'Otan, ou soutenu par lui, que des photos et des vidéos montrent aujourd'hui des civils qui se dressent désarmés. Aliona m'a confirmé que beaucoup de travailleurs ukrainiens fortement qualifiés se sont réfugiés à Sakhaline.

Histoire et mémoire

Aliona est bien russe. Il est peu probable qu'elle doive ses discrets traits eurasiens à des ascendants Tatares. La plupart des Tatares sont de type caucasien, et la République du Tatarstan est bien à l'ouest de l'Oural.

En réalité, le nom de Tatar est mal défini quand il ne désigne pas seulement une langue et une république de Russie. Il a plutôt servi au cours des temps à dénommer l'Asie-Centrale dans son ensemble, un territoire imprécis, bien à l'est de la République Tatar actuelle et de sa capitale Kazan, avec des populations disparates parlant des langues turco-mongoles, tibétaines ou altaïques. De [vieilles cartes](#) en témoignent.

Ce territoire immense et mal défini, qui constitue la part majeure de la Fédération de Russie, et déborde sur les états voisins, n'a apparemment pas d'histoire. Du moins il ne paraît pas en avoir conservé la mémoire. Ou bien il en a trop : histoires des Turcs, des Russes, des Chinois, des Perses, des Tibétains, des Mongols, des Parthes, des Grecs, des Iraniens, des Chinois...

Ce sont autant d'histoires différentes, qui se recoupent avec celles du Bouddhisme, de l'Islam, du Judéo-christianisme, du Taoïsme, du Zoroastrisme, du Brahmanisme, de l'Hellénisme, du Manichéisme, du Socialisme... Elles se recoupent mal, avec des angles morts et des contradictions.

Chez la fille de Tagart

Pourquoi suis-je venu si loin de chez moi ? J'aime vivre comme je le fais ici, au sein d'un groupe resserré de familiers. Pourtant, je demeure un étranger, et je n'ai nul désir de cesser de l'être.

Tagart m'a invité à déjeuner chez sa fille. (Oui, son nom prend un *t* à la fin, mais qui ne se prononce pas, c'est pourquoi je ne l'avais pas noté jusqu'ici.)

« Tu viens déjeuner avec moi chez Amida ? » m'a-t-il proposé sans manières, sachant que Kalinda était partie en ville pour la journée avec Aliona. « Viens donc avec Aki s'il se retrouve seul », a-t-il ajouté.

Chez Amida, j'ai vu un bureau d'enfant que j'ai pris d'abord pour une grosse maison de poupée. C'est le bureau de la petite-fille de Tagart. Elle mange à la cantine de son école et nous ne la verrons donc pas.

Le bureau a un toit pentu dont les extrémités sont effilées et redressées à la manière des pagodes et des monuments tatares. L'écritoire est comme un balcon, ou une large terrasse devant la maison. Le meuble est fait dans un bois clair, apparemment peu précieux, du sapin peut-être, ou du merisier plus compact, légèrement satiné à l'huile de lin.

Les étagères pour les livres et les dossiers sont découpées comme autant de pièces. La plupart se ferment par de larges fenêtres vitrées à deux battants. L'écritoire se rabat. Quand on le referme, on voit les éléments d'une façade en bas-reliefs gravés dans le bois : fenêtres, corniches, et large porche carré, qui abrite une plus petite porte en ogive. Elle est si petite dans cet espace qu'elle paraît éloignée.

Amida, qui a remarqué ma fascination, a fermé et ouvert le bureau devant nous pour que je puisse l'admirer. De part et d'autre de l'écritoire, deux avancées imitent des balcons aux balustres faites de croisillons en fines lamelles de bois, pour retenir stylos et crayons.

Comment une petite fille pourrait ne pas être une bonne élève en faisant ses devoirs sur un si beau bureau ? En effet, elle obtient à l'école de bonnes notes.

Aki paraissait plus fasciné encore que moi. Je devrais peut-être dire, ému.

Carnet vingt-deux

Avant de partir

Encore sur la perte de contrôle

Le Târâgâlâ est à quai. Nous n'avons toujours pas décidé quand nous lèverons l'ancre, ni le détail de notre trajet.

Aki m'a parlé de [Fukushima](#) pendant que nous vérifiions tous les circuits électriques du navire. Fukushima est une illustration tragique de [ce que j'écrivais](#) dans mon journal il y a peu de temps. On y voit clairement comment une civilisation, cette fois mondiale, perd le contrôle sans seulement s'en douter, ni y songer sérieusement.

Aki m'a donné de récentes informations que je ne détaillerai pas, tant il est facile de les retrouver. Il ne demeure plus beaucoup de secrets dans cette affaire, même s'ils laissent quasiment indifférents tous ceux qui ne sont pas directement impliqués, au moins par leur vie à proximité de la lente catastrophe en cours. Voilà ce qui est tragique aussi dans la perte de contrôle : elle s'accompagne d'une perte de conscience.

« Je crois pourtant », me dit Aki, « que le plus grave n'est pas la perte de contrôle sur l'énergie nucléaire, ni même sur la production d'énergie dans son ensemble. Je crois que le plus grave, et aussi le plus symptomatique, est la perte de contrôle sur l'internet. »

Cette affirmation me surprend. « Les deux choses ne sont pas aussi éloignées qu'on pourrait le croire au premier abord », me répond-il. « Elles ont au moins un trait en commun : la concentration qui débouche sur la perte de contrôle par chacun, et surtout par chacun de ceux qui auraient sinon l'opportunité d'intervenir. Tu en parlais toi-même l'autre jour. » Je lui ai en effet touché quelques mots de ce que j'avais noté sur mon carnet ces temps derniers.

« L'internet, tu en conviens », continue-t-il, « sert à beaucoup de choses. On peut même dire qu'il sert à tout : à la recherche, à la mathématique et à la chimie, à l'administration, au commerce, aux relations humaines, aux arts et aux lettres, aux loisirs, à l'action politique, à la production industrielle ou non, à la finance, à la surveillance policière ou non, à tout ce que l'on veut et à tout ensemble, en passant par la commande de pizza, les jeux en ligne et les "plans culs". »

« Certes, ça fait peut-être beaucoup », dis-je, « et surtout si chacune de ces activités veut imposer ses propres contraintes à toutes les autres. J'avais écrit au début du siècle un petit [essai](#) dans lequel je disais que l'internet offrait à chacun les facilités de construire son propre réseau, qui se croisait et se recoupait avec ceux de personnes différentes, et dont chacun demeurerait le centre du sien. Tout a évolué depuis dans une direction exactement opposée : chaque utilisateur y est l'élément d'un réseau qui échappe à son contrôle, ainsi qu'à celui de tous les autres membres ; de réseaux qui ne se croisent ni ne se recoupent plus autours de personnes réelles, et dans lesquels nous devenons les clients particuliers et impuissants d'entreprises de services. »

« Exactement, et cet internet dans lequel on a pu voir un moment le modèle d'une nouvelle organisation humaine, se fait au contraire aujourd'hui celui d'un ordre panoptique et féodal, dans lequel personne ne contrôle plus rien. »

Le Târâgâlâ est à quai

« Je te trouve quand même pessimiste », dis-je, « nous savons qu'une telle organisation n'est pas viable, et qu'elle ne nous menace que de son hébétude et de son impuissance. »

« Drôle d'optimisme qui se console d'être entraîné impuissant dans l'impasse. Je préfère ne pas savoir ce qui te rend pessimiste. »

« La mort est inhérente à la vie », expliquais-je alors que Kalinda et Aliona nous rejoignaient à bord, « ce qui disparaît laisse le champ libre à ce qui survient. Ce qui me rend pessimiste, c'est que je sois voué à disparaître aussi ; mais je disparaîtrai quoi qu'il advienne. »

« Ne vous méprenez pas », précisais-je aux nouvelles venues. « Toujours la vie entraîne la mort, comme la lumière produit des ombres. Sans ces ombres, d'ailleurs, nous serions aveugles. De même si la mort ne dégagait la place pour la vie, cette dernière étoufferait sous sa profusion. Cependant la mort n'engendre pas la vie, pas plus que l'ombre ne produit de la lumière. »

Sentant qu'on ne me suit pas bien, je précise encore ma pensée : « Je ne veux pas dire que la mort serait une issue à laquelle nous devrions nous rendre sans combat, ou que nous pourrions la risquer au prétexte que nous n'aurions rien à perdre. Je pense au contraire que, si l'on est en train de tomber, s'en prendre à ce qui ralentit notre chute n'est certainement pas l'attitude appropriée, quand bien même ce serait dans l'espoir qu'en surgisse peut-être plus rapidement un salut, un sursaut vital ou une improbable nécessité. Une telle attitude serait d'ailleurs contraire à l'instinct qui pousse le vivant à se raccrocher à ce qu'il peut. Si quelque chose devait jamais advenir comme une grâce, et je n'en nie pas la possibilité, ce serait après que la vie ait cherché et tenté tout ce qui était humainement possible. »

Nous sommes à bord d'une toute nouvelle version du Târâgâlâ. On n'y voit pas de sensibles différences avec les précédentes, du moins sans suivre les câbles dans le détail, sans être attentif à de légères améliorations des turbines, ni remarquer de subtils réarrangements de l'espaces.

L'ergonomie de la passerelle a été mieux conçue. On ne se heurte plus au bord de la table, et la couchette à l'arrière est un peu moins étroite.

Tout, même le mobilier, est en fibre de bambou qui imite du bois légèrement vitrifié. Quelques trous supplémentaires ont été creusés dans les surfaces, des renforcements cylindriques destinés à recevoir un verre, un bol, une bouteille, sans courir le risque qu'un roulis impromptu les renverse. Kalinda s'en est déjà servi pour y poser des vases et fleurir la passerelle.

Le Târâgâlâ est toujours amarré au quai. Nous n'avons pas encore décidé quand nous lèverons l'ancre, ni le détail de notre trajet.

L'Océan Austral

L'Océan Austral est défini conventionnellement entre le soixantième parallèle et le continent antarctique. Au-delà, on est dans l'Océan Indien, le Pacifique ou l'Atlantique. Une telle convention ne correspond évidemment à rien, ou presque. Le soixantième parallèle n'arrête ni les vagues ni les courants, ni la circulation des baleines, ni le cheminement des bancs de poissons migrateurs...

Le soixantième parallèle correspond approximativement au courant circumpolaire antarctique qui sépare les eaux de surface très froides au sud, des eaux plus chaudes au nord. Le front polaire et le courant s'étendent autour du continent austral, atteignant le soixantième degré sud à proximité de la Nouvelle-Zélande ; et s'approchant du quarante-huitième à l'extrême sud de l'Océan Atlantique, où les vents d'ouest atteignent leur force maximale.

L'Océan Austral est profond de quatre à cinq mille mètres sur la plus grande part ; le plateau continental antarctique est étroit. Il atteint sa profondeur maximale à la Fosse des Îles Sandwich avec plus de sept mille mètres de fond. La température de l'eau y varie entre moins deux et dix degrés. Des tempêtes cycloniques se déplacent de l'ouest vers l'est. Les zones qui s'étendent entre les environs du quarantième parallèle et le cercle polaire connaissent les vents les plus forts rencontrés sur la planète.

En hiver, l'Océan Austral gèle au-delà du soixante-cinquième parallèle sous le Pacifique, et du cinquante-cinquième sous l'Atlantique, abaissant les températures de surface bien au-dessous de zéro. Les vents catabatiques permanents qui dévalent des cimes du continent maintiennent le plus souvent le littoral libre de glace pendant l'hiver.

Sur la prose de Proust

« Je suis revenu ces jours-ci sur le texte de la *Recherche du temps perdu*. On ne s'en rend pas compte en lisant, mais de longs passages sont entièrement constitués de réflexions plus ou moins abstraites. Ils ne font appel ni à la description, ni au récit. Ils ne font appel aux sens qu'à travers d'autres courts passages qui les ponctuent. »

Nous prenons le thé tous les quatre à bord. Aki l'a préparé car nous considérons que sa nationalité en fait un spécialiste ; comme la mienne, celui du vin.

« Le style de la *Recherche* est souvent plus proche de celui d'un essai que d'un roman », dis-je. « Les courts passages descriptifs qui en appellent à la sensualité le font à la manière du [renga](#). Quelques phrases suffisent à changer toute la couleur de longs passages essentiellement analytiques. Cette forme d'écriture était nouvelle alors, et elle a été peu employée depuis. »

C'est Aliona qui nous a entraînés sur ce sujet, en nous parlant des Futuristes, et des influences réciproques entre le roman russe et français. « Hélas », disait-elle, « si les écrivains russes connaissaient souvent le français, les Français se donnaient moins les moyens de comprendre les ressources que les Russes puisaient dans leur langue. »

Elle a revêtu un magnifique paréo, mêlant du bleu ciel à des touches de rouge clair sur du blanc, et un bustier d'un vert pâle assez froid. Je ne sais où Kalinda lui a permis de dénicher ces couleurs claires qui sont si rares dans l'île. Elles sont claires mais certainement pas vives, et siéent à son teint d'ivoire et à la couleur métallique de ses yeux.

« J'évoquais [ce printemps](#) avec Kalinda une réflexion de Madame de Staël », ajouté-je. « Celle-ci considérerait que l'histoire était d'un intérêt négligeable dans le roman, et ne séduisait que les esprits superficiels. Elle professait que le roman avait plutôt vocation à se faire un instrument d'analyse des rapports humains ; c'était avant que ne naissent les sciences humaines. Ces rapports humains sont précisément de moindre importance chez Marcel Proust. L'aspect sociologique n'y a au fond pas plus d'intérêt que l'histoire n'en avait aux yeux de Germaine de Staël. Y sont bien plus essentiels les labyrinthes de l'esprit, et les jeux qu'ils trament avec le langage. »

« Je n'avais encore jamais rien entendu de tel, mais cela me paraît juste », répond-elle.

« C'est que nous sommes alors après William James, Sigmund Freud, et même Poincaré et Frege », dis-je. « Je n'ai moi non plus jamais rien lu ni entendu de tel », précisé-je encore pour que personne ne s' imagine que je régurgite ce que j'aurais appris sans citer mes sources, et pour faire savoir que je partage ce que j'ai observé par moi-même.

« En somme, Proust serait un cousin éloigné des Surréalistes », conclut Kalinda.

« Il en est du moins incontestablement le contemporain. Aucun surréaliste, à ma connaissance, n'avait noté que le travail de Marcel Proust accordait une attention toute particulière au [fonctionnement réel de la pensée](#), ni que son principe de "l'art pour l'art" n'était pas sans un air de famille avec "l'absence de toute préoccupation esthétique ou morale" que revendique la définition du *Manifeste*. Les parentés me semble-t-il s'arrêtent là. »

« La littérature de Proust n'est pas ce qu'elle paraît être au premier coup d'œil », ajouté-je en me tournant vers Aki. « Elle est un peu comme le bureau de la petite-fille de Tagart, que nous avons pris d'abord pour une maison de poupée. »

Le Déroit de Drake

Le courant circumpolaire antarctique naît dans le Déroit de Drake, le large bras de mer qui sépare de quelque huit-cents-trente kilomètres l'extrémité de l'Amérique du Sud et le continent austral, entre le Cap Horn en Terre de Feu, et les Shetland du Sud, adossées à la Péninsule Antarctique. Ce déroit est l'une des zones maritimes qui connaît les pires conditions météorologiques, et qui sont donc idéales pour tester le Târâgâlâ.

L'Océan Austral est profond, aussi les îles y sont rares. Le courant circumpolaire antarctique peut donc y circuler sans obstacle à la vitesse de cent-cinquante millions de mètres cubes par seconde.

Le mieux serait de nous laisser entraîner par les courants de l'Océan Indien jusqu'au large de Madagascar, puis de virer avec eux à quatre-vingt-dix degrés pour rejoindre celui de l'Antarctique, et le suivre dans des conditions toujours plus périlleuses jusqu'au-delà du Cap Horn. L'Océan est large alors à la hauteur de l'Australie, et sa distinction avec l'Océan Indien et la Mer de Tasmanie est une pure convention juridique. Il se resserre ensuite progressivement jusqu'au Déroit de Drake, après lequel il est le plus furieux.

La vie au Pôle Sud

« Plus de 7 500 espèces d'invertébrés ont été recensées à ce jour, et de nouvelles espèces sont décrites régulièrement. Parmi les groupes les plus diversifiés se trouvent les pycnogonides, arthropodes aux pattes démesurées, les ascidies, les bryozoaires, les échinodermes, les éponges, les amphipodes qui sont des crustacés dont le corps est comprimé latéralement, les isopodes qui sont des crustacés dont le corps est aplati dorso-ventralement. » (Nadia Améziane, [*Faune des invertébrés benthiques de l'océan Austral*](#), Institut Océanographique de Monaco, mars 2015.)

Les conditions extrêmes dans les mers australes ne sont pas si défavorables à la vie. Ce serait même devenu le contraire, si l'on songe à la vitesse à laquelle des espèces disparaissent dans les autres continents.

Plusieurs espèces ont une durée de vie plus longue dans les eaux glacées du cercle polaire, et une plus grande taille qu'ailleurs. Près de sources volcaniques, on y a découvert des étoiles de mer à sept branches, des pieuvres albinos, des crabes yétis tout blanc, velus et minuscules, mais aux pinces démesurées. Cependant, la population de krill y semble en rapide déclin.

Quand on pense à l'histoire naturelle, on voit l'histoire des civilisations autrement. Mes amis et moi avons étudié durant ces derniers jours les lieux que nous allons parcourir, mais ce soir, j'ai le goût de regarder plus loin, vers le ciel ouvert au-dessus de la terrasse.

Il est plus vaste encore et plus ancien, et je le sens pourtant plus proche parfois de ma propre histoire. Le ciel est apaisant. Je ne suis pas sûr de comprendre les symboliques, par ailleurs très diverses, que les civilisations lui ont presque toujours attachées, mais le je sens plus proche ; je nous sens plus en phase. Il y a si longtemps que notre espèce a appris à s'en servir pour tracer ses routes.

En tout cas, il me semble que nous nous entendons bien tous les quatre, et que la promiscuité du bord ne nous pèsera pas trop. J'imagine que nous nous attarderons peu sur le pont.

Carnet vingt-trois

Toujours au port d'attache

Le pont du Târâgâlâ

Le pont du Târâgâlâ est encombré de quelques caisses à claire-voie. Elles protègent les turbines. Ce sont de simples caisses en bambou de tailles variables, fermées à leurs plus petites extrémités par une grille métallique légèrement convexe, semblable à celle qui protège les pales des ventilateurs domestiques. Ces caisses sont plus solides qu'elles ne le paraissent. Le bambou, creux, offre une résistance moindre mais comparable à celle des tubulures d'acier. Sa plus grande souplesse lui permet de résister à de fortes poussées. Si la poussée est exercée par un fluide, elle aura une moindre empreinte sur l'arrondi des bambous.

Aki est un peu inquiet pour la glace. Les Târâgonauts n'y avaient guère pensé. Nous aurons forcément de la glace sur le pont, provoquée par la pluie, la neige ou les embruns. Comment vont réagir les turbines ?

– Nous pourrions les couper et n'utiliser que celles immergées, propose Aki. Nous perdrons de la puissance, mais elle sera compensée par les forts courants qui alimenteront probablement le bord avec suffisamment d'énergie.

Je n'en suis pas si sûr, car nous en dépenserons beaucoup à nous chauffer et à nous éclairer pendant les longues nuits de l'hiver austral ; et les panneaux solaires risquent de ne pas être très efficaces avec les journées courtes et un ciel souvent bouché.

Il est fort possible aussi que les matériaux souffrent d'être exposés au gel. Nul ne sait comment réagira la fibre de bambou.

Nul ne le saura jamais sans en faire l'expérience.

À bord la nuit

– Que peux-tu bien être venu fuir ici avec nous ?

Kalinda et moi sommes restés à bord cette nuit. Nous avons dîné, puis nous avons tout éteint. Nous sommes sortis sur le pont éclairé par la lune décroissante.

– Fuir ?

Nous avons jeté un tatami sur l'une des caisses qui protège les turbines, puis nous avons contemplé la brume effacer lentement les étoiles et la lune pour nous plonger dans une obscurité où seule se diffusait la lueur des feux de position.

Nous avons senti des gouttes tomber, puis nous les avons entendues alors qu'elles se faisaient plus serrées. Nous les avons vues enfin dans les lumières diffuses de la brume que la pluie rendait moins épaisse.

– Peu m'importe ce que tu fais, si je n'étais certaine que tu t'enfuiras d'ici aussi.

Nous avons plongé et nagé longuement, puis nous sommes revenus nous étendre sur le tatami détrempé.

– Que fais-tu, demande encore Kalinda. – Je ne fais rien. Qui t'a dit que je fuyais ? – Je l'ai demandé au Seigneur des Choses qui ne Sont pas ce qu'elles Paraissent.

Le Seigneur des Choses qui ne Sont pas ce qu'elles Paraissent est une déité des plus intéressantes dont je n'avais pas encore trouvé l'occasion de parler. Il est associé à la rivière Palamocat qui arrose les quartiers sud de Citagol.

– Je n’ai jamais rien fui hélas, ce sont les courants de la vie qui nous arrachent des mains ce que nous croyons tenir. – Paroles ! Tu fuis je ne sais quoi, et tu vas repartir. Ose me dire que tu ne vas pas repartir.

Je ne suis pas sûr qu’il convienne que je conte des choses de ce genre dans mes carnets en ligne. Si je pouvais seulement faire sentir à Kalinda combien je ne veux pas la quitter...

De l’incalculabilité de π

Notre ami Djanzo est hanté par une très vieille question de mathématique, celle du nombre irrationnel π . Pourquoi le calcul de π ne peut-il aboutir à un nombre fini de décimale, ou au moins au retour infini d’une même séquence de chiffres. Djanzo n’en sait rien bien sûr. Il serait sinon un personnage célèbre. Il nous a pourtant fait part de quelques réflexions bien troublantes à ce propos.

Le nombre π est une clé, celle de la porte qui ouvre le passage entre deux géométries qui restèrent inconciliables pendant une grande part de l’antiquité, aux temps où la géométrie était à peu près synonyme de ce que nous appelons aujourd’hui mathématique : celle des surfaces et des volumes, et celle des angles. Chacune de ces géométries reposait sur une base distincte ; la première avait une base décimale ou duodécimale, la seconde reposait sur la base soixante. Les deux mathématiques n’avaient donc pas les mêmes nombres, et avaient même des concepts de nombres sensiblement différents. Pour la première, en effet, les nombres étaient des collections d’unités ; pour la seconde, ils étaient des divisions de l’unité, en l’occurrence, les trois-cents-soixante degrés du cercle.

Il est le passe entre ces deux univers mathématiques, et en même temps le hiatus. Il nous permet de passer, oui, mais sans une exactitude absolue, avec une valeur seulement approchée.

Aki s’est montré fortement intéressé par ces réflexions, et il nous a montré une capacité de profondes réflexions sur les caractères les plus abstraits des mathématiques. « Je pense qu’il vaudrait la peine de réexaminer cette question à l’aide d’une base hexadécimale », a-t-il suggéré. « Nous disposons de machines dotées de fortes puissances de calcul et qui utilisent nativement l’hexadécimal ; il m’étonnerait que personne ne s’y soit essayé encore. »

« C’est que l’hexadécimal n’est pas facile à manipuler par l’esprit humain, pour lequel il est loin d’être aussi natif que pour les machines », lui objecte Djanzo.

« C’est parce que nous nous acharnons à noter l’hexadécimal avec les chiffres du décimal, et que nous remplaçons par des lettres ceux qui nous manquent. » Aki mord dans la tomate crue que je viens de ramener du jardin, seulement coupée en deux par le milieu et assaisonnée d’une pincée de poivre. Il paraît trouver ça fameux en s’essuyant les lèvres d’un revers de main avant de continuer. « C’est un peu comme compter en décimales avec des chiffres romains. Personne ne s’est seulement soucié de donner des noms aux seize chiffres. Comment pourrait-on les utiliser de façon intuitive, quand nous devons nous en remettre à des programmes pour assurer leur conversion ? »

« Tu as probablement raison », lui répond Djanzo, « Il y a une inconséquence et une paresse à ne pas tirer les conséquences de l’invention de George Boole... »

« Ne te presses pas tant de répondre », le coupé-je, « prends tout le temps nécessaire à humer ta tomate. Ne crains pas que l’attention que tu lui accordes te fasse perdre le fil de ta pensée ; au contraire, trame ce fil avec celui de tes sensations, il n’en sera que plus solide. » Mes amis apprécient visiblement mes tomates, et mon interruption les fait sourire.

« Tu as probablement raison, Aki », reprend quand même Djanzo, « mais je crains que tu ne t’imagines que les nombres, selon qu’ils sont exprimés dans une base ou une autre, deviendraient des entités différentes. Même exprimés dans des ensembles distincts, ils ne changent pas dans leur essence. Prends par exemple le rationnel $\frac{1}{2}$: est-il un autre nombre que l’entier naturel 0,5 ? Les deux expressions auraient-elles des propriétés différentes ? »

« Leurs propriétés ne deviennent peut-être pas différentes », répond Aki. « mais certaines d'entre elles sont rendues plus ou moins évidentes. Il y a peut-être des façons plus intéressantes d'exprimer π , autres que celles d'un irrationnel désigné par une lettre grecque, ou de sa valeur approchée en entiers naturels. L'histoire en a connu d'autres. Les écoles de marine se sont longtemps contenté de $\sqrt{10}$, ce qui n'est peut-être pas avantageux pour la précision, mais certainement pour la rapidité de calcul. »

Il détache de sa grappe une nouvelle tomate encore humide de l'eau avec laquelle je les ai rincées, hume un instant l'arôme qui se dégage dès que le fruit est séparé de sa tige, puis il ajoute amèrement avant d'y enfoncer son couteau, « mais aura-t-on besoin bientôt d'officiers de marine qui calculent encore quelque chose ? »

Ce pays est formidable, il y fait beau toute l'année, et les fruits et les légumes poussent en toute saison. Il suffit de planter, de cueillir, demeurant tout au plus attentif à la lunaison. La pluie la plupart du temps nous dispense du soin d'arroser. On doit seulement être attentif à ses dégâts. Les orages de mousson ici vous emporteraient un jardin comme rien.

Techniques littéraires et industrie

À bord du Târâgâlâ, les conversations s'éloignent souvent des préparatifs du voyage.

« Il est de mode de prétendre que les expériences du Nouveau Roman n'étaient que des excentricités d'intellectuels maintenant oubliées », dit Aliona. « Il est pourtant facile d'observer que les téléfilms et les séries les plus conventionnels et produits industriellement ne savent plus se passer des procédés du Nouveau Roman. C'est que tous ces travailleurs à la chaîne du scénario ont étudié Michel Butor et Jean Ricardou à l'université. Ils ont suivi les cours et les ateliers de *creative writing*. Aussi bien que tant d'autres, les techniques du Nouveau Roman se révèlent parfaitement exploitables industriellement. » J'observe qu'Aliona s'intéresse beaucoup aux théories littéraires des deux siècles précédents, de même qu'Aki est fortement attiré par les abstractions mathématiques. En quoi cela a-t-il bien pu les pousser à parcourir les mers froides, à moins que ce ne soit l'inverse ?

« Je reconnais que ceci ne plaide en rien pour les théories et les œuvres de ces nouveaux romanciers », continue Aliona, « puisque leurs sous-produits industriels sont plutôt médiocres. Les théories et les œuvres ne sont cependant en rien responsable de cette médiocrité, mais seulement le mode de production industrielle. »

Naviguer incite probablement à lire, écrire et étudier, si l'on ne se laisse pas distraire du moins, si l'on parvient à résister aux passe-temps rendus addictifs par l'ennui et le confinement. Les lettres et les mathématiques exigent peu de matériel et d'espace, surtout depuis une bonne dizaine d'années où la lecture à l'écran est devenue plus confortable.

Je sais aussi qu'il est stimulant de réfléchir en regardant la mer, fût-ce à travers un hublot, en regardant les nuages surtout, que la distance déforme à l'horizon. J'en induis qu'Aliona et Aki feront d'excellents compagnons de voyage.

Aliona parle

« On a beau dire », me confie aussi Aliona, « les usages, les modes selon lesquels on réalise et l'on fait circuler les ouvrages artistiques et littéraires au cours d'une époque et dans une civilisation particulière, influencent profondément ces arts et ces littératures, jusque dans leurs principes les plus profonds. Imprimer des livres et les vendre dans des librairies, ou peindre sur des toiles et les encadrer pour les accrocher à des murs, ce sont des aspects de toute évidence contingents, mais ils changent tout. »

C'est la première fois que je me retrouve seul avec Aliona. Nous avons emprunté un cyclo et nous sommes descendus en ville comme deux adolescents. Je l'ai conduite jusqu'à la place ombragée que j'avais tant appréciée pendant les premiers jours de l'été. Du moins, je l'ai guidée, mais je l'ai laissée piloter. Je n'aime guère faire du cyclo.

« Rien n'est moins évident », ajoute-t-elle, « que de peindre sur des toiles et de les encadrer. Je crois qu'aucune autre civilisation ne l'avait fait avant. Il est bien différent de peindre ou d'écrire sur des rouleaux de papier ou de soie, et de les enfermer dans des boîtes. Ce ne sont que des aspects accessoires, mais ils ont des effets très profonds sur la nature du travail littéraire ou artistique. »

Nous avons pris un café sous les branchages, puis un alcool – elle a voulu une vodka et je l'ai accompagnée, faute de trouver dans toute l'île des eaux-de-vie acceptables – puis un autre, une sorte de saké local. Elle m'a fait remarquer un nid dans les branches sur nos têtes. En fait, on trouve un nid dans presque chaque arbre de la place, quand on y prête attention.

« Tu vois », dit-elle encore, « il ne m'importe plus guère que ce que j'écris soit imprimé dans des livres ou des revues ; il ne m'importe pas davantage de faire des lectures publiques. Et pourtant ce désintérêt me laisse dans un vide. C'est comme un manque de contraintes, dans le sens où la mécanique, ou plus précisément la statique, emploie ce mot. C'est comme construire une arche sans portants ni tirants. Les modes de production génèrent des règles implicites pour l'esprit, et nous nous en servons de points d'appui. »

Il semble que nous ayons tacitement décidé tous les quatre de nous retrouver en tête-à-tête le plus souvent possible. C'est sans doute une bonne idée avant d'être enfermés à bord du Târâgâlâ.

Futilité et candeur

– Pourquoi alors ne te soucies-tu plus de faire imprimer tes écrits, ni de les lire publiquement ?

– Cela m'arrive encore à l'occasion, mais il m'est toujours plus dur de le faire candidement. Il me semble que, pour que de telles règles fonctionnent, on doit pouvoir s'y abandonner en toute candeur. On ne peut suivre des règles pour la seule raison qu'on aurait besoin de contraintes sur lesquelles prendre appui. Sinon, il s'agit seulement d'un jeu futile, et qui produit des ouvrages futiles. Pour que de telles règles fonctionnent, il faudrait ne pas devoir y penser ; elles devraient s'imposer comme si elles étaient naturelles.

– Et elles ne le font plus ?

– Non.

– Oui, souvent la candeur est nécessaire pour éviter la futilité.

– Tu comprends, donc ; et la candeur, ça ne se décide pas.

Carnet vingt-quatre

Pendant les préparatifs

Le Seigneur des choses qui ne sont pas ce qu'elles paraissent

« Les choses qui ne sont pas ce qu'elles paraissent », il y a un mot, et un seul, en citangolais pour désigner cela. Il y a même un dieu. Oui bien sûr, il existe en français des mots qui se rapprochent de cette idée : équivoque, trompeur, énigmatique, double, évasif, douteux, vague, courbe, oblique, détourné, ambivalent, équivoque, amphibologique... Nous avons le plus littéral mais entendu en une autre acception, « pervers ». Nous avons même nous aussi un dieu : Janus ; mais on voit bien que ce n'est pas exactement la même idée.

Concevoir que des choses ne seraient pas ce qu'elles paraissent, c'est supposer que la plupart du temps, les choses sont bien ce qu'elles paraissent, et ce n'est pas une remarque triviale. La plupart du temps, l'être et l'apparence n'ont aucune raison de diverger.

Dire que des choses ne seraient pas ce qu'elles paraissent, ne suppose en rien qu'elles mentiraient, qu'elles seraient pour cela déguisée, qu'elles tenteraient de se cacher, ou d'être cachées, camouflées, ou trompeuses d'aucune façon. Elles ne sont pas ce qu'elles paraissent, c'est tout.

Par exemple, une planète n'est pas l'étoile qu'elle paraît être. Une longue et attentive observation est nécessaire pour distinguer une planète de l'étoile qu'elle paraît être. Il dut falloir un grand sens de l'observation à nos ancêtres pour distinguer les planètes des étoiles ; pour s'apercevoir qu'elles ne se déplaçaient pas de la même façon ; qu'elles revenaient parfois sur leur pas, etc.

Il leur fallut beaucoup de temps sans doute pour s'apercevoir qu'elles ne suivaient pas le mouvement régulier du ciel nocturne comme elles paraissaient le faire ; qu'elles s'y déplaçaient librement, et de façon imprévue. Il fallut à nos ancêtres croire longtemps que le déplacement des planètes était aussi imprévisible qu'il le paraissait, pour qu'ils parviennent à le prévoir ; pour qu'ils découvrent que leur mouvement non plus n'était pas ce qu'il paraissait être.

Quand une chose n'est pas ce qu'elle paraît, cela ne veut pas dire que ce qu'elle est ne soit pas perceptible, ni même parfois évident. Par exemple, des pierres tombent du ciel ; très tôt des hommes ont bien vu que des pierres tombaient du ciel, mais ils ne parvenaient pas à le croire. Parmi les savants des Lumières, on a pu affirmer que si une pierre tombait du ciel, c'est qu'un vent puissant avait dû d'abord l'emporter.

Que des pierres tombassent du ciel était une évidence, mais à laquelle on ne pouvait se rendre. C'était une évidence, mais dérobée par l'apparence. Cela mérite bien un paradigme, cela mérite bien d'être saisi en un concept et un seul.

L'apparence du raisonnable

« Je m'étonne dans un de mes derniers écrits que presque tous les savants de la fin du XVIII^e, dont Lavoisier, aient nié l'existence des météorites. Il leur paraissait exclu que des pierres pussent tomber du ciel. Dans ces conditions, je me suis hasardé à présenter comme l'une des composantes les plus remarquables de l'esprit scientifique le goût, sinon la recherche, de ce que j'aimerais nommer les *vérités invraisemblables*, ou les *évidences dérobées*, celles qui paraissent d'abord bafouer le bon sens et les convictions acquises. Entre la vraisemblance et l'évidence, c'est

l'évidence qui toujours doit l'emporter, c'est-à-dire la formule ou la description qui s'accorde le plus strictement avec la cohérence fortement établie, mais jamais définitive, d'un ensemble de données aussi étendu que possible. Si une raison abusée ou une logique trompeuse en sont scandalisées, c'est à elles qu'il appartient de se réformer. L'invraisemblance n'est certes pas indice de vérité, mais elle ne doit jamais pouvoir en détourner. De même, le déraisonnable n'est pas toujours preuve d'erreur. Rédimé, il est au contraire instrument de découverte. » Roger Caillois. [Cohérences aventureuses](#).

Caillois a raison dans ces lignes, où il donne incidemment la meilleure définition du Surréalisme : c'est bien la raison qui est trompeuse ; c'est l'apparence du raisonnable qui nous dérobe l'évidence.

Au restaurant

Nous sommes tous allés au restaurant en ville, presque toute l'équipe qui travaille sur le Târâgâlâ. Ziad nous a tous invités près du port, dans les quartiers populaires, bien plus vivants que là où j'avais passé quelques jours dans l'appartement qui m'avait été prêté. Ces restaurants dont les terrasses envahissent les places et les trottoirs offrent la nuit l'image d'un joyeux désordre. On y est de sortie par familles entières, et comme entre vastes tablées tous sont pour la plupart des voisins, chacun se connaît plus ou moins.

Les repas sont un peu bruyants, cependant nous sommes en Asie où les gens sont d'un naturel plus calme et plus discret qu'ailleurs. On se parle d'une table à l'autre, d'un trottoir à l'autre, mais on n'élève pas plus la voix qu'il n'est nécessaire. On parle vite mais sans crier vraiment, ou juste ce qui faut lorsqu'on est loin des gens. Seuls les enfants crient comme ailleurs, car absolument toute la famille est de sortie. Quelques poussettes ont même été glissées entre les chaises. On n'est pas bruyant comme on le serait à Naples, à Barcelone ou à Marseille, mais on doit aussi couvrir la voix des chanteurs de rues.

Il fait chaud, les gens sont en débardeurs, certains hommes sont torse nu, les cheveux souvent cachés sous des bandeaux, des foulards noués à la façon des pirates. On y plaisante, on rit. On se lève, on circule, on croise les serveurs qui se contorsionnent pour ne pas renverser leur plateau, on va échanger quelques mots à une table ami.

On entend encore un air saccadé à la mode, que résonne déjà une mélodie traditionnelle. On a une façon bien singulière d'être tout à la fois en foule, entre intimes, et tranquillement seul. Car je sens bien que j'aurais pu venir manger seul, je n'aurais pas fait tache. On m'aurait tout à la fois accepté et ignoré. On aurait parlé à mon côté sans être indisposé par ma présence, on m'aurait suffisamment prêté attention cependant pour me passer le sel avec un aimable sourire si j'avais fait mine de le chercher, mais sans se sentir obligé de forcer davantage la relation, ni non plus de la rejeter.

Ce soir, on n'a pas déroulé les bâches au-dessus des tables. Le ciel est dégagé, mais souvent la pluie peut surprendre à Citagol.

Des matériaux

Parfois, quand je suis à bord du Târâgâlâ, il me paraît un vaisseau spatial ; un vaisseau spatial fait d'un étrange bois. Dans les nuits sans lune, quand la mer est calme, je m'y sens dans le vide sidéral, au sein d'un vaisseau fait d'un matériau du futur. La fibre de bambou a été améliorée pendant mon absence de cet hiver. Elle ressemble à du bois par sa texture et sa couleur, mais aussi un peu au plastique. En fait le plastique est une matière assez proche du bois, très carbonée lui aussi, et il est en réalité un dérivé de bois, un produit du pétrole et donc des grandes forêts englouties au carbonifère.

Le matériau évoque un peu plus maintenant la bakélite, mais ce n'est rien de tout cela, c'est de la fibre de bambou. Toutes ces substances qui n'avaient cessé tout au long du vingtième siècle de devenir des matières pauvres, caractéristiques des objets bon marché qui emplissent les solderies, sont redevenus au cours de ses dernières décennies des matériaux nobles, grâce à l'électronique. Elles sont redevenues des substances agréables au regard et au toucher.

J'éprouve un plaisir très particulier à poser mes doigts sur le clavier de mon Lenovo, que je n'avais pourtant pas payé cher, qui n'est pas une machine très puissante et dont l'écran est d'une qualité médiocre. Le clavier cependant est pour moi le plus précieux, dont les touches sont bien disposées et lisibles. Il fait des programmes et de la machine les prolongements naturels de mon corps ; et de mon travail, une activité très manuelle.

Ces substances ont paru un temps n'avoir plus aucun rapport organique avec la terre. Elles en retrouvent maintenant. La coque de plastique noir de mon Lenovo évoque un matériau puisé dans les profondeurs telluriques. Du pétrole brut durci ; ou encore du goudron, ou de ces masses d'algues échouées sur les rivages qui se décomposent en une pâte noire.

Je songe qu'à ma connaissance aucun ouvrage de science-fiction n'a encore imaginé les matériaux nobles d'un possible futur, ni même remarqué ceux du présent. C'est précisément ce que m'évoque le bord du Târagâlâ ; moins un engin de science-fiction, que celui d'une possible science-fiction.

Les mystères de la technique

– Tu as raison, me dit Ziad. Tous les matériaux précieux nous ont toujours rappelé qu'ils avaient été arraché des entrailles de la terre : pierres, métaux rares...

– Il y a cependant une grande différence, reprend Aki. Ces matériaux sont le produit aujourd'hui d'une industrie complexe qui ne serait plus accessible à un groupe d'artisans.

– Je ne sais pas, lui répond Ziad. La fabrique de la fibre de bambou est quasiment artisanale ici, même si elle demande la collaboration de quelques établissements distincts. Elle est récente et n'a pas eu besoin d'ingénieurs si savants, ni d'une main d'œuvre expérimentée. Les techniques et les savoirs ne sont pas tellement plus complexes ni plus cachés qu'ils l'ont toujours été. À ce compte, tente de construire un stradivarius dans ton garage, alors qu'il n'y a pourtant rien de mystérieux ni dont tu ignorerais les principes dans sa structure ; ni de matériaux, ni d'outils bien difficiles à se procurer.

– Tu n'as qu'à aller dans la forêt pour te tailler un arc, ajoute Kalinda. Tu pourras le comparer à ceux des Chinois antiques ; à supposer que tu aies trouvé une hachette, ou encore que tu aies su en tailler une de suffisamment effilée dans un silex, puis la fixer assez solidement à un manche de bois. Tu pourrais même connaître les techniques qui s'employaient en Chine, à base de lattes de bois rares, de cuir, de cornes taillées en lamelles et de colles végétales à chaud. Ces arcs étaient plus précis et plus puissants que ceux que l'on fabrique aujourd'hui en fibre de verre, équilibrés par des balanciers métalliques.

– Il existe certes des modes de production qui semblent conçus précisément pour que celui qui travaille n'ait rien à apprendre ni à comprendre, commente Ziad. Il y a aussi des manières d'organiser les savoirs de telle sorte qu'on ne puisse d'où qu'on les regarde s'en faire une vue synthétique, mais tout cela ne témoigne en rien d'un progrès des sciences ni des techniques.

– Dans l'histoire des sciences et des techniques, ajouté-je, les progrès ont été plutôt l'effet de réformes de l'entendement qui allaient en un sens tout contraire.

Des relations de dépendances mutuelles et des limites de la causalité

J'ai rêvé de Kalinda, et, en me réveillant, je l'ai découverte dans mes bras. Me sentant éveillé, elle s'est serrée davantage contre moi. Il y a des moments où, décidément, le rêve et l'éveil s'entrechoquent étrangement.

L'explication la plus raisonnable serait que, dans mon sommeil, je l'aie sentie s'approcher de ma couche, puis s'allonger près de moi, et, sans me réveiller, j'aie inséré dans mon rêve sa présence. Cette explication est plus raisonnable que celle, inverse, qui tiendrait que mon rêve l'ait attirée ; qu'elle soit venue me rejoindre parce qu'elle aurait pressenti que je rêvais d'elle, peut-être dans son propre sommeil.

Perçue à travers de telles circonstances, on sent bien les limites de l'idée de causalité. « Si Mach écarte la causalité de la description physique », écrivait [Xavier Verley](#), « c'est parce qu'elle repose sur une asymétrie temporelle venant de ce que la cause *précède* l'effet : la *linéarité* de la succession causale n'est pas compatible avec l'idée physique fondamentale de relation de dépendance *mutuelle* des éléments. » (*Mach, un physicien philosophe*, PUF 1998.)

Oui, c'est bien cela que j'ai ressenti en cette occasion ; ni l'idée d'une improbable transmission de pensée, ni moins encore celle d'une prémonition, mais bien plutôt celle de relation de dépendance mutuelle ; celle aussi d'une identité organique du rêve et de l'éveil.

Nous appareillerons demain

Tout est prêt, nous appareillerons demain. Nous avons embarqué plusieurs barils de propylène glycol, au moins aussi efficace que l'éthylène glycol mais sans danger pour l'organisme, même si l'on en ingère avec l'eau potable.

Le propylène glycol est un antigel ; il est souvent utilisé dans l'industrie alimentaire et pharmaceutique. C'est toutefois un produit à surveiller de près, car il possède un [point éclair](#) très bas. Si par malheur il s'enflamme, on ne doit pas chercher à l'éteindre avec de l'eau, qui pourrait alimenter le feu.

(Je m'interroge quelquefois sur l'intérêt de tous les détails que je note dans mes carnets. Il m'arrive de m'appliquer à moi-même, perplexe, cette question des manuels de littérature scolaires : « quelles sont les intentions de l'auteur ? »)

Carnet vingt-cinq Vers l'Océan Austral

Une troisième Amérique

L'Antarctique est un continent montagneux d'à peu près vingt-huit fois la taille de la France, entièrement recouvert de glace, parfois sur une épaisseur de deux-mille-cinq-cents mètres. Il a peu de banquise à cause des courants qui la brisent et des vents qui la repoussent vers le large. La banquise est rarement plus épaisse que deux ou trois mètres. Elle se développe surtout dans la Mer de Weddell et dans la Mer de Ross.

En hiver, les températures descendent jusqu'à moins quatre-vingt-dix degrés centigrades au cœur du continent. Les températures maximales se situent entre cinq et quinze degrés centigrades, près des côtes en été.

Il y a plus de trente-trois millions d'années, l'Antarctique et l'Amérique se tenaient. L'Antarctique était en somme une troisième Amérique. La Patagonie et la Péninsule Antarctique n'étaient pas encore séparées par le Détroit de Drake. En provoquant un courant violent autour des quarantièmes parallèles, en transformant un tranquille Océan Austral en un immense fleuve agité et accompagné des vents les plus furieux de la planète, cette séparation a modifié radicalement l'équilibre thermique de celle-ci.

Après le Détroit de la Sonde

Au quatrième jour, nous avons passé le Détroit de la Sonde, et nous voguons déjà sur la grande fosse après l'archipel indonésien. Nous avons commencé à rencontrer des vagues dans l'Océan Indien dont l'amplitude excède peut-être les deux-cents mètres. Nous approchons sans forcer une moyenne de vingt-cinq nœuds.

Nous prenons l'Océan Indien par le milieu, renonçant à suivre le courant dont la route est trop encombrée. Nous serons plus lents, mais moins rivés au radar, et absorbés à piloter. Là, l'océan est à nous. Nous croiserons peu de navires, et les îles sont rares. Nous rejoindrons les courants antarctiques après la Nouvelle Amsterdam ; ils nous entraîneront au-delà des îles Kerguelen.

Le froid

La saison est déjà bien avancée, nous ne sommes plus très loin du printemps austral ; nous ne passerons pas des nuits de vingt-quatre heures, et la banquise est encore trop étendue pour que nous nous approchions beaucoup du continent.

Les nuits commencent cependant à s'allonger très vite au fur et à mesure que nous descendons vers le sud ; on en est surpris chaque nouvel après-midi, et chaque matin aussi en attendant le jour. La température fraîchit également très vite.

Ce rapide refroidissement de l'atmosphère nous surprend lui aussi. Il est une épreuve pour le corps, et nous la vivons chacun à notre manière. Aliona et Aki retrouvent un climat qui leur est familier. En ce qui me concerne, je m'étais habitué depuis de longs mois aux températures tropicales. Kalinda, elle, a passé toute sa vie dans cette atmosphère de serre.

Elle et moi ne sommes plus très jeune, et, avec les années, les capacités d'adaptation de l'organisme deviennent plus lentes. Le froid réveille dans mon corps de vieilles douleurs, mon genou droit, ma mâchoire..., traces oubliées d'anciens accidents.

Je me suis laissé surprendre hier soir sur la passerelle. Je me suis senti glacé, les articulations raidies et douloureuses. Je m'étais laissé absorber par des opérations que je faisais au clavier, et j'ai eu soudain l'impression que mes côtes allaient se bloquer. J'ai monté le thermostat et je me suis roulé dans une couverture en attendant que ça passe.

Aliona m'a ausculté et n'a rien trouvé d'inquiétant. Elle m'a rassuré et m'a prescrit un verre de vodka. « Si ça te reprend, n'hésite pas », m'a-t-elle dit en me laissant la bouteille. Je crois qu'elle est un bon médecin.

Nous profitons de notre voyage pour nous livrer à des mesures et faire des prélèvements divers. Des organisations nous ont confié des capteurs et des équipements pour mesurer les températures, les courants, la présence de [Krill](#). Le Târâgâlâ a hérité d'un mat supplémentaire pour calculer la vitesse des vents et la composition chimique de l'air, et d'une sonde que nous laissons dériver à plusieurs dizaines de mètres. Les données sont enregistrées automatiquement et immédiatement transmises à Citangol. Nous pouvons y avoir accès si nous le désirons, mais nous ne saurions guère comment les traiter.

Le pôle magnétique

Ne me demandez pas pourquoi le pôle magnétique ne coïncide pas avec le pôle géographique. Naturellement, les compas en sont faussés en approchant le cercle antarctique. Les pôles géographiques correspondent à l'axe autour duquel la terre tourne. De cet axe-là, les boussoles n'ont que faire. Leur aiguille est attirée par le pôle magnétique. Le pôle Sud magnétique se trouve au large de la Terre Adélie, dans la Mer d'Urville, à plus de 65 degrés Sud et plus de 138 degrés Est ; ce qui est quand même une distance considérable.

Non seulement, le [pôle magnétique](#) est éloigné du pôle géographique, mais il se déplace perpétuellement. À force de s'écarter de l'axe polaire, le champ magnétique terrestre devait finir par chavirer. Ce phénomène a déjà eu lieu plusieurs fois.

Lors de tels événements, le champ magnétique s'affole pendant une courte période, de l'ordre de cent à dix mille ans, pendant laquelle les pôles magnétiques se déplacent rapidement sur toute la surface du globe. Après cette période, soit les pôles magnétiques reprennent leurs positions initiales, on parle alors d'excursion, soit ils permutent, on parle alors d'inversion. Au cours de telles transitions, l'intensité du champ magnétique devient très faible et la surface de la planète est exposée à des radiations. Si un tel phénomène avait lieu de nos jours, et ce ne serait pas la pire conséquence, les nombreuses technologies qui utilisent le champ magnétique seraient les premières affectées.

Le champ terrestre s'est inversé environ trois-cents fois ces derniers deux-cents millions d'années. La dernière inversion est survenue il y a sept-cent-quatre-vingt-mille ans

La beauté guérit tout

Les brusques changements de climat affectent toujours les goûts alimentaires, et les rapides changements de régimes perturbent la digestion. « C'est bien ce que je craignais », nous dit Aliona, « le Târâgâlâ supporte très bien les rudes conditions des mers australes, mais l'organisme humain est plus fragile. On doit le ménager. »

Comme Aki, elle se retrouve dans des conditions qui lui sont plus familières. Ils ne sont même pas restés un mois à Citangol, et leur organisme s'est vite réadapté aux nouvelles conditions. Le mien commence aussi à s'y faire.

La vodka m'aide beaucoup. Elle réchauffe, et elle facilite la digestion. De notre côté, Kalinda et moi avons eu aussi la bonne idée d'emporter beaucoup de miel. Les diverses épices dont elle s'est

encombrée, et qui m'avaient pourtant aidé à supporter le climat de Citangol, difficile pour quelqu'un qui n'y est pas habitué, ne sont pas très adaptées à cette latitude.

Au fil des jours, j'ai retrouvé un certain plaisir oublié à me couvrir d'un pull de laine, à chausser une paire de bottes, à monter la fermeture-éclair d'un parka bien doublé. Je redécouvre le plaisir d'un vent glacé sur ma figure, et je tente d'initier Kalinda à cette nouvelle sensualité.

Il y a assurément une sensualité du froid, qui, comme toute autre, doit s'apprendre. Il y a sans doute une autre façon de saisir quelqu'un par la taille quand on est parmi des embruns glacés.

Il y a une façon de se blottir dans des couvertures froides, bien différente de celle dont on peut s'étaler sur un tatami dans une nuit chaude et moite. Je l'enseigne à Kalinda qui, de jour en jour, retrouve ses forces et ses couleurs.

Aliona lui a donné des crèmes pour protéger sa peau et surtout ses lèvres des morsures du froid. Elle l'avait aidée elle aussi, avant de partir, à choisir des tenues dans lesquelles elle se sente bien et qui s'accommodent à son teint et à sa silhouette ; un parka vert kaki au large col de fourrure noire ; de grosses bottes de cuir, noires, antidérapantes, avec des coquilles de sécurité en acier, etc.

J'enseigne à Kalinda ces nouvelles sensations, comme elle m'avait initié elle aussi à chaleur excessive de Citangol.

Le Târâgâlâ se comporte parfaitement dans ces eaux pourtant difficiles. Les vagues de l'Océan Austral sont un peu comme celles d'un fleuve. Elles sont moins régulières que celles des autres océans ; elles sont plus croisées, plus désordonnées, oui, comme les lames d'un fleuve, mais d'un fleuve démesuré.

Nous avons eu des vagues immenses et des ciels bouchés, tout cela dans des teintes gris-perle : du métal liquide, un ciel et une mer de mercure ; dont les embruns glacés sont aussi brûlants que du mercure.

La beauté guérit tous les maux, ou les ramènent à peu de chose, ceux du corps, de l'âme ou de l'esprit, et Kalinda retrouve ses forces.

Des vagues et des limites de la raison

Les vagues ont tout ce qu'il faut pour engendrer une peur panique. La raison n'y peut rien. Au contraire, la raison serait pire s'il nous prenait de calculer la poussée sur chaque mètre carré de la coque, s'il nous prenait de songer aux calculs effectués pour en dessiner la ligne, et si nous commencions à penser : qui dit calcul dit erreur de calcul.

Les vagues ont tout ce qu'il faut pour engendrer l'effroi quand elles vous prennent par la poupe. Elles sont aussi redoutables de face, et même davantage, mais leur effet est moindre quand on les affronte, plutôt que lorsqu'on leur tourne le dos.

La vague encore ne serait rien si elle ne nous rappelait les gouffres sur lesquels elle roule. Quelles important se dirait-on, si une vague devait fracasser le navire, que ce soit par quatre-mille mètres de fond ? Quelle importance si l'on se noie, que ce soit dans dix mètres ou dix-mille mètres ? Ce n'est pas sans importance pourtant ; c'est la raison qui se noie dans de telles démesures.

C'est la raison qui est prise de vertige ; ce n'est certainement pas elle qui viendrait nous rassurer. Ce qui nous sauve de la peur panique, c'est la testostérone, c'est une certaine joie féroce à jouer avec le risque, même si je sais qu'il n'est pas bien réel.

Dans la nuit, quand on les distingue à peine, rien n'est plus effrayant que ces crêtes d'écume tremblantes. Et dans la journée, ce soleil toujours bas, si d'aventure on le voit, et dont la lumière s'estompe doucement derrière les nuages sans que rien ne nous ait prévenu de son coucher.

Le rite du thé au citron

En arrivant dans l'Océan Austral, nous avons décidé des quarts de huit heures, de manière à être toujours deux sur la passerelle, au cas où l'un s'endormirait. Comme tout se passe bien, nous sommes revenus à des quarts de six heures, et j'apprécie ces moments de solitude devant les écrans de contrôle. Naturellement, rien ne nous contraint à respecter scrupuleusement des horaires, nous pouvons nous remplacer, ou nous retrouver à deux, voire tous les quatre ensemble quand nous le désirons.

La passerelle est le lieu le plus confortable du bord, maintenant qu'on ne peut plus profiter du pont. Plus spacieuse est la cabine qui tient lieu de réfectoire, avec sa cuisine attenante, mais on n'y voit pas la mer.

Je me suis mis à délaissier le café pour le thé noir au citron. Ça m'a paru plus adapté au climat, au lieu, à l'atmosphère du bord. Le thé, je l'observe, se prête plus au rituel que le café.

Quand je vois une mer étendue devant moi, et que le temps est froid, j'ai envie de thé au citron. Ce breuvage me donne une impression de force et de sérénité. Du thé et du citron, et mes gestes me semblent plus précis ; ma pensée plus pondérée.

Je me demande s'il ne me ralentit pas seulement. Il ralentit justement une hâte qui m'habite trop souvent, et me rend parfois maladroit et irréfléchi. Peut-être est-ce le petit rituel qui l'accompagne qui me force à ralentir mes gestes et ma réflexion. Je mesure le temps pendant lequel je laisse les feuilles infuser, je mesure les gouttes du citron que je presse, j'en rajoute un peu après avoir goûté. Le thé me rend attentif, il me demande de l'attention ; et voilà que je fais moins de fautes de frappe, et qu'en saisissant plus lentement, je vais plus vite.

Voilà l'effet que le thé au citron a sur moi, mais seulement quand il fait froid et que j'ai une mer étendue sous les yeux, avec un soleil bas, ou couchant... Si ce n'est pas le cas, je préfère un café.

Une heure après que j'aie pris mon quart, mes compagnons ont adopté l'habitude de m'amener mon thé. L'un ou l'autre qui n'est pas occupé m'apporte sur un plateau l'eau bouillante et tout le nécessaire pour le préparer.

Carnet vingt-six

Émotions et mathématique

Les illusions de l'informatique

« L'informatique n'est pas un média, et moins encore le numérique », affirme Kalinda péremptoire. « Si l'on désire vraiment tenir l'informatique pour un média, on doit préciser que sa fonction consiste à faire communiquer entre eux des dispositifs matériels, et non des intelligences humaines. L'informatique transmet des commandes d'un dispositif matériel à un autre : c'est tout. C'est un média pour et par des machines. » Kalinda est venue prendre un thé au citron avec moi sur la passerelle, accompagnée de nos deux amis.

« Bien sûr, les extrémités terminales de ces dispositifs servent parfois à transmettre des informations entre des hommes », m'objecte-t-elle avant même que je lui réponde, « et l'on peut utilement se demander ce que l'informatique apporterait alors de proprement nouveau à cette communication. Mais avant cela, on devrait s'interroger sur sa spécificité, qui consiste proprement à faire communiquer entre eux des dispositifs matériels à travers des lignes de commande. Sinon on passe assurément à côté de la question. »

Le thé au citron stimule suffisamment mon esprit pour que je pénètre très finement le fond de la pensée de Kalinda, mais il me donne aussi un tempo qui m'empêche de réagir assez vite pour lui répondre. Le thé au citron me stimule et m'apaise également de telle sorte qu'il intensifie ma contemplation de la ligne bleue du continent antarctique à tribord sous des nuages lointains.

« On ferait mieux alors de parler d'électronique », répond-elle encore à Aliona. « Qualifier d'informatiques, et plus encore de numériques, des images, des sons, voire du texte affiché, est un abus de langage. Tout ce qui ressort dans une interface graphique, sonore, multimédia ; à travers un écran, une enceinte, une imprimante..., tout cela est analogique par définition. La preuve en est que, si le code demeure incorruptiblement identique, les images affichées, les sons reproduits, les impressions sur papier, sont de qualités bien différentes selon les matériels, et justifient leurs échelles de prix. »

Il me semble que le thé au citron a un effet plus stimulant encore sur Kalinda. Il ne la ralentit aucunement, mais sans que sa vivacité diminue ses facultés de pénétration et d'observation. Je vois bien comment elle contemple elle aussi, pendant qu'elle parle, le désert liquide qui s'étale autour de nous.

« Il n'est pas anecdotique que le code et ses valeurs numériques demeurent incorruptiblement les mêmes », insiste encore Kalinda. « Il n'est pas sans importance non plus que le code et ses valeurs numériques demeurent lisibles, accessibles, réutilisables et modifiables. C'est à partir de là qu'on peut commencer à se demander ce que l'informatique apporte ou n'apporte pas aux médias. »

Puis, me voyant silencieux et songeur, et apparemment absorbé par le pilotage du Târagâlâ qui ne devrait pourtant pas requérir une telle attention face à des vagues et un vent du sud-est relativement modérés qui s'opposent au courant, elle me demande ce que j'en pense.

« Je songeais que la vitesse est un facteur important dans le fonctionnement réel de la pensée », dis-je sans quitter des yeux les vagues écumantes qui viennent en rangs serrés se jeter sur la proue. « Je me disais aussi que les propriétés chimiques et mécaniques des matériaux jouent un rôle non négligeable sur la pensée, et tout particulièrement sur sa vitesse. »

Repenser le Târâgâlâ

Kalinda et Aki ont remarqué l'excellent rendement des turbines du Târâgâlâ dans les courants circumpolaires. « On pourrait puiser bien plus d'énergie », dit Kalinda. « Il faudrait tout repenser autrement », juge Aki. Ils envoient des quantités de données à Djanzo qui va et qui vient entre Citagol et Catalga.

« Il faudrait tout reprendre sur d'autres bases », confirme celui-ci, et il nous renvoie des quantités de calculs. Il nous suggère des manœuvres pour tirer le meilleur parti des vents et des courants. Nous les effectuons, et nous lui renvoyons des quantités de données. « J'aurais dû venir », nous écrit Djanzo, et je ne doute pas qu'il serait plus utile que moi à bord en ce moment.

Je ne comprends pas comment Kalinda se montre aussi savante sur la mécanique des fluides. « Je ne suis pas mieux outillée que toi en mathématique », m'affirme-t-elle. « Je comprends mieux les mouvements de l'océan, c'est tout. Comment saurait-on déduire et traiter des proportions et des mesures de ce qu'on ne percevrait pas le plus intimement ? »

La mécanique des fluides, elle l'a dans la peau : on s'en rend compte tout de suite si on la voit nager. La mer, elle la sent, même quand elle demeure à sa surface ; elle la sent sur un vaste rayon comme un véritable requin.

Dans un bain d'énergie

Aliona et moi restons un peu sur la touche. Nous ne saisissons pas très bien comment les esprits de Kalinda et d'Aki ont ensemble conçu une nouvelle approche pour capter les flux d'énergie dans lesquels baigne le navire. Nous comprenons, certes, nous comprenons les principes, mais les principes seulement.

Les principes, ils sont simples. Jusqu'à maintenant, nous utilisions des dispositifs qui captaient les énergies de l'environnement – vents, courants marins, chaleur solaire – et qui les convertissaient en force motrice et en alimentation du bord. Nous n'avions apparemment pas étudié assez comment optimiser le rapport entre l'énergie captée et l'énergie produite.

Bien sûr, nous cherchions déjà à optimiser ce rapport. Tels les navigateurs sur les anciens voiliers, nous tentions d'utiliser au mieux la force des courants et des vents, et nous n'hésitions pas à prendre des caps qui allongeaient notre route mais accroissaient notre vitesse. J'ai passé moi-même beaucoup de temps à piloter le Târâgâlâ, et j'y ai trouvé un intense plaisir à tenter empiriquement d'optimiser ce rapport. Je m'en étais fait un jeu, un jeu particulièrement addictif, qui m'incitait à prolonger mes quarts.

À vrai dire, c'est ma façon de piloter qui a donné à Aki l'idée de repenser la mécanique et l'informatique du Târâgâlâ. Il s'agirait de découpler davantage et de rendre plus mobiles les turbines qui captent l'énergie, de leur donner une plus grande autonomie envers celles qui propulsent le navire. Il serait nécessaire de mettre aussi au point un système qui les gère automatiquement, car la navigation en serait rendue plus complexe, et elle requerrait la plupart du temps une trop grande attention du pilote. Ce système devrait cependant pouvoir être débrayé pour permettre au târâgonaute de reprendre la main quand il le voudrait.

Musique et mathématique

– Il suffit d'écouter, dit Kalinda, fermant les yeux et laissant se balancer son corps comme le lui apprend Aliona pendant nos longues soirées d'hiver.

– Écouter quoi ? Demande Aki étonné.

– Écouter la musique, quoi d'autre ?

– Quelle musique ? Interroge incrédule Aliona.

– Celle du vent, celle des vagues, la musique des turbines, des chocs sur la proue et la coque. Cette musique est déjà une modélisation mathématique toute faite. Elle est immédiatement accessible à nos sens. Il nous suffit de l’écouter, de nous laisser porter par elle. Il nous suffit de la prolonger dans nos propres compositions. Elle nous donne tous les algorithmes dont nous avons besoin.

Kalinda a déjà installé son [kambo](#) électronique sur la passerelle. Elle ne se contente pas de reproduire rythmes, mélodies, tons et harmoniques des vagues et des vents ; elle compose avec eux ; elle leur répond. Son programme affiche sur l’écran du bord les différentes analyses spectrales de ses compositions.

Kalinda est géniale. L’idée d’analyser le son, c’est Djanzo qui l’a eue, mais l’analyse du son dépend fortement des outils matériels, logiciels et conceptuels avec lesquels nous l’échantillons. Le meilleur instrument d’analyse, reste l’organisme vivant ; l’intuition directe. C’est comme pour la dégustation du vin, si chère à l’empirisme de David Hume ou de Charles Sanders Peirce, ou du thé. *[Presentational immediacy](#)*, dit Kalinda.

« Les mouvements des fluides sont extrêmement complexes. Ils sont difficiles à modéliser, à décrire et à expliquer », nous a déclaré Djanzo. « Dans la mesure où ils sont sonores, on peut considérer les sons qu’ils produisent comme une modélisation quantitative déjà effectuée. »

« Le son », nous a encore expliqué Djanzo, « c’est du quantitatif ; c’est du quantitatif pur. Nous cherchons justement du quantitatif ; nous cherchons à réduire des phénomènes complexes dans des expressions quantitatives plus simples. »

Mais Kalinda a raison : Le son ? Non, la musique !

Digressions sur les requins

On ne peut rien lire sur les requins qui ne les présente comme de redoutables machines à tuer. Bon, les requins mangent ; ils ne sont pas les seuls. Moi aussi je mange, et moi aussi j’appartiens à une espèce qui occupe le sommet de la chaîne alimentaire, et je ne me réduis pas pour autant à un ventre et à des mâchoires. Seul un bureaucrate ou un capitaliste pourraient voir dans l’homme une simple machine à consommer.

Les requins chassent, et ils sont dotés d’un système sensoriel peu commun. Pour autant, les raies, ou encore les requins-baleines, ne sont pas de bien dangereux prédateurs, et ils ont le même système sensoriel. Les requins-baleines se contentent de nager placidement la gueule grande-ouverte, et d’avaler krill ou plancton.

Expliquer l’acuité des perceptions des élasmobranches par leurs fonctions prédatrices me paraît inverser quelque peu l’ordre des choses. Chasser est sans doute une activité propre à cultiver les organes des sens, mais on peut en imaginer d’autres, rechercher un conjoint par exemple, comme les papillons.

Toute forme de vie cherche à cultiver sa perception de ce qui l’environne ; sa contemplation, sa gustation, son auditions, ses caresses... La vie-même se définit par cette faculté de sentir ; cette voracité de sensation. La prédation n’en est qu’une occurrence possible.

Pourquoi n’imagine-t-on pas des requins rêveurs, des requins contemplatifs ? Pourquoi n’imagine-t-on pas des requins émus en écoutant le chant des courants sous-marins ? Pourquoi ne les imagine-t-on pas chanter eux-mêmes, mais chanter avec les mouvements de leur corps, comme le cobra qui perçoit la musique du charmeur par la peau ; chanter pour le plaisir des épidermes, inspirés par le champ magnétique terrestre auquel leurs [pores](#) nasaux les rendent plus sensibles que nous ?

Digression sur les muses et les acides désoxyribonucléiques

On ne comprendra pas la voracité tant que l'on n'aura pas goûté aux intuitions d'Erwin Schrödinger, telles qu'il les avait développées dans son ouvrage de 1944, *Qu'est-ce que la vie ?* Certes, il se trompait, il avait, de son propre aveu, un peu forcé le trait. J'en parle de mémoire, je l'ai lu il y a déjà fort longtemps.

L'idée de Schrödinger était que la nutrition répondait moins à un nécessaire transfert de matière, que d'ordre, de séquences proprement quantitatives. On peut y voir une intuition prémonitoire des recherches sur la structure des acides désoxyribonucléiques telles qu'elles furent développées plus tard, à partir des années cinquante. Cependant, une telle lecture rétroactive est, à mes yeux, trompeuse et réductrice. Ce à quoi songeait Schrödinger était, à l'évidence, fort différent. C'était à la fois plus simple et plus profond. Pour expliquer le plus simplement du monde, la nutrition, pour Schrödinger, serait exactement comme l'on pourrait dire que la poésie de chacun se nourrit de la poésie de tous.

Il y a toujours une beauté qui peut servir de filet dans les travaux de Schrödinger, comme dans ses quasi-incompréhensibles équations sur la relativité, face auxquelles l'esprit s'effrite s'il ne sait prendre appui sur quelque chose de proprement esthétique.

Étonnante Kalinda

Kalinda m'inspire des sentiments curieusement contrastés. Je la vois parfois comme une enfant, une enfant dont la capacité d'émerveillement serait demeurée intacte. C'est pourtant une femme forte et mûre. Elle a une telle façon de s'en remettre à moi et de s'abandonner, que j'en suis parfois désarmé. Pourtant elle m'impressionne toujours et m'intimide.

Je ne sais jusqu'à quel point elle m'impressionne par les qualités qui lui sont propres, par ce dont elle est capable, par l'autorité quelle exerce assez naturellement sur tout ce qui appartient au règne du vivant, à moins que ce ne soit encore par son côté farouche, son caractère d'animal sauvage, qu'on sent définitivement réfractaires à la domestication, ou si ce n'est à cause de ses connivences avec le monde des dieux. Elle est parfois comme une enfant qui s'endort en toute confiance dans le creux d'une épaule, d'autres fois, elle est comme une étrange et inquiétante déesse ; et elle parvient souvent à être les deux en même temps.

Le plus étonnant chez Kalinda, est qu'elle soit tout cela, souvent en même temps, sans jamais comme il nous arrive à tous, en ressentir un malaise, sans se faire peur à elle-même.

Carnet vingt-sept

Dans le désert

Intelligence et langage

L'homme se croit plus intelligent qu'il n'est, je l'ai déjà dit. Nous oublions seulement que, cette intelligence, nous la tenons avant tout des langages. Les langages ne sont cependant pas des données immédiates. Nous devons les acquérir, et nous y parvenons en cultivant en nous des automatismes, des réflexes conditionnés.

Cette faculté que nous avons de cultiver des automatismes linguistique est probablement innée, mais certainement pas les langages eux-mêmes. Si nous ne les apprenons pas, si l'on ne nous les apprend pas, ou plus exactement si nous ne les apprenons pas en les utilisant les uns avec les autres, en réfléchissant et en travaillant ensemble, nous en sommes dépourvus.

Les performances de notre intelligence, nous les tenons donc des langages ; la plupart du temps, ils effectuent eux-mêmes le raisonnement à notre place. Cela, nous pouvons facilement l'observer avec l'arithmétique. Nous écrivons scrupuleusement les nombres selon les règles du langage arithmétique, et nous obtenons des résultats que nous aurions été bien en peine de trouver autrement. C'est à ce point automatique, que nos ancêtres ont su très tôt construire des dispositifs matériels pour exécuter ces opérations à notre place.

Rien n'est très différent avec une langue naturelle. Il m'arrive bien souvent d'affiner ma pensée en cherchant seulement à améliorer mon style. Je corrige ma syntaxe, je découpe mes phrases ou les reconstruits autrement, je trouve des termes plus appropriés, parfois seulement pour éviter des répétitions, et mes idées deviennent curieusement plus consistantes.

Ce n'est pas évident si l'on y songe. Nous avons la plupart du temps l'impression que nous savons ce que nous allons dire avant de parler, et de le savoir mieux encore avant d'écrire. Sans doute, la plupart du temps en effet, nous savons ce que nous voulons dire. Pourtant, des corrections strictement stylistiques, grammaticales, lexicales, rhétoriques ou poétiques, agissent sur la pensée elle-même.

De nombreux dispositifs mécaniques fonctionnent en couplage avec des dispositifs linguistiques, et cela depuis bien longtemps avant qu'on ait inventé l'informatique ; c'est le cas des antiques abaquas comme des contemporaines calculettes. Notons que c'est le cas aussi de la plupart des instruments de musiques. La hampe d'un erhu, le clavier d'un piano, les trous d'une flûte, sont couplés à la notation musicale. Ils inspirent certains jeux musicaux ; et s'il nous vient le désir d'en jouer d'autres, nous sommes conduits à modifier l'instrument ; quand ce ne sont pas de nouveaux instruments qui inspirent de nouvelles musiques.

Oui, les langages nous font croire que nous serions bien plus intelligents que nous ne sommes, mais ils ne sont pas intelligents à notre place. Ils accroissent seulement notre intelligence. L'emploi de langages démultiplie réellement nos facultés cognitives, ils les accroissent démesurément, et, on ne le dira jamais assez, ils décuplent aussi nos capacités de perception. Les langages sont comme des outils, des outils comme les autres, des prothèses, dont il s'agit d'apprendre à se servir, exactement comme nous le faisons avec des instruments de musique ; à s'en servir comme des prolongements naturels de nos organes.

Apprentissage et langage

– Oui, je crois que tu as raison, m’approuve Aliona, et c’est pourquoi il importe que les techniques favorisent l’acquisition de langages et la participation de chacun à leur développement. Pour ce que j’ai compris, je crois que c’est bien la philosophie qui inspire la réalisation du Târâgâlâ ?

– En effet.

– C’est toi qui l’a insufflée ?

– Pas du tout. C’était ce que pensait déjà Ziad lorsque nous avons commencé à correspondre.

– C’est lui alors qui t’a inspiré ces idées ?

– Pas davantage. J’avais moi-même déjà écrit sur ces questions depuis le siècle dernier.

– C’était donc une rencontre ?

– Exactement, et nous nous sommes rencontrés à partir de champs d’expérimentation différents.

Je ne connaissais que lui à Citangol lorsqu’il m’a invité à venir. Je ne l’avais encore jamais rencontré face à face il n’y a pas un an et demi. Je crois qu’il s’est passé à peu près la même chose entre toi et Kalinda ?

– Pas vraiment puisque nous partions au contraire d’un même champ d’expérience.

– Ah bon ?

– Oui, entre femmes nous parlions cuisine.

Telles que je les connais, j’imagine qu’elles devaient parler aussi pharmacopées, et de cette étrange symbiose unissant les êtres mortels entre eux et aux forces naturelles éparses, qui s’accomplit à travers la nutrition. La cuisine elle aussi peut être approchée comme une forme de langage.

L’hexadécimal

Jusqu’à maintenant, les tentatives d’apprendre aux enfants les nombres binaires a été un échec. J’ai lu ça avant de partir. On ne devrait pas trop s’en étonner, ni surtout s’en décourager. D’abord, ce n’est pas au binaire qu’on devrait les former, trop peu intuitif, mais à l’hexadécimal. Ensuite, il est peu avisé de commencer par apprendre aux enfants ce qu’aucun adulte ne maîtrise encore, à commencer par leurs enseignants.

Les nombres hexadécimaux ne sont pour l’heure que des nombres pour les machines. Nous ne nous en servons pas, et nous ne savons pas nous en servir. Nous ne nous sommes même pas encore décidés à leur donner des noms, comme disait Aki, ni à les écrire avec des signes spécifiques ; comment pourrions-nous les utiliser intuitivement ? C’est par là que nous devrions commencer.

Nous écrivons les chiffres hexadécimaux avec des chiffres décimaux arabes auxquels nous ajoutons les premières lettres de l’alphabet latin. Même si toujours plus de gens sont toujours plus souvent amenés à les employer, comment pourrions-nous les manipuler aussi naturellement que les décimaux ? Comment pourrions-nous surtout prétendre les enseigner à des enfants ? Nous ne pourrions qu’embrouiller leurs jeunes cervelles.

La langue française est spontanément hexadécimale puisqu’elle compte jusqu’à seize avant de continuer avec des mots composés : dix-sept, dix-huit... À partir de seize, il suffirait simplement de reprendre avec seize-et-un, seize-deux..., jusqu’à seize-quinze, puis vingt, vingt-et-un..., jusqu’à nonante-quinze.

Ensuite, on devrait faire preuve d’imagination pour les dizaines, ou plutôt les seizaines de onze à seize. Disons onzante, douzante, etc, jusqu’à quinzante-quinze. Après on pourrait repartir avec seizante, deux-seizante, etc, jusqu’à quinze-seizante-quinzante-quinze, selon le même principe. Pour continuer encore, on trouverait sans peine.

Le Bibi

La langue française nous offre un langage de l'hexadécimal quasiment prêt à l'emploi. Cependant la langue française n'est pas universelle, et il vaudrait mieux trouver une dénomination plus internationale. À cela un ingénieur française avait déjà pensé : Robert Lapointe, mieux connu sous le nom de Bobby Lapointe, le génial inventeur du Bibi. Quatre consonnes, H, B, K, D, et quatre voyelles, O, A, E, I, avec lesquelles on compose les seize chiffres de l'hexadécimal. (En français, le H ne se prononce pas, et le E se prononce ə.)

Les avantages ? Ils sont innombrables. Les nombres dits en bibi sont beaucoup plus simples qu'en décimal : « HAHOHHA » plutôt que « quatre mille quatre-vingt-dix-sept ». Ils s'écrivent de la même façon en toutes les langues, et ils se prononcent à peu près de même. Plutôt qu'en suites de dizaines, on en a plus facilement l'intuition en carrés et en cubes, ce qui permet de concevoir de plus grands nombres. (Généralement, dans le système décimal, on les note avec des puissances de dix). Il permet aussi de poser les opérations en les écrivant en lettres aussi bien qu'en les notant en chiffres :

HABI
+ BAKO
= BEDI

La valeur des nombres est immédiatement intuitive dans leur écriture en toute lettre. Le bibi facilite ainsi l'intégration du langage mathématique dans l'écriture en langue naturelle aussi bien que dans la parole ; il permet alors à la pensée, qui est d'abord sonore et dynamique, de mieux envelopper le calcul, qui est, lui, plutôt visuel et statique. Il aiderait donc l'entendement – je voudrais dire l'intelligence par l'oreille – à mieux saisir le langage des machines... Je suis sûr qu'on trouverait encore bien d'autres avantages.

Bibi est une abréviation de bibi-binaire. Le binaire est à base deux, et l'hexadécimal à base deux puissance trois, on peut donc admettre qu'un système à base quatre serait du bi-binaire ; et à base seize, du bibi-binaire.

Son adoption serait une stimulation pour l'intelligence humaine au moins comparable à celle que fut le zéro et le système décimal. Très peu de gens semblent cependant en avoir déjà compris l'importance, tant rien n'y semble sérieux au premier abord.

Là où le gris est couleur

L'air des Pôles nourrit des pensées bien abstraites. C'est que le cercle polaire paraît lui-même bien abstrait. C'est un désert. C'est un désert d'eaux et de vents glacés, un désert agité, et parfois bien bruyant, mais sous cette fureur, l'immensité n'est pas dépourvue de calme ni d'immobilité. Aussi convulsifs que soient les courants, et brutales les vagues, ils n'ôtent presque rien à la tranquillité du vaste et du désert.

Peut-être cela vient-il de ce que ce monde nous demeure encore trop étranger pour qu'on devienne sensibles à ses détails, pour qu'on le sente vivre comme une forêt, avec ses essences et ses sources, ses roches et ses mousses, ses petits vertébrés et ses insectes bourdonnants, ses oiseaux qu'on entend plus qu'on ne voit... Je sais bien pourtant que sous cette surface plane qui s'étend autour de nous, même si elle semble tout tenter convulsivement pour nous faire oublier qu'elle est une surface plane, alors que l'on voit bien, jusqu'à l'horizon qu'elle n'est rien d'autre, sous cette surface donc, je sais bien que la vie grouille, jusqu'à ses abysses où jamais la lumière ne parvient.

La vie, il nous arrive aussi d'en voir sur cette surface déserte et agitée : des cétacés, des pinnipèdes, des manchots, et des oiseaux aux larges ailes qui paraissent ni craindre les vents, ni les crêtes des vagues qu'ils frôlent, alors qu'ils volent si loin de tout. Et puis il y a le krill qu'on sait nager sous la surface, malgré le froid intense de l'eau.

C'est un désert gris-perle dans lequel nous allons. Dire d'un gris qu'il est vif peut paraître curieux si l'on n'est pas ici. Assurément, le gris ici est une couleur, semblable à celles des yeux d'Aliona.

On voit des gris obscurs dans l'eau et dans les profondeurs du ciel couvert, des gris tirant sur le bleu-pétrole, et d'autres lumineux, éblouissants comme la lumière du jour. Nous allons dans ce désert de nacre fluide et glacé, où l'on sent déjà pointer le printemps austral.

Le Târâgâlâ est minuscule sur cette surface agitée. Il paraît simple aussi dans cette étendue dont l'immensité confère comme une sorte d'immobilité à tous les mouvements. Toute question, vue d'ici, paraît simple ; et tout problème, facile à résoudre.

Le langage des couleurs

Je crois que j'exagère avec le gris. À vrai dire, le monde est surtout bleu autour de moi. Je m'en suis tout particulièrement rendu compte en inversant les couleurs d'une photo prise sur place. Curieusement, si l'on inverse les couleurs de la planète bleue, on n'est pas loin de celles de Titan telles qu'on peut les voir sur les images de la [sonde Cassini](#) diffusées par la NASA.

Mais ce bleu-là vaut gris. Les couleurs ne s'exaltent qu'en jouant les unes avec les autres. S'il n'y en a qu'une, elle devient vite moins perceptible. D'autant que le bleu est une couleur qui écrase les autres. Rien de tel qu'ajouter un peu de bleu dans une couleur pour l'éteindre, alors que le jaune, au contraire, la sature davantage.

De tout ceci, on se rend mieux compte si l'on observe leurs valeurs hexadécimales. On le verrait mieux encore si on les notait en bibi. Des programmes nous permettent aisément de modifier des couleurs à partir de leurs valeurs hexadécimales. C'est une expérience qui m'a beaucoup troublé à la toute fin du siècle dernier. On ne saurait s'y livrer sans en venir à changer la façon dont on voit les couleurs, et donc le monde autour de soi. Voir aussi s'apprend, et comme je le disais, les langages y contribuent.

Non, bien sûr, je ne traite pas mes images en me servant de valeurs hexadécimales, tout au plus je les utilise pour harmoniser les couleurs de mes pages web.

Il est troublant de se retrouver dans un monde sans histoire ni habitants ; sans même d'histoires oubliées de peuples disparus ; un monde seulement habité de chercheurs, regroupés dans quelques bases éparpillées sur le continent glacé, un monde totalement inhumain. Il est troublant d'observer combien l'inhumain est paisible.

Carnet vingt-huit

Le retour

La profondeur

La semaine prochaine, ce sera le printemps austral ; il était temps de rentrer. Le problème est que, lorsque nous serons revenus, ce sera dans l'automne boréal, la période des moussons.

Le changement de climat fut brutal à l'aller, et il le sera encore au retour. Brutaux aussi sont les changements alimentaires qu'un autre climat impose. Nous ne devons pas en oublier le danger. Notre périple n'en est pas dépourvu.

Bon, il ne faut rien exagérer. Nous ne sommes plus aux temps de Magellan ni de Bougainville. La plupart des grands navigateurs sont morts avec leurs officiers et leurs marins au cours de leurs expéditions. Quant à celles qui réussissaient, elles avaient perdu plus de la moitié de leurs équipages en cours de route. On a du mal de nos jours à comprendre comment des hommes pouvaient accepter de tels risques, et les conditions exécrables dans lesquelles ils vivaient pendant de longs mois et parfois des années. Ces gens étaient pourtant des aristocrates, des savants, et surtout de bons artisans, obligés qu'ils étaient d'entretenir et de réparer leur navire sans aide extérieure, ni seulement des ports où accoster.

Si l'Europe s'est mise à dominer les mers, ce n'est certainement pas par la supériorité de ses techniques de navigation. Elle les obtint au contraire en parcourant les mers. La boussole, le sextant, l'astrolabe, le gouvernail d'étambot, l'art de dresser des cartes et de calculer un cap..., elle les trouva chez des peuples lointains. L'Europe doit sa domination à l'endurance de ces hommes dont on ne comprend plus bien maintenant ce qui les poussait à risquer une mort probable, et à endurer l'insupportable.

Nous n'en sommes plus là. Le Târâgâlâ est confortable, et même dans ces eaux peu fréquentées, d'autres embarcations se porteraient rapidement à notre secours en cas de besoin. Nos risques sont calculés, et le danger demeure dans les limites de l'improbable. Il n'est cependant pas absent.

Le danger se fait oublier, le Târâgâlâ s'est très bien comporté, même dans la tempête que nous avons essuyée au large des Orcades du Sud. La sensation de sécurité qui en résulte à l'issue du voyage est elle aussi un danger. Je la repousse aisément par le seul sentiment de la profondeur sur laquelle nous voguons.

C'est idiot, je le sais. On se noie aussi bien en cinq mètres de fond qu'en cinq mille. Les hauts-fonds sont d'ailleurs plus dangereux que les abysses ; ils génèrent de hautes vagues et des remous violents qu'on ne rencontre pas en haute mer. C'est précisément parce que l'océan est moins profond passé le Détroit de Drake, que la mer y est plus tumultueuse. Il est aussi davantage parsemé d'îlots et d'archipels qui sont autant de dangers.

Qu'importe, mon imagination m'entraîne vers les abîmes où même les noyés ne descendent pas. Ces grandes vagues deviendraient effrayantes quand on songe à la profondeur. Oui, je me répète, mais c'est pour noter que ces impressions sont quand même différentes qu'à l'aller, moins prégnantes.

Par l'Océan Indien

Nous avons pris le courant qu'on appelle le South Indian (je n'ai jamais su comment on le nommait en français, mais la langue française est peu usitée sur les mers.) Après l'Afrique, il longe

le courant austral. Il suffit de dériver vers le nord et de s'y laisser entraîner, jusqu'au moment où il bifurque pour devenir le courant d'Australie Occidentale. Ce sont comme des bretelles d'autoroute.

Ensuite, à l'approche de l'Indonésie, nous devons louvoyer entre des courants contraires pour traverser le Détroit de la Sonde par où nous sommes venus. Encore sous le coup du climat antarctique, la chaleur devient plus accablante chaque les jours. Heureusement, Aliona a tenu à ce que nous installions un sauna à bord. Il nous a beaucoup aidés à ré-acclimater nos corps à la moiteur équatoriale.

Nous avons navigué très vite tous ces jours, nous laissant entraîner par des courants rapides, plus d'un nœud-et-demi – le nœud est une unité de vitesse, il correspond à un mille nautique à l'heure. Après Java, les courants vont nous devenir contraires.

À Merak

Nous avons accosté, pour la première fois depuis des semaines, dans l'île de Java, dans le port de Merak en face du Détroit de la Sonde. Merak est une ville bien petite en comparaison de ses installations portuaires et industrielles. Elle est à la pointe nord-ouest de Java, toute proche de l'île de Sumatra dont on distinguerait la côte si elle n'était pas cachée par la brume. Le ciel bas estompe aussi de petites collines boisées, aux pieds desquelles vont se perdre les derniers toits.

On ne trouve pas de touristes ici, seulement des dockers, des métallos, des cheminots... Aussi les plages sont désertes l'après-midi, et elles sont dépourvues d'aménagements.

Nous sommes enfin devant une mer dans laquelle il est envisageable de se plonger. Nous nous sommes jetés à l'eau tout habillés, mais fort légèrement je dois dire, pour ne pas choquer les gens du pays. Il n'y avait qu'une jeune fille aux vêtements trempés dont nous aurions pu heurter la pudeur. Elle portait une tunique au col et aux longues manches bien boutonnées, un pantalon qui moulait ses jambes, et, noué autour de la tête, un grand voile de tissu imprimé à fleurs.

Nous lui avons parlé ; ici, on apprend l'anglais dès l'école, mais un anglais de compagnie de transit. Nous avons commencé par échanger des propos sur le ciel couvert et la température de l'eau, puis sur la beauté de la création. Certes je ne crois pas que le monde ait été créé, mais son auto-crédation continue n'en est pas moins belle, et c'est cela qui importe. La jeune fille aussi était belle dans ses vêtements ruisselants qui lui collaient au corps. Les nôtres, trempés également, nous rafraîchissaient sous un soleil qui finissait par percer les nuages.

Nous sommes ressortis souper à la nuit tombée. L'air tiède était parcouru des bruits étouffés du port et des chantiers. Notre périple m'avait fait oublier l'éclairage urbain, et je me suis surpris à retrouver un intérêt tout enfantin à suivre nos ombres qui s'étiraient sur les murs et le pavé, se dédoublaient, se poursuivaient, l'une rétrécissant pendant que l'autre devenait immense en s'estompant.

Au restaurant

« Peu de gens à l'étranger imaginent l'ampleur qu'ont pu avoir en Asie les crimes anti-communistes », nous dit Kalinda. « Des régimes terroristes s'y sont enracinés pendant de longues années. Même chez ceux qui ont changé, des racines s'y conservent vivaces. Vous imaginez combien un art de l'esquive a pu s'y cultiver, et s'y nourrir encore. »

En 1966, lors du coup d'État de Suharto, une bonne part de la population de Merak a été assassinée par l'armée. La junte put se ranger sous la coupe de l'Ouest, et commencer à vendre les richesses du pays. C'était évidemment faire le sacrifice de sa plus importante richesse, celle de ses travailleurs qualifiés. L'histoire est celle des luttes qui opposent le pouvoir de l'homme sur la nature au pouvoir de l'homme sur l'homme. Naturellement, pendant que les uns sont occupés à percer les secrets de la matière, ils ne le sont pas à surveiller, dominer et terroriser leurs semblables. C'est

pourquoi les seconds, qui n'ont à s'occuper de rien d'autre, gagnent le plus souvent, mais pas pour longtemps, puisque leur victoire est aussi bien la défaite de l'intelligence, et qu'elle finit par mettre en danger la survie de leur nation.

C'est aussi pourquoi ce sont les premiers qui finissent toujours par gagner, puisqu'ils sont les seuls à progresser et à faire histoire. Il n'y a pas d'autre histoire ni d'autre progrès que ceux des sciences, des arts et des techniques. Elle est mal connue des historiens qui préfèrent écrire et réécrire celle des fugaces vainqueurs.

Cette guerre dont je parle, elle traverse chacun d'entre nous. C'est aussi ce que je voulais évoquer, au début de mon journal, quand je disais que l'homme est une énigme. Sans doute la rançon de « l'art de l'esquive » dont parlait Kalinda.

Nous sommes rentrés du restaurant de bonne heure ; nous levons l'ancre demain. Nous ne souhaitons pas nous attarder afin de revenir avant la mousson qui compliquerait notre navigation en changeant le sens des courants, et en provoquant des tempêtes. Nous avons déjà eu tout le loisir de tester le Târâgâlâ dans des conditions extrêmes.

Dialogue métaphysique

– Je ne comprends pas qu'on puisse croire en un dieu et un seul, nous dit Kalinda pendant que nous déjeunons ensemble sur la passerelle pour ne pas laisser le navire sans surveillance dans ces eaux où la circulation est encore relativement dense. – Moisi, dis-je à Aki qui fait mine de l'approuver par de curieuses onomatopées.

Je reconnais que la prégnance de l'Islam en Indonésie peut parfois se faire pesante, surtout si l'on se sent obligé de se baigner tout habillé. Encore doit-on reconnaître que personne ne nous y avait forcés.

Kalinda sait bien que sa réflexion ne risque de blesser personne à bord. J'aime pourtant les chants mystiques de la Sonde, et, pour tout dire, je les comprends. Je n'en oublie pas pour autant que la religion en général, mais pas seulement monothéiste, et l'Islam d'Indonésie en l'occurrence, sont presque toujours détournés par « l'art de l'esquive » ; que la religion est le plus souvent utilisée dans des buts peu avouables, et que tout cela est au cœur du côté énigmatique des hommes.

– Il n'est pas sans intérêt, dis-je pour répondre aux regards surpris qui se sont tournés vers moi, de s'imaginer, au moins par instants, un interlocuteur qui sache tout, et qui soit au-dessus de toute chose. Notez bien qu'il n'est pas nécessaire de l'imaginer existant. Il serait même quelque peu contradictoire de penser qu'il existe, puisque ce serait comme l'imaginer au monde, alors qu'on devrait plutôt dire que le monde, en quelque sorte, serait à lui. Il est intéressant de pouvoir se donner un tel interlocuteur qui se garderait bien d'intervenir, de répondre ou de juger, mais offrirait un appui solide à la pensée.

Nous sommes un peu encombrés de nos bols et de nos baguettes que nous craignons d'approcher des claviers, mais nous tenons confortablement à quatre sur la passerelle. Mes amis ont fait des prouesses d'ergonomie depuis la précédente version du Târâgâlâ. Nous allons en rentrant nous livrer à de nombreuses analyses sur la résistance de ses composants à ses dernières épreuves.

– Ce dieu unique est pourtant présenté par tous les fidèles comme un juge, me contredit Aliona.

– Oui, mais je crois qu'on devrait l'entendre avec plus de finesse si l'on tient compte de ses qualités. Les confidences que nous partagerions avec lui seraient comme des jugements dépourvus de complaisance, de ressentiments ou de faux-semblants, sans qu'il ait lui-même à les prononcer. Ce serait alors à peine une image que dire de nos énoncés, si nous parvenons à les formuler, qu'ils seraient ses propres jugements.

– Ceci ne me paraît pas sans rapports avec la posture scientifique, songe Kalinda.

– Ce n'est pas sans rapport en effet. Historiquement, ce n'est pas sans rapport.

– Ce pourrait être ce que les philosophes chinois nomment le ciel, dans sa connotation d’immobilité et de perfection, par opposition à la fugacité de ce qu’ils appellent l’homme, dit Aki comme s’il se parlait à lui-même, ou peut-être à l’interlocuteur que je suggère.

– Oui, c’est une façon de trianguler l’immensité sans borne, et l’homme dans sa parole intime.

Kalinda et moi avons préparé du poulet aux pousses de bambou dont nous nous régalons après nous être nourris presque exclusivement du produit de nos pêches depuis plusieurs semaines. Je ne sais tous les condiments qu’elle a ajoutés, mais je trouve qu’elle maîtrise bien mieux une nourriture qui convient aux pays chauds.

– Pourquoi parles-tu de triangulation et pas de trinité ? me demande Aliona.

– Parce que je parle de triangulation.

Nous sommes encore loin d’avoir épuisé nos réserves de nourriture depuis notre départ. Nous avons principalement consommé du poisson, et du riz dont nous avons fait d’amples provisions. Nous avons acheté à Merak de quoi changer notre ordinaire. Beaucoup de travailleurs y ont des maisons individuelles et des jardins où ils élèvent des volailles.

– La triangulation facilite la saisie et favorise le mouvement, ajouté-je après avoir avalé ma bouchée, alors que la dualité tend à demeurer en miroir.

La double polarisation

– Ne penses-tu pas qu’il manquerait un côté à ton triangle, m’a encore interrogé Aki, et qu’il fonctionnerait mieux s’il était un carré ?

– À quoi penses-tu ?

– Au plus important, aux choses.

– Aki, tu n’as pas tort. J’aime assez le nombre quatre. Je le trouve plus intuitif que trois, et j’ai remarqué que dans les langues que j’ai apprises, je retenais plus aisément la traduction du mot quatre que de trois. Il entre dans tant d’expression : à quatre pattes, tiré à quatre épingles, les quatre fers en l’air, aux quatre vents, les quatre points cardinaux...

Quand on a deux, on a déjà quatre : deux fois deux. Trois est autre chose ; avec trois, commence une suite d’une nature déjà bien différente, dans laquelle « trois plus un » se substitue à « deux fois deux ».

Quatre est plus dynamique ; plus électrodynamique. La première intuition que je me ferais de quatre, ce ne serait peut-être pas le carré, ni la croix, mais la bobine électrique, le solénoïde, où deux champs magnétiques se croisent perpendiculairement.

Carnet vingt-neuf

Début d'automne

Les astres n'ont plus de bouche

Je me souviens d'avoir lu quelque part dans ses *Séminaires* que Jaques Lacan avait demandé à Alexandre Koyré pourquoi les astres ne parlaient plus. La réponse de ce dernier fut décevante : « parce qu'ils n'ont pas de bouche ». Lacan, tel qu'on le connaît, trouva quand même le moyen d'en tirer quelques pittoresques commentaires. La réponse n'était cependant pas digne de l'historien des sciences. Jaques Lacan, lors de ses séminaires, s'entourait de spécialistes qui auraient dû pallier ses incompétences en de nombreux domaines. Ils ne le firent pas souvent, et il est bien difficile de reprocher à Lacan seul ses affirmations bien souvent péremptoires sur des sujets qu'il ne maîtrisait pas toujours. Mais quoi ? Il animait un séminaire ; il ne faisait pas des cours pour des étudiants crédules qui devaient boire ses paroles pour les régurgiter lors des examens.

Alexandre Koyré aurait dû expliquer que les astres ne parlaient plus depuis que les orbites des planètes étaient devenues prédictibles grâce aux tables de Nicolas Copernic, qu'elles étaient donc causalement déterminées, et que leurs mouvements de [rétrogradation](#), d'apparence erratique, n'avaient par conséquent plus de significations, mais des causes. Si l'on considérait que la Terre tournait autour du Soleil comme les autres planètes, ces causes devenaient évidentes. Elles permettaient des calculs, mais plus des interprétations.

On notera cependant qu'un strict déterminisme n'exclut pas toute interprétation, la survie de l'astrologie en témoigne, mais il en change radicalement la nature. Le signe intempestif que nous ferait un astre en modifiant son mouvement de façon inattendue, est d'une nature bien différente d'une configuration du ciel prévisible bien longtemps à l'avance. Même pour les astrologues, les astres, au sens propre ne parlent plus : ils n'ont plus de bouche. À partir de là seulement, on peut en revenir à ce qu'en disait Lacan dans son Séminaire.

Ils n'ont plus de bouche, c'est-à-dire qu'ils ne sont plus des ouvertures percées dans les sept étages du ciel ouvrant sur la lumière éternelle, mais des boules muettes, refermées sur elles-mêmes dans l'immensité silencieuse.

Il ne faudrait pas croire que Nicolas Copernic fût le premier homme à imaginer l'héliocentrisme. Les Pythagoriciens déjà l'affirmaient, et d'autres encore, dans d'autres civilisations, depuis bien longtemps. Il est probable que l'héliocentrisme remonte à des époques bien antérieures à l'antiquité ; qu'il fut professé déjà dans la préhistoire. S'il est sans doute difficile d'envisager la centralité du soleil, elle devient évidente dès qu'on en aperçoit la possibilité. Des vestiges préhistoriques témoignent que très tôt les hommes observaient le ciel avec suffisamment d'attention, et qu'ils se déplaçaient sur de vastes distances, l'un favorisant l'autre.

Bien avant Copernic, les deux théories avaient donné cours à des disputes en Orient, car aucune n'est dépourvue de consistance, ni non plus de contradictions. On sut très tôt évaluer avec une relative justesse la vitesse à laquelle la terre devait en principe se déplacer, toute entière autour du soleil, et sa surface autour de son axe, mais il était bien dur d'expliquer pourquoi l'on ne ressentait pas un si rapide déplacement, du moins avant la mécanique galiléenne.

De nos jours, même un enfant tient pour une évidence que dans un train à grande vitesse, ou dans un avion, l'on ne perçoit pas le mouvement, mais seulement l'accélération ou la décélération. Longtemps, on ne connut rien d'assez rapide pour en faire l'expérience.

On notera encore que, si l'on ne cherche rien à expliquer, mais qu'on observe seulement, l'héliocentrisme est bien plus évident que le géocentrisme. Il correspond exactement à ce qu'on a devant les yeux ; mais seulement si l'on observe bien. On notera aussi qu'il est difficile d'observer, de voir tout simplement ce qu'on a sous les yeux avant de chercher à ne rien expliquer.

Voilà à quoi je songe ce matin, devant un ciel bouché qui m'a caché les étoiles pendant toute la nuit, des trombes de pluie et un vent terrible qui me retiennent à l'intérieur devant mon ordinateur débranché. Un véritable typhon s'abat sur Kalantan.

Ce climat me ramène brutalement à la vie terrienne, après ce long périple qui me fit l'hôte surtout de la mer et du ciel. Il m'y ramène trop brutalement sans doute, pour qu'après l'hôte, je n'en demeure pas un peu le prisonnier.

Les faïsses

Les dégâts sont considérables dans le jardin. L'eau a emporté des murets et une part de l'ingénieux système d'arrosage. La maison a bien résisté. Elle ne craignait pas grand-chose des eaux, mais surtout des vents. Heureusement le site est relativement abrité dans son petit vallon.

Bien des murets de pierres sèches qui ont été emportés étaient de ceux que j'avais remontés ces dernières saisons, et je m'en suis d'abord senti honteux. Les dégâts dans le voisinage m'ont vite rassuré. Rien n'aurait pu résister à ces torrents boueux qui affluaient de toute part.

Dans l'ensemble, mes murets s'étaient honorablement comportés. « Tu n'es pas maladroit à cet ouvrage », m'a même félicité Kalinda. « Où as-tu appris ? » J'ai eu bien le temps depuis mon enfance de me faire la main dans mon pays, où l'on construit les mêmes murs de pierres sèches dans les terrains pentus. On les appelle des faïsses. Les violents orages d'automne y font aussi des ravages quand la terre se gorge d'eau et devient instable après la sécheresse des étés.

Nous avons des jours de travail devant nous. Je ne m'en plains pas ; je trouve un certain plaisir à entasser des pierres les unes sur les autres pour en faire une paroi solide. C'est jouer des forces statiques un peu comme on place des mots en jouant de leurs syntaxe de manière à en faire des énoncés solides. Il est salubre pour l'esprit de se livrer de loin en loin à de tels exercices.

Une part seulement de l'esprit se consacre alors à ces calculs subliminaux ; d'autres demeurent libres de se tourner vers ce qui leur chante : la conversation avec celui qui travaille à nos côtés, la sensation des fragrance et des premiers chants des animaux après la pluie, la douceur et les senteurs de la terre encore souple, ou encore le ressassement des dernières analyses que nous ont transmises nos compagnons sur la résistance du Târâgâlâ. Ce peut être aussi tout cela à la fois, mais sans désordre ni confusion, chaque aspect étayant les autres, une peu comme les pierres entassées qui entremêlent leurs forces.

À propos de la mesure des choses réelles

Je suis content d'être venu ici. On y mesure des choses réelles. On compte en milliampères, en hectopascals, en ohms, en nœuds, en chevaux-vapeur, en joules...

On n'y compte presque jamais de la monnaie. On compte ici des choses réelles avec des mesures précises, mais on se contente souvent aussi bien d'évaluations. C'est très curieux quand on y songe. Lorsqu'on compte en monnaie on est toujours d'une précision obsessionnelle, à deux décimales près, alors qu'on ne sait jamais très bien ce qu'elle mesure. Elle ne mesure en tout cas jamais rien de précis.

La plupart du temps, au contraire, confrontés au monde physique, nous nous contentons d'évaluations intuitives. Souvent elles nous suffisent. Nous finissons cependant toujours par mesurer précisément, ne serait-ce que pour des questions de sécurité. Ces mesures exactes nous

surprennent quelquefois il est vrai ; mais la plupart du temps, nous appuyer sur des évaluations intuitives nous suffit.

C'est bien étrange quand on y réfléchit.

D'un procédé de ressassement

Je me répète, je m'en rends bien compte. Je fais plus que m'en rendre compte, je le fais exprès. Au siècle dernier déjà, je me souviens d'avoir pour la première fois délibérément recopié mot à mot le passage d'un ouvrage dans un autre. Je n'avais changé que la ponctuation, me semble-t-il. J'avais adapté mes phrases aux rythmes très différents des deux ouvrages.

À travers ce procédé, j'observais que les mêmes énoncés pouvaient déployer la pensée dans des directions différentes selon à quels contextes ils étaient associés. J'y ai vu une méthode pour pousser plus à fond des réflexions ou des émotions, en tirer tout le jus si l'on veut.

J'y ai vu aussi une méthode pour observer comment se comportaient des énoncés quand on les changeait de contexte. En fait, ils deviennent de tout autres énoncés. Il m'arrive aussi de reprendre une idée, une intuition, une simple impression, pour la développer autrement dans une direction nouvelle en l'articulant sur un autre contexte. Je trace ainsi des connexions secrètes entre mes différents écrits. Je les dis secrètes, car je suis le seul à les connaître.

Je me demande pourtant si je ne devrais pas, utilisant les nouveaux moyens de l'hypertexte, les démasquer par des liens et des ancrs, mais je me suis jusqu'à maintenant convaincu que ce ne serait pas une bonne idée. Ce serait ridicule, et bien trop emphatique. Ce serait présenter moi-même mes ouvrages comme des éditions savantes. Ce serait aussi ennuyeux que prétentieux, mais je me demande parfois s'il n'y aurait pas quelque astuce pour signaler ces passages dérochés avec plus d'intelligence et de légèreté.

J'ai créé des liens internes au sein de *La Route des épiques*, et je l'ai fait aussi dans d'autres écrits ; mais ils ont au contraire pour fonction de m'éviter de me citer, ou encore de me paraphraser. Non, les emprunts que je fais ainsi à moi-même ont pour nature de demeurer des passages dérochés, connus de moi seul – car je ne radote pas, je me souviens en général très bien de ce que j'ai déjà énoncé, je suis capable de le retrouver (quand je ne fais pas tout simplement du copier-coller), et je ne m'en prive pas, observant attentivement, mais après coup, ce qui en résulte. Tant pis si personne, ou presque, ne peut l'observer lui aussi.

Cheng Li Zé

« C'est toujours un plaisir de pouvoir bavarder avec quelqu'un qui vient lui aussi de l'Ouest », me dit Cheng, l'épicier chinois chez qui je passe de temps en temps me ravitailler en produits exotiques : ail, huile d'olive, vin... Lorsqu'on est à Citangol, être originaire du continent rapproche déjà, même si les régions d'où nous venons ne sont pas vraiment voisines.

Il est de Chengdu. Certes, Chengdu, c'est déjà bien loin de la mer. C'est déjà l'occident de la Chine, mais ça reste bien loin quand même du nord-ouest de la Méditerranée. Qu'importe, l'Ouest est l'Ouest, et ça nous rapproche.

J'ai personnellement une affection particulière pour la ville de Chengdu : ses maisons de thé et ses poètes du huitième siècle, Tou Fou, et surtout Li Thaï Po. Cheng le sait. Il nous est déjà arrivé de parler de Li Thaï Po. Cheng, qui en connaît bien la langue, m'a apporté quelques éclairages nouveaux sur sa versification.

Un poète

J'ai enfin accepté l'invitation de Cheng à venir dîner avec lui. Il m'a invité dans un petit restaurant chinois en face de sa boutique, celui d'un vieil ami dont il vante la cuisine traditionnelle

du Sichuan. Le Sé-Tchouan, les Quatre Rivières, dont la capitale est Chengdu, est un pays comparable à la France par la superficie et la population.

Son ami n'hésite pas à s'asseoir à notre table quand il vient nous servir, laissant la salle et les fourneaux aux soins de son fils et de sa belle-fille. Eux aussi s'arrêtent quelquefois à des tables amies.

– Tu l'as lu ? me demande Cheng en voyant mon regard s'arrêter sur le portrait de Mao Tsé-Toung qui trône au-dessus du comptoir ; la photo d'un buste de granit monumental érigé en 2009 près de Changsha dans le Hunan, qui montre un Mao jeune, les cheveux dans vent. – Oui, quelques ouvrages. – Mais le poète ? – En anglais seulement.

Il est bien difficile de traduire le chinois dans une langue européenne. On voit déjà ce qu'il reste de la langue de Shakespeare dans un français qui lui est pourtant si proche. La structure très allusive du chinois est difficile à retranscrire dans la grammaire de l'anglais. Les difficultés sont pires encore avec les références. Le Chinois a vingt-cinq siècles de littérature, quand les langues européennes n'en ont que cinq bien comptées.

– Il n'y a rien là de très différent d'avec Li Thaï Po, me renvoie Cheng. La traduction ne rend pas immédiatement un texte lisible, c'est comme une terre inconnue à découvrir.

– Je te l'accorde, et ma connaissance d'autres poètes chinois m'a fortement aidé ; et les autres écrits de Mao bien sûr.

Cheng m'a expliqué le rôle de sa poésie dans la libération de la Chine. Elle permit à Mao d'être un chef dans la tempête tout en demeurant un promeneur solitaire. Elle lui permit d'être un trublion dans l'organisation du Parti et de l'État, bien souvent sans y avoir de fonctions précises, et toujours en tenant la distance avec ces fonctions ; d'être tout à la fois au centre et à côté.

J'avais moi-même été profondément marqué dès mes premières lectures par l'incroyable détachement de sa posture. Ce détachement n'avait pourtant rien d'un cynisme ni d'un dandysme, bien qu'il l'eût frôlé quelquefois. Ceux qui se placent à côté finissent le plus souvent par se sentir au-dessus, méprisants ou du moins indifférents. Lui demeura à côté, même dans le gâtisme où il sombrait à la fin de sa vie. Bien sûr on ne peut nier qu'on l'ait placé au-dessus, à la tête, et il se laissa faire, il laissa son personnage remplir ce vide, mais quoi qu'on fit, il demeurerait à côté, non sans humour. Ce détachement le maintenait à la fois à distance des événements, mais proche des autres, et dans une certaine égalité. Dans ses rôles successifs, dont tant de vies dépendaient, bien avant même d'en approcher, tout homme se serait senti terrassé, ne sachant que faire ni n'osant jeter les dés ; lui voyait la brise dans les arbres et la présence des humains.

Cheng pense que Mao a tenu son autorité de ses poèmes. Ils lui avaient donné la confiance du peuple et la légitimité sur Lin Piao, Chou En-lay, Liu Shao-chi..., eux qui eurent toujours des fonctions plus officielles, mais ne savaient tenir que des discours.

Nous avons parlé de la poésie de Mao. Nous en avons parlé longtemps ; Cheng en connaît des poèmes par cœur. Nous n'avons pas parlé de son rôle historique. En fait, je ne sais pas ce que Cheng pense du Maoïsme. J'imagine qu'il est dur de savoir quoi penser des grands chefs historiques que les événements soulèvent comme de la poussière.

Carnet trente

Des objets et des hommes

De l'anxiété des hommes

Djanzo m'a rejoint avec deux tasses et une cafetière à la poupe du Târâgâlâ.

« En l'espace de quelques lignes, tu tiens deux propos contradictoires », me dit-il à propos de mon journal en ligne sur lequel il jette de temps à autre un coup d'œil. « Tu énonces que les grands chefs sont la poussière que soulève l'histoire, mais quelques lignes plus haut, tu disais pourtant que bien des vies dépendaient des choix de Mao. »

– Ce n'est pas contradictoire : il arrive souvent que des poussières aient des effets catastrophiques. Tu devrais le savoir avec la peine que vous vous donnez à Catalga pour en protéger la production des cartes-mères.

– Oui, mais la poussière n'y est pour rien. Elle est portée par l'air et elle n'a pas à se soucier de ce qu'elle provoque.

– Soit, mais le rôle de l'homme est-il surdéterminé, est-il stochastique, ou dépend-il des questions qu'il se pose ? Le problème est, justement, que nous ne le savons pas. Je ne suis même pas sûr que nous sachions bien formuler une telle question.

Djanzo m'a rejoint à bord du Târâgâlâ. Ces temps-ci j'aime m'y réfugier pour travailler tranquille. « Songe », lui dis-je, « que le déterminisme, c'est-à-dire la causalité, l'enchaînement des causes et des effets, est la réalité même du temps, l'ordonnance entre ce qui est avant et ce qui est après. Or ce temps est une simple dimension de l'espace. Comment alors déduirait-on un strict déterminisme d'une simple dimension qui entrerait dans son calcul ? »

« Non, je ne me contredis en rien », dis-je en conclusion. « Songe aux apories vertigineuses qu'ouvrent de telles interrogations, ajoute le bruit et la fureur, l'odeur de la poudre et du sang : homme ou poussière, qui ne serait pas terrifié ? »

Ces réflexions ne sont pas entièrement étrangères à la saveur même des poésies de Mao, qui les met simplement à l'aune de la beauté des choses. C'est une beauté sauvage, comme on la retrouve chez les meilleurs poètes chinois qui écrivent toujours sous un vaste ciel.

On retrouve ce côté sauvage dans la poésie et la chanson traditionnelle d'Amérique du Nord. Beaucoup d'auteurs des États-Unis connaissaient bien la poésie chinoise et japonaise. Je ne crois pourtant pas à une réelle influence, car ils s'inscrivaient dans une tradition populaire, le *folk*, mais il est vrai qu'on trouve aussi de curieux croisements dans cette contre-culture. Je pense ici à Woody Guthrie, Pete Seeger ou Bob Dylan. Je pense à des chansons comme *Pastures of plenty* : « nous arrivons avec la poussière et partons avec le vent ». On ne trouve pas de telles chansons militantes en Europe, où l'on ne se place pas à ce point hors des murs de la cité.

Je pense moins à une influence qu'à une rencontre ; une rencontre hors des murs. On n'y peut rien si dans la langue anglaise les mots *wild* et *wide* sont si proches. Pour illustrer mes propos, je lui montre en ligne des photos de la récente [statue de trente-deux mètres](#) de Mao Tzé TOUNG que j'ai vue l'autre jour, construite il y a dix ans dans le Hunan, qui donne une image plus juste du poète jeune, les cheveux dans le vent, que du Grand Timonier.

« En somme », me demande Djanzo sur un ton qui me paraît un peu moqueur, « tu vois Mao comme une sorte de Dilan chinois ? »

Une calculette solaire

J'ai une calculette solaire qui date du siècle dernier. Elle marche encore parfaitement. Rien à changer, rien à charger. Bien sûr aujourd'hui on a toujours un ordinateur ouvert sous la main, ou un téléphone, qui disposent d'une calculette bien plus complète. Je m'en sers pourtant régulièrement, bien qu'elle soit basique : pas de sinus ni de cosinus, pas d'hexadécimal, pas de conversions de mesures... : elle n'en est que plus simple à manipuler pour des calculs élémentaires. Elle est petite, légère, partiellement transparente. Je ne l'avais payée que dix francs. C'est un objet si simple qu'on se sentirait capable de le bricoler soi-même avec quelques composants de base. Je n'aurais jamais cru que je m'en servais encore vingt ans plus tard.

Elle n'est qu'un petit rectangle de plexiglas vert, de neuf centimètres sur six, sous lequel est vissé dans la partie inférieure un très fin boîtier gris d'une sensiblement moindre largeur, qui contient les circuits imprimés. La partie supérieure du plexiglas, là où les opérations s'affichent, demeure transparente, bien que soit collée à son verseau une pellicule sensible, dont un coin commence à se décoller. Les touches, jaune-crème, sont d'une matière légèrement caoutchoutée. Ce clavier est placé sur une plus petite surface de couleur un peu plus sombre, tirant sur le doré. Ce n'est que du papier collé sur le plexiglas pour masquer le circuit imprimé ; avec le temps, il s'est un peu plissé et sali.

Un antiquaire a offert de me l'acheter ces jours-ci. Il est spécialisé dans les objets du vingtième siècle : pyrex, formica, bakélite, polyméthacrylate de méthyle et autres résines synthétiques. Il vend des formes, des couleurs et des matières devenues rares, et donc émouvantes.

Pourquoi n'utilise-t-on pas davantage l'énergie solaire ? Pourquoi ne se préoccupe-t-on pas davantage de rendre nos machines portables plus autonomes ? Certes, une calculette basique n'a pas besoin de beaucoup d'énergie, mais elle n'a pas non plus beaucoup d'occasions de s'en charger, puisque je la tiens toujours dans une poche ou un tiroir.

C'est étrange, je la sors, et elle marche. Toujours. Comment se recharge-t-elle ? Je ne vois pas non plus ses capteurs lumineux. Objet étrange, et tout à la fois simple et banal.

Avec le temps, nos machines sont devenues plus économes en énergie, malgré la complexité croissante des opérations qu'elles exécutent. La puissance des ordinateurs a été démultipliée depuis des années, alors que leur consommation ne cesse de baisser. On pourrait sérieusement chercher des moyens pour qu'ils ne soient plus attachés à ce point à un fil ; pour que nous ne le soyons plus nous-mêmes.

Les temps modernes

Nous nous attachons facilement au passé ; à la pellicule la plus superficielle du passé. Nous nous y attachons même parfois avant qu'elle ne devienne du passé ; c'est ce qu'on appelle la mode. Apparemment, il y a toujours eu une mode. Les hommes du paléolithique étaient probablement déjà à la mode.

Nous disons « être à la page », et le folklore est précisément cette page lorsqu'elle commence à jaunir. C'est un leurre bien sûr, la surface de cette page jaunie nous masque bien souvent ce qui change vraiment, ce qui se transforme d'une époque à une autre, l'ingéniosité qui régna sur elle et la changea, mais d'un autre côté, elle est capable de s'en faire la révélatrice, d'en donner une intuition immédiate, d'introduire à sa subjectivité.

L'idéal serait de se rendre capable de percevoir cette modernité en toute époque et en tout lieu. Ce n'est pas impossible à travers la littérature et l'art ; peut-être plus encore à travers l'artisanat, à travers des objets manufacturés du quotidien, ou des objets savants. Il s'agirait de voir ces objets anciens comme s'ils étaient neufs, de les nettoyer par imagination de l'usure du temps, ou, mieux encore, d'en reconstruire des fac-similés.

Les paléontologues qui s'amuse aujourd'hui à tailler des silex, se donnant pour prétexte d'en percer la technique, me semblent davantage rechercher l'expérience de manipuler une pointe de silex neuve, et, à travers elle, de retrouver les impressions oubliées des hommes de ce temps-là ; impressions, précisément, de modernité. Ils cherchent à travers leurs gestes à retrouver les sensations d'âges qui aujourd'hui paraissent farouches, mais qui, en leurs temps, n'étaient pas moins modernes.

C'est comme si les objets prenaient alors la transparence d'une surface optique. Nos sensations cessent de s'arrêter à leur surface, nous ressentons à travers eux l'ingéniosité et les modernités singulières qui les avaient engendrés.

Du mépris

... Nous avons fait un rapide compte-rendu de la réunion en préfecture du samedi 7 octobre avec Madame Nyssen, ministre de la Culture. La ministre de la Culture est restée sourde à nos demandes. Elle confirme que les surfaces de vestiges conservées restent à 635 mètres carrés. Malgré nos demandes d'explications sur les raisons qui ont décidé du choix de ces surfaces, nous n'avons eu aucune réponse...

Madame Nyssen nous a dit avoir été choquée de la suspicion de collusion entre la société Vinci et le ministère de la culture. Cette suspicion persistera tant que le ministère par l'intermédiaire de la Direction Régionale de l'Action Culturelle ne nous aura pas fourni le rapport qui a permis d'établir la surface des vestiges conservés, et en donnant les raisons archéologiques de ce choix. Cette absence de réponse sur la disponibilité de ce rapport est proprement scandaleux...

Ces lignes sont extraites d'un courriel reçu de Marseille, où des fouilles posent cet éternel dilemme entre la conservation de traces du passé pour les interroger, au prix du plein usage des espaces qu'elles occupent. C'est un problème aussi vieux que la vie sédentaire, et qui ne peut recevoir d'autres réponses que des compromis.

« C'est la raison pour laquelle ces lignes sont principalement instructives sur la façon dont ces questions sont décidées par l'administration contemporaine, sur le déficit de qualification des décideurs, et sur le mépris dans lequel sont tenues des voix contestataires, la plupart du temps bien mieux qualifiées. » C'est ce que j'explique à Djanzo, à qui j'ai fait lire ces lignes, et qui perçoit mal, probablement parce qu'il le voit d'ici, l'importance de ce qui se cache en l'occurrence derrière la simple dispute pour quelques centaines de mètres carrés de surface à fouiller.

« Je me demande si les réponses à ce mépris sont des plus pertinentes », me répond-il en me montrant l'appel quelques lignes plus bas : « Venez très, très nombreux avec pancartes, banderoles, trompettes, casseroles... »

« Note que les décideurs eux-mêmes », dis-je, « pourtant forts de la légitimité et de la dignité qu'ils tiennent des suffrages, ne sont pas les derniers à se comporter comme des potaches lorsqu'ils sont réunis en assemblées locales, nationales ou impériale. J'imagine qu'on n'agit pas ainsi au-delà de l'Himalaya. »

De toute façon, là n'est pas la question. Ce qui importe est de saisir l'essence de semblables attitudes. Elles sont mieux perceptibles dans ces situations où, si elles sont peut-être scandaleuses, elles ne font pas mort d'homme. Ces mêmes comportements deviendront dangereux lorsqu'il sera question de la reconnaissance de peuples, de l'organisation technique du travail, de la destruction d'espèces vivantes, de l'empoisonnement de l'atmosphère, des mers ou des sous-sols..., de choix, en somme, qui sentent le sang et la poudre.

Des sororités

Kalinda passe beaucoup de temps avec ses amies. Elle passe toujours plus de temps avec elles, sachant qu'elle peut me confier son jardin, et les menus bricolages de la maison.

Les relations sont moins mixtes ici qu'en Europe. On se retrouve moins entre couples qu'on ne préfère se retrouver entre hommes, ou bien entre femmes. Bien sûr, la plupart des activités sont mixtes ; peu sont réservées à un sexe, même pas, comme en Europe, les mathématiques ou la programmation.

Les femmes, les hommes, se cherchent alors tous les prétextes pour se retrouver entre eux. La religion en est un des plus fréquents, notamment les fraternités, qui jouent un grand rôle ici dans toutes les traditions.

En ce moment, la fraternité que patronne Kalinda travaille avec une autre fraternité féminine soufie, et une autre encore pratiquant la méditation à cheval, sur « l'importance du secret dans la transmission de la lampe ».

« Es-tu sûre qu'il convienne que tu en bavardes avec moi ? » lui ai-je demandé. « Note que je ne me sens pas moi-même tenu au secret sur ce que tu me livres. »

Kalinda a un instant paru réfléchir intensément, puis elle m'a répondu : « Tu disais toi-même que les meilleurs secrets savent se garder seuls. »

Bien sûr, je ne suis pas certain d'être capable de répéter ce qu'elle me dit, et le répèterais-je sottement, que je ne vois pas bien ce qu'un autre saurait en tirer, et qui dévoilerait ce qui ne devrait pas l'être.

D'une domination masculine

Cet usage de se retrouver en communautés d'un même sexe me semble favoriser la condition féminine à Citangol. Ce n'est pas surprenant. Tout le monde sait que, dans la plupart des sports, là où règne la précision quantitative, si hommes et femmes concourraient à égalité, ce serait au détriment des secondes.

Kalinda est grande, presque autant que moi, et elle est en parfaite forme physique, son corps musclé par la nage. Moi-même, je ne suis pas particulièrement grand, ni très musclé, j'ai de longs poignets, plus adapté à la dextérité qu'à l'exercice de la force. Je suis cependant plus grand qu'elle, et j'ai bien plus de puissance dans les bras, avec des mains plus larges que les siennes.

Les mêmes causes ne troublent pas l'âme des hommes et des femmes d'une même façon. Nos rôles respectifs dans la reproduction modèlent aussi différemment nos psychologies, quand bien même ne modifient-ils pas chacun de la même manière.

Oui, dans la plupart des cas, homme et femmes peuvent se remplacer ; nous n'en demeurons pas moins différents. Pour que leurs différences ne se résument pas dans une infériorité, il est sans doute nécessaire que les femmes les cultivent ensemble ; les cultivent pour elles-mêmes, et non pour s'opposer aux hommes ni pour seulement contester leur prétendue supériorité. La supériorité des hommes tient surtout à la façon dont ils se comportent entre eux.

Carnet trente-et-un

Rencontres sauvages

Nez-à-nez avec une once

Nez-à-nez avec une [once](#). L'animal a à peu près la taille d'un puma, et des pattes aussi larges et puissantes. Je n'en mène pas large. Son regard, surtout, m'impressionne ; c'est un regard silencieux, comme celui d'un serpent.

La noblesse du port de tête, le silence du regard, témoignent d'une paix de l'âme probablement inaccessible à notre espèce. Cet animal n'éprouve strictement rien en ce moment, ni méfiance, ni curiosité, ni crainte, ni agressivité. Son regard n'est même pas attentif ; il ne l'est tellement pas que probablement rien ne lui échappe.

Son regard paraît lire à livre ouvert dans le mien. J'ai l'impression de ne rien pouvoir lui cacher de ce que je pense ni de ce que je ressens.

Je peux lire aussi dans le sien. Ce que j'y découvre me surprend. Je peux y lire une capacité d'aimer, mais une complète absence du besoin de l'être.

L'once se rapproche de moi, étire la tête comme pour mieux lire. J'ai l'impression que l'écriture dans mon regard est plus fine que dans le sien. Oui, je lis bien dans le sien, c'est écrit gros ; c'est écrit net, rien n'y est en trop, à la fois limpide et énigmatique comme des [tankas](#).

L'Once de Citangol

Les Onces de Citangol sont différentes des Onces du continent. Elles sont plus petites, sinon pour un non spécialiste, leurs morphologies sont assez semblables : pattes puissantes et queue longue et touffue. Leur tête est aussi plus aplatie et plus triangulaire.

Aucune source n'atteste qu'une once ait jamais attaqué un humain sur l'île, même un tout jeune enfant. Hélas, je ne le savais pas quand je suis tombé nez à nez avec une.

Les Onces chassent plutôt les singes et les onguligrades qui vivent sur le flanc des montagnes. Elles parviennent à sauter à plus de huit mètres : elles attrapent les singes avant qu'ils n'aient eu le temps de bondir dans les arbres. Elles seraient capables de grimper dans les branches, mais elles ne s'y essaient pas, sachant qu'elles ne pourraient y rattraper leur proie. Pour chasser, les onces courent et bondissent ; leurs puissantes pattes postérieures sont leur principal atout.

J'ai eu beaucoup de chance d'en rencontrer une si près de la ville. Ce devait être une once curieuse, car on prétend qu'elles ne s'éloignent jamais de leurs montagnes. C'est ce que l'on croit, car on ne les voit jamais que lorsqu'elles daignent se montrer.

Je m'étais enfoncé dans les bois après les petites rizières derrière Kalantan avec mon appareil photo, et j'avais commencé à grimper la côte qui devient vite raide dans la forêt. C'est là que nous nous sommes rencontrés.

Je n'ai pas osé sortir mon appareil. Je me serais senti ridicule, et peut-être grossier. L'élégance de l'once m'en a dissuadé.

Au grand café de la gare

En revenant des toilettes, je me lavais les mains au grand café de la gare, quand une femme s'est approchée furtivement de moi. À vrai dire, elle était déjà près de moi, s'arrangeant son fichu dans la glace. Nos regards se sont croisés et le sien, plutôt rieur, s'est accroché au mien. Elle s'est approchée de moi en me fixant dans les yeux. Nos lèvres se sont rapprochées.

J'étais plutôt stupéfait. Je ne suis plus très jeune, je ne parais vraiment pas riche. Je suis quelque peu hirsute. Je ne vois rien en moi qui puisse intéresser au premier coup d'œil une femme jeune et plutôt jolie. Elle n'était pas du genre que je remarque, mais ayant attiré mon attention, je devais bien admettre qu'elle était jolie. De mon côté, il en faut cependant bien plus pour que je m'emballe, car des femmes jeunes et jolies, ce n'est pas ce qui manque sur terre.

Nos lèvres se sont ouvertes et nos langues se sont rencontrées, pendant que je me demandais ce que nous étions en train de faire. Pour être sincère, j'étais méfiant, peut être plus encore que lors de ma rencontre avec l'once.

Elle n'était manifestement pas une prostituée ; les prostituées ne se conduisent jamais ainsi à Citangol. Peut-être cherchait-elle seulement un homme dont elle puisse se débarrasser au matin, un de ces marins étrangers qui viennent passer une courte nuit en ville. Une telle méthode possède incontestablement plus de style que les sites de rencontre.

Je n'en étais pas moins méfiant, mais je cherchais en vain de bonnes raisons de me dérober. Aurais-je peur des femmes ? Oui, sans doute : les désirs qu'elles font naître en nous, nous attirent dans des affaires qui se révèlent souvent fort déplaisantes. Je me disais que le plus sage aurait été de couper court, que je ne savais pas dans quoi je m'embarquais, mais je me disais en même temps que ces craintes étaient puériles, et que je n'avais aucune bonne raison de me dérober ni de me conduire comme un jeune homme effarouché.

Nous les hommes, nous nous trouverions n'importe quelle justification pour ne pas admettre que nous sommes conditionnés à satisfaire le désir d'une femme, même si nous n'en éprouvons aucune envie, même si nous avons bien mieux à faire, même si une autre nous attend à laquelle nous donnons plus de prix, même si nous n'avons d'autre hâte que de reprendre notre travail où nous l'avons laissé...

Déjà je me disais qu'elle devait être une personnalité des plus intéressantes pour se conduire ainsi, alors que je m'en foutais complètement de qui elle était et des raisons pour lesquelles elle se comportait ainsi. Je n'en savais de toute façon rien. Nous sommes idiots ; il avait suffi qu'elle vienne bousculer ma routine pour que je ne sache déjà plus ce que je voulais ni ce que je pensais.

Le corps souple et ferme entre mes mains ne me laissait pourtant pas indifférent, ni ses lèvres gourmandes, ni ses yeux qui demeuraient rieurs même quand ils étaient fermés. Il n'y avait finalement rien d'autre de vrai, et j'ai choisi de m'en tenir à ces vérités toutes simples.

Au sujet de Tagar

- Alors, raconte, me demande Tagar, que s'est-il passé ?
- Je ne vais pas te raconter ma vie.
- Tu en as trop dit. Tu ne peux pas t'arrêter maintenant.
- Bien sûr que si.

Tagar s'est mis à fabriquer des armes, des armes blanches. Il ne lui manque pas de modèles à la maison. Peut-être lui aussi a-t-il été pris par l'envie de ressusciter la modernité de temps farouche. Peut-être même m'a-t-il inspiré mes réflexions de l'autre jour.

De tous mes amis ici, il est celui à qui je me confie le plus volontiers, bien que la conversation en anglais ne soit pas des plus faciles avec lui, mais nous sommes de la même génération, et c'est un vieil ami de Kalinda. M'en souvenant, j'ajoute que si Kalinda le lui demande, il n'a qu'à lui dire qu'ensuite, nous sommes descendus dans un bar près du port, et que nous y avons tapé une belote.

– Je ne répète jamais rien, fait-il un peu vexé. D'ailleurs je veux bien te croire, ce genre d'aventures a souvent des issues insipides bien loin des promesses qu'elles laissaient augurer.

– Pas du tout. La partie fut passionnante, dis-je en manipulant le superbe sabre de marine en acier ciselé qu'il vient de forger. C'est un sabre d'abordage à lame courte, large et courbée, dont la

pointe est biseautée comme celle des cimenterres. La poignée elle aussi est recourbée, mais vers le bas dans le sens inverse de la lame, et elle est protégée d'une large coquille d'acier noir.

Tagar a forgé son arme avec les équipements du chantier, qui par ailleurs lui appartiennent. « Ils lui appartiennent d'autant plus qu'il est le seul à savoir s'en servir », m'avait expliqué Kalinda. C'est une forme originale de propriété des moyens de production ici, qui ne sont ni totalement à la coopérative, puisqu'il n'existe aucun collectif qui saurait les utiliser efficacement, ni totalement privés, puisque Tagar ne pourrait partir avec, ne sachant alors ni quoi en faire, ni où les mettre.

Je constate, qu'entre mes mains, son arme réveille bien en moi son goût de modernité de temps farouches et lointains.

Un combat

Je sors sur la terrasse, attiré par le petit vacarme qui pique ma curiosité. Cris d'oiseaux, bruissement d'ailes. Un goéland tient le corps pantelant d'une pie dans son bec, mais deux autres pies, dans leurs élégants costumes de frac, l'ont attaqué. Il doit lâcher sa proie pour donner du bec. L'oiseau blessé à mort s'effondre et ne se débat plus, mais ses compagnons ne l'abandonnent pas. Ils esquivent et reviennent à la charge. Le goéland, bien plus gros, doit les repousser, et tente de revenir à sa proie à laquelle il n'est pas prêt à renoncer, malgré les coups de becs acérés et la proximité d'une mer poissonneuse.

C'est un combat d'une rare violence, qui devient à chaque instant moins compréhensible, ponctuée par des cris sauvages et le bruit des becs qu'il me semble entendre frapper sur les os. Ils me glaceraient l'âme, mais ne font qu'exciter les pauvres animaux.

Le goéland saisit dans un dernier effort le corps brisé qui paraît sans vie, il court quelques pas sur ses pattes palmées en étendant ses larges ailes battantes, et décolle lourdement. Les pies font mine de le poursuivre encore avec de grands cris qui perdent de leur conviction, mais pas de leur excitation.

Je m'empresse de regagner l'ombre tempérée de la grande pièce, l'âme troublée, habité d'impressions dont je ne saurais pas dire un mot.

Une invention déterminante

Nos amis de Catalga ont enfin trouvé une solution simple à un problème aussi vieux que l'usage du clavier sur un ordinateur. Ils produisent maintenant des jeux de caractères sur des pellicules transparentes qui se collent sur les claviers des Târâgâlâs. En fait, il n'y a pas de colle, aucune substance ne se dépose à la surface des touches, seules les propriétés magnétiques du matériau maintiennent immobile la pellicule transparente.

Tous les jeux de caractères sont disponibles, du qwerty et de l'azerty, jusqu'aux caractères touaregs ou cherokees. C'est extrêmement pratique dans un pays comme Citangol où l'on doit souvent passer d'une écriture à une autre. On les commande gratuitement pour l'achat d'un ordinateur ; sinon, à tout moment et pour tout clavier avec une photographie scannée de ce dernier, accompagnée de ses dimensions précises, pour un prix qui tient compte de l'impression de la pellicule au bon format, mais qui n'excède pas de beaucoup les frais de port et d'emballage.

Ziad m'a fièrement offert un jeu de caractères citangolais pour m'encourager à apprendre la langue, mais j'ai du mal à m'y mettre sérieusement. C'est pourtant efficace pour quelqu'un qui, comme moi, a plutôt un rapport aux langues passant par l'écriture. Je dispose maintenant de tous les outils linguistiques nécessaires.

Contre toutes prévisions, les commandes ne se bousculent pas. « Ce n'est pas plus mal finalement », m'avoue Ziad, « Nous avons peur d'avoir créé un boulot de merde, si l'un de nous avait dû se mettre pendant des journées à imprimer des claviers et à les emballer. »

« J'imagine que le processus doit être automatisé ? » dis-je.

« Djanzo nous a écrit une série de scripts qui adaptent le jeu des touches à l'image scannée. Cliquer sur quelques boutons suffit pour lancer l'impression », répond-il. « Justement, répéter ces opérations devient vite décervelant. ».

« Et puis », ajoute-t-il, « tu le sais aussi bien que moi : lancer l'exécution d'un script qu'on a écrit soi-même produit un tout autre sentiment qu'activer des commandes dont nous n'aurions pas eu l'occasion de penser le détail des opérations. »

Dans la pénombre de la chambre

Dans la pénombre de la chambre je vois circuler une silhouette svelte, et un visage s'approcher du mien. C'est une once dont le regard silencieux m'effraie.

Je ne sais ce qui m'effraie le plus : ce regard où l'on ne sait percer aucune intention, ni même un sentiment, la mâchoire puissante, les épaisses pattes de velours armées de griffes coupantes comme des lames, ou encore l'incongruité de sa présence, ici, au bord de ma couche.

Le temps semble s'être arrêté pendant lequel je tente de comprendre ; pendant lequel je ne sais que faire ; je ne sais si je dois accueillir cette présence sous le registre du merveilleux ou du danger imminent.

Le temps semble s'étirer, mais il a dû être très bref avant que ne surgisse de ma gorge un léger cri inarticulé comme on en pousse quelquefois en dormant. C'est un cri à la fois d'étonnement, de terreur et de colère de ne trouver aucune réponse aux questions qui m'ont traversé l'esprit. Ce cri est aussi inarticulé que l'est la suite-même de mes idées, et c'est ce qui m'effraie, je crois, bien plus que la présence du fauve, qui me surprend dans un état où je suis particulièrement désarmé.

– Je t'ai réveillé ? me demande la voix de Kalinda.

– C'est toi ?

– Qui d'autre veux-tu que ce soit ? répond-elle amusée.

– Je t'ai prise pour une once.

– Excuse-moi, je ne voulais pas te réveiller.

Sa réponse, plutôt que la surprise qu'elle aurait dû manifester, au lieu de me rassurer éveille en moi le soupçon qu'elle avait peut-être bien pris la forme d'une once ; que peut-être, les nuits de nouvelles lune, elle se métamorphose pour courir les bois et les monts, se régaland de singes, d'oiseaux ou de mouflons sauvages. Peut-être était-ce elle que j'avais rencontrée dans la forêt.

« Elle en serait bien capable », me dis-je en même temps que je mesure l'absurde improbabilité d'une telle hypothèse.

Carnet trente-deux

Des rêveurs de réalité

Rêver le réel

Mes rencontres de la semaine dernière illustrent parfaitement le concept d'inconscient tel que l'avait dessiné Sigmund Freud dans son *Interprétation des Rêves*, et tel qu'il est employé par le Surréalisme. L'inconscient est déterminé par une résistance. Si le terme d'inconscient désignait seulement ce qui ne parvient pas à la conscience, il ne nous mènerait pas loin. Il y a des quantités de pensées, d'actes, d'émotions qui ne franchissent pas le seuil de la conscience, et qui n'en inspirent pas moins d'autres pensées, actes ou émotions. Tous n'offrent pourtant pas de résistance si nous nous arrêtons pour les questionner. C'est d'ailleurs le simple enchaînement des pensées, des actes et des émotions, qui en prenant consistance, les fait émerger d'eux-mêmes à la conscience.

Pour parler proprement d'inconscient, les pensées doivent rencontrer un obstacle. Celui-ci produit une résistance, qui entraîne un déplacement. Ce déplacement est, littéralement, une métaphore, une métaphore qui surgit bien à la conscience, mais sous une forme troublante et qui paraît nous dire plus que nous en entendons. Ces métaphores sont la matière-même des rêves, mais elles ne demandent qu'à surgir à travers la littérature et les arts.

On aurait tort de voir dans ces métaphores un simple obstacle à lever. Elles sont une composante de la pensée, et même de sa consistance. Cette résistance est pour une bonne part le produit même de la pensée : de son mouvement, de sa force, de son travail. Tout bon mécanicien pourrait le comprendre, et mesurer l'exactitude des termes que je viens d'employer. La résistance qu'offre l'eau au galet qui ricoche n'est pas un obstacle à sa course, mais au contraire ce qui lui permet de faire des sauts.

Parfois ces métaphores tracent leur chemin dans la vie elle-même, y exécutent leurs bonds, comme si la vie devenait un rêve ; non pas qu'il lui manquerait alors quoi que ce soit pour qu'elle soit réelle, mais parce qu'elle devient expression de l'inconscient. Je suivrais volontiers sur cette piste les intuitions de Roger Caillois, et je pense comme lui que les surréalistes ont été de grands navigateurs, mais qu'ils sont restés tout de même un peu courts pour tracer les cartes.

Le vide parfait du carburateur

Oui, il y a dans les rencontres que j'ai faites la semaine dernière, celle de l'once, de la jeune femme à la gare, celle des oiseaux combattants, un caractère qui résulte de ma pensée, qui lui offre une résistance et la fait rebondir très loin. C'est un peu comme si j'avais rêvé ces événements, mais pas en rêve.

Nous aurions besoin de deux mots distincts alors. Peut-être existent-ils en citangolais, car il me semble qu'on a dans la région des idées plus claires sur de telles questions.

Nous aurions besoin de deux paradigmes qui distinguent le rêve comme travail, jusqu'à le modeler peut-être dans la matière de la vie réelle, et le rêve comme simple contemplation dans le sommeil d'une fiction qui semble en surgir malgré nous. Ce sont deux notions distinctes, bien qu'on n'ait qu'un seul mot pour les dire. Ce sont des notions aussi différentes qu'écrire ou lire, que composer ou écouter ; qu'ouvrir le capot... Oui, c'est cela, ouvrir le capot et chercher à comprendre jusqu'au vide parfait du carburateur.

Les quatre nobles libertés

« La véritable distinction entre ce qu'on appelle logiciel libre et source lisible, elle est dans le détail des licences », nous rappelle Djanzo pendant que nous nous sommes tous retrouvés pour un rapide casse-croûte, profitant de l'ombre à l'entrée du grand hangar dont nous avons éteint toutes les lampes. « La [Free Software Foundation](#) et l'[Open Source Initiative](#) sont deux organismes qui concourent à accréditer ou non les diverses licences selon des critères sensiblement différents. »

Il y a Ziad, Kalinda, Tagart... L'un d'entre nous, je ne sais plus lequel, a soulevé le débat récurrent sur les licences pour les logiciels libres et celles pour la source lisible, dont personne ne sait jamais exactement dire exactement ce qui fait les spécificités. « Les critères de la FSF », continue Djanzo, « sont le respect des quatre nobles libertés : le droit d'utiliser sans restrictions partielles, le droit de distribuer à quiconque et n'importe où, le droit d'étudier le code, le droit de modifier et de diffuser ses propres modifications. »

« Les quatre nobles libertés ? » l'interrompt Kalinda. « Excusez-moi », répond Djanzo, « je voulais dire les quatre libertés, je confondais avec les quatre nobles vérités du canon bouddhiste. – Espiègles tels que nous les connaissons », dis-je, « on peut imaginer que les fondateurs de la FSF y faisaient délibérément une allusion ironique. »

« Les critères de l'OSI », continue notre ami, « se préoccupent moins du droit que des moyens pratiques, à savoir la lisibilité du code. La FSF se place peut-être davantage du point de vue de l'utilisateur, et l'OSI de celui du programmeur, tout en sachant que l'aspect essentiel de ce que l'une et l'autre prônent, tend à balayer une telle distinction : utilisateurs clients qui ne codent jamais, programmeurs salariés des entreprises du logiciel. »

« Ce dernier point est essentiel », souligne Ziad. « Rien sinon ne s'oppose entre les deux postures. Il y aurait peu de sens à permettre ce dont on ne donnerait pas les moyens, ou à offrir ces moyens sans le droit de les employer. Une bonne licence bien rédigée devrait donc répondre aux critères des deux fondations. Ce n'est pas toujours le cas, aussi, la FSF et l'OSI se distinguent en fait par leur relatif laxisme concernant les droits pour l'une, et les moyens pour l'autre. Le danger est d'oublier l'essentiel. Les programmes numériques sont des outils puissants qui doivent rester entre les mains de ceux qui les programment et les utilisent. Il est essentiel aussi que ceux qui les programment et ceux qui les utilisent ne se laissent diviser en deux corps distincts, et par cela captifs. »

Le rêveur et le rêvant

« La licence que j'utilise », dis-je, « la Licence Art Libre, est créditée par la FSF, mais certainement pas par l'OSI, car elle ignore totalement le code, contrairement à la Licence GNU de documentation libre. Je le regrette, même si j'ai quelques raisons de préférer la première. Les précisions sur la lisibilité du code rendent bien plus clairs ce qu'autorise ou n'autorise pas une licence. Inversement, l'OSI fait parfois preuve d'un autre laxisme sur les quatre libertés. Et pourtant, les défenseurs de l'une ou de l'autre sont souvent accusés d'être trop sourcilleux. »

« Personnellement », ajoute Kalinda, « il me semble que lorsqu'un principe est bon, il vaut mieux s'y tenir le plus scrupuleusement du monde. Si ce n'est pas possible pour une raison ou une autre, il vaut mieux l'admettre sans détour. Personne n'est obligé de faire de la programmation libre, ni en source lisible. »

Kalinda a raison. Je me souviens de mes premiers contacts avec l'informatique par l'intermédiaire d'un Macintosh, qui n'était pas plus libre que le code n'était supposé être lisible. L'aurait-il été que je n'aurais su quoi en faire au début. La seule arborescence des fichiers et des extensions du système était alors pour moi un labyrinthe inextricable. Elle était pourtant si simple en comparaison d'aujourd'hui.

J'ai vite réussi à écrire des scripts assez complexes en me servant seulement des manuels de prise en main particulièrement bien conçus. Rien ne m'empêchait de modifier des programmes à mon usage, ni d'échanger à ce propos avec d'autres utilisateurs et des développeurs.

Rien n'empêchait non plus de plus habiles que moi de proposer leurs propres programmes sous forme de *freewares* ou de *sharewares*, ni moi-même de participer à leur modification. J'étais loin alors d'être un cas singulier. Je ne suis pourtant plus capable de faire les mêmes choses sur un système libre et en source lisible.

Qu'ai-je à faire de libertés formelles accordées par une licence, ou même d'une garantie de l'ouverture du code, si tout est si inextricable que je ne suis plus capable d'écrire un script, ni de dessiner un bouton pour le lancer de la barre d'outils d'une application ? Je ne suis pourtant pas devenu plus stupide avec l'âge, quoique de telles expériences aient pu en glisser le soupçon comme un coin dans mon assurance.

Je n'avais pas l'impression de faire des choses exceptionnelles à l'époque. Je n'avais qu'un usage des plus communs de l'informatique. Au contraire, j'ai acquis depuis des méthodes de penser qui me rendent probablement plus aptes à de telles opérations que je ne l'étais il y a encore vingt ans. Je vois bien d'ailleurs que je ne suis pas seul dans ce cas.

N'est-il pas curieux que nous semblions aller en sens inverse de ce que le [projet GNU](#) promettait ? Nous bétonnons des principes alors même que ce qu'ils défendent nous glisse entre les doigts.

Kalinda m'approuve aussi. Ce que je viens de dire lui rappelle la distinction que je faisais ces temps-ci entre le rêveur et le rêvant. Elle m'a répondu en citangolais, qui possède justement ces deux mots dont on aurait tant besoin en français. Le rêveur et le rêvant : lorsqu'on sait ce que l'on veut dire, forger des mots n'est pas le problème.

Le naturant et le naturé

J'ai longtemps cru que les concepts de « nature naturante » et de « nature naturée » avaient été traduits de l'arabe, où un seul mot suffit à désigner chacun, originellement par Spinoza. Ils le furent bien plus tôt par Michael Scot, philosophe scolastique écossais du treizième siècle, à partir des textes originaux d'Avéroès : *natura naturans* et *natura naturata*.

Je n'ai lu d'Avéroès que son *Traité décisif*, et je l'ai trouvé peu subtil. L'usage qu'a fait la scolastique chrétienne de ses travaux me paraît quant à elle carrément rigide. Aussi je continue à penser que Spinoza a bien retraduit ces notions de l'arabe, en leur restituant leur fraîcheur et leur subtilité. Même sa complexe [Éthique](#), malgré ce que ferait craindre sa méthode « géométrique », n'est en rien rigide, mais dégage une agréable saveur de pataphysique.

Courriel sur mon récent changement de système

Je ne suis pas satisfait du système que j'ai installé hier. On a beau en parler à l'avance avec de plus savants que soi, on tombe toujours des nues.

Comme d'habitude sur Linux, il manque trois petits scripts en Java pour que fonctionne le correcteur grammatical de Libre Office. Bon, c'est normal qu'ils ne soient pas installés par défaut, puisqu'ils appartiennent à Oracle, mais il ne coûterait pas beaucoup d'en prévenir l'utilisateur et de lui offrir un moyen de les récupérer simplement. Et puis ce ne serait pas la mort d'écrire de nouveaux scripts pour le même usage, Apple l'a bien fait. On doit donc chercher soi-même ces scripts absents, et trouver comment les installer. Bref, il y a peu de chances qu'un utilisateur standard s'y risque.

Autre chose, pour avoir tous les caractères spéciaux de la langue française, on doit (pendant l'installation c'est mieux) choisir « français variante » plutôt que « français ». C'est très facile, à condition de le savoir (je le savais). C'est surtout aberrant !

Appelle-t-on encore cela un système fonctionnel ? Avec de telles facéties on transforme le meilleur système d'exploitation en un pauvre ersatz de ceux du commerce, certes gratuit, mais inapte à un travail « professionnel » ; un système du pauvre, et c'est même ainsi que de nombreux activistes du libre le conçoivent.

De ce point de vue, le système que je viens d'installer est peut-être pire que le précédent. Dans quel but ? Pour être plus accessible au débutant. Soit, mais il est plus difficile de le compléter si l'on tient à faire un peu plus qu'un peu de tout mais rien sérieusement. En se voulant plus simple, il devient plus complexe.

Parfois on soupçonnerait des intentions délibérées, tellement c'est gros. Mais les quelles ? Oui, il se développe un marché des services autour de l'informatique libre, mais qu'aurait-il à gagner à suivre l'informatique commerciale dans ses stratégies ludiques et consuméristes, alors que le libre a vocation à en être l'alternative ? Il est facile pour un particulier de compléter les systèmes commerciaux en achetant des programmes professionnels complets et documentés, simples à installer et communiquant bien entre eux.

Si le sujet t'intéresse : <http://jdepetriss.free.fr/Livres/pce/pce33.html>

Deuxième courriel

J'ai fini par installer ces Javascripts, non sans mal ; je ne les trouvais pas. J'ai aussi installé un petit programme qui permet d'ouvrir des applications au clavier, et remplace avantageusement l'interface Unity d'Ubuntu. J'ai également complété les filtres et les paramètres d'exportation de GIMP, notamment pour le web. J'ai enfin changé les couleurs de l'interface, trop bleues à mon goût. Le bleu me déprime, il me donne le *blues*.

J'ai encore des quantités de réglages à faire, mais ça commence à être bien maintenant. Finalement, cette distribution est très paramétrable. Certains réglages, et l'installation de dépendances des applications, pourraient être plus simples pour un système qui prétend cibler les débutants. Il y a peu de chances qu'un vrai débutant s'en sorte seul.

Pourquoi ne me suis-je pas fait aider par mes amis plus savants, ou ne les ai-je pas laissé faire ? Parce que ça prend du temps aussi d'attendre qu'un autre soit disponible ; ça prend du temps pour lui expliquer ce qu'on veut ; et parce que n'ayant pas rencontré les mêmes problèmes, ni n'ayant les mêmes besoins, il ne sera la plupart du temps pas plus avancé, et se cassera tout autant la tête sur une distribution qu'il ne connaît pas. Une distribution ou un programme devraient être pleinement utilisables à l'installation ; c'est tout.

Carnet trente-trois

Vers le cinquième parallèle

Aliona et Aki sont revenus

Aliona et Aki sont revenus. Ils multiplient les occasions d'être ensemble depuis notre navigation dans les mers australes. Ils sont revenus, et nous étions contents de nous revoir.

Dès que j'ai connu Aki, je l'ai trouvé discret et peu loquace. Je l'attribuais en partie à des difficultés en anglais, en partie à l'âme nippone. Je crois qu'il n'en est rien.

Aki parle toujours avec difficulté, il reconstruit ses phrases à plusieurs reprises, parfois il ne les termine pas. Il fait des gestes en parlant comme celui qui essaierait d'attraper des poissons à la main ; comme s'il tentait de saisir des idées sous l'eau, ou encore, de nous montrer des choses précises, mais aussi invisibles qu'insaisissables.

Pour manipuler un peu le japonais, je sais que cette langue est plus fluide que celles d'Occident, que les idées y tracent comme seules leurs cours, et que les énoncés semblent toujours y garder une courte avance sur la conscience. Cela tient aux grammaires d'Extrême-orient qui, ayant peu de déterminations grammaticales, rendent la parole plus allusive.

Aki n'est pourtant pas particulièrement allusif : il est embarrassé. Il m'embarrasse aussi quand je l'écoute. Il paraît s'engager dans l'énonciation de remarques intéressantes, mais il trébuche, échoue, balbutie des phrases qui demeurent incomplètes.

Aki est plus à l'aise quand il écrit. On a alors une idée de comment il tente de parler. J'imagine qu'il cherche à porter dans la parole les même retouches qu'il effectue probablement sans peine en écrivant. Ce qu'il dit paraît alors souvent décevant, et la déception qu'on tente, embarrassé, de lui cacher, ne l'aide pas non plus bien sûr. Sans doute ne sait-on pas l'écouter.

Peut-être a-t-on désappris à entendre quelqu'un de plus soucieux de ce qu'il dit que de ses auditeurs. Bien des sages, dit-on, étaient de mauvais parleurs, hésitants ou même bègues, mais ils furent entendus. L'énoncé des *Quatre Nobles Vérités*, tel que l'avait prononcé le Bouddha Gautama dans son premier sermon, le sutra de la [*Mise en mouvement de la roue du dharma*](#), conserve cette impression agaçante, bien que la forme dût en être lissée à travers la transmission orale et les diverses traductions. Les multiples écoles préfèrent d'ailleurs le paraphraser et le commenter abondamment. Il était ainsi devenu difficile d'en trouver le texte original, tant celui-ci nous inspirerait au premier abord un irrépressible : « Et alors ? »

Aki n'est pas de ceux qui cherchent à vous en imposer, vous séduire ou vous donner le change. Il n'a rien de ces débatteurs qui éblouissent ; il n'est pas un vendeur, un orateur, un communicant. Ce qu'il a à vous dire, il le veut exact, précis, même quand il se contente de répondre à une question à laquelle vous ne donnez pourtant pas une grande importance.

Bien sûr, je ne sous-entends pas qu'il serait un bodhisattva.

Le vent hurle comme je ne l'ai jamais entendu

Le vent hurle comme je ne l'ai jamais entendu. C'est bien simple, il me tient éveillé, moi qui ne dors jamais mieux que lorsqu'il berce mon sommeil. Il donne aussi un inquiétant mariage de tangage et de roulis à la dernière version du Târâgâlâ.

Ni tangage ni roulis ne m'empêchent de dormir d'habitude. Ils me bercent au contraire. J'ai aussi une entière confiance en Aki et en Kalinda, qui doivent bavarder en ce moment sur la passerelle.

Il vaut mieux être deux éveillés avec un tel typhon. Il n'est pas nécessaire de rester ensemble aux commandes, mais au moins à portée d'appel, et prêts à intervenir quoiqu'il se passe. Savoir que Kalinda et Aki veillent sur mon sommeil me rassure, mais ne m'aide pas à dormir.

Nous avons modifié les ballasts du Târâgâlâ. Ils devaient stabiliser son assiette, mais dans une telle tempête, il est dur de sentir une différence.

À la poupe du Târâgâlâ

« Je crois que tu es injuste avec la distribution Xubuntu que tu as installée », insiste Kalinda en forçant la voix pour couvrir le vacarme des flots. Depuis quelques jours, elle me voit m'en servir, et elle l'a même un peu explorée.

« Tu as parfaitement raison », dis-je en levant la tête de l'écran. « Le système est très bien en lui-même. Il est compact, robuste, ergonomique et très personnalisable. Je suis certes affligé par la question du clavier complet en français et du correcteur grammatical, mais elles ne font pas la spécificité de cette distribution. »

« Alors pourquoi dis-tu le contraire ? » Les éléments ne se sont pas calmés et la cabine bouge toujours beaucoup. Nous nous sommes retrouvés à la poupe du Târâgâlâ. Elle a été profondément modifiée dans sa nouvelle refonte. Il s'y trouve maintenant une cabine prolongée d'un balcon au-dessus des flots, qui n'est pas sans évoquer le château des anciens galions. Nous aimons nous y retrouver tous les deux, et avec d'autant plus de plaisir qu'Aliona et Aki n'y mettent presque jamais les pieds.

Oui, je suis injuste envers Xubuntu, qui répond parfaitement à mes demandes. Il donne une nouvelle jeunesse à ma machine qui commence à vieillir. Pour tout dire, j'en suis impressionné. Bien sûr, il faut quelques heures, et même quelques jours, et peut-être davantage pour s'en rendre bien compte. Il n'est pas inutile non plus de lire quelques documentations. « Alors pourquoi disais-tu le contraire ? » insiste Kalinda.

Dehors, la tempête ne faiblit pas. Je ne sais pas pourquoi je la dis « dehors », car c'est un fait que nous, et le Târâgâlâ, y sommes « dedans ». On ne vit certainement pas l'expérience que la tempête serait « dehors ». Dans cette nouvelle cabine de proue, d'autant plus qu'elle est fort étroite, on a une excellente vue des trois côtés à travers des fenêtres carrées. Alors, avec le roulis et le vacarme, on se sent vraiment au cœur des éléments.

« Tout n'est pas faux, reconnais-le, dans les critiques inspirées par ma première impression. Admets qu'elles sont au moins symptomatiques. » Je détaille à Kalinda quelques aberrations dans les préférences par défaut. (Je ne souhaitais pas simplement copier tous les dossiers de mon ancien système, car des fichiers me semblaient corrompus ; je voulais tout reprendre au propre.)

Je lui donne pour exemple les préférences de la messagerie, qui sont réglées comme une insulte au bon sens : La rédaction des messages est par défaut en HTML ; la réponse est placée par défaut devant le message, et non après, comme il serait plus logique et plus correct ; les binettes sont affichées par défaut au format graphique plutôt qu'en caractères comme des signes de ponctuation, etc. « On peut se dire que ce n'est pas si grave, certes. Tout ceci n'enlève rien aux qualités du système, et il n'est pas difficile d'y remédier ; mais on y perd du temps, on y perd de l'attention, on y perd son calme, on y perd même tout sérieux si l'on envoie des courriers avant d'avoir modifié tous ses paramètres ; et après plusieurs applications, on commence à ne plus savoir ce qu'on fait. Peux-tu me dire à quoi tout cela rime ? »

Je dois moi aussi forcer la voix. Mon écran tangué, et la surface du thé se balance dans les bols de bambou. Le vent hurle comme une horde de loups, et le ciel est si sombre que l'on en perd la notion de l'heure.

De délicieuses et minuscules chenilles

Je viens de goûter de délicieuses et minuscules chenilles au déjeuner. Nous les avons achetées dans une île, loin au nord-ouest des Moluques, autour du cinquième parallèle. Je ne sais s'il s'agissait de chenilles ou de vers ; de larves en tout cas. Elles étaient minuscules et blanches, à peine grillées, et elles avaient un léger goût de petits-pois quand ils sont crus et encore craquants, comme lorsqu'on vient de les ramasser et de les détacher des cosses.

Kalinda les avait achetées, et à mon grand regret, elle n'avait pas songé à en apprendre davantage.

L'extrême complexité des relations humaines à Citangol

Je commence à me rendre compte de l'extrême complexité des relations humaines à Citangol. Je ne me suis jamais beaucoup occupé de sciences humaines (dont la dénomination seule ne me paraît pas être très éloignée de l'oxymore), aussi mes remarques seront probablement incomplètes et maladroites. Elles seront du moins fondées sur mes seules observations.

Le modèle de la famille élargie, oncles, cousins, tantes, neveux..., domine les rapports humains à Citangol, mais pas exclusivement. Les mariages y sont fréquents entre communautés, notamment religieuses, contrairement à ce qu'il en est dans les sociétés fondées sur le même modèle. Ils sont aussi fréquents, d'après Kalinda, que dans les sociétés à familles nucléaires. Les religions sont elles aussi un élément structurant des rapports humains, notamment à travers les fraternités qui prennent en charge bien plus que l'organisation des cultes et l'entretien de leurs lieux.

Le travail enfin, à travers syndicats et coopératives, est un autre élément de cohésion sociale. Ceci fait beaucoup de liens, auxquels il faut ajouter celui du voisinage, avec ses divers conseils locaux. Les Citangolais sont donc, si l'on peut dire, bien encordés ; or précisément ces cordages se croisent, se trament et, loin de finir par contraindre les comportements, ils semblent contre toute attente générer de l'indépendance et de la diversité.

Il est fréquent dans les couples que chacun conserve sa religion, voire que chaque conjoint épouse aussi celle de l'autre sans renoncer à la sienne. Beaucoup de Citangolais sont à la croisée de plusieurs communautés religieuses, de plusieurs fraternités, comme ils le sont de plusieurs familles. Dans l'activité professionnelle elle-même, il est courant aussi qu'on exerce plusieurs métiers, qu'on collabore à plusieurs coopératives et qu'on participe à plusieurs syndicats, comme mes amis du Târâgâlâ en sont un exemple.

Ces relations sont si intriquées et si complexes, ou encore si peu pensées, qu'on ne les voit pas tout de suite. On les perçoit d'autant moins qu'on n'est pas très enclin ici à la réunionite. Nul ne sait comment on se tient au courant des problèmes qu'on résout pourtant ensemble. Nul ne sait comment on communique : listes de diffusion, téléphone arabe, propos de comptoirs, repas de famille...

De la notion imprécise d'individu

On est surpris tout d'abord par une société soudée par de si puissants liens, mais où paradoxalement s'épanouissent tant d'originalités et de différences personnelles. Elle ferait alors davantage penser à l'individualisme du modèle de la famille nucléaire. Cependant, contrairement à une idée reçue, un tel individualisme engendre plutôt le mimétisme et des comportements moutonniers. Il entraîne de fortes prégnances administratives, ou encore policières et judiciaires. On ne ressent rien de tel à Citangol.

Oui, ce que je viens de dire paraît quelque peu confus : c'est à cause de l'ambiguïté de la notion-même d'individu qui veut dire une chose et son contraire. On ne dispose pourtant pas de beaucoup d'autres termes.

« Individu » a des significations sensiblement différentes selon les disciplines. Sa stricte dénotation désigne ce qui n'est pas divisible, c'est-à-dire la plus petite partie d'un ensemble dont il serait l'élément. L'individu se définit alors par l'ensemble dont il fait partie, et sur lequel rien ne précise qu'il ait la moindre action ni qu'il en soit autonome.

Dans de nombreux cas, il aurait plutôt l'acception de « monade », pour souligner alors son autonomie. « Monade » n'est pas un terme si courant que l'on pourrait employer aisément pour connoter cette liberté envers un ensemble dans lequel l'individu serait inclus. Si l'on cherche un terme qui la supposerait, on pourrait choisir « automate », comme l'avaient fait les philosophes anciens et les premiers modernes, mais on voit tout de suite que ce n'est plus le terme qui convient. L'idée n'est donc pas si simple qu'elle le paraît d'abord.

La société citangolaise est diverse ; elle est aussi égalitaire et solidaire. Chacun semble y agir à sa tête, tout en étant attentif à ses pairs, et impliqué dans son entourage. Dans ce treillis de liens, la singularité de chacun trouve tout ce qui lui est nécessaire pour se nourrir. On y remarque des détails qui ne trompent pas : le caractère anarchique de l'habitat, le peu d'espace qu'occupent bâtiments publics et administratifs, la relative modestie de tous les bâtiments privés, en comparaison de ceux communautaires ou associatifs.

Sur le château

« Le choix de privilégier les coopératives sur les entreprises privées et nationales a profondément stimulé le développement de Citangol », me dit Aki.

Nous n'avons pas besoin de l'expérience des eaux froides d'Aki et d'Aliona pour manœuvrer le Târâgâlâ dans des régions tropicales, mais ils avaient manifestement envie de naviguer encore avec nous. Ils avaient aussi envie de naviguer ensemble.

Aki a raison, les esprits les plus ingénieux de l'île n'ont pas à craindre que leur travail ne contribue à supprimer leurs propres fonctions. Ils gardent, quoi qu'il arrive, leur place dans la coopérative.

« C'est un peu à quoi étaient parvenus les ingénieurs californiens du vingtième siècle avec les nouvelles technologies », ajoute-t-il, « mais en utilisant alors l'actionnariat. Il semble que l'époque en soit révolue, et l'invention s'est déplacée vers l'Asie. »

Le temps s'est calmé depuis hier. Nous sommes accoudés au bastingage de l'étroit château à la poupe du navire, qui lui donne un style si particulier : quelque chose du galion. Un vent tiède venu par l'est de l'équateur nous décoiffe.

Carnet trente-quatre

Après le cinquième parallèle

Nouvelle lune

Pas de lune. Pas de nuages non plus, et la légère nébulosité ne voile presque plus un ciel étoilé. Pas de vent. L'eau est agitée d'une ample respiration, si lente qu'on la perçoit à peine. Les étoiles se reflètent à sa surface et la rendent légèrement lumineuse.

Les turbines du Târâgâlâ tournent sans bruit. Nous aurions tôt fait d'épuiser toute notre énergie en les forçant davantage. Je maintiens le cap sur la Couronne Boréale.

Djanzo fait ces temps-ci des recherches sur la philosophie de Whitehead et sur son approche de la relativité. Il a partagé avec moi une part de ses réflexions et de sa documentation.

Pourquoi avec moi ? Parce que j'ai un peu traduit Alfred North Whitehead, et parce que je me suis attaché d'assez près à sa philosophie. Je ne savais pourtant pas qu'il s'était, semble-t-il, autant intéressé à la relativité. Je ne m'étais pas soucié non plus de lire son [*The Principle of Relativity with applications to Physical Science*](#), publié en 1922, et qui me paraissait une œuvre marginale, peut-être un travail de commande.

Je découvre dans mes échanges avec Djanzo que Whitehead avait abordé la mécanique quantique et la relativité dans un grand nombre de ses ouvrages, et notamment dans ceux que je croyais mieux connaître. Pendant que je le lisais, il m'avait semblé que Whitehead y cherchait surtout des illustrations à sa propre cosmogonie, plutôt qu'il ne proposait une théorie originale et bien élaborée. Y aurait-il une théorie whiteheadienne de la relativité ?

La théorie whiteheadienne de la relativité

Non, il n'y a pas à proprement parler une théorie whiteheadienne de la relativité, concurrente de celle d'Albert Einstein. Pourtant Whitehead critique bien cette dernière ; il en montre les contradictions et les insuffisances. Il ne dit pas cependant qu'elle serait fausse. Non, elle marche, elle décrit bien la nature ; elle prend seulement quelques libertés avec la consistance philosophique. Les critiques de Whitehead se révèlent alors fort intéressantes à double titre.

D'abord elles prennent de front cette véritable schizophrénie qui s'est introduite dans la culture contemporaine, tellement bloquée aux Lumières, qu'elle ne sait penser qu'en s'appuyant sur les sciences du dix-huitième siècle. Elle demeure incapable d'incorporer les nouvelles conceptions apparues à travers les découvertes des siècles suivants, pas plus qu'elle ne sait les expliquer ni les décrire dans la langue de l'expérience privée. La pomme qui obéit aux lois de Newton est bien la même que nous cueillons et goûtons, pourrait-on dire, mais le chat de Schrödinger, nous ne sommes pas sûrs de le reconnaître dans celui que nous caressons.

Ensuite, Whitehead ébauche une nouvelle métaphysique et une nouvelle cosmogonie qui rendent les sciences physiques bien plus intuitives que l'état actuel des théories nous les font paraître. En somme, il fait du ménage, il range la maison, et même si les équations de Schrödinger, de Maxwell et de Planck, ne deviennent pas forcément plus faciles, ce qu'elles signifient pour l'expérience réelle commence à être mieux perceptible.

Voilà à peu près ce que m'a expliqué Djanzo. Il a paru surpris que je sois passé à côté de ces aspects en lisant, et même en traduisant Whitehead. « Parfois certaines de tes remarques semblent pourtant directement s'en inspirer, et nous savons que tu l'as lu attentivement », m'a-t-il dit.

« Ce que tu m'as expliqué du temps », a-t-il encore ajouté, « de ses impressions troublantes qui nous trompent, son aspect flottant et moiré qui nous empêche d'accommoder sa réalité objective, celle de la trame des causes et des effets, et sa réalité subjective, celle de la perception des causes selon qu'elles soient toujours agissantes ou que leurs effets directs aient cessé, quels que soient leurs éloignements dans la durée, et qui nous font paraître proches des événements lointains, ou lointains des événements plus récents ; ce que tu m'en disais me semblait en être une référence explicite. »

Peut-être n'aurais-je jamais pensé cela en effet sans avoir lu Whitehead, mais tout ce travail a dû se faire dans mon esprit en tâche de fond.

Reprendre le contrôle

Alfred North Whitehead est réputé difficile, mais je ne crois pas qu'il le soit. Il est surtout facile de mal le comprendre. Il est également fort mal traduit. Moi-même je n'y ai pas si bien réussi, souhaitant ne pas m'éloigner des choix déjà faits par la majorité des autres traducteurs. « Immédiateté de présentation » sonne comme un barbarisme en français, mais pas *presentationnal immediacy* en anglais. L'expression anglaise sonne bien avec *causal efficiency*, et elle a été construite pour cela, mais pas le français avec « causalité efficiente ». Bien traduire, ce n'est pas coller au plus près de la littéralité, c'est d'abord bien comprendre dans la langue source, puis le dire le plus simplement possible dans la langue cible. Ce n'est pas facile, et notamment avec Whitehead qui ne cesse d'alterner entre deux plumes. Il enchaîne de courts passages dans un style vivant et imagé, employant des mots simples dans des figures aussi variées que limpides, et d'autres, rigoureux et arides, définissant une nouvelle grammaire philosophique. Avant même de trop chercher à comprendre, on doit s'y abandonner et saisir d'abord le sens d'un tel balancement.

Je ne trouve pas Whitehead difficile, je le trouve très clair au contraire, ou bien confus. Whitehead devient confus quand il aborde des questions où l'on ne peut manquer de l'être : quand il parle de la matière d'abord, qu'il considère comme une abstraction. Évidemment que la matière est une abstraction, comme « la couleur », « le nombre », ou « l'homme ». Il n'existe que des couleurs particulières, comme il l'écrivait lui-même ; des nombres particuliers : 3, 4/5, π , 100101101... ; des hommes et des femmes particuliers : moi, Djanzo, Kalinda... La matière, de même, est une abstraction générique des matériaux et de leurs propriétés mécaniques : ceux de la table de Mendeleïev et de leurs composés.

Il est confus encore quand il parle de Dieu. On comprendrait qu'il soit tenté de trouver un chemin, et même de le forcer, pour concilier sa nouvelle métaphysique avec la religion de sa nourrice, pour reprendre la formule de Montaigne, et même avec l'ensemble des religions, car il est ainsi, mais il brasse inévitablement de la confusion. Pour le moins, il inverse le sens de la création dans sa philosophie du processus. On y voit bien que c'est l'évolution de la profuse diversité des existences particulières qui produit l'abstraction d'un Dieu de miséricorde, et qui demeure une abstraction ailleurs que dans l'existence réelle de ses créateurs. (Pour ainsi dire.)

Comment parler de tout cela sans se retrouver dans les parages d'une pensée *New-Age* ? Ce serait une erreur d'y réduire Whitehead. Cet esprit *New-age* a lui-même plutôt été le symptôme d'un manque d'intuitivité des sciences de la nature, qui prive la pensée philosophique de prises solide sur le réel pour lui éviter de divaguer. L'intérêt de son œuvre n'est certainement pas de préparer dès aujourd'hui la religion de nos enfants, pour reprendre la formule des situationnistes, il est plutôt de réconcilier science et pensée, et d'en reprendre le contrôle.

On ne doit pas négliger une certaine filiation de maître à élève entre Whitehead, Russell et Wittgenstein, quelque masquée qu'elle paraisse par une évidente différence de caractères, et même

par une utilisation différente du langage. Ils ne se transmettent pas moins l'héritage de certains questionnements et de réponses inévitables.

Premier quartier

Les nuages sont revenus et cachent le plus souvent la lune qui est déjà dans son premier quartier. J'ai pu expérimenter encore une fois combien, si l'on s'en sert bien, il est plus commode de communiquer à distance avec l'internet, que de se retrouver nez à nez. Plutôt que se répéter, on a tout loisir de se relire. Souvent, en lisant attentivement et en relisant une simple phrases on comprend ce qui aurait nécessité de nombreuses répétitions et de nombreuses explications en parlant. Encore cette phrase doit-elle être bien tournée dans une langue soutenue. En prenant le temps de bien écrire et de bien lire, on se déplace plus rapidement dans la pensée. Or, comme je l'ai déjà noté, la vitesse de la pensée n'est pas sans rapport avec sa puissance, laissant soupçonner qu'elle ne serait pas si indépendante des lois de la physique.

On peut encore incorporer dans ses courriels de nombreux liens et des pièces jointes, en copier des citations, les commenter et les expliquer à loisir. On peut à chaque instant entraîner de nouveaux interlocuteurs dans une discussion, faire appel à leurs lumières et leur demander des suppléments d'information. On est toujours surpris de voir combien ensemble on déblaie ainsi de terrain, et combien l'on peut élargir et éprouver ses connaissances. En une lunaison, j'ai dû assimiler l'équivalent de mois de cours, sans qu'aucun de nous ne se soit jamais fixé dans le rôle d'élève ni de maître.

Les nuages font des aubes bouleversantes, surtout lorsqu'ils se déchirent sur un ciel lumineux. Je tente de n'en louper aucune, toujours renouvelées, quitte à retourner dormir quand le jour a pointé. La théorie de l'espace-temps ajoute une touche certaine à leur beauté.

Kalinda et Aliona

Kalinda et Aliona sont devenues les meilleures amies du monde. Elles se ressembleraient à force d'être différentes. L'une est tropicale jusque dans le choix des couleurs de ses paréos, ses chemisiers ou ses bustiers, à la fois sombres et éclatantes, et l'obscurité intense de son regard ; l'autre boréale, dans ses tissus flottants aux couleurs neigeuses, et les tons glacés de ses yeux de nacre. La peau de Kalinda évoque l'ébène autant que celle d'Aliona, l'ivoire.

Aliona est nettement plus jeune aussi, et pourtant elles ont comme un air de famille, elles sont comme deux sœurs. Elles rient ensemble, elles se prennent par les épaules, par la taille ; elles s'embrassent. Aki et moi nous nous entendons bien aussi, mais elles seraient surprises si nous nous comportions comme elles.

Idées fantômes

Le monde est traversé d'idées fantômes, d'idées qui passent à travers les têtes comme elles traverseraient des murailles, mais n'en habitent aucune. Elles ne sont les idées de personnes, mais elles circulent, s'installent dans des consciences et les hantent. Elles sont confuses et imprécises ; ce sont des idées sans vie, des ombres flottantes, des spectres errants.

Elles sont là depuis toujours, changeantes, irisées et informes. Elles ont toujours hanté les communautés humaines sans qu'elles soient celles d'aucun homme, d'aucune communauté, ni d'aucune faction. Elles hantent l'espèce humaine depuis toujours, mais elles ont pris plus de force encore avec les si fameuses nouvelles technologies de la communication. Comme elles hantaient les vieux murs, les comptoirs de bistrots et les trop vastes demeures, elles hantent les routeurs et les cartes-mères. Mieux que jamais, elles entrent ainsi dans l'intimité de chacun. Elles s'insinuent dans les fictions, les débats, les réclames.

Elles pénètrent ainsi nos tanières, elles en font des maisons plus hantées que des manoirs d'Écosse. Des esprits forts nient l'existence de tels fantômes. D'autres tentent de la prouver, se servant d'équipement technomécaniques et conceptuels. Les deux se trompent : ni elles n'existent ni elles n'existent pas. Elles ne sont que des spectres débiles, des ombres fuyantes. Elles s'installent dans les coins sombres, et les assombrissent encore.

Ainsi parlait Kalinda.

« Certains croient que ce sont les idées des morts qui hanteraient encore le monde des vivants. »

« C'est idiot », continue-t-elle rêveuse, « les idées, comme les hommes, vivent et meurent ; ils sont vivants ou ils sont morts, ou encore oubliés, mais il n'est pas commun que les unes ou les autres deviennent des morts-vivants. Ces idées fantômes n'ont jamais été vivantes. Elles ne se transforment même pas, faute d'avoir assez de forme ; tout au plus, elles se colorent. Elles ne sont que des spectres débiles. »

Nous recevons

– Ce dont tu parles ici, l'interroge Aliona, aurait-il à voir avec ce qu'on appelle l'idéologie ?

– Si Kalinda voulait parler d'idéologie, elle dirait « idéologie », lui répond Aki. Crois-moi, quand elle dit fantômes, elle sait de quoi elle parle.

Aki vient lui aussi d'une culture où l'on connaît bien les créatures errantes et informes, et nous savons chacun qu'une des fonctions de *flamina* qu'exerce Kalinda est de tenir de tels démons à distance. Nous déjeunons à la poupe du Târâgâlâ, dans la cabine qu'elle et moi affectionnons, et c'est un peu comme si nous y avions invités nos amis.

Nous ne sommes pas loin de la cambuse attenante à la cuisine, et plus proche encore de la passerelle. Chacun de nous peut tour à tour se lever pour aller y voir si le navire tient bien son cap, ou si aucun obstacle ne se trouve sur notre route. En fait, nous nous en assurons aussi bien à l'aide d'un simple ordinateur de poche. Aliona, qui est en principe de quart, tient le sien allumé à côté de son *Purēsumatto*.

Nous avons pris l'habitude d'appeler ainsi, en japonais, ou le plus souvent sous sa forme abrégée *matto*, ce que la langue française nomme curieusement un *set de table*, terme dont je n'ai aucune idée de l'origine : *set* n'est pas un anglicisme, puisqu'on dit en anglais *placemat*, ou *mat* simplement, emprunté au japonais. L'usage en aurait été introduit en Europe dès le quinzième siècle à partir de Venise, mais les Italiens disent *tovaglietta americana* (napperon américain).

Moi, je n'ai pas d'ordinateur de poche. Je déteste ces objets hantés par des fantômes débiles, et ouverts à tous les passe-murailles. J'attends qu'ils puissent embarquer un bon Linux.

Chacun est civilement assis en tailleurs sur son tatami ; moi seul ai allongé les jambes comme un Gréco-latin.

Carnet trente-cinq

Après le quarantième parallèle

Pleine lune

Pleine lune sur l'océan.

Une boule de dix-mille kilomètres de circonférence qui tourne autour d'une autre de quarante-mille, à une distance de cent-mille kilomètres environ.

Ces nombres sont trop grands pour que l'on parvienne aisément à se les figurer. Pourquoi ne pas en réduire l'échelle ? Une boule de cinq centimètres de circonférence tournant autour d'une autre de vingt, à une distance de deux mètres environ.

Il est plus commode de se le figurer ainsi ; mais voit-on encore la lune sur l'océan ? Bien sûr que si, il n'est pas très difficile d'y parvenir.

Savoir cela ne sert à rien. L'important est de le voir. Je veux dire le voir vraiment, avec ses proportions et ses mesures, de ses propres yeux comme on dit, de là où l'on se trouve.

Ne verrait-on pas plutôt un disque d'argent ? Ou pourquoi pas un hublot ouvert dans la voûte du ciel ? Toutes ces images sont bonnes, et elles nous aident à voir la lune réelle, mais elles la cachent aussi bien.

Ce soir, je veux regarder la lune sans rien imaginer. La lune, il faut le dire, est une chose bien étrange.

Sa taille est connue approximativement au moins depuis Hipparque, qui en démontra le calcul au deuxième siècle avant notre ère. Je ne me souviens plus dans le détail de comment il s'y prit. Je sais qu'il s'est servi principalement de la durée d'une éclipse.

Ces choses-là se voient, comme je l'ai dit à plusieurs reprises, à l'œil nu et sans moyens de faire des mesures précises. Si l'on ne les voyait pas, comment chercherait-on à les quantifier ?

On les voit fort bien, comme à tribord en ce moment-même, la lune la mer.

Une déesse guerrière et marine

« Pourquoi t'acharnes-tu à aller chasser du poissons dès qu'on jette l'ancre, alors qu'il suffit de laisser traîner des lignes pour qu'il vienne s'y prendre », me demande Aki, me voyant en maillot sur le pont, armé d'un fusil à harpon.

Je m'ennuie en naviguant. Je me sens enfermé. On s' imagine qu'en parcourant les océans, on découvre le monde. La vérité est qu'on vit plutôt l'impression de s'enfermer chez soi, de se replier dans un lieu étroit et familier, et qui le devient chaque jour davantage.

J'ai sans doute de la chance de naviguer avec des compagnons agréables, avec lesquels nous avons tant à partager et à nous dire, mais l'enfermement en devient pire encore. On se sent s'amollir, on se sent devenir un chat d'appartement.

« Tu ne t'en rends peut-être pas compte », lui dis-je, « mais d'ici une lune ou deux, nous allons nous mettre à jouer aux cartes, ou à regarder des séries policières sur l'écran de nos ordinateurs. »

J'ai besoin d'espace, et les mers n'en sont pas pour des êtres terrestres. Elles ne sont que des huis-clos.

« Tu ne crains pas les requins ? » me demande-t-il encore.

« Non pas avec Kalinda. »

Nous plongeons à deux avec des fusils à air comprimé. Les requins ne sont pas des animaux bien intelligents, mais suffisamment pour s'apercevoir que nous sommes armés. Bien rares sont par ailleurs les bêtes qui osent se frotter aux hommes, dont elles ont appris à connaître la cruauté.

Kalinda nous rejoint, majestueuse sur le pont du Târâgâlâ, à peine habillée d'un court paréo noué sur ses hanches et d'un long couteau de plongée attaché à son mollet, qui fait paraître ses jambes plus fines et nerveuses. Son masque remonté sur le front lui donne un air d'une Athéna des mers du sud, avec le long fusil et le harpon qu'elle tient d'une main, la pointe inclinée comme une lance. Elle a son regard de prédateur.

Dans l'eau, où flotte sauvage sa chevelure, elle est plus saisissante encore, affranchie de la pesanteur. Je n'arrive pas à m'habituer à la vitesse et à l'aisance avec lesquelles elle s'y déplace.

La palette de Gauguin

J'ai découvert la peinture de Gauguin à Citangol l'an dernier. Oh, bien sûr, je la connaissais déjà, mais je ne l'avais jamais réellement regardée. J'ai eu dans mon enfance un instituteur qui avait placé des reproductions de Gauguin partout dans la classe. Comme on l'imagine, on n'y trouvait pas les nus que j'ai connus plus tard ; les peintures étaient chastes.

Elles m'étaient devenues familières sans que j'y prêtasse une grande attention. Je les voyais, certes, et elles ont influencé depuis ce temps mon regard, mais sans les voir. J'étais plus attentif à Van Gogh et à Cézanne, qui peignaient des lieux qui m'étaient plus coutumiers, entre Aix et Arles.

Ce ne sont pas les sujets des toiles de Gauguin que j'ai redécouverts lors de mon précédent voyage : c'est sa palette. Ses couleurs sont proches de celles dont Kalinda aime à se parer. Ce sont les ombres aussi qui m'ont impressionné. On y trouve du rose et du pourpre.

Kalinda aime elle aussi se revêtir d'ombre. Les tons de sa peau la font parfois elle-même paraître une ombre furtive.

En vérité, les sujets des toiles de Gauguin, à la fois exotiques et étranges même quand il peignait la Bretagne, avaient plutôt détourné mon attention, contrairement à Van Gogh et à Cézanne, qui décoraient aussi la salle de classe, et que j'avais plus intensément regardés.

Les cyprès et la Sainte Victoire m'étaient suffisamment familiers pour que je n'y voie que des prétextes. Ils n'étaient pour moi rien d'autre, contrairement à Heidegger qui a écrit des pages sur une paire de godasses en croyant parler de la peinture de Van Gogh. J'ai aussi été saisi plus tard par les Nabis et les Fauves, sans me rendre compte que ce qui m'impressionnait chez eux était déjà chez Gauguin.

Je suis toujours surpris de ce qu'a dit de la couleur, de l'ombre et de la lumière, la peinture de ce temps, comme je le suis aussi que la critique ait pourtant continué de se contenter d'un vocabulaire si pauvre et si approximatif. L'image numérique a généré depuis un vocabulaire doté d'une précision nouvelle, avec des systèmes de mesure et des techniques pratiques. Voilà qui montre encore ce divorce entre la culture des humanités et celle de la science dans lequel les deux se ruinent et se stérilisent.

XScreenSaver

J'ai installé un économiseur d'écran qui fonctionne bien mieux sur mon nouveau système que sur l'ancien : XScreenSaver. Je ne sais pas s'il repose réellement mon écran, mais moi si. Notamment, j'y fais défiler des photos récentes, ou de celles que j'utilise dans mes carnets. Elles y sont recadrées ou modifiées par des filtres divers, me permettant de les redécouvrir d'un œil neuf ; sinon j'y contemple des images automatiquement générées par du code. [XScreenSaver](#) est un programme qui propose un ensemble d'écrans de veille pour les systèmes Unix.

Certains d'entre eux sont atroces, et la plupart s'agitent bien trop vite pour me reposer vraiment. Je sélectionne ceux qui m'intéressent dans fenêtre des préférences, et chacun offre aussi la possibilité d'en modifier les principaux paramètres. Quelques-uns de ces écrans sont de véritables ouvrages d'art.

On ne s'habitue pas à une telle expérience, et l'on s'en surprend plus encore quand on y réfléchit : voir sous ses yeux des œuvres d'art se reproduire à la volée grâce à quelques lignes de code et des algorithmes simples. Dans quelques-uns, on reconnaît au passage certains filtres de GIMP (*GNU Image Manipulation Program*), ou d'ImageMagic.

Quelques fractions de secondes suffisent à produire des images qui auraient demandé à l'artiste un travail considérable en d'autres temps. Elles s'évanouissent aussi vite, même si chacune mériteraient d'être conservée et encadrée. Elles sont fugaces et comme sans valeurs, comme les merveilleux pétales qui tombent des arbres au printemps, ou les magnifiques feuilles rouges de l'automne. Elles sont d'autant plus belles qu'elles sont précaires comme la vie, dont elles imitent la profusion.

Ce ne sont pas des programmes, et moins encore des machines, qui seraient devenues artistes ; ce sont des hackers qui, en l'occurrence, ajoutent leurs contributions indépendantes à XScreenSaver. A-t-on jamais admiré un peintre pour la patience de son travail ? Ces nouvelles images nous en convainquent mieux que les théories les plus avant-gardistes du siècle dernier.

La programmation est elle aussi un travail patient, mais ce n'est pas non plus ce qu'on y admire. On y admire plutôt un travail de l'esprit qui relève davantage de la flagrance que de la patience.

Seul un très petit nombre d'écrans sont beaux. La plupart d'entre eux sont plutôt laids et animés de mouvements agaçants, mais on n'est pas obligé de les cocher.

Ceux qui sont beaux sont toujours originaux, fondamentalement différents les uns des autres, à moins qu'ils ne soient d'un même auteur, dont on découvre le nom dans la fenêtre d'option de chaque écran.

La force de la beauté

Je ne saurais dire à quel moment l'écriture s'est figée ; à partir de quand on s'est cru obligé d'adapter son style et sa posture à un certain type de travail : essai universitaire, roman, poésie, critique... Ce phénomène n'est probablement pas étranger au développement de l'imprimerie ni d'un marché du livre et de la presse, dont les « produits » devaient être aisément catalogables. De telles coutumes sont assez nouvelles, somme toute, dans l'histoire de l'humanité, mais sans doute aussi assez anciennes pour que, quoique si contraire aux nécessités de l'intelligence, elles paraissent naturelles.

Tout le monde sait pourtant que la philosophie, la poésie, la science..., ne sont pas des formes d'écriture, ni davantage des produits éditoriaux bien catalogables. Nous savons aussi que ces catégories se retrouvent généralement ensemble dans un même texte avec plus ou moins de bonheur. Il m'est difficile d'imaginer qu'un texte satisfasse à des exigences philosophiques sans qualités littéraires, ou encore scientifiques, etc, ou soit seulement beau sans me faire découvrir ce que je n'avais encore jamais perçu ni conçu ; ou l'inverse.

Je pense comme Kalinda que l'esthétique, et pas seulement dans les lettres, mais aussi la musique et les arts plastiques, joue un rôle essentiel dans la dynamique intellectuelle. J'ai même les plus grands doutes sur la discrimination des catégories du beau, du vrai et du bien. J'ai tendance à les confondre en une seule : la force.

J'ai déjà noté que Pierre Reverdy utilisait ce mot, force, à propos de l'image poétique, là où la critique aurait plutôt choisi celui de beauté ; tout comme Henri Poincaré, là où les mathématiciens

parlent conventionnellement de vérité. Je pourrais y chercher aussi quelques rapports avec [*L'Éthique*](#) de Pierre Kropotkine.

À la poupe avec Aliona

La température a beaucoup fraîchi, au point que j'en suis étonné. Nous sommes quand même à la hauteur du sud de la France, et les courants remontent de l'Équateur. Il est vrai qu'il fait froid dans la sud de la France en décembre, et qu'il y neige quelquefois au niveau de la mer.

L'eau est devenue bien trop froide pour y plonger sans combinaison, même en nageant vigoureusement et près de la surface. Le bord du Târâgâlâ en paraît plus étroit.

L'île de Sakhaline, d'où vient Aliona, est très froide elle aussi, m'a-t-elle dit, et la mer y gèle en hiver, alors qu'elle est proche des latitudes de la France. Des courants froids y descendent du nord, et le vent qui souffle du vaste continent est glacé.

Aliona est venu prendre le thé avec moi à la poupe. Nous nous sommes allongés sur nos tatamis avec nos grosses chaussettes de laine. Nous chauffons peu le bord. Nous ne tenons pas seulement à économiser notre énergie, mais nous souhaitons surtout éviter de trop gros contrastes de températures quand nous sortons sur le pont.

La mer est plate et grise, animée seulement de longues et calmes ondulations. Le ciel n'est pas très chargé, mais une nébulosité très dense le grise lui aussi, et quelques petits nuages de brouillard flottent au loin. Cette quasi-immobilité capte plus le regard que toute agitation. Car tout bouge malgré tout, et c'est comme si nous ne voulions pas perdre le moindre mouvement de l'eau, le plus petit déplacement d'un banc de brume, l'infime balancement de la coque. Tous bouge et tout change imperceptiblement. On ne sait si la lumière va baisser ou monter, si le soleil ne va pas se faire sentir à travers le ciel humide, et glisser quelques irisations nouvelles sur la surface de l'eau. On ne voudrait rien manquer de ces infimes changements, qui adviennent pourtant sans qu'on les voie venir.

Aussi nous parlons peu, nous dégustons notre thé en silence et attentifs, mais certainement pas dans l'indifférence l'un de l'autre. Il a plu ce matin. Ce n'était pas de la pluie, mais de minuscules flocons qui voletaient en tous sens et fondaient au moindre contact du pont.

Carnet trente-six

Navigation et vie quotidienne

L'art de manger le poisson avec des baguettes

Pourquoi faut-il que le marché européen se glorifie que son riz ne colle pas ? Bien sûr, personne n'aimerait un riz qui aurait la consistance du béton frais, mais un riz qui ne colle jamais n'est pas commode à manger avec des baguettes. Heureusement, on n'en trouve pas de tels en Asie, ou très peu, mais trop malgré tout. Nous devons être attentifs où nous l'achetons, sinon, quelle autre solution que le manger avec une fourchette ?

Je n'aime pas les fourchettes. C'est un instrument bien trop grossier. Je n'apprécie cependant pas non plus de manger du poisson avec des baguettes. Il devrait alors être préalablement découpé. Je préfère manger le poissons entiers, du moins lorsqu'il n'est pas trop gros.

Si le poisson est bien cuit, en plantant les dents entre les nageoires dorsale et la partie latérale du corps, à hauteur de cette ligne invisible qui suit la colonne vertébrale, et sous laquelle les rangées d'arêtes se dédoublent pour enserrer la partie ventrale, la chair se détache aisément. Avec un peu d'adresse dans les mâchoires, tenant le poissons par la tête et la queue, on parvient à ne pas arracher la plus fine arête.

Il n'est cependant pas impossible de manger avec des baguettes un poisson non découpé : on passe la lame d'un couteau bien effilé le long de la partie latérale du corps, la plongeant jusqu'à la colonne vertébrale, d'où le filet se détache aisément : on le soulève légèrement de manière à y glisser la pointe d'une baguette.

Dans ce cas, quand la tête a été coupée, il est plus commode encore de voir où plonger la lame. C'est ainsi que j'ai montré à mes compagnons comment s'y prendre. C'était un compromis avec Kalinda et Aki pour griller un poisson entier plutôt que le couper en menus filets, et les faire bouillir avec divers ingrédients.

Je commence toujours par les nageoires, que je saisis à l'aide des baguettes et dont je savoure la base charnue. On doit cependant être très attentif à la partie du corps percée par le harpon, où des arêtes sont nécessairement brisées.

« C'est un travail de chirurgien auquel tu nous contrains », se plaint Kalinda.

Tout est courbe sur terre

À l'occasion d'une recherche rapide en ligne, j'ai remarqué que la plupart des cartes y sont dépourvues de coordonnées. On n'en trouve pas davantage sur Google Maps. Une carte sans coordonnées n'est pas très utilisable, et d'autant plus difficile à interpréter qu'elle couvre un vaste territoire. J'imagine que la géolocalisation alimente la croyance que les coordonnées seraient devenues inutiles.

Cependant tout est courbe sur terre, même ce qui paraît droit, comme l'équateur. Sur une carte, les parallèles sont courbes, et les lignes droites ne sont pas les plus courtes.

Toute la géométrie in-situ, celle qu'on appelle aujourd'hui la topologie, et toutes les géométries non-euclidiennes, étaient déjà intuitivement implicite sur les cartes telles qu'on les a dessinées depuis le Moyen-Âge.

Kalinda et moi

J'ai beau répéter que Kalinda m'impressionne, je la vois comme une toute jeune femme, avec son sourire candide et son regard émerveillé. Je la perçois fragile à mes côtés, et je me sens moi-même, je dois bien le dire, protecteur. Elle nage pourtant plus vite que moi, elle chasse mieux que moi, elle jouit d'une autorité et d'une notoriété appréciables parmi les mortels, pour lequel je ne suis qu'un étranger, et même chez les immortels, elle code mieux que moi, elle n'a peur de rien...

Malgré tout, je me sens protecteur ; je me sens plus sage, plus fort qu'elle. Je ne suis pas moins écervelé, je me laisse comme quiconque dominer par mes sens et mes passions, mais rien n'y fait, l'impression est tenace.

J'ai bien les muscles et les os plus épais, et je la dépasse de quelques centimètres, mais l'impression, à l'évidence, ne se réduit pas à ces menus détails. Et puis, je me fais vieux, je n'ai plus ni la force ni la même vitalité, et pourtant, bien qu'elle soit presque de mon âge, et aussi grande que moi, je sens en elle un corps juvénile et une âme fragile qui trouvent en moi solidité et sagesse. Je suis surpris d'en découvrir aussi en elle la demande. Elle qui côtoie les dieux, je ne sais ce qu'elle trouve en moi, et moins encore ce que je lui apporte.

« Si tu la vois comme si elle n'avait pas encore vingt ans, je peux imaginer ce que tu lui apportes », me répond Aki en souriant. « Parfois, vous nous donnez à tous l'impression d'être deux adolescents émerveillés. » Il m'a rejoint sur la passerelle avec une bouteille de vodka entamée. L'alcool fort, qui nous réchauffe bien plus qu'il ne nous saoule, car comme moi Aki tient bien ce genre de boisson, et le soleil qui se couche dans un crépuscule de métal en fusion sous des nuages effilés comme des lames, nous incitent aux confidences.

« Non pas émerveillés l'un par l'autre, mais par le monde que vous paraissez redécouvrir ensemble. » précise-t-il pendant que je remplis son verre. « Ce sentiment est contagieux, vous le partagez avec nous tous, et je crois qu'il contribue à renforcer l'ascendant de Kalinda. »

Oui, j'ai sans doute une certaine aptitude à enchanter le monde ; peut-être est-ce cela que j'apporte à Kalinda, et, à travers elle, à toute l'équipe, bien que je sois un peu hanté ces temps-ci par quelques idées sombres.

Propos de table

– Non, je n'aime pas la nourriture trop cuisinée. Je n'aime pas mêler les goûts. Quand je mange un poisson, j'aime goûter sa saveur et son arôme propre, et mordre dans sa forme ; quand je mange une tomate aussi, ou une mangue. J'ai coutume de n'ajouter ni sel ni sucre. Les proies, les fruits, les légumes sont bien assez sucrés ou salés naturellement. Pendant des siècles, le sel et le sucre n'ont servi qu'à conserver les aliments.

– Je me demande alors comment tu peux aimer la cuisine de Kalinda, m'interroge Aliona.

– Ce n'est pas du tout la même chose. Kalinda rétablit les signatures. Elle est un peu pharmacienne, et peut-être un peu sorcière. Si l'on digère mal, si l'on est courbatu, si l'on se sent affaibli, si l'on dort mal, si l'on ne résiste pas bien au froid ou à la chaleur, elle connaît tous les secrets pour en cuisiner les remèdes. Le corps y reconnaît spontanément ce qui lui manque. Voilà pourquoi sa cuisine est immédiatement délicieuse au palais.

Nous naviguons autour du vingtième parallèle, très loin du continent asiatique pour éviter des tempêtes résiduelles, comme celle qui vient de frapper Mindanao. (J'imagine que l'ampleur des dégâts s'y explique davantage par la situation insurrectionnelle que par la violence réelle des intempéries ; il est dur de se protéger des éléments et des hommes à la fois.) Nous rentrons tranquillement à Citangol. Dans ces eaux peu fréquentées et éloignées de toute côte, nous pouvons abandonner la passerelle pour déjeuner ensemble.

– Nous tuons des êtres vivants pour nous nourrir, dis-je encore, et il ne convient pas que nous jouions en vain avec leurs dépouilles. C’est aussi une question de respect. J’en éprouve sinon un certain dégoût pour les cuisines trop sophistiquées.

– Peut-être ces cuisines sophistiquées cherchent-elles précisément à nous faire oublier que nous nous nourrissons d’êtres vivants, remarque Aki.

– C’est probable : et dans ce cas, de quoi devrions-nous avoir l’impression de nous nourrir ? Voilà justement ce qui me donne une sensation de dégoût.

J’ai pris le contrôle du bord

Il semble que mes amis m’aient abandonné le Târâgâlâ ces derniers jours, à moins que je ne me le sois approprié tout seul. Je ne quitte presque plus la passerelle. Bien peu de navires, petits ou grands, circulent sur la route que nous avons empruntée. Le temps s’est calmé depuis quelques jours, et le Târâgâlâ n’aurait pratiquement besoin de personne, se pilotant automatiquement. Sur la passerelle, je passe surtout mon temps à écrire, à lire et à chercher.

Mes amis respectent ce désir de solitude auquel je me suis abandonné sans même y songer. Il m’arrive parfois de m’endormir sur la banquette, sachant bien que je serais réveillé par l’ordinateur du bord si le Târâgâlâ perdait son cap, si un obstacle se dressait sur notre route, si le vent se levait ou si un grain se préparait. Je fais maintenant tellement corps avec le navire que je n’aurais pas même besoin de l’informatique pour m’avertir ; je le sentirais bien, comme si mon système nerveux était devenu celui-là-même du Târâgâlâ, et ce dernier le prolongement de mon corps.

C’est là une impression troublante. Je me suis installé là précisément pour m’y abandonner sans retenue.

Je me souviens, la première fois où je suis monté sur un bateau, un tout petit voilier, je fus déçu d’avoir été perturbé par son pilotage au point de ne plus être attentif à la mer. Là, tout est différent, mon corps prolongé de sa carène, prothèse avec laquelle je fends le vaste océan, je demeure toujours imperturbablement moi.

L’Époque des cadeaux

Nous avons fêté avant-hier, le vingt-trois décembre, le solstice d’hiver. Toutes les civilisations le fêtent, mais avec des décalages souvent importants. Chez moi, le calendrier Grégorien le fête le vingt-cinq ; chez Aliona, le Julien, le cinq janvier, et je ne sais plus les autres. À ma connaissance, seul le calendrier iranien respecte strictement les lois mathématiques, si ce n’est du créateur, du moins de la création.

Nous nous sommes faits des cadeaux. Mes amis m’ont offert un logiciel, un très beau programme de gestion de photos, bien plus simple que celui que j’utilise déjà, mais pratique et complet. J’en suis très content.

Naturellement, c’est un logiciel libre, et donc gratuit. Cela pourrait faire sourire tant nous sommes accoutumés à mesurer la valeur d’un cadeau à son prix. Nous ferions mieux d’être davantage sensibles à l’attention dont nos proches ont fait preuve pour choisir ce qui nous convient. C’est à quoi se sont attachés mes amis, et j’en suis très touché.

Le programme que j’utilisais déjà était très bon, j’en conviens, mais bien trop complexe. Je le sous-employais, et je me perdais dans son interface pour le peu dont j’en avais besoin. Le nouveau est simple et complet, il se charge rapidement, n’étant pas bardé de modules, et il est plutôt élégant. Il s’affiche dans une interface grise sur laquelle on perçoit mieux les couleurs et les luminosités. Jamais je n’étais parvenu à changer le fond blanc du premier. Celui-ci me permet sans peine d’intervenir sur des fichiers d’images répartis un peu partout dans mes répertoires, pas seulement dans le dossier « Images », sans que je doive les déplacer.

Dès que nous sortons des quelques programmes qui dominent le marché, et qui ne sont pas les meilleurs, ni moins encore ceux qui nous conviendraient le mieux, il est difficile de trouver ce dont nous aurions besoin.

On sent bien que les meilleurs programmes ont été écrit par des auteurs qui répondaient à un sentiment de nécessité. Une fois celle-ci satisfaite, la conviction des hackers se fait moins forte pour en présenter le produit. Quant aux sites, aux wikis, aux forums, aux revues en ligne ou sur papier qui les proposent ou en offrent des comptes rendus, on n'y perçoit pas toujours très bien leurs avantages ni leurs défauts.

Parfois nous perdons des années avant de découvrir le logiciel qui aurait été précisément celui dont nous avons un impérieux besoin, mais dont nous n'avons aucun moyen de le savoir sans parcourir attentivement son manuel. Il nous arrive de lire de nombreux articles sur un programme, jusqu'à nous rendre familière la vue de son icône, sans comprendre qu'il nous serait utile, et même précieux. Celui qui nous l'offrirait nous rendrait alors un inestimable service, même s'il ne lui en coûtait rien.

Il est cependant probable qu'il lui en coûterait au moins des efforts de recherche et de réflexion. En règle générale, il vaut mieux offrir un programme dont on se soit déjà servi et que l'on ait déjà pris en main. Il fait alors un excellent cadeau de Noël ou d'anniversaire.

Chacun de nous a reçu un programme libre en cadeau, offert par les trois autres. Nous avons offert [Konqueror](#) à Aliona : un navigateur, un navigateur web, mais aussi de répertoires locaux, ou encore de réseau local, et qui fait également fonction de client FTP, d'éditeur, voire de lanceur d'applications.

« N'est-ce pas un peu trop ? » m'a demandé Aliona qui sait que je l'utilise beaucoup, surtout depuis que la plupart des modules de développement de Firefox sont devenus obsolètes avec sa dernière version. « Il me semble que le premier principe de la programmation Unix est d'écrire des logiciels qui font une chose et la font bien, et qui communiquent entre eux. »

« Mais Konqueror ne fait qu'une chose », lui a expliqué Kalinda, « il navigue, comme le Târagâlâ, principalement il navigue. »

Carnet trente-sept

Arrivé pour repartir

La crise

Pourquoi la presse et tous les commentateurs, officiels, marginaux ou carrément dissidents, parlent-ils perpétuellement de crise ? Pourquoi évoquer « une crise » irait-il à ce point de soi, qu'il ne semble nécessaire à personne de préciser mieux ce qui serait en crise ?

La réponse est à l'évidence dans la définition même du mot : une crise est par principe temporaire. Peu importe donc d'interroger trop profondément ce qui est en cours, l'important est de considérer que les événements soient transitoires et que tout doive finir par rentrer dans l'ordre comme si rien ne s'était passé. Dire « crise » est donc un peu comme dire « après la pluie vient le beau temps ». Ce principe, selon lequel après la pluie viendrait le beau temps, a été quasiment élevé depuis quelques décennies au statut d'une loi scientifique.

Je ne suis même pas si sûr que cette pluie qui devrait précéder le retour du beau temps soit aussi forte qu'on le dit. L'histoire fut toujours une suite d'errances titubantes, de chutes sans fonds et de catastrophes, la vie est nécessairement confrontée à la douleur et à la mort, et il n'est rien aujourd'hui de pire qu'à l'accoutumée. La question n'est pas là : la question est plutôt de distinguer l'irréversible de ce qui ne fait que plier avant de se redresser. En somme, il s'agit de distinguer les crises des catastrophes.

Les catastrophes

Le concept de catastrophe désigne une rupture irréversible, il désigne à la fois un terme et un commencement. Il n'y aurait aucun sens à parler de catastrophe cyclique : une catastrophe est définitive, et par là, singulière.

Le concept de catastrophe est clair et pratique, mais on répugne à s'en servir. Pourquoi est-il si difficile de concevoir une rupture irréversible ?

Révolution est un concept voisin de celui de catastrophe, mais bien plus rassurant. Le succès du concept de révolution vient de ce qu'il permet de penser la catastrophe en la conciliant avec l'évolution. L'idée de révolution est une dénégation de celle de catastrophe. Elle réintroduit la catastrophe dans un cycle ; dans une progression plutôt.

Dans plusieurs de ses ouvrages, Karl Marx s'est évertué à montrer combien la révolution serait le moment catastrophique d'un processus continue. Marx s'est évertué de montrer comment ce processus était déjà au travail avant la rupture catastrophique, et comment il se poursuit après. En analysant ainsi, je me demande s'il ne finit pas par ignorer, et même cacher la rupture : l'irréversible, autant que l'apparition d'une singularité.

La plupart des révolutions sont ratées. Le paradigme de révolution sert à désigner une catastrophe loupée. Les révolutions humaines sont des catastrophes qui échouent à se faire des ruptures définitives parce qu'elles surjouent les ruptures. Elles sont trop spectaculaires ; elles mettent trop en scène la rupture tandis qu'elles reviennent simplement à leur point de départ. Un tour sur soi, voilà ce que font les révolutions humaines, comme celles de la nature.

Les véritables catastrophes sont bien plus subtiles ; elles sont à peine perceptibles ; et l'étourdi les traverse sans s'en apercevoir. Elles sont comme ces printemps où l'on ne voit pas les feuilles pousser sur les arbres.

On aperçoit un beau matin de lourds feuillages qu'on n'avait pas vus croître. On ne distingue plus les branches qui les supportent, on ne distingue plus le ciel au travers. Les feuilles ont poussé lentement, sans qu'aucun changement n'ait été perçu, puis on voit le changement accompli, brutalement.

C'est aussi brutal qu'un bras de mer se transformant en banquise, et pourtant, ça arrive tout doucement ; trop doucement pour qu'on voie la métamorphose s'accomplir. Ces tournants de la vie me fascinent. Ces tournants, tout en s'accomplissant avec une telle lenteur qu'on n'y voit rien bouger, ont la brutalité de l'instantané.

On entend généralement le terme de catastrophe dans son sens de cataclysme, c'est-à-dire à travers ses seuls aspects dommageables, négligeant ceux germinatifs. René Thom m'a plutôt appris à le penser dans son sens mathématique et épistémologique.

(J'ai rapidement pris ces notes à propos de *crise*, *révolution* et *catastrophe*, à la suite d'une leçon improvisées de citangolais que m'a donnée Kalinda.)

La théorie des catastrophes

« J'ai certainement perdu beaucoup de temps ravi par la fascination ferroviaire », écrit René Thom à propos de son train électrique, « mais, en y repensant par la suite, je ne suis pas éloigné de croire que j'ai trouvé dans cette contemplation infantile quelques-uns des ressorts les plus profonds et les plus secrets de mes intuitions de mathématicien topologue et de philosophe catastrophiste. J'y ai en tout cas trouvé cette idée essentielle : un réseau, dans sa structure “cybernétique” d'événements agissant les uns sur les autres, n'est jamais arbitraire. Il y a toujours une dynamique continue sous-jacente qui l'engendre et l'organise, faute de retrouver cette interprétation originaire, l'approche combinatoire, systémique, reste à la surface des choses ».

[Benoit Virole](#) présente la théorie des catastrophes de René Thom par cette citation de 1990. Ces mots ne vont pas sans résonances avec mes propres lectures d'[Alexandre Grothendieck](#) de l'an dernier. (Grothendieck, *Récoltes et semailles*, Montpellier, Université des Sciences et Technologies du Languedoc, 1985. Le lien que j'avais fait alors sur l'Université de Montpellier a déjà disparu !) René Thom, hélas, n'avait probablement pas pu lire ce travail, à moins qu'il ne lui ait été personnellement adressé, ce qui n'est pas à exclure.

Apocalypses minuscules

On peut résoudre un problème de robinets par l'arithmétique ou par l'algèbre. On peut rapprocher cela de la traduction. En quelque sorte, on traduit de l'arithmétique à l'algèbre, ou inversement, comme on traduirait d'une langue à l'autre. On voit bien alors qu'il s'agit du même calcul.

Voir qu'on effectue le même calcul n'est cependant pas exactement effectuer le même calcul. Quelquefois il arrive aussi qu'on trouve le résultat sans faire aucun calcul.

J'ai toujours été fasciné par un petit jeu qu'on appelle pousse-pousse ou [taquin](#), ou parfois encore puzzle à cause de l'anglais qui le nomme *fifteen puzzle*. C'est un jeu solitaire en forme de damier, composé de quinze petits carreaux numérotés qui glissent dans un cadre prévu pour seize. Parfois la suite des nombres est remplacée par une image. Le but du jeu est de remettre en ordre les carreaux.

Depuis le premier trouvé tout enfant dans une pochette surprise, j'en ai presque toujours eu un à portée de main, et maintenant à portée de clic depuis mon premier ordinateur. Je reconstitue rapidement la figure ou la suite de nombres, depuis tant d'année que j'y joue, pourtant je m'étonne toujours de voir mon geste devancer tout calcul.

Toujours la solution s'impose plus vite que je n'ai le temps de la penser. C'est pourquoi je ne me lasse pas de renouveler cette expérience dont je connais pourtant l'issue. Toujours je tente, et toujours j'échoue à faire que ma tête devance ma main. L'écart se maintient justement, du fait que les deux bénéficient du même entraînement. Les deux, en effet, apprennent et s'améliorent.

Ce petit dispositif, par son extrême simplicité, met en évidence deux façons de penser, et sans doute deux acceptions du même concept, qui en font précisément un concept flou, et en floutent à sa suite bien d'autres. Il serait plus difficile de les distinguer dans des processus plus complexes, comme l'usage d'une langue naturelle, la composition musicale, la réflexion mathématique ou la programmation, par exemple.

Écrire accroît bien sûr la puissance de calcul, mais l'écart reste le même entre ce que j'appellerai par commodité « la tête » et « la main ». Toujours la main devance de peu la tête (d'une courte tête). Je ne suis pas moins surpris quand je lis sous ma plume une idée plus subtile que celle que je me croyais énoncer.

C'est drôle, j'ai noté ces réflexions en croyant approfondir ce que j'avais écrit hier, et maintenant je ne distingue plus bien le rapport. L'intuition vue comme événement catastrophique ? Un dévoilement brutal, littéralement, une [apocalypse](#).

Arrivée au crépuscule

Pour la première fois, j'ai éprouvé le sentiment de revenir chez moi en voyant surgir dans le fond de la rade les premiers toits de Citagol. Cette vision m'a réchauffé le cœur.

Le reste de mon corps, lui, était déjà suffisamment affecté par la chaleur sous cette latitude, dont je m'étais désaccoutumé. Nous étions rentrés vite et sans détours, profitant d'un vent du nord-est qu'attirait la dépression sur l'Asie du Sud-Est, et peut-être aussi l'irruption du Sinabung à Sumatra, ou encore le récent accroissement de l'activité sismique sur toute la région.

On s'attache vite. Je commence à regarder la maison de Kalinda comme si elle était la mienne, et surtout son jardin. C'est curieux, c'est comme si nous avions pour bagage des provisions d'attaches, et, dès que nous le déposons, elles recommencent à s'enraciner. C'est comme si tout ce dont nous nous étions épris précédemment, nous attachait davantage à ce que nous découvrons de nouveau. Ainsi nous nous attachons toujours plus vite en même temps que notre bagage s'alourdit, et nous nous déprenons aussi bien, comme dans un même mouvement.

Ce qui m'a le plus bouleversé en arrivant, ce furent ces lueurs du crépuscule au-dessus des montagnes. Les dernières lueurs du jour sont bien différentes au-dessus de l'océan immense, ou par de-là des monts lointains. La lumière du soir est différente encore selon qu'on la voie derrière les ramures convulsives des pins, ou par-delà les pennes des palmiers, mais elle demeure toujours la lumière du soir. Les lueurs du crépuscule ont profusion de visages, mais chacun nous est tout autant familier.

Oui, c'est bien cela que j'ai ressenti en arrivant. Je rentrais chez moi, dans la lueur du couchant. Je l'ai bien reconnue sous son maquillage local.

La sensualité du froid

Je ne reste pas plus d'un jour à Citagol. Demain, je vais prendre le frais à Catalga. Kalinda ne m'accompagnera pas. Dommage, il est agréable de se serrer l'un contre l'autre quand il fait froid.

Kalinda n'est pas très instruite des choses du froid. Elle ne sait pas grand-chose des aubes et des crépuscules glacés ; elle ignore combien ils fouettent le sang. Elle en a fait pourtant l'expérience en décembre au-delà du quarantième parallèle, et surtout dans l'Océan Austral il y a quelques mois. Comment se peut-il qu'elle n'en éprouvait qu'un engourdissement.

Je ne nie pas que lorsqu'on se laisse plonger dans la chaleur intense, il n'en résulte pas non plus des sensations très fortes de se sentir exister. Je connais très bien la sensualité de la chaleur. Lorsqu'on accepte de s'y abandonner, elle soulève et porte comme une vague. Je la connais aussi bien que Kalinda, et elle le sait. J'ai appris à la connaître, et celle du froid n'est pas bien différente.

Oui, le froid est tombé ces temps-ci en altitude au-dessus de Catalga. Il y a du verglas le matin ; les herbes s'y vêtent d'une frêle dentelle blanche. La neige est tombée ces derniers jours sur les cimes du Târâgâlâ ; Ziad et Djanzo m'en ont prévenu.

Pour être sûrs de me décider, ils m'ont promis que nous irons chasser le mouflon. Je regrette que Kalinda ne vienne pas, mais elle n'en a rien à faire, elle, de chasser le mouflon sauvage.

Elle m'a bien rappelé que ce n'était pas pour cela que ma présence était requise là-haut, et m'a vivement conseillé de ne pas travailler toute la nuit si je dois me lever à l'aube pour courir dans les montagnes. Elle m'a préparé d'étranges herbes et de mystérieuses confitures, et aussi une crème dont je dois m'enduire le buste pour que mes bronches ne soient pas affectées par un air trop vif. Elle m'a aussi confié des disques compacts de musiques qu'elle a composées au Kambo, pour renforcer mon organisme.

Arrivé chez Gardo Sandoc

Je suis toujours monté à Catalga en saison de mousson. Les vents marins chargés d'humidité y adoucissent alors le climat. L'hiver est la saison sèche, et cette sécheresse favorise le froid, comme elle favorise la puissante chaleur des après-midis en été.

Gardo Sandoc m'a offert l'hospitalité. Il habite nettement au-dessus de Catalga, dans la montagne. Ce ne serait pas très loin à vol d'oiseau, mais entre le dénivelé et les lacets, nous avons une ou deux heures de route, selon l'état de celle-ci, et parfois davantage. Rien ne m'obligera cependant à faire ce trajet tous les jours.

Gardo Sandoc n'est pas mécontent que je vienne m'installer chez lui. Il est seul dans son hameau en cette saison, et ce n'est pas très prudent, surtout pour un homme de son âge. Sa maison a une petite dépendance, pas très grande ni très facile à chauffer, aux murs de pierres à peine crépis et chaulés, et au plancher de bois brut non ciré. Elle me convient parfaitement, bien qu'il m'ait proposé de s'y installer lui-même.

Il fait plus froid en hiver qu'il ne me l'avait laissé entendre la dernière fois que j'étais venu chez lui, mais il ne faut quand même rien exagérer. La neige n'est même pas tombée sur la maison. Elle est à peine à quelques centaines de mètres au-dessus de nous ; la fontaine coule encore, mais tous les bords en sont gelés.

Carnet trente-huit

À Tangsam

Nuit au hameau de Tangsam

Gardo Sandoc est né en janvier 1946. Il ne me paraissait pas si vieux. Il a toujours le pas sûr et l'attitude avantageuse. Ses cheveux blancs comme sa barbe, ne sont pas clairsemés. La fraîcheur des cimes conserve bien le teint et la santé apparemment, contrairement à ce qu'affirment les professionnels du soin, prêchant qu'on vivrait mieux dans un air confiné, tiède et frelaté.

Gardo a chauffé bien avant que je n'arrive les deux pièces attenantes à une grange à quelques mètres en contrebas de sa maison. J'estime que quarante-huit heures au moins ont dû être nécessaires pour réchauffer les murs en cette saison, et chasser l'humidité qu'avait d'abord dû provoquer la condensation. Deux étroites portes-fenêtres donnent vers le sud-est sur un immense ciel grouillant d'étoiles.

Quelques nuages passent, bien découpés par la lune encore un peu pleine, qui pointe du fond de la vallée après la nuit tombée, juste à l'est de la voie lactée. Je ne résiste pas à sortir plusieurs fois sur le seuil où un large fauteuil de bois m'ouvre les bras pendant que je prends mon temps pour identifier les constellations. Le vent est fort, mais il est étonnamment tiède dans la nuit.

Je suis ressorti encore quand l'Hydre était au milieu du ciel, épousant sur toute sa longueur les formes de la montagne en face. Dedans, la lumière de la lampe posée sur la table joue avec les irrégularités des murs, rendant plus visible encore la forme des pierres sous le crépi inégal.

Le plancher de bois est à peine plus droit que les murs. Les pas l'ont patiné, et les nœuds, plus résistants, y dessinent de petites proéminences. Des fourrures servent de tapis ; de tapisseries sur les murs, et de dessus-de-lit. Elles dégagent une odeur caractéristique qui m'est agréable, et qui accompagne bien une sorte de gnôle dont j'ai ramenée deux bouteilles de Citagol, et en ai offerte une à Gardo.

Bien sûr, le froid me gagne quand je reste dehors dans la nuit en cette saison et à cette altitude, même si je m'emmitoufle dans une épaisse fourrure. Le vent est curieusement tiède pourtant, venu du sud d'une traite.

Tangsam

Tangsam est un hameau abandonné. Seul Gardo Sandoc y habite toute l'année. Deux autres bâtisses seulement tiennent encore debout, les quatre ou cinq autres ne sont plus que ruines, éparses autour d'un vague chemin, éloignées de quelques dizaines de mètres les unes des autres.

Ce sont des ruines couvertes de ronces que le gel a noircies. Les arbres aux troncs épais ont perdus leurs feuilles, et leurs branches sont noires aussi, brûlées par le gel.

L'humidité noircit le bois et les ronces. Elle les assèche. À Tangsam, l'humidité vaut feu. L'eau vide le bois de toute sève, et le gel matinal la fait plus siccative encore. Mes mains aussi, le froid les brûle parfois. En rentrant près de l'âtre, je ne sais plus si elles sont glacées ou brûlantes.

On trouve à Tangsam une curieuse confusion entre feu et glace, et l'on ne saurait distinguer, dans le fin fond des vallées, les nuées volcaniques du [Captagalag](#), des nuages lourds de toute l'humidité de l'océan.

Le mouflon de Citangol

Les mouflons de Citangol sont des animaux magnifiques. Ils sont un peu plus gros que ceux du Sud-Est de la France, et leur robe a une couleur sable. Ils sont robustes et osseux, leurs cornes sont longues et épaisses, et leur regard est halluciné et hautain. Ce sont des animaux particulièrement combatifs, et ils n'hésiteraient pas à faire front à une once affamée, m'a-t-on dit.

L'once devrait être bien affamée pour s'engager dans un tel combat où elle risquerait un mauvais coup des redoutables cornes. La nature a donné à l'once les armes d'un prédateur redoutable, mais un médiocre goût pour le risque. C'est le contraire pour le mouflon de Citangol, dont la majeure occupation est le combat singulier. On entend parfois sans en voir, dans la montagne, le son mat de leurs cornes qui se heurtent. L'once choisirait plutôt de tirer parti de sa rapidité pour s'emparer d'un petit.

Chasser le mouflon donne tout le loisir de les observer. On n'approche pas facilement les groupes familiaux de six à trente dans lesquels ils vivent. Les mouflons ont de bons yeux, de bonnes oreilles et un bon odorat. Ils se tiennent dans des lieux escarpés et difficiles d'accès. On les observe à la longue-vue. Même lorsqu'ils sont à portée, on ne prendrait pas le risque de tirer de trop loin. On craint de seulement blesser sa proie et de la condamner à une mort lente et douloureuse ; on craint qu'elle ne tombe dans des précipices d'où l'on ne serait pas capable de la remonter. On doit les approcher.

Ziad, Djanzo et Katankir sont venus chasser avec nous. Il n'est rien de tel que chasser ensemble pour retrouver la plus vieille et la plus authentique fraternité humaine. Les liens devaient être forts qui se nouaient alors entre nos ancêtres, surtout s'ils n'avaient, selon où ils vivaient, pas d'autres moyens de se nourrir. Chasser est le pacte de sang de l'entraide qui nous rend différents parmi tous les primates.

« Je ne crois pas que les anciens se soient jamais nourris de la chair des animaux qu'ils domestiquaient », dit Katankir en découpant l'animal que nous avons tué. « Probablement ils recevaient le lait ou la laine des bovins ou des ovins ; les œufs, des poules ou des oies, ou encore le miel des abeilles ; ils s'entraidaient avec les chiens pour chasser, mais ils ne se mangeaient pas les uns les autres. Les hommes ont seulement dû manger les animaux des peuples qu'ils asservissaient, et la chair des humains aussi probablement. »

« C'est vraisemblable », l'approuve Gardo. Il fait froid, et nous avons tout notre temps. Pendant l'été, les mouches auraient tôt fait de déposer leurs œufs et de gâcher la viande. Aussi l'on ne chasse ici le mouflon qu'en hiver.

Les temps farouches

« Les âges farouches », c'est une expression dont il ne serait pas facile d'explicitier le sens, mais on le perçoit intuitivement. Je ne suis pas certain qu'il n'ait jamais existé des âges farouches, je crois plutôt que l'homme toujours fut moderne – autre expression qu'il ne serait pas non plus facile d'explicitier.

L'homme est par nature moderne, c'est-à-dire quelque peu dénaturé, mais avec la sensation profonde de garder un pied dans des âges farouches. Depuis que l'homme existe, il a un sens aigu d'être à peine sorti de l'ancien temps, les écrits en témoignent.

À tout moment de sa longue histoire, l'homme a l'impression qu'il vient de franchir un pas décisif. L'homme est le seul animal qui se déplacerait dans le temps d'un pas décisif.

Les temps farouches ne sont pas du passé, ils sont toujours là, nous y avons toujours un pied, celui qui boite. Heureusement, la modernité est là aussi, avec son goût de renverser les tables, et de constater, émerveillés, qu'à chaque instant nous serions capables de réinventer la roue.

Recyclage ou réparation

On recycle peu à Citangol ; on répare plutôt. La plupart des voitures, des ordinateurs, et tous les objets mécaniques et électroniques de ce genre sont plutôt vieux, mais gonflés d'une façon ou d'une autre. Recycler, ce n'est pas réparer, au contraire, c'est démonter, récupérer les différents matériaux, les fondre et en fabriquer de nouveaux composants. On sait que beaucoup de matériaux ne se récupèrent pas, ou bien à grand frais, que le recyclage est surtout un effet de discours, un prétexte à taxes, et qu'à défaut de recyclage, les objets usagés, souvent prématurément périmés, sont vendus dans des pays qui les stockent et les laissent pourrir sous le soleil et la pluie.

Ici on répare, et l'on trouve de nombreuses et vastes casses, généralement entretenues par un garagiste tout proche, ou de grands hagards qui abritent des stocks d'appareils électroniques sous le contrôle d'une boutique de réparation, ou encore d'un collectif de boutiques. On me dira qu'avec les prix de beaucoup de produits technologiques, on ne peut pas rentabiliser le temps de réparation, et surtout de recherche de pièces détachées. Ce n'est pas toujours vrai : retirer une barrette de mémoire ne prend guère plus de temps que sortir une carte de crédit, et elle peut redonner vie à une machine qui, si cette barrette n'est plus fabriquée, serait bonne à jeter.

Beaucoup de machines ou de pièces sont conçues pour ne pas être ouvertes, carrément moulées dans des coques de plastiques ou de matériaux divers ; mais d'autres ont des boîtiers et des contenus parfaitement réutilisables. Les Citangolais ont de toute façon le goût de la farfouille et de la bidouille.

On attend de la neige au-dessus de deux-mille mètres ces jours-ci, et Gardo préfère laisser la voiture dans le village plus bas, après lequel la route est mieux entretenue. Voilà qui nous impose une vingtaine de minutes de marche. Ce n'est pas désagréable de bon matin.

Nous sommes descendus ensemble à Catalga

Nous sommes descendus ensemble à Catalga ce matin. J'aime les rues de Catalga. Elles ne sont jamais droites. Elles montent et descendent, et elles épousent les méandres du relief. On se perdrait vite dans une telle ville, même de petite taille, si l'on ne voyait de toute part les cimes des montagnes qui servent de repères.

J'ai toujours eu le goût d'aller au hasard par les rues d'une ville. On trouve à Catalga un curieux mélange de simplicité et d'ampleur. Les bâtiments sont plutôt modestes, les portes étroites, les décorations sobres, et l'ensemble dégage pourtant une impression grandiose. On peut imaginer qu'elle doive beaucoup aux montagnes. Oui, certainement, les montagnes et leur air vif y contribuent, mais elle tient surtout à l'équilibre des formes massives et des couleurs : entre le bois brut, sombre et délavé, et le ciment teinté de dégradés d'ocres jaunes.

Temples anciens, fabriques, ou immeubles d'habitation, tous partagent un peu ce même style. Dans les constructions de Catalga, on sent quelque-chose de hautain. Ou plutôt non, car – comment dire ? – elles vous regardent droit dans les yeux. En aucun cas elles ne vous toisent, mais elles portent haut ; c'est cela, elles portent haut.

À Catalga

« Il semblerait que l'Armée ait achevé sa prise du pouvoir aux États-Unis avec l'élection du dernier président », me confie Gardo au café de la place Stalingrad. « Paradoxalement, les intentions de celui-ci étaient toutes contraires, et plus encore celles de son électorat. »

Je me suis presque toujours retrouvé dans ce même café en arrivant lors de mes précédents séjours à Catalga. On a souvent de tels lieux où l'on prend coutume de se retrouver dans une ville qui n'est pas la nôtre. À Paris, par exemple, ce fut longtemps pour moi le Bar du Clairon place de la Bastille. J'aimais le chemin qui m'y conduisait de la gare de Lyon.

« Peu de gens ont noté », poursuit Gardo, « que les principales raisons de la victoire de Donald Trump étaient à peu près les mêmes qui avaient assuré celle de son prédécesseur Barack Obama : mettre un terme à la ruineuse politique d'agression et d'hégémonie de l'empire, se désengager des innombrables fronts et réduire le budget militaire au profit de l'industrie. En quelque sorte, une version droitnière de l'Obamisme, dénotant une certaine constance de l'électorat. »

La place Stalingrad est animée et elle offre une vue dégagée. Catalga y prend des airs de grande ville, malgré les cimes que l'on sent toutes proches. Il est vrai que les quelques jours passés à Tangsam doivent en accentuer l'impression.

« Le complexe militaro-médiatique », poursuit imperturbablement Gardo, « avait mis le gouvernement sous tutelle durant les dernières législatures. Le précédent occupant de la Maison Blanche, puisqu'il est universellement reconnu que c'est là la principale fonction laissée au nouvel élu, plus habile et plus solide que le nouveau, se montra au moins capable de freiner des quatre fers, même sans succès. Le dernier s'est laissé retourner comme une crêpe, et réduire à un rôle burlesque, comme avant lui Bush junior. »

L'air est bien plus doux ici que dans la montagne. La terrasse où nous nous sommes installés est surélevée au-dessus de la chaussée, nous donnant une vue imprenable sur la double statue de Staline et de Kalinine, les dirigeants mythiques de l'Union Soviétique à l'époque de la Grande Guerre de Libération et de la reconstruction. Je n'écoute pas moins avec attention les analyses de Gardo.

« Le coup d'État avait été accompli bien plus tôt », dit-il, « à l'occasion de l'attaque du World Trade Center. On avait pu le pressentir presque immédiatement aux regards encore paniqués du président, alors qu'on ne percevait plus aucune menace. »

Je me souviens en effet d'en avoir été surpris ; et, plus encore, que personne ne le relevât. Il était dur de croire en 2001 à la théorie d'un complot musulman, mais le monde entier finit par l'admettre sans obtenir les preuves qu'on avait d'abord exigées. Elles ne furent jamais présentées, alors qu'après l'invasion de l'Afghanistan, puis de l'Irak, et jusqu'à l'assassinat de Ben Laden, les raisons de les classer n'avaient plus de raisons d'être.

« Personnellement », répond Gardo, « je n'ai pas la moindre idée de qui a commis ces attaques, et dans le fond, ce n'est pas ce qui me trouble. Je me demande plutôt pourquoi elles n'ont jamais été revendiquées, mais sur-interprétées unilatéralement par l'administration Étasunienne pour justifier des guerres qu'elle préparait déjà. »

« Tu ne soupçonnes quand même pas l'administration étasunienne ? »

« Certainement pas. Ces gens n'ont pas seulement été capables de tuer un Ben Laden vieilli, manifestement en résidence surveillée chez leurs propres alliés, sans perdre un hélicoptère furtif. »

Carnet trente-neuf

Au-dessous des Monts Târâgâlâ

Les nouvelles techniques de la communication

Non, je n'ai pas d'ordinateur de poche, seulement un petit téléphone mobile que je laisse la plupart du temps éteint pour ne pas être dérangé. Je déteste être dérangé, par qui que ce soit, même par ceux à qui je tiens. S'ils pouvaient m'appeler à chaque instant, je finirais vite par les détester.

Sur mon ordinateur portable, rien ne me prévient quand je reçois de nouveaux courriers, et je ne suis jamais pressé d'aller y regarder. La plus grande partie de ce que je trouve dans ma boîte aux lettres n'est constitué que de réclames sordides, vulgaires et souvent offensantes. Un bon nombre sont des hameçonnages grossiers. Il n'est pas très ragoutant de trier son courrier, alors j'y vais le moins possible, et seulement quand je suis prêt.

Quand je relève mon courrier, je ne lis rien, je trie seulement. Je regarde tout au plus des factures, des invitations à des vernissages auxquels je n'ai pas souvent l'occasion d'aller, les dernières publications de maisons d'éditions, de sites ou de programmes... Je mets le meilleur de côté pour le déguster plus tard, sinon je trouve que ça prend le goût.

D'ailleurs mes courriers se trient tout seuls ; des filtres les rangent dans des dossiers selon les activités que je partage avec mes correspondants. Mon système de filtres est assez subtil pour placer un même courrier dans plusieurs dossiers à la fois ; celui par exemple des intimes, ceux de diverses collaborations, de listes de diffusion, etc, dont on comprend aisément que les contenus se recoupent. Comment m'y retrouverais-je autrement ? Comment conserverais-je mon attention ?

« Nous faisons tous un peu ainsi », me répond Cintia, « mais n'exagérerais-tu pas ? Nous avons cherché à te joindre depuis hier soir. »

Ça me fusillerait le cerveau autrement.

Chez Djanzo et Cintia

Djanzo et sa femme m'ont gardé à dîner, et j'ai dormi chez eux. Djanzo, à qui j'avais envoyé les dernières pages de mes carnets avant de les mettre en ligne, m'a interrogé.

– Ton commentaire à propos de Karl Marx m'a surpris. N'est-il pas pour le moins excessif ? Comment peux-tu laisser entendre que, sous le principe de révolution, Marx aurait tant souligné la continuité, qu'elle y masquerait ce qui surgit de radicalement nouveau.

– Je ne pensais pas spécifiquement à Karl Marx en disant cela ; je le prenais pour un exemple d'autant plus significatif qu'il était plus cohérent. Le mouvement révolutionnaire tout entier a été aveugle à propos d'un monde nouveau dont il percevait pourtant l'avènement, sinon naïvement utopique. Ses penseurs les plus cohérents revendiquèrent cette cécité pour la raison qu'il n'appartenait pas à des théoriciens de concevoir le monde nouveau. Ils expliquèrent que ce nouveau monde se dessinait progressivement dans les esprits en même temps qu'il fondait ses prémisses dans ses luttes quelque peu aveugles, et devançant largement la conscience de ses buts.

– Et tu ne le penses pas ?

– Ce n'est pas la question. Si, bien sûr, au contraire, comment les choses se passeraient-elles autrement ? L'acte va toujours plus loin que la pensée. Je ne reproche pas à Marx ni à tant d'autres de l'avoir dit. La question est que le mot « révolution » signifie un tour sur soi. Trois-cents-soixante degrés, ça paraît beaucoup formulé ainsi, mais ça signifie pourtant un retour à zéro.

– Pour toi, il ne se serait donc rien passé pendant ces derniers siècles ?

– Si, bien sûr, au contraire, mais quels moyens nous sommes-nous donnés pour le voir et le comprendre ? Ne cherchons-nous pas à distinguer seulement des retours à zéro, ne voyons-nous pas alors seulement ce qui ne fait que plier avant de se redresser. Nous traversons la succession des saisons, mais nous ne voyons pas les feuilles pousser sur les arbres.

– Mais les feuilles reviennent tous les ans sur les branches.

– Non, justement ; tout ce qui vit évolue sans retour.

– Comment ça : non justement ?

– Elles ne reviennent pas de la même façon ; les branches poussent, des arbres meurent, des forêts disparaissent, d'autres s'étendent. Tout évolue, et parfois si vite et si profondément que nous ne voyons rien changer, tant du moins que nous ne sommes pas pris à la gorge.

– Je crois que je commence à percevoir le fond de ta pensée..., a dit Cintia songeuse.

Je leur ai cité le bon mot d'un intellectuel français qui disait ces temps-ci ne pas partager l'optimisme de ceux qui s'attendent à une catastrophe. Je pense au contraire qu'on peut toujours raisonnablement s'attendre à une catastrophe, mais qu'on doit aussi s'attendre à ne pas la voir. Personne n'a jamais trouvé un seul document égyptien attestant que la mer s'était ouverte devant Moïse.

Kalinda jouant du kambo

J'écoute l'un des disques que m'a confiés Kalinda. Je ne saurais dire ses effets sur mon métabolisme, mais je la revois devant son kambo, toute à sa musique, pendant que je travaillais à mon clavier dans le grand fauteuil de rotin, sous les jeux d'ombre des tentures.

Je revois la cage en forme d'ogive près de la fenêtre, en rotin elle aussi, qui n'a jamais tenu prisonnier nul oiseau. Sa fonction semble seulement de souligner la présence de ce qui la traverse, comme l'air, la lumière ou la musique.

Kalinda jouait un air d'Érik Satie que je lui avais fait découvrir, et dont je lui avais trouvé la partition en ligne. Les tons graves du kambo le rendait plus beau sous ses doigts, et plus sensuel qu'au piano.

Je m'attarde ici. La lune est déjà ronde et un peu rousse. Je me trouve bien dans cette grande cuisine et cette chambre si petite qu'on pourrait en dire l'alcôve. Pendant longtemps, les cuisines furent de grandes pièces où l'on ne se contentait pas de cuisiner, mais l'on n'avait pas besoin de chambres spacieuses. C'est ainsi qu'est disposé l'appartement : une grande cuisine et une chambre minuscule et sans fenêtre. Elle n'est même pas fermée par une porte de bois, mais par une simple tenture qui protège le sommeil de la lumière.

Je fais la cuisine sur un fourneau à bois en fonte, qui suffirait bien au chauffage. Sinon une vieille cheminée fonctionne encore, et il m'arrive de l'allumer le soir, surtout pour le plaisir de mes yeux ; pour le plaisir de mes oreilles aussi quand je l'entends craquer. Tout ceci consomme du bois. Nous n'en manquons pas à cette altitude, où les intempéries produisent suffisamment de branches arrachées et de troncs fracassés pour nous seuls. Il nous faut bien alors aller les chercher et dégourdir les pattes du cheval de Gardo, puis les couper et les fendre.

J'aimerais que Kalinda soit là. J'aimerais encore l'entendre jouer devant son kambo, près de l'âtre, sans songer seulement à ma présence, quoique prenant appui sur mon écoute sans le savoir, comme moi-même je ne savais pas que je l'écoutais à Kalantan, ni ne me rendais compte que je la voyais malgré mes yeux fixés sur mon écran et mon clavier.

Je comprends bien pourtant qu'elle ne pourrait jamais vivre ici à Tangsam dans de telles conditions. L'été, ce n'est pas pareil, on peut s'attarder davantage dehors.

Conversation entre Gardo et Djanzo

« Je ne suis pas si sûr que le nouveau président des États-Unis ne parvienne pas mieux que le précédent à poursuivre les buts qu'ils partageaient », dit Djanzo, « c'est à l'évidence pourquoi il provoque tant d'hostilité dans son propre camp. Il a apparemment multiplié les agressions et les provocations au Levant et en Asie, mais elles ont surtout été verbales, ou trop spectaculaires. Elles ont plutôt renforcé les positions de ceux qu'elles visaient, et refroidi la cohésion des alliés du bloc atlantique. »

« En admettant que ces conséquences n'aient pas été seulement subies », réplique Gardo, « en quoi auraient-elles été souhaitables pour les États-Unis ? Je ne crois pas qu'affaiblir leur nation ait jamais été le but de leurs présidents, et moins encore des électeurs. »

« Pas l'affaiblir, mais reculer seulement sur des positions plus raisonnables. Les USA ne peuvent pas éternellement dénier leurs défaites et surenchérir sans fin. Le seul coût de leurs bases et d'un arsenal aussi pléthorique qu'obsolète est déjà la principale cause de leur faiblesse. »

Gardo et moi sommes retournés chez Djanzo. J'y resterai cette nuit. Gardo a un pied-à-terre à Catalga, je ne sais plus si je l'ai déjà dit, et nous sommes descendus avec son cheval qu'il tenait par la bride, pour le laisser aux bons soins d'un ami dans le village à vingt minutes de marche plus bas.

« Il est plus probable que les États-Unis ont reculé parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement », objecte Aliona, que nous avons eu la surprise de rencontrer à Catalga avec son inséparable Aki, et que nous avons entraînés tous les deux chez Djanzo. « Le Sénat vient d'ailleurs d'accroître considérablement le budget militaire. Crois-tu que l'agressive Clinton n'aurait pas reculé, ou qu'on lui aurait laissé déclencher une guerre mondiale suicidaire ? »

« Par ses réactions excessives », répond Djanzo, « la plupart seulement verbales ou avec des conséquences symboliques quand elles étaient sur le terrain, Trump a favorisé le rapprochement entre les deux Corées, ou l'autonomisation de la Turquie envers l'OTAN..., il a réalisé bien d'autres prodiges, comme pousser la France à défendre le traité avec l'Iran qu'elle avait tout fait pour saboter. C'est comme s'il avait délibérément poussé tous ses interlocuteurs à changer leurs positions pour adopter systématiquement le contre-pied de ses excès. Qu'en penses-tu ? » m'interroge-t-il en se tournant vers moi, mais Aliona ne me laisse pas le temps de répondre.

« On peine à croire qu'il soit assez intelligent pour mener délibérément une stratégie si retorse », dit-elle, « ou alors assez bête pour que toutes ses initiatives aboutissent aux effets inverses de ceux qu'elles paraissaient rechercher. On peut seulement comparer leurs conséquences avec ses promesses de campagne et ses accusations contre la diplomatie antérieure. Plus probablement, il n'y est pour rien, et ce qui paraît le résultat de ses agitations est en réalité la conséquence inéluctable d'une puissance qui veut maintenir une stratégie dont elle n'a plus les moyens. »

« Si la situation échappe toujours plus aux maîtres d'un empire qui se délite », ajoute Aki, « ces questions n'ont peut-être plus l'intérêt que nous continuons à leur accorder. »

Ils sont venus tous les deux, sans prévenir personne, faire du tourisme à Catalga, où le climat doit leur être plus familier, de même que l'utilisation du bois dans l'architecture, plutôt que du bambou.

Sens plastique

Aki et Aliona sont rentrés avec nous à Tangsam, répondant à l'invitation de Gardo de venir chasser le mouflon. Je suis maintenant le plus confortablement logé depuis qu'ils se sont installés chez lui.

– Ces animaux ont des yeux de pieuvres, constate Aki devant la tête coupée sur la table de bois devant le seuil.

– C'est seulement parce que la bête est morte, argue Aliona.

– Non, elle a un regard sans vie, mais ses yeux ressemblent à ceux de la pieuvre.

C'est ma foi vrai, quand on y regarde bien. Malgré les profondes différences de leurs morphologies, et plus encore des milieux où ils évoluent ou de leurs modes de vie, céphalopodes et ovins ont des yeux très semblables. Je suis sûr que, vivants, ils le paraissent plus encore.

– Peut-être..., convient Aliona en considérant plus attentivement la tête tranchée. Selon comment on regarde, on parvient même à voir les cornes comme des tentacules durcis.

– Certainement pas ! dis-je. Les cornes se tiennent à l'arrière des yeux et de la bouche. Elles donnent aux mouflons et aux bêtes de leur espèce leur attitude altière. Les tentacules sont au contraire en avant de la bouche et des yeux, ce qui rend l'aspect des pieuvres plus amical, mais, cachant la bouche, elles rendent le regard plus énigmatique.

– Exactement, m'approuve Aki. C'est ce qui donne aux pieuvres et aux calmars leur caractère expressif et joueur, alors que les cornes sont des organes d'agression.

– Tu crois que les mouflons ne jouent pas avec leurs cornes ? demande Aliona, qui pratique souvent la chasse dans son île si peu peuplée de Sakhaline, et connaît bien les animaux sauvages. Quelquefois, ils se battent sérieusement, mais leurs joutes sont la plupart du temps des jeux affectueux. On le voit bien chez les petits.

– Oui, bien sûr, reconnaît Aki. L'organisme est constitué comme une grammaire, explique-t-il. Comme dans un langage, les éléments n'ont pas une signification rigidement fixée. Ils produisent au contraire du sens en se composant. Un mouflon ou une pieuvre savent assurément exprimer les mêmes émotions et les mêmes sentiments, mais ils n'articuleront pas les mêmes parties de leurs corps de la même façon. C'est pourquoi il est difficile parfois d'interpréter les attitudes de certaines espèces quand on ne s'y est pas accoutumé. Tout langage doit s'apprendre, mais il doit surtout rencontrer une autre sensibilité pour lui répondre.

Tout en parlant, Aki manipule la tête du mouflon, nous montrant, avec une réelle habileté, la subtile diversité des émotions que sa position est capable d'exprimer.

– Ces langages sont parfois très différents les uns des autres, continue-t-il, et ils ne se privent pas de mettre à contribution l'ouïe, le toucher ou encore l'odorat. Ces apports des autres sens accompagnent souvent le langage des gestes comme des redondances lors d'une communication entre des espèces distinctes. Entre la syntaxe d'un corps déformable comme celui d'un mollusque, et celle de la rigide chitine d'un arthropode, il n'y a aucune commune mesure, elles ne parviennent pourtant pas moins chacune à une comparable souplesse.

– Bien sûr, dis-je. Nous-mêmes, humains, quand nous échangeons avec les animaux, nous n'hésitons jamais à paraphraser nos énoncés non verbaux avec de bien inutiles paroles.

– Vous vous êtes bien rencontrés, commente Gardo.

Carnet quarante

La forêt

Regards sur les temps actuels

J'accorde attention aux travaux d'Emmanuel Todd, à sa méthode empirique, et somme-toute très simple, qui consiste à interroger des bases de données démographiques. Certes, je ne prête pas une confiance excessive à ces façons de saupoudrer de quantitatif ce qui n'est même pas du qualitatif précis. Interroger des bases de données, est souvent comme interroger les astres ou lire les lignes de la main : c'est chercher des corrélations, pas des explications, mais notre homme est capable de pousser quelques inférences intéressantes à partir de celles-ci.

On ne doit pas tomber dans le travers inverse et récuser entièrement de telles procédures. Elles avaient permis à Emmanuel Todd d'être le premier à voir la chute de l'URSS quand personne n'était seulement capable de la prédire. Je dis bien de la voir, et non la voir venir. Ses données montraient que l'effondrement était déjà en cours, comme la paume d'une main nous renseigne sur les activités d'un homme.

À cette époque, on entretenait plutôt une peur de l'Union Soviétique, et l'on exagérait sa puissance militaire. Je me souviens d'articles dont les termes étaient démentis par leurs seules illustrations photographiques : de vieux chars Staline datant de la dernière guerre, de vieux officiers qui furent certainement des héros et d'excellents stratèges quand leurs chars étaient neuf, mais à qui il ne restait plus que la force de porter leurs rangées de médailles, des soldats dont l'allure n'avait plus rien de martiale. Curieusement, les médias nous montraient ces images, qu'ils paraissaient ne pas voir eux-mêmes, pour argumenter un discours qu'elles contredisaient. Quand on dit que la presse privée et subventionnée ment, encore doit-on préciser qu'elle se ment surtout à elle-même.

Je ne partage cependant pas le regard d'Emmanuel Todd sur le monde atlantique, mais j'apprécie, son humanisme, sa déontologie, et ses distanciations ironiques. J'apprécie quand, interrogé sur les différences qu'il pointe entre Européens et Japonais, il s'empresse de corriger : « non, pas entre les gens ». J'en suis d'autant plus surpris qu'il surestime la puissance des États-Unis contre toute évidence. Je ne parle pas de prédictions à court ou long terme. Il ne s'y risque pas, et moi non plus. Je parle du présent moi aussi.

Il ne doute pas de la supériorité militaire des USA, quand je vois, moi, des porte-avions rouillés, des avions qui ne sont plus furtifs qu'à leurs propres radars ; des avions du siècle dernier, de nouveaux prototypes déjà sur chaînes avant-même qu'ils ne soient bien fonctionnels, et dont on a le soupçon qu'ils ne le seront probablement jamais ; quand je vois l'armée entre les mains de vieillards décorés, et des soldats dont l'allure n'a plus rien de martiale, si ce n'est dans des films et des séries de propagande financés par l'armée.

Todd ne considère pas non plus combien la guerre moderne est passée à l'assistance par ordinateur, ni combien les forces des USA ont été qualitativement affaiblies en perdant leur avance dans les systèmes informatiques. Elles avaient conçu leur électronique sans souci de se protéger des systèmes adverses, ce qui ne fut pas le cas de ces derniers quand ils se modernisèrent. On en vit les conséquences lorsque l'Iran s'empara d'un drone intact. Depuis, les exemples se sont multipliés de la fragilité électronique des forces étasuniennes.

Justement Todd croit encore à la supériorité scientifique et technologique des États-Unis. Comme la supériorité militaire, il ne sait la mesurer qu'en dollars. Il paraît croire que l'innovation

technique, ce serait Facebook et Amazon, ou encore le traitement de bases de données bancaires ou sociologiques. Il ne paraît pas savoir que le neuf-dixième du web fonctionne sur Linux, qui est peut-être né aux Indes Occidentales mais n'y demeure pas particulièrement attaché ; que la même proportion d'ordinateurs, et plus encore de composants, sont fabriqués en Chine ou en sous-traitance chez ses voisins, la plupart sous licences chinoises. La Chine est en tête pour la rapidité des processeurs, et elle ne conçoit pas d'abord leur usage pour regarder des vidéos, écouter de la musique, jouer à *Super Mario* ou savoir où chaque citoyen se trouve, mais par exemple, pour le contrôle de la stratosphère, la neutralisation des systèmes hostiles, ou le guidage des missiles, bien plus utiles à sa sécurité.

Todd ne voit pas non plus que les USA détiennent surtout des brevets, mais exploitent toujours plus largement le travail de chercheurs et d'ingénieurs étrangers ; qu'ils détiennent surtout leurs pouvoirs de rapports juridiques d'exploitation, reposant en définitive sur la force, et moins de rapports techniques de production, sur lesquels en définitive repose la force. Il ne paraît pas voir sur quels pieds d'argile le colosse repose, ni combien les capacités de son peuple en sont profondément et pour longtemps érodées.

La seule supériorité des États-Unis, serait la profusion d'armes, même obsolètes, dont ils pourraient submerger tous les systèmes de défense existants, même unis. Mais ce serait accepter des pertes énormes sans succès assuré, loin de là. Ce serait une rupture avec la stratégie adoptée après le Vietnam, qui veut que le soldat prenne moins de risque en campagne que s'il était resté chez lui, surtout s'il est noir, avec l'usage qui y est fait des armes à feu, notamment par la police.

Si les États-Unis pourtant s'y risquaient, peut-être par auto-persuasion sur l'état de leur puissance (mais les militaires n'en sont pas dupes), on peut craindre qu'ils ne deviennent enragés plutôt qu'ils ne soient sonnés par ces énormes pertes. On comprend alors la patience et la prudence de leurs « partenaires ».

Sur quoi je me fonde pour tirer de telles conclusions sur les USA ? C'est drôle, principalement sur la presse étasunienne ; pas sur celle de la Chine, de la Russie ou de l'Iran que je consulte pourtant aussi. Non, cette presse ne ment qu'à elle-même, elle donne scrupuleusement les données factuelles dont elle ne tient pas compte, avec la sincérité des fous.

Échange de courriels avec un correspondant en Europe

>> je réfléchis beaucoup en ce moment au rôle que joue et qu'a toujours joué l'impérialisme, jusque dans l'antiquité, et dans d'autres aires de civilisation, pour asservir le monde du travail dans les métropoles.

> Dis-m'en un peu plus, stp, que j'aie un peu de matière à me mettre sous la dent...

Je n'ai pas répondu de-suite car je n'ai rien de bien précis à dire de plus.

C'est à force de naviguer dans divers coins d'Asie, notamment la Transoxiane, la Sonde et les Moluques, que je me suis forcément posé ces questions. Or, et c'est justement ce qui m'y a attiré, leur histoire est des plus opaques. Ces noms seuls ne disent rien à la plupart des gens (ni même à mon correcteur orthographique).

En y regardant de plus près, on voit pourtant que ces régions furent centrales pour un commerce mondial depuis la plus haute antiquité, elles le furent même pour un commerce des idées et des connaissances.

Je confronte souvent ce que je découvre à une histoire que je connais bien, celle de Marseille, la plus antique métropole de l'Europe Occidentale, et qui avait fondé avec ses multiples colonies une sorte de Grèce d'Occident, indéfectiblement alliée à Rome, s'occupant de la mer, de la science et des lettres, et lui laissant les terres, l'esprit juridique et diplomatique. Je ne connais pas d'autre

exemple d'une telle symbiose entre deux civilisations, finissant pas se fondre en une seule sans perdre leur identité, ni surtout leur langue : une civilisation proprement gréco-latine.

Mais j'aurais bien du mal à citer mes sources. Elles sont faites de bribes pêchées ici ou là, que je recompose comme un puzzle, souvent sans y penser. Même sur Marseille, je ne connais pas d'histoire exhaustive, mais seulement des bribes puisées chez Aristote, Strabon, Sénèque ou Cicéron..., et recoupées automatiquement pour la seule raison que je suis marseillais. Ceci pour l'antiquité, mais aussi bien pour l'histoire plus moderne, et plus opaque encore.

Pour l'Asie, quelques sources me renvoient aussi à l'antiquité, mais d'autres sont plus tardives. Je découvre que les européens étaient arrivés dans un monde déjà colonial et impérialiste, sans que je parvienne à comprendre comment ils avaient pu s'y glisser, vu que leur supériorité technique et militaire était alors loin d'être évidente. À la suite des Portugais et des Espagnols, les Anglais et les Hollandais ont créé des sortes d'États dans l'État sous la forme de [Compagnies des Indes](#), avec leurs propres armées de mercenaires, leurs flottes de guerre, et les complexes formes de régences de potentats locaux. Elles ont joué un rôle essentiel dans la constitution de l'Europe Moderne, et sont probablement la matrice de ce que l'on appelle l'État profond. Ce que j'en ai appris au lycée, et tout ce que j'ai depuis glané au hasard, me laisse sur ma faim. À vrai dire, l'histoire, nulle part, ne semble en avoir été faite.

Bref, je réfléchis surtout avec ma culture, c'est-à-dire ce qui me reste après que j'ai tout oublié. C'est bien ennuyeux. :-)

Amitiés

En forêt

Gardo est redescendu pour deux jours à Catalga, et Aki l'accompagne, qui souhaite voir la ville d'un peu plus près. Aliona, qui a un goût pour les lieux sauvages, reste seule à Tangsam dans la maison de Gardo. Avant de partir, hier, ils ont remonté en voiture des provisions du village, profitant que la route était redevenue plus praticable.

Aliona préfère que nous mangions ensemble. Je la laisse décider de la cuisine. Elle est bien plus à l'aise que moi pour composer un repas qui corresponde à nos conditions géo-climatiques.

Le temps est devenu plus sec depuis mon arrivée. C'est la neige en fondant qui rend la terre humide, ou le gel du matin. L'hiver est la saison sèche, et avec le soleil qui s'attarde maintenant, seule la forêt reste humide. Nous y sommes allés promener.

Nous nous étions chacun muni d'un fusil au cas où nous aurions croisé un gibier. On ne trouve pas beaucoup de nourriture fraîche ici en cette saison. Aliona a retrouvé sa chaude salopette blanche qu'elle portait l'été dernier dans l'Océan Austral, et elle s'est coiffée d'une toque de fourrure grise.

Je n'identifie aucun des arbres de la forêt. Certains ressemblent à de très grands cèdres, mais je n'en avais jamais vus de semblables. Nous rencontrons aussi des cousins du mélèze, dont le tronc et les branches sont couverts par endroits d'une curieuse mousse, de longs filaments noirs semblables à un pelage plutôt rêche et cassant, et dont les ramures s'étendent largement et irrégulièrement à l'horizontale. On trouve aussi quelques arbres aux feuillages caduques, dont les branches sont entièrement dénudées. Dans des clairières au sol caillouteux mais recouverts d'épais tapis végétaux et de mousses, poussent aussi ce qui semble être des noisetiers.

Les arbres sont moins élancés vers le ciel que ceux que l'on trouve dans les forêts d'Europe, leurs ramures sont plus étendues, plus horizontales, et il s'en dégage une impression plus apaisante et plus sensuelle.

– Ça ne te trouble jamais de tuer de si beaux animaux ? m'interroge Aliona tandis que nous suivons un minuscule sentier plus tracé par des bêtes que par les hommes.

– Je n’ai pas tiré un seul coup de feu depuis que je suis ici. Il n’y aurait jamais assez de gibier pour tout le monde.

Les conseils de chasse sont très attentifs à maintenir les populations animales dans des proportions optimales. Tout chasseur se fait un devoir d’informer la communauté de tout animal abattu, et de partager tous les renseignements utiles sur l’état général de la faune. Gardo m’a affirmé que personne ne se risquerait à frauder. Bien qu’aucune sanction ne soit prévue, la règle est scrupuleusement respectée pour la seule probable raison qu’elle marche et qu’elle est efficace. Celui qui serait surpris à l’enfreindre n’oserait peut-être plus regarder quelqu’un en face, mais avant même ce risque, il craindrait d’être le premier, en brisant ce pacte, à mettre lui-même en danger son art de vivre.

– Tu n’as peut-être pas tiré un seul coup de feu ici, mais il n’en va pas de même quand tu chasses le poisson.

– L’important n’est pas le meurtre, mais la voracité. Pour chasser, tu dois d’abord ressentir la saveur du gibier, comme flairent et pistent les prédateurs. Le plaisir du palais, l’appréhension des distances, les senteurs de la terre et des essences, la sensation de ton corps dans l’effort musculaire, tout se trame dans le déploiement de l’espace et du temps. L’instant soudain de la détonation replie alors leurs saveurs enivrantes. N’est-ce pas ce que tu ressens aussi ?

– Ce n’est pas moins cruel.

– La jouissance absout la cruauté.

– Voilà une pensée bien sadienne.

– Tu connais Sade ?

– Je ne connais de lui qu’une citation approximative : « La raison qui la juge oublie qu’elle allume son flambeau au brasier de la passion. »

Je rentre demain

Nous ne sommes qu’à la mi-février, et déjà l’hiver s’achève dans la montagne. Nous n’avons évidemment ramené aucun gibier de la forêt, les animaux nous entendent de loin. Nous sommes seulement rentrés en traînant quelques branches mortes pour le feu. Nous sommes retournés le lendemain chercher un tronc avec le cheval.

J’ai essayé d’économiser le bois pour me chauffer, j’en ai ramené et coupé autant que j’ai pu, mais nous avons quand même entamé la réserve de Gardo. Nous aurions pu occuper une seule habitation, mais Aliona, comme moi, aime se retrouver seule le soir, ou encore l’après-midi, ou au réveil. Je vais rentrer demain avec elle et Aki.

Carnet quarante-et-un

Fin d'hiver à Kalantan

Dans le train

Même après avoir éteint la lumière du compartiment, nous ne voyons rien dehors. Dans la nuit, nous ressentons plus intensément le vacarme et les chocs de la voiture sur les rails. La régularité du bruit et des secousses est apaisante : un vigoureux bercement. Nos corps imaginent le déplacement du train dans l'espace alentour. Nous avançons lentement, et la voie fait d'amples méandres qui nous désorientent complètement. Des lumières parfois corrigent nos impressions sans pourtant nous donner une vague connaissance du paysage dans lequel nous nous déplaçons. Elles nous empêchent au contraire de nous en faire une représentation durable. Alors nous nous raccrochons au rythme lent et chaotique qui nous emporte.

« Je me demande ce qu'on apprend de nos jours dans les écoles », dis-je. « Je sais à peu près ce qu'on y apprenait il y a un siècle. C'était vaste. Tous ceux qui faisaient des études supérieures acquéraient un large socle de connaissances communes, même s'ils présentaient leurs thèses sur des sujets aussi spécialisés qu'aujourd'hui. Rien ne me laisse soupçonner que ce serait encore le cas. »

« Il y a un siècle aussi, les mandarins de Chine avaient de solides diplômes », me répond la voix d'Aki. « Je crois que l'on peut dire qu'ils étaient bien formés, mais ils n'apprenaient certainement pas ce qu'ils auraient dû savoir, ce qui leur aurait permis de mieux comprendre le monde où ils vivaient, et d'apporter des réponses aux problèmes qu'ils ne parvenaient même pas à bien cerner. Il fallut un siècle pour que la Chine se redresse, et ce ne fut certainement pas l'ouvrage des mandarins. »

« J'en suis bien d'accord », dis-je. « Le large socle de connaissances communes des élites occidentales du siècle dernier, qui était exactement le même pour toutes les nations européennes, contrairement à l'enseignement primaire qui était très national, faisait figure d'un savoir universel, ce qu'il n'était pas. Il n'en constituait pas moins un vaste corpus de savoirs éprouvés, vaste mais cependant accessible à celui qui s'y attaquait avec tous les moyens nécessaires. Existe-t-il quelque chose de comparable aujourd'hui ? »

« La limite s'atteint vite à ce qu'un esprit humain est capable d'assimiler », reprend la voix d'Aliona.

« Sans doute, mais on ne doit pas considérer les connaissances comme des objets qui s'additionneraient et s'accumuleraient. Parfois, pour le dire ainsi, une seule connaissance nouvelle suffit à en réorganiser des quantités qui lui étaient antérieures, à les structurer autrement, les compacter, en quelque sorte. »

Je repense à la grange où je sciais et fendais les bûches à Tangsam. L'odeur forte du bois me remonte à la gorge comme une marée. Pourquoi ne se rend-on compte de ce que l'on vit qu'après coup ? Pourquoi ne ressentons-nous les choses avec autant de force que lorsqu'elles s'en sont allées ?

Pendant une bonne semaine j'ai eu mal à mon avant-bras droit. Je forçais trop en sciant. On a souvent tendance à forcer, comme si l'on voulait aller plus vite. On gagne cependant bien peu de temps pour la peine qu'il en coûte. Il n'est jamais nécessaire de forcer pour exécuter les gestes correctement.

« Pas la peine de forcer ; pas la peine de forcer », me répétais-je le lendemain, mais il était trop tard. J'ai eu mal aux tendons pendant une semaine.

La voie traverse des tunnels, nous en avons déjà passés plusieurs sans que je les aie comptés. Je ne sais où nous sommes.

– À la fin du siècle dernier, je voyais se profiler dans l'invention du numérique une formidable révolution épistémologique.

– Et tu ne la vois plus ? m'interroge la voix d'Aliona.

– Je la voyais se profiler pour le début de ce siècle-ci. C'était pour moi une affaire de décennies : dix, vingt, trente ans... J'écrivais ces temps-ci que l'homme croit toujours avancer avec de grands pas décisifs, et je n'en suis pas moins dupe.

Kalinda fait le thé

Ici, chez Kalinda, c'est l'été, l'été perpétuel. Malgré le ciel couvert, l'ombre joue avec les tentures, et les cris lointains des oiseaux de mer ont remplacé ceux des choucas. Elle me parle de son enfance. « Après la libération, le peuple a voulu s'emparer de la parole », dit-elle en préparant le thé, « mais c'était à la même époque où se développaient les médias de masse. »

Certes, les médias de masse, n'ont pas favorisé les pouvoirs populaires. Quelqu'un doit bien parler dans le micro. Ce fut l'ère des masses, et « les masses », ce n'est pas exactement ce qu'on entendait par « le peuple » au cours des époques antérieures. Les masses, c'est le peuple qui marche au pas, et qui n'a rien à dire, parce que quelqu'un d'autre derrière le micro porte sa parole. Irrésistiblement, l'ère des masses pollue toute parole, corrompt toute pensée.

En principe l'internet aurait dû balayer tout ça, et peut-être est-il en train de le faire. L'internet, ce n'est pas bon pour la voix de son maître, mais il n'est pas impossible de tailler le web pour en faire l'instrument des médias de masse, et d'entraîner ces masses dans des réseaux privés qui s'en fassent la chambre d'écho.

« Mais ça ne marche pas, tu le sais bien » m'objecte Kalinda en ramenant le thé et le posant sur la petite table basse entre nous. « Dans les masses mises en réseau, chacun répète à sa façon, comprend ce qu'il veut, ou ce qu'il peut, reconstruit la propagande, en prend le contre-pied pour faire l'intéressant... »

« Peut-être... », dis-je. « La propagande passe mal par le net, elle s'y corrompt et se décompose, mais elle n'est pas remplacée par une pensée critique, elle ne cède pas la parole au peuple. La pensée critique s'y corrompt et se décompose tout autant. Elle passe au hachoir d'un kaléidoscope qui en fait un feu d'artifice d'inepties. Les paroles qui devraient s'échanger deviennent des adresses à la cantonade. »

« Et alors ? N'est-ce pas logique et cohérent ? » répond-elle les yeux fixés sur la théière comme si elle mesurait le temps d'infusion. « Tant qu'on ne se donne pas la peine d'apprendre à se servir d'un internet, que peut-il faire des médiats de masse si ce n'est les faire résonner en réseaux fermés ? Et si nous nous en servons avec intelligence, nos échanges y seront forcément occultés par la communication de masse elle-même, mieux que nous n'y parviendrions en chiffrant toutes nos données. Est-ce difficile à comprendre ? »

Les hommes cependant éprouvent le besoin de principes unificateurs. Ils éprouvent aussi celui de figures identifiables au-delà de leurs interlocuteurs réels. Ils en ont besoin comme des repères, ou peut-être comme des étalons du jugement. Je ne sais pas... ce serait une idée à creuser. Nous avons été moulés pour penser ainsi, avec des figures en arrière-plan. Nous cherchons des meneurs admirables, des penseurs qui sachent mieux penser que les autres, des savants qui sachent ce que les autres ne sauraient pas, fût-ce pour les critiquer, ou même encore les renverser.

Nous espérons sans doute par ce moyen échapper à la sensation d'une masse anonyme, mais surtout à la prégnance d'une idéologie informe, et c'est précisément ainsi que nous les produisons. En être prévenu ne nous aide pas vraiment. Des hommes furent vus comme des dieux vivants pour s'être simplement attaqués au culte de la personnalité.

« Ces têtes », me répond Kalinda en versant le thé dans les bols de faïence sans en répandre une goutte, avec une habileté dont je m'émerveille sans cesse. « Ces maîtres », dit-elle dans sa propre langue, car en citangolais, il existe deux mots distincts que l'on peut traduire par *maître*, comme en latin *magister* et *dominus*, et dont on ne peut confondre les significations. « Ces penseurs, ces savants, ces autorités diverses n'en sont pas moins mis à mal par les nouveaux moyens de la communication. Non pas même parce qu'ils seraient en bute à des critiques fondées ou non, mais parce qu'ils ont toujours plus piètre figure ; parce que les nouveaux moyens de communication font émerger des figures médiocres. Les vieux [normaliens](#) dont tu me vantais les mérites la saison dernière, ne te semblaient déjà rien posséder hors du commun. Ce sont probablement des honnêtes-hommes, mais comme il en est bien d'autres dont aucun public ne viendrait boire les paroles. Leurs successeurs n'en sont pas là : de simples animateurs bavards, prônant une bien-pensance paresseuse, tout en feignant de l'enfreindre ; ne respectant rien mais voulant imposer le seul respect de leur condition. »

Kalinda tourne légèrement entre ses mains son bol posé sur le set fait de fines lamelles de bambou tout en contemplant son contenu. Avant de le porter à sa bouche, elle en hume l'arôme un instant, et en boit une gorgée qui paraît pleinement la satisfaire.

« Ceux qui parlent au nom des autres tiennent toujours plus leur autorité de leurs diplômes », continue-t-elle pendant que je l'imité. « Personne ne saurait pourtant dire ce qu'ils auraient appris dans les écoles qui prétendent les former, ni n'oserait affirmer qu'on aurait enfin découvert le secret de la sélection et de la formation des gens dotés de capacités hors du commun. »

« Nous en parlions justement hier, Aki, Aliona et moi, dans le train qui nous ramenait à Citagol... »

Même chez les [mandarins](#) qu'évoquait Aki, les diplômes sanctionnaient des aptitudes et des connaissances ; il semble qu'aujourd'hui ce soit l'inverse, ils les remplacent. Voilà qui met sérieusement en péril cette coutume immémoriale qui fait penser les hommes sur les pas de leurs « maîtres ». Nous en sommes tous déstabilisés, même ceux qui s'étaient accoutumés à penser contre l'école. Nous n'y avons jamais été préparés.

« La question n'est pas là », relance Kalinda, « mais plutôt un linguiste est-il capable de lire un physicien ? Un mathématicien peut-il encore embrasser le champ entier des mathématiques ? l'économiste comprend-il les technologies dont il étudie le marché ?... Une telle baudruche aussi gonflée pourrait-elle encore ne pas avoir éclaté ? »

Nuages sur la ville

- Nous apprenons à l'épreuve des actes qui durcissent le réel.
- Qui durcissent le réel... ?
- Oui, la réalité est naturellement molle, nous risquons plus de nous y engloutir que de nous y heurter.

La ville et la rade sont noyées sous une mer de nuages blancs. Nous ne sommes pourtant pas très hauts, cinquante ou soixante mètres au-dessus de la mer, dans la colline qui surplombe Kalantan.

Les monts et les éminences émergent de cette étendue immaculée, sur un fond aussi blanc qui cache l'horizon et les montagnes plus hautes. Ils sont comme une ligne à l'encre de chine sur une large feuille dont la plus grande part aurait été gardée vierge, à peine striée de fins branchages

derrières lesquels nous les regardons. C'est dire qu'un tel blanc vaut vide. Ce vide est chargé de fraîcheur et de senteurs matinales.

– C'est toi-même qui le dit, avec ton [principe du galet qui ricoche](#), ajoute Kalinda qui commence à bien me connaître.

– Oui, c'est exact ; nous devons durcir la réalité pour lui donner assez de consistance, dis-je. C'est l'enseignement secret des écoles du Couchant, et j'ai parfois l'impression que celles d'Orient professent l'exact contraire : comment s'y dissoudre entièrement.

– Le véritable enseignement secret t'apprend que c'est exactement la même chose, me répond-elle sans paraître remarquer que ma réflexion était à la limite du sérieux. Tu devrais en parler avec Tagar le chaudronnier, qui connaît l'âme des métaux.

En relevant le courrier

Je viens de relever mon courrier. J'y apprends qu'une femme m'aime en secret, et que je peux bénéficier d'une méthode époustouflante pour garder mes jambes souples et soyeuses. Je reçois aussi un message, qui se prétend de mon fournisseur d'accès, et qui, dans un français approximatif, m'invite à confirmer mes coordonnées bancaires pour profiter d'un somptueux cadeau. Rien d'autre n'a passé mes filtres anti-pourriels, rien d'autre d'intéressant.

C'est ainsi, me dis-je, que la surveillance cybernétique à laquelle nous sommes tous soumis fait commerce de nos données personnelles dans l'intention de cibler au plus près les offres publicitaires. Ce n'est pas bien grave, mais ce sont des choses qui, par leur répétition excessive, finiraient par miner la bonne humeur, ou peut-être, à la longue, par effrayer.

Selon qui l'on est, on sera poussé à prendre un neuroleptique, à se rouler un pétard, à sortir sa pipe d'opium (on en trouve aisément ici en vente libre, contrairement aux insecticides qui ont des effets plus dévastateurs sur notre système nerveux paraît-il), à ouvrir une canette, à se faire infuser une verveine...

Je vais dans la cuisine me préparer un café qui a toujours un effet stimulant sur mes synapses. Oui, j'ai tendance à utiliser la caféine, la théine ou la nicotine comme stimulants cognitifs, plutôt que comme calmants. D'ailleurs ce genre de courrier tend plutôt à me mettre l'esprit sous vide.

Le tabac est efficace, mais je ne suis pas certain qu'on ne parvienne pas au même effet par de simples exercices respiratoires. Je ne m'en prive d'ailleurs pas, surprenant parfois Kalinda qui m'entend pousser de longs soupirs pendant que j'écris, que je compte ou que je code. Elle n'est pas la seule à me l'avoir dit : ils ressemblent à des manifestations de contrariété. Ils n'en sont pas.

Je me demande si je ne me suis pas mis à fumer dans ma jeunesse pour cesser de surprendre mon entourage par mes profondes inspirations et mes longues expirations intempestives. Avec une pipe, un cigare ou une vape, on ne se fait plus remarquer. En tout cas, c'est efficace, le souffle et la nicotine, surtout associés au café ou au thé.

Honoré de Balzac a parlé de ces produits dans son [Traité des excitants modernes](#). Son parti-pris, très moderne lui aussi, était de s'économiser, on se demande pour quel usage posthume. Il n'avait cependant pas tort de souligner que ces substances ne sont pas toujours favorables à la santé, et il est sans doute frivole de n'en attendre qu'un plaisir fugace.

Carnet quarante-deux

Chasses à Kalantan

Une araignée sur une rose

Une araignée sur une rose. C'est incroyable, j'ai vu la rose, je l'ai cadrée, et j'ai vu l'araignée seulement sur la photo.

J'ai fait deux prises et je n'ai rien vu. C'est incroyable. On ne voit rien. On voit ce qu'on s'attend à voir. J'ai fait deux prises rapidement avec deux réglages différents, j'ai encadré, comme on dit, surtout attentif à la balance des couleurs, et j'ai un peu négligé la netteté.

J'étais surpris de voir des roses en cette saison. Mais il n'y a pas de saisons à Kalantan. Je ne voulais photographier qu'une de ces roses, et je n'ai rien vu d'autres ; mais on ne voit maintenant que l'araignée sur la photo.

On ne voit que l'araignée, et l'anecdote me force à me demander si on la voit bien telle qu'elle est, partiellement à l'abri d'un sépale. Il est probable que ceux qui verront la photo ne verront pas l'araignée telle qu'elle est, mais comme ils s'attendent à ce que soit une araignée. Quand les Portugais arrivèrent au Japon, ils virent « une femme lascive » dans la grande statue du Bouddha mourant.

J'aimerais tant que ceux qui regardent ma photo voient le merveilleux animal, vif et souple comme un félin.

Peut-être ne dois-je pas regretter le léger flou de l'image ; il montre la fugacité de l'instant, il suggère que l'immobilité de la scène vaut mouvement. Verra-t-on que le petit animal se tient sous mon objectif le cœur en alerte et ses longues pattes tendues ? Mais je ne le crois pas effrayé, plutôt excitée comme un enfant qui joue. Il est merveilleusement mobile dans son immobilité, merveilleusement vivant.

Les araignées ne sont pas des insectes. Contrairement à eux, elles ont un cœur qui bat, mais pas de système circulatoire : une simple valve qui aide les mouvements respiratoires à pulser le liquide sanguin dans tout le corps.

Près de la digue avec Tagar

« “Celui qui ne fait rien met le monde à son service, alors que le faiseur se met au service du monde et n'y suffit pas”, enseigne Tchwang-Tseu, c'est pourquoi Isidore Isou disait “ne travaillez jamais” », explique Tagar. Je lui ai évoqué ma récente conversation avec Kalinda à propos des traditions du Levant et d'Occident, et la suggestion qu'elle m'a faite de l'interroger.

« Mais tu savais déjà tout cela », continue-t-il. « Le bon travailleur ne travaille pas, il fait du monde une prothèse qui prolonge son corps, et ce faisant, naturellement, il s'y dissout. En s'y abandonnant, il en devient le maître et ne fait qu'un avec le Créateur, comme l'enseignait Descartes, et [Jabir Ibn Hayyan](#) avant lui. Chaque existence rayonne et reçoit les rayons des autres. Ainsi chaque existence est le noyau central de tous ces rayonnements, comme l'enseignait Al Kindi. Chaque existence particulière est alors l'infini actuel du monde, mais il en est un infini mortel... Tout cela, tu sais aussi qu'on ne l'expérimente qu'à l'épreuve de l'ouvrage. »

Nous sommes allés chasser le poisson près de la digue. Tagar, dont les réflexes me stupéfient, les attrape sans fusil : il tient son harpon à la main et embroche un poisson avec une rapidité dont je ne suis pas seulement capable pour viser.

Il ressemble à un exotique Neptune armé d'un trident aux fourches ridiculement petites, mais combien efficaces. Tagar ne chasse pas les pieuvres, pourtant plus faciles à attraper avec une telle arme. Tant mieux, je n'aime pas voir souffrir ces animaux.

Ma myopie me gêne sous l'eau. Les rides de la surface projettent des ombres oblongues sur les fonds sablonneux et les roches. Elles se déplacent vivement en ondulant, et je les prends souvent pour des poissons. D'un autre côté, le flou de ma vision sans lunettes me rend plus sensible aux mouvements, et me donne un champ visuel plus ample. D'ailleurs il m'arrive d'ôter mes lunettes pour regarder un tableau. Perdant la précision des détails, je vois mieux le mouvement de l'ensemble, et j'y gagne comme une autre précision. Même en chassant du gibier terrestre, j'ôte souvent mes lunettes, et je vise mieux. J'ai une fois atteint un oiseau en vol alors que j'aurais été incapable de le voir immobile.

Peut-être devrais-je aussi ôter mes lunettes pour photographier ; si je l'avais fait, j'aurais probablement aperçu l'araignée sur la rose. Je le faisais avant avec mon ancien appareil argentique pour mieux coller l'œil dans le viseur, mais j'en ai perdu l'habitude avec les écrans des appareils numériques.

Tagar n'a probablement pas le goût de tuer un animal chasseur. Les chasseurs ne se chassent pas entre eux.

Les favouilles

Après que nous avons bavardé longuement en nous laissant sécher sur les roches de la digues, nous avons songé à aller chasser ensemble un de ces jours dans la forêt. Nous parlions en observant les petites favouilles qui courent dans les rochers battus par les vagues.

Malgré une idée reçue, le mot est français d'origine occitane, *favouio*. Il peut être à juste titre tenu pour français car il est parfaitement francisé, et l'on n'en connaît pas d'autres, si ce n'est le nom savant de *Carcinus aestuari*. Hommes et pieuvres en raffolent.

En provençal, le mot peut aussi désigner affectueusement un petit enfant. On ne sait pas vraiment pourquoi, mais quand on observe des favouilles, on voit bien dans leurs mouvements quelque chose qui évoque une agitation maladroite et juvénile ; et elles se laissent si facilement attraper.

Ici sur la jetée, les favouilles sont vraiment petites, et vertes comme des algues. Leurs membres me semblent plus épais que chez leurs semblables de Méditerranée, plus puissants, et quand ils se replient, ils donnent au corps un aspect plus compact. Elles sont tour à tour submergées par les vagues, et parfois emportée dans le flux ou le reflux. Il y a dans l'articulation de leurs pattes rigides qui s'agrippent aux roches une forme de souplesse qui me rappelle le vigoureux bercement du train dans la nuit, quoiqu'elles évoqueraient le végétal plutôt que le métal.

Sur les antiques [monnaies phocéennes](#), on trouvait une favouille sur l'une des faces, et une tête d'Apollon sur l'autre.

De la chasse et de la pensée

« Les hommes cependant éprouvent le besoin de retrouver des figures connues. Ils en ont besoin comme de repères (re-pères ? ;-), ou peut-être comme des étalons du jugement. Je ne sais pas..., ce serait une idée à creuser. » J'ai écrit récemment cela dans mon carnet, et je me suis dit qu'attendre le passage du gibier était une bonne occasion pour me mettre à la creuser sans plus attendre.

Je ne peux toutefois la creuser au clavier de mon portable : même les touches du Taragala que Ziad m'a offert quand je suis revenu l'an dernier, pourtant si peu sonores, seraient entendues de trop loin. Couché dans le feuillage, ma position serait par ailleurs inconfortable.

Je ne peux pas non plus écrire avec mon stylo dont la plume crisse horriblement. En vérité, j'aime entendre crisser la plume sur le papier, mais les animaux qui passeraient par là ne manqueraient pas de remarquer ce bruit peu familier. Je ne peux pas non plus laisser se distraire trop longtemps mon regard sur la surface de l'écran ou de la page, quoi que je serais bien capable d'entendre ma proie moi aussi, ou même de la flairer.

Je ne peux qu'écrire dans ma mémoire. Je ne peux que creuser, comme on dit, de tête. Pour cela, la meilleure méthode est de corréler le cheminement de ta pensées à celui de ton regard dans l'espace qui t'environne. Il y a dans la pensée quelque-chose d'une chasse.

Le mieux serait de te déplacer toi-même dans l'espace et de corréler le cheminement de ta pensée à celui de ton parcours du terrain. Je préfère pister plutôt que demeurer à l'affût, mais c'est ainsi, nous avons opté pour une chasse postée. D'où je suis, j'ai une bonne vue sur le sentier tracé par les bêtes, qui conduit à la rivière quelques mètres plus bas, et qui me donne toujours plus envie de m'y jeter tandis que le soleil monte.

En s'élevant, le soleil exalte les arômes végétaux qui masquent mieux alors mes propres odeurs. Je les retiens en restant le plus possible détendu et calme, et creuser mon idée m'y aide.

Je me souviens d'avoir lu, chez Paulhan je crois, qu'un apprenti boucher avait redécouvert la circulation sanguine au début du vingtième siècle. Il avait tout noté dans ses carnets. Ce jeune homme avait des capacités singulières, un sens de l'analyse et de l'observation qui en auraient fait plus avantageusement un chercheur. Cependant, aussi génial qu'il soit, son travail ne l'avait conduit que là d'où il aurait dû partir. Voilà en somme le nœud de la question, me dis-je en suivant des yeux les fourmis qui ont fait d'une branche fine une voie de circulation rapide, échangeant parfois, au hasard d'une rencontre, quelques amicaux coups d'antennes.

Eh oui, accomplir un ouvrage remarquable, quoiqu'on en croie, dépend moins du travail, ni davantage du génie, que de là d'où l'on part. Voilà exactement ce qui serait la mission de toute entreprise d'enseignement : permettre au plus grand nombre de partir du point le plus avantageux. Nous aurions besoin d'un système qui permette à chacun d'être le plus rapidement renseigné des points acquis par d'autres.

Le rituel qui consiste à s'asseoir en assemblée devant un enseignant qui palabre, et à noter ses paroles, ne me semble pas le meilleur moyen d'y parvenir. Cependant, Kalinda a raison, le problème tient moins à la façon dont on prétend transmettre le savoir, qu'à celle dont il finit par être structuré.

D'autre part, quiconque trouve quelque-chose de neuf a tout intérêt à le faire savoir ; non pas pour être connu du plus grand nombre, mais du moins par ceux qui pousseront son travail un peu plus loin, car il n'est pas de grandes idées qui ne donnent les moyens et l'envie de les prolonger.

J'en étais là de mes réflexions quand est passé sur le sentier, descendant vers la rivière, une sorte de petit pécari que je n'ai pas loupé.

Connaissances abstraites et expérience privée

À ce propos, j'ai noté ces jours-ci au cours d'une recherche en ligne, qu'un malentendu se glisse fréquemment dans la lecture de la fameuse *Structure des Révolutions scientifiques* de Thomas Khun. [L'article de Wikipédia](#) en témoigne, qui met au premier plan les révolutions de palais chez les mandarins de la recherche, ce qui est pour le moins voir par le petit bout de la lorgnette. Une révolution scientifique se caractérise par de nouvelles structures paradigmatiques qui, avant tout, réussissent à simplifier les structures antérieures en les synthétisant et en les rendant plus intuitives. Résumée au plus court, voilà la thèse de Thomas Khun.

La consistance qu'offre le réel à nos structures paradigmatiques est déterminante ; celle-là même qu'elle offre à nos expériences privées, pas la structure des institutions d'enseignement et de

recherche, bien sûr, qui en sont une conséquence contingente. Que cela ne paraisse pas évident est probablement le symptôme d'une crise.

Qu'on le voit ou non, il y a dans toute forme du travail de l'esprit, dans toute forme de travail en fait, quelque-chose d'implacable.

Les mathématiciens maudits

Cependant, ce n'est pas là qu'est la question qui me trouble le plus. On pourrait s'attendre à ce que des connaissances générales, portées à un tel niveau d'abstraction s'exprimant dans des lois universelles, s'émancipent de toutes contingences particulières ou personnelles. Il n'en est rien. C'est au contraire comme si elles étaient d'autant plus universelles qu'elles seraient historiques, voire biographiques.

L'imagination scientifique ne diffère en rien sur ce point de l'imagination poétique, donnant lieu à une forme renouvelée d'un mystère de l'incarnation. Comprendre le double théorème d'incomplétude, par exemple, ne devrait pas exiger de connaître Gödel, ni des événements le concernant, ni même de se replacer dans l'ambiance du Cercle de Vienne, ou de Princeton dans les années quarante. Et pourtant on n'en saisira jamais mieux les arcanes si l'on ne commence pas à percevoir les expériences les plus intimes et les plus délirantes de l'homme, pour ne pas dire sa folie.

« Gödel s'intéressait aussi aux visions des grands mystiques comme sainte Catherine Emmerich ou de Grégoire Palamas », [explique Wikipédia](#). « En plus de sa croyance en Dieu, il s'interrogeait sur l'existence des anges et du diable dans un univers mathématique, un univers "idéal", dans lequel vivraient les "anges" et "démons". Cela était une conséquence de ses réflexions sur l'intuition et l'incomplétude... » On trouve presque toujours à la source des pensées les plus rationnelles, celles de la mathématique et de la logique, l'expérience personnelle d'une sagesse mystique dans le meilleur des cas, ou de la simple maladie mentale dans le pire, et je connais plus de mathématiciens maudits, que d'artistes ou de poètes.

C'est une découverte qui m'a toujours troublé depuis mon adolescence. C'est comme si les lumières de la raison, pour reprendre la phrase de Sade, ne s'allumaient pas seulement aux brasiers de la passion, mais aussi à ceux de la folie.

Carnet quarante-trois

Avant de repartir

Fondements

Cet hiver, j'étais monté à Catalga chez Sandoc pour intervenir dans son séminaire. Curieusement, nous en parlions peu quand nous étions ensemble chez lui à Tangsam. Nous étions plus intéressés par le gibier dans la montagne. Nous ne parlions que des aspects factuels, et naturellement un peu du contenu de nos interventions, mais sans que cela nous inspirât des réflexions plus élargies. Curieusement, j'ai davantage partagé mes réflexions depuis mon retour, comme si je les avais gardées en réserve. Je n'ai même pas fait mention du séminaire dans mes carnets.

En même temps, je m'occupais de la traduction française des aides et des menus d'un nouveau programme de mes amis. Tout cela, je l'effectuais sans y penser, en tâche de fond disons, comme pour y revenir plus tard. Sur le moment, j'étais plus préoccupé de la chasse, mais la chasse n'est-elle pas une métaphore de [l'enquête](#) intellectuelle ?

Le fond de mes réflexions est celui-ci : la principale chose qu'un maître ait à apprendre à l'élève est que celui-ci sait déjà ce qu'on lui enseigne. Je prendrai un exemple simple : le principe d'Archimède. Tout corps plongé dans un liquide déplace un volume égal au sien.

Si tu cherches à mesurer le volume d'une figure complexe, tu seras très embarrassé si tu ne le connais pas déjà. Tu devras faire preuve d'une puissante imagination pour trouver tout seul, mais ce n'est pas impossible. Si au contraire on te l'apprend, tu découvres en même temps que tu comprends, que tu le savais déjà ; que chaque fois que tu as vu un corps plongé dans un liquide, le volume de ce dernier s'est élevé, et ce volume supplémentaire ne pouvait qu'être celui du corps qui y était plongé. C'est une évidence que tu connaissais, mais tu ne savais peut-être pas que tu le savais. Voilà ce qu'il est précieux d'apprendre.

Je sais, le véritable théorème d'Archimède dit que tout corps plongé dans un liquide subit une poussée verticale dirigée vers le haut égale au poids du volume de liquide déplacé. Ça n'y change rien ; Archimède, dit-on, cherchait avant tout à mesurer le volume d'une statue.

Dans l'idéal, tout enseignement devrait pouvoir trouver son assise sur de telles évidences premières, de sorte que l'élève puisse vérifier que tout ce qu'il acquiert repose sur ce qu'il est en mesure d'observer, de déduire, sur ce qu'il a déjà pu très souvent observer sans y prêter forcément attention ; sur ce qu'il sait, en somme, sans le savoir.

Cela n'est possible qu'à travers une méthodologie rigoureuse. C'était l'objet de mes interventions à Catalga : *Scientific narrative and intuition of evidences*. Le mot *evidence* est ambiguë en anglais, car il a parfois l'acception de « preuve », or une preuve doit être fondée, et si elle est fondée, elle n'est pas un fondement. Le fondement, on doit donc aller le chercher en amont. Tout théorème repose sur des axiomes et des définitions.

Tout cela ne nous mène pas beaucoup plus loin que le [Ménon](#), ou que le koan du kami du feu qui s'en allait demander du feu. Nous connaissions tous les principes de la [Falsafa](#), et les koans du Tchan. Notre propos était plutôt de chercher des procédures concrètes.

Les oiseaux de mer

Quand le vent souffle des montagnes, on entend les oiseaux chanter dès que le jour se lève. Quand il souffle de l'océan, avec ses longues et puissantes respirations qui remontent du sud-est, ce sont les cris des oiseaux de mer qui emplissent l'espace. On sait alors que le linge n'aura pas le temps de sécher avant la nuit, même si on l'étend de bonne heure.

Les cris des oiseaux de mer sont lugubres. Ce sont des cris de folie. On croirait deviner qu'ils perçoivent à travers leurs longues ailes tout le vide et l'étendue du ciel où se perdent leurs cris, et les nuages monstrueusement déformés par la perspective.

On jugerait qu'ils ne trouvent pas normale eux non plus l'atroce étendue du ciel. Ils tournent en rond au-dessus des collines en poussant des cris d'effroi. On cherche, mais que peut-on faire pour eux ?

Les autres oiseaux, ceux qui chantent harmonieusement dans la lumière du jour naissant quand le vent vient des collines, se taisent, comme embarrassés. Quand j'entends dans la nuit les cris des oiseaux de mer, car ils s'y mettent bien avant que le soleil ne pointe, moi je sais quoi faire. Je vais couper quelques ronces dans le jardin, râtelier quelques feuilles, et je leur mets le feu. Les oiseaux viennent alors tourner au-dessus de la fumée qui les apaise.

Aux sources de l'impérialisme

Je suis retourné déjeuner avec mon ami [Cheng](#), l'épicier chez qui je vais acheter des produits venus de l'Ouest, de Chengdu jusqu'à Marseille, et de plus loin encore, dans le petit restaurant chinois en face de son magasin. Il m'a parlé de comment il voyait les raisons qui avaient poussé la Chine à se retirer du monde.

« Un refus de l'impérialisme ? Au quatorzième siècle ! » ai-je répondu étonné à ses premières explications. « La Chine était impériale et impérialiste depuis que Qin Shi Huang avait unifié les royaumes combattants au troisième siècle avant l'ère actuelle. »

Mais son règne n'avait pas duré, et les Chinois ont gardé envers lui une attitude mitigée, m'explique-t-il. Qin Shi Huang était inspiré par une école de pensée politique que l'on nomme *Légisme*, et qui a profondément et douloureusement marqué la culture politique chinoise, comme on peut le vérifier jusque dans les époques récentes, et aujourd'hui encore. Personne ne s'en réclame, mais en accuse ses adversaires. Les légistes voulaient diriger le monde par les lois, par la force et par la hiérarchie.

Les Chinois ont eu vingt-trois siècles pour analyser les avantages de l'unification qu'imposa Qin Shi Huang, ceux d'un service public efficace, de l'unification de la langue, de l'écriture et des systèmes de mesure, d'un monde pacifié plutôt qu'en guerres perpétuelles..., et les vices du Légisme qui en est comme la maladie génétique. Les Chinois ont eu vingt-trois siècles pour critiquer des institutions qui ont unifié et fait coopérer un si grand nombre de peuples et de nationalités sans en détruire aucune. Le règne de Qin Shi Huang a très bien renseigné les Chinois sur les vices du Légisme, pendant qu'ailleurs d'autres civilisations disparaissaient dans les famines, les épidémies et les génocides.

On sait en Chine que rien ne peut être imposé par la contrainte et la voie hiérarchique, même en cherchant habilement à diriger les caprices et les intérêts à courts termes de chacun, comme sait si bien le faire le marché. Rien sous le ciel, ni parmi les êtres vivants, ni parmi les inertes, n'obéit à de telles pressions.

Des injonctions de cette sorte sont à la fois trop bêtes pour des êtres dotés de raison, qu'elles réussissent au mieux à rendre plus bêtes et plus disciplinés et donc moins efficaces, et trop compliquées pour des êtres inertes ou trop frustes, incapables de calculer leurs intérêts, ce qu'elles

ne sont pas capables de leur apprendre. On ne contraint pas un canal à couler paisiblement en le fouettant, mais en étudiant la mécanique des fluides.

Je rassure mon ami en lui apprenant que de telles choses peuvent être pensées aussi en Occident, où l'on y sait depuis longtemps qu'on obtient le magistère sur la nature en inférant ses lois, et non en cherchant à lui en imposer.

« Ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'être Chinois pour être intelligent », me répond-il amusé. « Cependant, reconnais qu'on doit être un peu dégrossi pour penser ainsi en Occident, car ces idées n'y sont pas couramment énoncées comme des principes élémentaires, alors qu'en Chine, un crétin en est baigné depuis son enfance. »

Voilà qui est très profond ai-je concédé à Cheng, mais qui ne m'explique pas pourquoi, sous la dynastie Ming, les Chinois ont brutalement tourné le dos au reste du monde, alors même qu'ils en étaient le centre.

« Parce que la domination sur les monde extérieur se faisait le moteur du despotisme intérieur », me répond-il. « Les Chinois ont pensé qu'ils n'avaient rien de bon à gagner dans la concurrence avec d'autres empires régionaux, ou d'autres plus lointains encore qui commençaient à y enfoncer leurs lames. Ces forces et ces richesses à la fois puisées et employées hors de leur territoire ne soumettaient pas seulement des peuples étrangers, mais alimentaient le despotisme et l'autonomie du pouvoir dans l'empire. »

« Allons donc, il est notoire que les premiers empereurs de la dynastie Ming étaient aussi tyranniques que Qin Shi Huang, et ces scrupules ne les auraient pas retenus. »

« Précisément, cet impérialisme fut bien promu par les premiers empereurs Ming, Zhū Yuánzhāng qui régna sous le nom de Hongwu et son petit-fils Zhū Yǔnwén, qui régna sous celui de Jianwen ; et cet impérialisme nourrissait en retour les vieux penchants du despotisme légiste. Cette politique, impérialiste au sens le plus moderne du terme, souleva de puissantes oppositions intérieures, et Zhū Yǔnwén fut renversé par Zhū Dì, son cousin, qui devint l'empereur Ming Yongle. »

Je ne suis pas assez savant pour contredire Cheng sur ce point. Je connais davantage l'histoire de la Chine plus ancienne des Han. Des quantités de documents ont été délibérément détruits pendant cette période troublée, comme sous le règne de Qin Shi Huang, m'a dit Cheng, notamment les journaux et les plans de l'amiral Zheng Hé, et des milliers de fonctionnaires impériaux furent exécutés.

Je reconnais toutefois que les Chinois se posent depuis longtemps des questions qui renvoient à leur plus haute antiquité, et qui ont joué pour leur civilisation un rôle fondateur, alors qu'à l'Ouest elles surgissent à peine sous les couleurs d'une intemporelle actualité.

Les Chinois et le monde

Les Chinois, en se retirant brutalement d'un monde qu'ils n'avaient jamais conquis par la force, mais entraîné dans un destin commun par le commerce, la culture et la technologie – ils n'avaient jamais beaucoup prisé la guerre, et leurs monuments honorent bien plus d'ingénieurs que de généraux –, les Chinois, donc, en se retirant, abandonnèrent des quartiers et des villes entières, majoritairement peuplées de leurs ressortissants qui ne pouvaient pas tous partir et ne le souhaitaient pas. Ils laissèrent aussi le champ libre à des despotismes locaux qu'ils avaient cependant contribué à établir. Les Chinois laissaient des princes, des maharajas, des sultans, des khans, et d'autres empereurs, enfiler des costumes taillés trop grand pour eux ; et ces derniers cédèrent finalement la place aux peuples qui étaient les moins préparés à leur succéder, ceux de la plus lointaine Europe Occidentale.

Dopés par les techniques qui leur étaient nouvelles, la boussole, le sextant, la poudre..., les monarchies du Lointain Ouest qui ne disposaient que d'un mode d'administration archaïque et n'avaient pas encore rencontré les limites des Royaumes Combattants de l'antiquité, se coulèrent dans le vide laissé par l'Empire du Milieu. Sur les ruines de l'Asie, elles ont bâti leur impérialisme hégémonique moderne.

Voilà à peu près ce que m'a expliqué Cheng. Cette histoire est raisonnablement vraisemblable, plus que celle reconstruite par l'Occident. Mais il est Chinois.

Cependant, l'amiral Zheng Hé semble ne pas avoir laissé un mauvais souvenir en Asie du Sud-Est, comme en témoigne un timbre acheté lors de notre passage l'été dernier en Indonésie, commémorant son premier voyage à Surabaya, Malaka et Medan.

Des fleurs

« Ton araignée, tu ne l'avais pas vue, car elle a dû sortir au dernier moment de sous son sépale quand tu as appuyé sur le déclencheur », me dit Kalinda en regardant les dernières photos que j'ai insérées dans mes carnets de voyage. « Mais j'aurais pris deux clichés sans la voir, avec des réglages différents ? Je n'étais pas pressé : je photographiais la rose. »

Kalinda m'explique que pour mon second réglage, je n'étais plus attentif qu'à la lumière et à la couleur, et aveugle aux détails. Elle n'a probablement pas tort. Saint Thomas, dit-on, ne croyait que ce qu'il voyait ; c'était penser à l'envers, on ne voit que ce que l'on croit. Qui d'autre que des croyants ont vu des hommes revenir d'entre les morts ?

La vérité n'est qu'un préjugé. Il est bien des choses autrement plus importantes que la vérité, et son corollaire la croyance ; l'authenticité, par exemple, la sincérité, la constance, la consistance... Il est des choses plus importantes auxquelles peu de langues se sont soucies de donner des noms. La principale est sans doute cette faculté que nous avons (« nous » ne désignant pas ici exclusivement les hommes) à donner par nos actes suffisamment de consistance au monde, de manière à pouvoir nous y abandonner.

Tous les êtres, même les plus inertes, ont cette faculté de rendre solide cette insupportable fluidité du monde, sa viscosité, sa mollesse..., son inconsistante fugacité.

Nietzsche faisait dire à Zarathoustra que les femmes étaient des fleurs, ou encore des oiseaux, dans le meilleur des cas, des vaches. Ici, à Citangol, il n'y a pas de vaches ; seulement des buffles, noirs comme le charbon. Je comprends ce qu'entendait Nietzsche, mais je préfère les fleurs. Elles m'attirent comme un papillon ivre de la fugacité et de la profusion de la vie.

Kalinda aime quand je lui ramène des fleurs cueillies en chemin. Il y a tant de force de vie dans une fleur. Ici les hommes cueillent volontiers des fleurs, ici en Asie ; ce qu'on ne voit pas souvent à l'Occident.

« Quels rapports ? » m'a demandé Kalinda.

Les fleurs, peut-être à cause de leur délicatesse et de leur fragilité, sont le meilleur remède à l'inconsistance du monde.

Table

La route des épices

La Route des épices.....	1
Abstract.....	2
La Route des épices.....	3
Note de versions.....	4
Mode d'emploi.....	5
LA ROUTE DES ÉPICES.....	7
Résumé.....	7
Premier carnet Escale.....	9
Deuxième carnet À Citangol.....	13
Troisième carnet De retour à Kalantan.....	17
Quatrième carnet Chez Kalinda.....	21
Cinquième carnet Avec Kalinda.....	25
Sixième carnet Tagar.....	29
Septième carnet Des mythes.....	33
Huitième carnet En mer.....	37
Neuvième carnet À bord du Târâgâlâ.....	41
Dixième carnet En naviguant.....	45
Onzième carnet Escale sur le retour.....	49
Douzième carnet La pointe nord de Citangol.....	53
Treizième carnet Les senteurs de Citangol.....	57
Quatorzième carnet L'ambiguïté des impressions.....	61
Quinzième carnet De la ville.....	65
Seizième carnet Deux nuits à Kalantan.....	69
Carnet dix-sept Quelque chose d'obscur.....	73
Carnet dix-huit Des images.....	77
Carnet dix-neuf Sur la parole et l'histoire.....	81
Carnet vingt Choses qui affinent la perception.....	85
Cahier vingt-et-un Aliona et Aki.....	89
Carnet vingt-deux Avant de partir.....	93
Carnet vingt-trois Toujours au port d'attache.....	97
Carnet vingt-quatre Pendant les préparatifs.....	101
Carnet vingt-cinq Vers l'Océan Austral.....	105
Carnet vingt-six Émotions et mathématique.....	109
Carnet vingt-sept Dans le désert.....	113
Carnet vingt-huit Le retour.....	117
Carnet vingt-neuf Début d'automne.....	121
Carnet trente Des objets et des hommes.....	125
Carnet trente-et-un Rencontres sauvages.....	129
Carnet trente-deux Des rêveurs de réalité.....	133

Carnet trente-trois Vers le cinquième parallèle.....	137
Carnet trente-quatre Après le cinquième parallèle.....	141
Carnet trente-cinq Après le quarantième parallèle.....	145
Carnet trente-six Navigation et vie quotidienne.....	149
Carnet trente-sept Arrivé pour repartir.....	153
Carnet trente-huit À Tangsam.....	157
Carnet trente-neuf Au-dessous des Monts Târâgâlâ.....	161
Carnet quarante La forêt.....	165
Carnet quarante-et-un Fin d'hiver à Kalantan.....	169
Carnet quarante-deux Chasses à Kalantan.....	173
Carnet quarante-trois Avant de repartir.....	177
Table.....	181